Digitized by Google

PV 22/1

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ESPRIT
DES
JOURNAUX,
FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

JUILLET, 1781.

TOME VII.

DIXIEME ANNÉE.

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by Google

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adreſſera, pour toute la France, à Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, vis-à-vis Saint Yves, aux conditions ſuivantes; ſavoir : le prix de la Souſcription eſt de 27 liv. pour Paris, & de 33 pour la Province, rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege, pour les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire, & à M. *Mauſſ*, Officier au Bureau des Poſtes Impériales, pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles, à M. *Horgnies*, Expéditeur des Gazettes étrangeres, pour tous les Pays-Bas Autrichiens; chez *B. Lefrancq*, Libraire.

A Amſterdam, chez *Van-Harrevelt*, Libraire; dans le Kalveſtraat, pour toute la Hollande, & *B. Vlam*, Libraire.

A Stockholm, chez *Oerſtrom*, Libraire de la Société.

A Pragues, chez *Wolfgand-Gerle*, Libraire.

A Vienne, chez *Græffer*, Libraire.

A Hambourg, chez *Virchaux* & *Compagnie*, Libraire.

Les Libraires, & autres perſonnes qui voudront faire annoncer des Livres, Eſtampes, Muſique, & autres objets, dans l'*Eſprit des Journaux*, ſont priés de les adreſſer au Directeur du Journal, chez *Valade*. Et pour les mêmes objets, pour tous les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire, près St. Hubert, à Liege.

Digitized by Google

L'ESPRIT
DES
JOURNAUX.

Les nouvelles découvertes des Ruſſes entre l'Aſie & l'Amérique, avec l'hiſtoire de la conquête de la Sibérie, & du commerce des Ruſſes & des Chinois. Ouvrage traduit de l'anglois de M. Coxe. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins, 1781. *In-4to.* de 314 pages. Prix 9 liv. en feuilles, 9 liv. 10 ſols broché.

Nous devons à M. Muller une relation des premieres découvertes des Ruſſes juſqu'en 1741 : mais elles ſe ſont tellement multipliées depuis cette époque, & ſur-tout ſous le regne actuel, qu'elles méritent de fixer l'attention de toute l'Europe. Cependant on ne s'en eſt généralement occupé que depuis la publication de l'*Hiſtoire de l'Amérique* par le docteur Robertſon. C'eſt lui qui a commencé à nous inſtruire ſur cette matiere avec l'exactitude & la ſagacité qui diſtinguent ſes écrits. Pendant ſon

Digitized by Google

séjour à Pétersbourg, M. Coxe a tâché de recueillir tout ce qui peut intéresser la navigation, la position & le commerce des isles situées à l'orient de Kamschatka : il a rassemblé les différens journaux des voyages qui ont suivi l'expédition de Bering & de Tschirikoff en 1741 : & comme il a appris qu'il existoit un ouvrage allemand très-exact, publié en 1776, & contenant une relation authentique des voyages faits par les Russes depuis 1745 jusqu'en 1770, il n'a pas manqué d'en faire usage, en y faisant les additions qu'il a cru nécessaires. Mais cet ouvrage qu'il a fondu dans le sien, en forme à peine la moitié.

En effet, M. Coxe s'est d'abord procuré à Pétersbourg, trois journaux qui n'avoient encore été publiés dans aucune langue ; savoir, celui de Krenitzin, & Lewaszeff, l'abrégé du voyage du lieutenant Synd, & la relation de l'expédition de Schalauroff. Le premier avoit été communiqué au docteur Robertson, avec une carte du voyage, par ordre de l'impératrice de Russie, & ce célebre historien a permis à M. Coxe de l'insérer dans son recueil ; ce qui est d'autant plus important, que cette expédition, faite aux dépens de la couronne, confirme l'authenticité des découvertes des négocians particuliers. L'auteur se fait un devoir à cette occasion de payer à l'impératrice de Russie, le tribut d'éloges que mérite si justement son esprit généreux & éclairé. » Depuis » son avénement au trône, elle a encouragé » toutes les découvertes utiles, & les savans

Digitized by Google

» ont obtenu d'elle les ſecours qu'ils lui ont » demandés. Elle a fait ranger par ordre les » papiers de tous les départemens : on permet » à chacun de les conſulter. Elle a envoyé » des ſavans dans les parties les plus éloignées » de ſes vaſtes domaines ; l'Europe & l'Aſie lui » doivent une foule de connoiſſances nouvelles » & importantes ſur la géographie & l'hiſtoi- » re-naturelle de ces contrées lointaines. En- » fin, cette grande princeſſe a plus contri- » bué à la civiliſation & aux progrès des lu- » mieres dans ſon empire, que tous ſes pré- » déceſſeurs, depuis le regne glorieux de Pier- » re-le-Grand. « Heureux les ſouverains qui aſpirent à de pareils éloges, & qui les préfe- rent aux adulations des courtiſans !

Juſqu'à préſent, nous n'avons parlé que de la premiere partie de l'ouvrage de M. Coxe, nous allons indiquer le contenu de la ſeconde. Comme les Ruſſes vendent aux Chinois les fourrures des iſles qu'ils ont nouvellement découvertes, M. Coxe s'eſt vu dans le cas de faire des recherches ſur le commerce de ces deux nations, dont nous n'avons que des notions très-imparfaites. Ces recherches l'ont conduit à s'occuper de l'hiſtoire de la conquête de la Sibérie, puiſque la Ruſſie doit à cette conquête ſa communication avec la Chine & ſes nouvelles découvertes.

Tous ces objets ſont très-intéreſſans ; on doit ſavoir gré à M. Coxe de les avoir raſſemblés dans un volume, & à ſon traducteur de les avoir fait paſſer dans notre langue.

Digitized by Google

» J'ai fait des changemens à l'original, dit le » traducteur, afin de mettre de l'ordre & de » la netteté dans l'ouvrage, & je me suis vu » forcé d'y ajouter plusieurs notes. « C'est avoir acquis de nouveaux titres à la reconnoissance du public : mais il nous semble que le traducteur a négligé un changement essentiel, à notre avis. Ce qui forme la seconde partie de l'ouvrage de M. Coxe, devoit naturellement en former la premiere, 1°. parce que la conquête de la Sibérie est l'origine du progrès des Russes dans le nord de l'Asie, de leurs liaisons avec les Chinois, & de leurs nouvelles découvertes ; 2°. parce qu'on ne peut se plaire & s'instruire réellement à la lecture de la premiere partie, que lorsqu'on est au fait de ce qui est contenu dans la seconde.

Nous croyons donc devoir adopter cet ordre de matieres dans l'extrait détaillé que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

L'histoire de la conquête de Sibérie & du commerce des Russes & des Chinois, renferme six chapitres. Le premier s'étend depuis la conquête de la Sibérie jusqu'au commencement des hostilités entre les Russes & les Chinois.

La Sibérie ne fut guere connue des Russes avant le milieu du 16e. siecle, quoique dans le précédent ils eussent pénétré jusqu'au fleuve d'Oby, rendus tributaires plusieurs hordes de Tartares, & amenés quelques-uns de leurs chefs prisonniers à Moscou. Cette conquête éphémere n'eut point de suites, & il étoit re-

Digitized by Google

ſervé à Iwan Waſiliewiſch II d'en faire une plus ſolide. Ce qui y donna occaſion, fût la fortune brillante qu'acquit en peu de tems un négociant nommé Anixa Strogonoff, par un commerce d'échange avec les habitans des parties nord-oueſt de la Sibérie. Ils apportoient chaque année une quantité conſidérable de belles fourrures dans une ville du gouvernement d'Archangel, où Strogonoff avoit établi des ſalines, & celui-ci, payant les fourrures les plus précieuſes avec des bagatelles & des marchandiſes de peu de valeur, renvoyoit avec eux des agens qui traverſoient les montagnes & commerçoient dans l'intérieur du pays.

Les ſuccès de Strogonoff firent prévoir au Czar les avantages que ſes ſujets pourroient retirer d'un commerce étendu & régulier avec ces peuplades. Il envoya un corps de troupes en Sibérie, qui, en ſuivant le chemin découvert par les Ruſſes dans la premiere expédition, parvinrent aux montagnes qui forment les limites nord-eſt de l'Europe, & les traverſerent; mais il paroît qu'on n'alla point au-delà de l'Irtiſch, ou au-delà de la branche occidentale du fleuve Oby. On ſoumit quelques tribus Tartares, mais cette conquête n'eut pas d'effets durables, car bientôt après Yediger, chef Tartare, qui avoit conſenti à payer un tribut annuel de mille zibelines, fut battu & fait priſonnier par Kutſchun-Kan, deſcendant du célebre Zengis-Kan, qui venoit d'établir ſon empire dans ces contrées. Cette incurſion date à-peu-près du milieu du 16e. ſiecle, puiſque

Waſiliewitſch II prenoit, dès 1558, le titre de prince de toutes les terres de la Sibérie ; ce nom ne s'étendoit probablement alors qu'aux terres rendues tributaires.

Des circonſtances particulieres avoient occaſionné la premiere entrepriſe du Czar ſur la Sibérie ; il fallut auſſi des incidens particuliers pour tourner de nouveau ſon attention vers cette partie du globe, qu'il ſembloit avoir perdu de vue pendant quelques années. Le même négociant, dont les ſuccès avoient donné l'idée de la premiere expédition, ayant obtenu du Czar de vaſtes conceſſions, forma ſur les bords de la Kama & de la Tſchuſſowaia, des établiſſemens qui ſervirent d'aſyle à Yermack, Coſaque du Don, chef d'une troupe de bandits, qui infeſtoient les côtes de la mer Caſpienne. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que cet Yermack, ennemi des Ruſſes, pourſuivi par les Ruſſes, conquit pour eux la Sibérie.

Les victoires du Czar avoient reculé les bornes de ſon empire juſqu'à la mer Caſpienne, & établi un commerce avec les Perſans & les habitans de la Bucharie. Les négocians de ces contrées étant continuellement pillés par les Coſaques du Don & du Wolga, Iwan Waſiliewitſch envoya contre ces Tartares, une armée conſidérable qui les attaqua & les vainquit : ceux qui échapperent au vainqueur prirent la fuite, & de ce nombre furent ſix mille Coſaques commandés par Yermack. Il conduiſit ſa troupe dans l'intérieur de la province de Caſan, ſuivit les bords de la Kama juſqu'à Orel,

Digitized by Google

colonie Ruſſe, nouvellement établie par Strogonoff, & gouvernée par ſon petit-fils. Celui-ci accueillit Yermack, lui fournit les vivres dont il avoit beſoin, & le Coſaque, ſenſible à ces procédés, ſe comporta avec la plus grande modération. Son caractere inquiet ne lui permit pas de reſter long-tems à Orel; il s'informa des forces des Tartares voiſins de la Sibérie, & dirigea ſes armes contr'eux.

Strogonoff ne manqua pas de donner à Yermack tous les renſeignemens néceſſaires: il étoit intéreſſé à ſe venger de Kutſchun-Kan, qui avoit engagé les Tartares à envahir les établiſſemens Ruſſes ſur la riviere de Tſchuſſowaia. Il lui apprit donc que Kutſchun-Kan étoit le plus puiſſant des différens princes de Sibérie, qu'il poſſédoit l'étendue de pays qui forme aujourd'hui la partie ſud-oueſt de la province de Tobolsk; que ſes domaines s'étendoient des bords de l'Irtiſch & de l'Oby, à ceux du Tobol & de la Tura; qu'il faiſoit ſa réſidence à Sibir, petite forteresſe ſur l'Irtiſch, (dont on voit encore des ruines) & que ſon zele intolérant pour le mahométiſme lui avoit aliéné le cœur de ſes nouveaux ſujets.

Yermack enchanté, fit ſes préparatifs pendant l'hiver, entra en campagne l'été de l'année ſuivante 1578, & s'avança le long de la Tchuſſowaia. Mais le défaut de guides retarda ſa marche; les vivres lui manquerent, & il fut obligé de revenir à Orel. Il obtint de Strogonoff tous les ſecours néceſſaires pour une ſeconde expédition, des fuſils, des balles & de

la poudre pour ſes ſoldats, qui juſqu'alors n'avoient point eu d'armes à feu, &c.

Il ſe mit en route, pour la ſeconde fois, au mois de juin 1579, à la tête de 5000 hommes endurcis à la fatigue, qui avoient en lui une confiance ſans bornes, & qui étoient animés du même eſprit. Au bout de dix-huit mois, il arriva à Tſchingi, petite ville ſur les bords de la Tura. C'eſt ici que ce guerrier à demi-ſauvage, développe les grandes qualités de ſon ame. Il fait la revue de ſes troupes; la fatigue, les maladies & les eſcarmouches en avoient détruit un grand nombre ; il ne lui reſte plus que 1500 hommes effectifs, & il marche, ſans balancer, contre Kutſchun-Kan. Ce prince, qui avoit eu le tems de raſſembler ſes forces, envoie pluſieurs corps volans contre Yermack, & ces corps ſont repouſſés & battus à différentes fois. Yermack triomphant de tous les obſtacles, parvint au centre des états de ſon ennemi; il ne lui reſte plus que 800 hommes, & Kutſchun-Kan, campé près de là avec des forces très-ſupérieures, eſt déterminé à livrer bataille. Yermack, ſûr de la poignée de braves gens qu'il commande, attend avec confiance les troupes nombreuſes de ſon adverſaire, le combat s'engage, les Sibériens eſſuient la déroute la plus complette, & Kutſchun-Kan a de la peine à s'échapper. Yermack profite de ſa victoire, marche droit à Sibir qu'il trouve déſert, reçoit le ſerment de fidélité des peuplades voiſines, qui arrivent en foule pour ſe ſoumettre à un conquérant auſſi brave, & lui

Digitized by Google

payer le tribut accoutumé. Les princes ſes voiſins viennent même ſe reconnoître ſes tributaires, & réclamer ſa protection.

Mais Yermack, loin de s'enorgueillir de ſa proſpérité, ſentit combien ſa grandeur étoit précaire. Le petit nombre de ſes troupes étoit encore diminué, il ne pouvoit compter ſur l'affection de ſes nouveaux ſujets, & il falloit demander des ſecours étrangers, ou abandonner ſa conquête. Il prit donc le parti d'envoyer à Moſcou un de ſes compagnons, à la tête de cinquante Coſaques, lui ordonna de repréſenter au Czar le progrès que les troupes Ruſſes, commandées par Yermack, avoient fait dans la Sibérie, d'ajouter qu'elles venoient de conquérir un empire étendu au nom du Czar, que les habitans conſentoient à payer un tribut annuel, &c. Cette tournure étoit fort adroite. Le Czar charmé de cette ambaſſade, ordonna des actions de graces publiques, vanta les ſervices d Yermack, envoya des récompenſes à lui & à ſes ſoldats, avec la promeſſe de lui faire paſſer promptement des troupes & des munitions.

En attendant le retour de ſon député, Yermack ne demeura pas inactif, malgré le très-petit nombre de ſes ſoldats. Il arrêta les tentatives de Kutſchun-Kan, fit priſonnier ſon plus habile général, pénétra dans les provinces voiſines, & étendit ſes conquêtes, d'un côté, juſqu'à la ſource de la Taffda; & de l'autre juſqu'au diſtrict ſitué ſur l'Oby, au-deſſus de ſa réunion avec l'Irtiſch.

Digitized by Google

Enfin, les ſecours du Czar arriverent; ils conſiſtoient en 500 hommes commandés par le prince Bolkoski, nommé Waiwode ou gouverneur de la Sibérie. Yermack continua ſes conquêtes & remporta pluſieurs victoires ſur différens ſouverains. Il mit entr'autres le ſiege devant Kullara, fortereſſe qu'il ne put prendre, vu la belle défenſe de Kutſchun-Kan, à qui elle appartenoit, & à ſon retour à Sibir, il fut ſuivi de l'ennemi qui ne tarda pas à trouver un inſtant favorable pour l'attaquer. Les Ruſſes, au nombre de trois cens, étoient poſtés ſans précaution dans une petite iſle formée par deux branches de l'Irtiſch. La nuit étoit obſcure & pluvieuſe, & les troupes fatiguées s'étoient endormies. Kutſchun-Kan l'apprit, s'avança avec un détachement d'élite, paſſa la riviere au gué, & fondit ſur les Ruſſes avec une telle impétuoſité, qu'ils n'eurent pas le tems de prendre les armes. Ils furent tous maſſacrés; il ne s'échappa qu'un homme qui en porta la nouvelle à Sibir. Yermack périt lui-même, mais non par le fer de l'ennemi. Le bouleverſement général ne fit qu'augmenter ſon intrépidité. Après les actes d'héroïſme les plus déſeſpérés, il s'ouvrit un chemin à travers les troupes qui l'environnoient, & ſe rendit ſur les bords de l'Irtiſch. Là il voulut ſe jetter dans un bateau qui étoit ſur la côte, mais n'ayant pas eu la force de ſauter aſſez avant, il tomba dans le fleuve, & le poids de ſon armure l'entraîna à fond.

Son corps fut expoſé, par l'ordre du vain-

queur, à toutes les insultes que la vengeance inspire à des barbares dans la frénésie du succès; mais ces premiers transports passés, on vit tout-à-coup les Tartares s'indigner contre la fureur de leur chef. Les exploits d'Yermack & sa valeur, auxquels ces peuples mettent un grand prix, s'offrirent à leur souvenir, ils reprocherent à leur prince d'avoir outragé le cadavre d'un héros : leur imagination exaltée en vint jusqu'à consacrer sa mémoire; ils l'enterrerent avec toutes les cérémonies du paganisme, & ils offrirent des sacrifices à ses mânes.

Bientôt on répandit sur son compte une multitude d'histoires miraculeuses, qui furent crues aveuglément. Le seul attouchement de ses os guérissoit toutes les maladies : ses vêtemens & ses armes avoient la même vertu. On ajouta qu'il s'élevoit par intervalles des flammes autour de sa tombe. Le peuple chaque jour alloit en foule se précipiter sur ces restes sacrés. Allaï, souverain des Calmouques, se guérit d'une maladie dangereuse en buvant de l'eau infusée dans de la terre prise sur le tombeau d'Yermack. On assure que ce prince portoit toujours avec lui un peu de cette terre sacrée, dès qu'il formoit une entreprise importante, persuadé qu'avec ce talisman, ses affaires ne pouvoient manquer de bien réussir.

La mort d'Yermack déconcerta la garnison de Sibir, qui n'étoit forte que de 150 hommes, & éteignit pour quelque tems l'autorité des Russes en Sibérie. Mais la cour de Moscou n'abandonna pas ses projets sur ce pays; la saga-

Digitized by Google

cité d'Yermack avoit trouvé des chemins commodes pour la marche des troupes; ſa valeur avoit rendu le nom Ruſſe redoutable, & la plupart des hordes paroiſſoient diſpoſées à rentrer, au premier moment, ſous la domination du Czar. Cependant, dès que la garniſon de Sibir ſe fut retirée, le fils du ſouverain, détrôné par Kutſchun-Kan, s'empara de cette fortereſſe & du pays adjacent; d'autres princes profiterent de l'occaſion pour rétablir leur indépendance, & Kutſchun-Kan lui-même reprit quelque choſe de ce qu'il avoit perdu.

Sur ces entrefaites, 300 Ruſſes pénétrent, preſque ſans oppoſition, aux bords de la Tura juſqu'à Tchingi. Ils y conſtruiſirent le fort de Tumen, reprirent leur autorité ſur les environs; &, aidés par des renforts, ils s'étendirent, & conſtruiſirent les fortereſſes de Tobolsk, Sirgut & Tara. Enfin, ils ne tarderent pas à reconquérir tous les cantons ſoumis à Yermack. Ils s'avancerent encore dans le pays, remporterent des victoires continuelles, exterminerent par-tout les Tartares, bâtirent de nouvelles bourgades, & établirent des colonies. Ainſi, » en moins d'un mois, dit M. Coxe, » cette vaſte étendue de pays, appellée aujourd'hui Sibérie, qui s'étend des confins de » l'Europe juſqu'à l'océan oriental, & de la » mer glaciale juſqu'aux frontieres actuelles de » la Chine, fut réunie aux domaines de la » Ruſſie. Il eſt probable que les Czars auroient » acquis encore un territoire plus étendu, & » que toutes les hordes de la Tartarie indé-

Digitized by Google

» pendante, qui habitent entre l'extrêmité ſud-
» eſt de l'empire de Ruſſie, & la muraille de
» la Chine, auroient éprouvé le ſort de celles
» de la Sibérie, ſi l'empereur de la Chine n'étoit
» pas venu tout-à-coup arrêter leurs progrès.

Mais vers le milieu du 17e. ſiecle, les Ruſſes s'étant étendus rapidement à l'eſt, du côté des provinces importantes ſituées ſur les bords du fleuve Amur, ayant réduit pluſieurs hordes de Tunguſes indépendans, conſtruiſirent une chaîne de petites fortereſſes (Albaſin & Kamarskoi-Oſtrog étoient les principales) le long des bords de ce fleuve. L'empereur Camhi vouloit auſſi ſubjuguer les mêmes hordes de Tunguſes; la jalouſie ſe mit entre les deux nations, & elles en vinrent à des hoſtilités ouvertes vers l'an 1680. Les Chinois aſſiégerent Kamarskoi-Oſtrog avec déſavantage, mais ils taillerent en pieces pluſieurs détachemens épars des Ruſſes. Le Czar Alexis Michalowitz envoya une ambaſſade à Pékin, qui n'eut pas le ſuccès déſiré. Les Chinois attaquerent Albaſin, forcerent la garniſon à capituler, démolirent cē fort & tous ceux qui ſe trouvoient ſur le fleuve Amur, & emmenerent dans leur patrie un grand nombre de priſonniers.

A peine furent-ils partis, que 1600 Ruſſes arriverent ſur les bords de l'Amur, & y conſtruiſirent une nouvelle fortereſſe à laquelle ils donnerent l'ancien nom d'Albaſin. Les Chinois ſe remirent en marche au nombre de 7000 hommes, & avec un gros train d'artillerie, aſſiégerent le nouvel Albaſin, le canonerent

Digitized by Google

pendant plusieurs semaines, sans y faire breche, & sans essayer de l'emporter d'assaut. Les Russes, malgré la mal-adresse des assiégeans auxquels il ne leur étoit pas difficile de résister, n'auroient peut-être pas tardé à succomber, à cause des maladies & de la famine qui avoient épuisé leurs forces, si les Chinois ne se fussent retirés, dès que les négociations furent entamées entre les deux cours.

Golowin, ambassadeur de Russie, chargé de porter des ouvertures de paix à la cour de Pékin, étoit parti dès 1685 avec une suite nombreuse, & accompagné d'un corps de troupes pour la sûreté de sa personne : mais les mauvais chemins, la longueur de la route, la difficulté de se procurer des vivres par-tout, l'empêcherent d'arriver à Selengisk avant 1687. Après plusieurs délais, les ambassadeurs Chinois partirent de Pékin au mois de juin 1689; Golowin comptoit les recevoir à Albasin, mais ils se présenterent à Nerschinsk avec une grosse armée & une artillerie si formidable, que la frayeur obligea Golowin de conclure où & aux termes qu'ils voulurent. Les conférences se tinrent donc sous des tentes, dans une plaine près de Nerschinsk; le traité fut conclu, scellé & signé par les plénipotentiaires des deux puissances. » Lorsqu'il fut question de le ratifier, » observe M. Coxe, les ambassadeurs Chinois » offrirent de jurer sur le crucifix, mais Go» lowin aima mieux qu'ils le fissent au nom » des Dieux de leur pays. «

Ce traité signé le 27 août 1689 (sous le

nom d'Iwan & de Pierre Alexiowitz) eſt la baſe du commerce des deux nations. Les premiers articles reglent d'abord les limites des deux empires. Les limites ſud-eſt de l'empire de Ruſſie furent fixées à une chaîne de montagnes qui ſe prolongent au nord du fleuve Amur, depuis la mer d'Ochotsk juſqu'à la petite riviere de Gorbitza : enſuite de cette riviere juſqu'à ſon embouchure dans l'Amur, & enfin à l'Argun, depuis ſa jonction avec la Schilka juſqu'à ſa ſource. Ces limites ſont un peu différentes aujourd'hui. Les Ruſſes ne ſentirent pas d'abord la perte que le traité de Nerſchinsk leur occaſionnoit : mais ils l'ont bien reconnue depuis la découverte du Kamſchatka, & des iſles ſituées entre l'Aſie & l'Amérique. » Les productions de ces nouvelles terres, dit » l'auteur, pourroient être conduites ſur le » fleuve d'Amur, dans le diſtrict de Nerſ- » chinsk ; de-là le tranſport par terre eſt fa- » cile ; au lieu qu'on eſt obligé de les débar- » quer à Ochotsk, & de les traîner enſuite » à travers une vaſte étendue de pays, ſur » des rivieres d'une navigation difficile, ou » ſur des chemins eſcarpés & preſqu'impraticables. «

Mais cette perte fut bien compenſée par l'établiſſement d'un commerce permanent & régulier avec les Chinois. On dit *permanent* & *régulier*, parce que les premiers échanges entre les deux peuples s'étoient déja fait au commencement du 17e. ſiecle. A cette époque, les négocians de Tomsk & des autres villes adja-

Digitized by Google

centes acheterent des Calmouques une petite quantité de productions chinoiſes, brutes ou manufacturées, & les revendirent ſi promptement & avec tant d'avantage, que les Waiwodes de Sibérie ſe déterminerent à établir cette branche de commerce directement avec les Chinois. Les négocians Ruſſes envoyerent de tems en tems des agens à Pékin, les Chinois à leur tour apprirent à connoître les avantages du commerce de Ruſſie, enfin, dès que le traité de Nerſchinsk fut ſigné, les négocians Ruſſes redoublerent de ſoins & d'activité. Pierre-le-Grand fit partir pour Pékin, en 1692, le Hollandois Isbrand Ives, qui obtint pour les caravanes la liberté du commerce de la Chine, que le dernier traité accordoit aux particuliers.

» D'après cet arrangement, des caravanes ſe » rendirent de Ruſſie à Pékin. On leur accorda » un caravanſeray, & l'empereur de la Chine » les défraya pendant leur ſéjour dans cette » métropole. La couronne jouiſſoit ſeule du » droit de les envoyer, & des bénéfices qu'elles » rapportoient. Sur ces entrefaites, des négo- » cians particuliers continuoient, comme au- » paravant, leurs échanges avec les Chinois, » non-ſeulement à Pékin, mais auſſi dans les » quartiers généraux des Mongols. Le camp » de ces Tartares errans étoit ordinairement » placé près du confluent de l'Orſchon & de » la Tola, entre les frontieres méridionales » de la Sibérie, & le déſert des Mongols. Les » marchands Ruſſes & Chinois tenoient, à cet » endroit, une eſpece de foire annuelle; cha-

Digitized by Google

» cun d'eux y amenoit ſes marchandiſes, & il » y demeuroit juſqu'à ce qu'il les eût vendues. » La confuſion & le déſordre troublerent bien- » tôt cet entrepôt, & l'empereur de la Chine » reçut des plaintes multipliées de l'ivrogne- » rie & de la mauvaiſe conduite des Ruſſes. » Ces plaintes firent d'autant plus d'impreſſion » que les Ruſſes, qui ſe trouvoient à Pékin, » s'y livroient à de pareils excès. «

Camhi menaça de chaſſer les Ruſſes de ſes états, & de leur interdire tout commerce. Pour appaiſer ces différends, le capitaine des gardes Ruſſes, Iſmailoff, fut envoyé à Pékin en 1719. Sa négociation ſe termina heureuſement; on lui permit de laiſſer à Pékin un agent des caravanes, qui bientôt après fut obligé d'en ſortir par les ſuites de la défiance du peuple Chinois. Les choſes en vinrent même au point qu'en 1722, Camhi donna l'ordre de chaſſer tous les Ruſſes de ſes domaines, & cet ordre fut exécuté à la rigueur. La rupture dura juſqu'en 1727. Alors Raguſinski, Dalmate au ſervice de Ruſſie, fut envoyé à Pékin, avec ordre de terminer les différends, à quelque prix que ce fût. Cet ambaſſadeur préſenta à Yundſchin, fils & ſucceſſeur de Camhi, le plan d'un nouveau traité touchant les bornes & le commerce des deux pays. L'empereur de la Chine ayant approuvé ce plan, nomma des commiſſaires qui allerent traiter avec l'envoyé Ruſſe ſur les bords de la Bura, petite riviere qui coule au ſud des confins de la Sibérie, dans l'Orſchon, près de la jonction de celle-

Digitized by Google

ci avec la Selenga. A cette conférence, les anciennes limites du traité de Nerſchinsk furent prolongées, de l'embouchure de l'Argun à l'oueſt, juſqu'à la montagne de Sabyntaban, tout près de l'endroit où le confluent de deux rivieres forme le fleuve Yeniſſea. Par ce traité de Kiachta, (nom du lieu où il fut conclu) il fut ſtipulé qu'à l'avenir toutes les négociations ſeroient conduites entre le tribunal des affaires étrangeres de Pekin, & le bureau des affaires étrangeres de Pétersbourg.

» Il fut réglé qu'une caravane ruſſe iroit tous » les trois ans à Pekin, mais qu'elle ne ſeroit » pas compoſée de plus de deux cens perſonnes; que, pendant ſa réſidence dans cette » capitale, elle ſeroit défrayée par l'empereur » de la Chine; qu'immédiatement après ſon arrivée ſur les frontieres, elle en informeroit » la cour, & qu'un officier Chinois iroit la » prendre pour l'accompagner à Pekin. Le privilege dont jouiſſoient auparavant les particuliers, de faire toute ſorte de commerce » dans les territoires Chinois & Mongols, fut » aboli; & l'on convint que les marchandiſes » appartenantes à des particuliers, ne paſſeroient pas les frontieres. Mais pour conſerver aux individus le privilege de commercer, » on nomma, ſur les confins de la Sibérie, » deux places où ils pouvoient ſe rendre; l'une » qui ſeroit appellée Kiachta, du nom d'un » ruiſſeau qui coule aux environs; & l'autre, » qui ſeroit nommée Zuruchaitu. Les ſujets des » deux nations obtinrent la liberté de com-

Digitized by Google

» mercer à ces deux endroits. « On permit de plus aux Ruſſes de bâtir une égliſe dans l'enceinte de leur caravenceray à Pekin. Ce traité fut conclu & ſigné le 14 juin 1728.

Mais dès 1755, on s'apperçut combien le monopole des caravanes étoit nuiſible au commerce de Ruſſie, & l'on ceſſa d'en envoyer. Une méſintelligence ſurvenue en 1759, acheva de déterminer à les ſupprimer. La czarine actuellement régnante, qui a toujours montré le plus grand zele pour le bien de ſes ſujets, abolit en 1762 le monopole des fourrures, & renonça au privilege excluſif d'envoyer des caravanes; de ſorte que Kiachta eſt devenu le centre du commerce des Ruſſes & des Chinois. Une note du traducteur de M. Coxe, nous apprend cependant que les différends de commerce ayant été terminés l'année derniere 1780, les caravanes ont été établies : mais il ignore ſi elles vont juſqu'à Pékin, ou ſi elles s'arrêtent à Kiachta.

Tel eſt l'abrégé de l'hiſtoire de la découverte de la Sibérie & du commerce des Ruſſes avec les Chinois. Les chapitres ſuivans ne peuvent être regardés que comme des acceſſoires très-curieux & très-intéreſſans. On trouvera dans le troiſieme la deſcription des établiſſemens Ruſſes & Chinois, ſur les frontieres de la Sibérie.

Kiachta, la ville Ruſſe ſituée par 124 degrés 18 min. de longit. du méridien de l'iſle de Fer, & 35 d. de lat. N. a une fortereſſe qui conſiſte en un quarré enfermé de paliſſades, & garni de baſtions de bois aux différens

Digitized by Google

angles. Ses principaux bâtimens ſont, une égliſe de bois, la maiſon du gouverneur, la douane, le magaſin des proviſions, & le corps-de-garde. La ville ne contient pas plus de 120 maiſons très-irrégulieres. Elle eſt environnée de remparts de bois, couverts au ſommet de chevaux de friſe. Au-dehors, ſur le grand chemin qui conduit à Selenginsk, on trouve quelques maiſons & le magaſin de rhubarbe. La garniſon conſiſte en une compagnie réguliere de ſoldats, & un certain nombre de Coſaques.

Maimatſchin, ville & frontiere chinoiſe, eſt à environ 140 verges au ſud de la fortereſſe de Kiachta. On voit entre ces deux places, deux poteaux élevés d'environ dix pieds, qui marquent les confins des deux empires. Maimatſchin n'eſt fortifiée que par un rempart de bois, & un petit foſſé large de trois pieds. La ville eſt d'une forme oblongue; ſa longueur eſt de 600 verges, & ſa largeur de 400. Elle contient 200 maiſons, & environ 1200 habitans. Les rues n'y ſont pas pavées, mais couvertes de gravier, & d'une propreté ſinguliere. Nous ne pourrions, ſans paſſer les bornes d'un extrait, donner une idée des détails curieux qui terminent ce chapitre. Ils concernent la maiſon du gouverneur Chinois, le théatre où les domeſtiques des négocians Chinois jouent de petites farces burleſques en l'honneur de leurs idoles, les pagodes, &c. Cependant nous rapporterons un paſſage qui prouvera l'ignorance & la ſuperſtition des Chinois.

Digitized by Google

» Quoiqu'il y ait peu de cérémonies dans » le culte religieux des Chinois, dit M. Coxe, » ils ſont très-adonnés à la ſuperſtition. M. Pal- » las dit que ceux de Maimatſchin ſe livrent » aux folies que voici, lorſqu'il ſurvient une » éclipſe de lune. Le ſoir du jour de l'éclipſe, » tous les habitans pouſſent des cris & des hur- » lemens horribles : ils font un tapage ex- » traordinaire, en frappant contre du bois ou » contre des chaudrons; ils ſonnent les clo- » ches, & ils touchent ſur les tymbales de la » grande pagode. Ils croient que le méchant » eſprit de l'air, appellé par les Mongols Araſ- » chula, attaque la lune, & que ce bruit & » ces cris épouvantables l'effraient. M. Pallas, » pendant ſon ſéjour à Maimatſchin, obſerva » un autre exemple de ſuperſtition. Le feu prit » dans la ville avec tant de violence, qu'au » même inſtant pluſieurs maiſons ſe trouverent » embraſées. Aucun des habitans n'eſſaya de » donner du ſecours; ils ſe tenoient autour » du feu dans une conſternation oiſive : quel- » ques-uns ſeulement y jettoient, par interval- » les, des gouttes d'eau, pour appaiſer le Dieu » du feu, qui, à ce qu'ils imaginoient, avoit » choiſi leurs habitations pour un ſacrifice. Si » les Ruſſes n'avoient pas éteint l'incendie, » toute la ville auroit été réduite en cendres. «

Le quatrieme chapitre offre un tableau intéreſſant du commerce des Chinois & des Ruſſes. Voici comment ſe font les opérations de commerce. » Le négociant Chinois vient à » Kiachta, examiner dans les magaſins Ruſſes,

Digitized by Google

» ce qu'il veut acheter ; il va enſuite trouver » le propriétaire dans ſa maiſon, & ils con- » viennent du prix, en prenant une taſſe de » thé. L'acheteur & le vendeur retournent alors » au magaſin, & les marchandiſes ſont ſcellées » en préſence du négociant Chinois. Ils par- » tent l'un & l'autre pour Maimatſchin : le Ruſſe » choiſit ce qui lui plaît, n'oubliant pas de ſe » prémunir contre la fraude par un examen » très-rigoureux. Lorſqu'il a fini, il a ſoin » de laiſſer dans le magaſin chinois, une per- » ſonne de confiance qui veille ſur les mar- » chandiſes, juſqu'à ce qu'elles ſoient emme- » nées à Kiachta. «

Les Ruſſes exportent à la Chine des four- rures & des pelleteries, des étoffes, ſoit des manufactures de Ruſſie, ſoit de celles d'Angle- terre, de Pruſſe & de France, des toiles, du cuir, des peaux tannées, des glaces, du ver- re, de la clincaillerie, de l'étain, du talc, des bêtes à cornes, des chameaux, des chevaux, des chiens, des proviſions de toute eſpece, de la farine, &c. Ils tirent de la Chine de la ſoie crue & travaillée, du coton cru & travaillé, du thé (c'eſt le meilleur article de leur com- merce,) des porcelaines, des meubles du Ja- pon, des éventails, joujoux, &c. des fleurs artificielles, des peaux de tigre & de panthere, des rubis, du blanc de plomb, des cannes, du tabac, du riz, du ſucre-candi, du gingembre, de la rhubarbe, du muſc, &c.

La deſcription du Zuruchaitu, établiſſement ſur la branche occidentale de la riviere Ar- gun,

gun, ſon commerce ; le tranſport des marchandiſes dans l'intérieur de la Sibérie : tels ſont les objets dont M. Coxe s'occupe dans le cinquieme chapitre. Le commerce de Zuruchaitu, autrefois très-conſidérable, ne ſignifie preſque plus rien. Du mauvais thé & du tabac, des ſoies de mauvaiſe qualité, & des cotons d'une qualité ordinaire, y ſont apportés par les Mongols, pour être échangés contre des fourrures communes, du bétail & du cuir de Ruſſie. Encore ces échanges ne durent-ils qu'un mois ou ſix ſemaines de l'année, & les douanes ne rapportent guere plus de 500 roubles de revenu à la couronne.

Le ſixieme chapitre, qui eſt entiérement conſacré à la rhubarbe, intéreſſe par des détails utiles à l'humanité. » La Ruſſie & les Indes-» Orientales, dit M. Coxe, fourniſſent de la » rhubarbe à toute l'Europe. Il y a deux ſortes » de racines ; l'une eſt connue ſous le nom de » rhubarbe de Turquie, parce qu'on la tiroit » autrefois du Levant, où on l'achetoit des » Turcs, qui la tiroient des Buchariens par la » Perſe. Elle a conſervé cette dénomination, » quoique l'entrepôt ne ſoit plus à Conſtanti-» nople, mais à Kiachta, où les négocians de » Bucharie l'apportent aujourd'hui aux Ruſſes... » Elles nous vient de Ruſſie en gros morceaux » arrondis, ſans écorce, & percés d'un trou » au milieu. Elle eſt à l'intérieur d'une cou-» leur jaune, & quand on la coupe, on la » voit bigarrée de rayures d'un rouge très-vif. » La ſeconde eſpece eſt appellée par les dro-

» guiſtes, rhubarbe de l'inde : elle nous vient » de Canton, en morceaux plus longs, plus » durs, plus peſans & plus compacts que la » premiere : elle eſt auſſi plus aſtringente, & » ſon parfum eſt moins aromatique ; mais com- » me elle eſt à bon marché, on s'en ſert plus » généralement que de celle de Tartarie ou » de Turquie. «

Le gouvernement Ruſſe s'eſt réſervé le privilege excluſif d'acheter ou de vendre la rhubarbe ; elle eſt amenée à Kiachta par les négocians de Bucharie qui ont un traité pour fournir cette racine à la couronne, en échange de fourrures. La meilleure rhubarbe qu'ils apportent, croît ſur une chaîne de rochers très-élevés, & la plupart ſans bois, qui ſont au nord de Selin. Les bonnes racines ont des tiges larges & épaiſſes. Les Tanguts, qu'on emploie à les tirer de la terre, commencent leurs travaux au mois d'avril ou de mai. Au moment où ils les arrachent, ils les nettoient & ils les ſuſpendent aux arbres voiſins pour les laiſſer ſécher. Ils les portent aux négocians de Bucharie. Après les avoir enveloppées dans des ſacs de laine, ils en écartent avec ſoin la plus légere humidité, & on les amene ainſi emballées à Kiachta ſur des chameaux. L'empereur de la Chine a défendu, ſous les peines les plus ſéveres, l'exportation de la rhubarbe de la premiere qualité ; mais il en arrive un aſſez grande quantité en Europe, parce qu'on la mêle ſecrétement avec les racines moins bonnes, & qu'on la fait entrer en contrebande

Digitized by Google

ſans aucun mêlange. Le college de commerce de Pétersbourg peut ſeul recevoir cette drogue, à ſon arrivée de Kiachta, mais l'impératrice actuelle a permis à chaque particulier de l'exporter de Pétersbourg en payant les droits. On en fixe le prix courant tous les ans.

L'autre partie du livre de M. Coxe, qui offre le tableau des découvertes des Ruſſes entre l'Aſie & l'Amérique, n'eſt pas moins intéreſſante que la premiere. Nous regrettons de ne pouvoir donner plus d'étendue à l'analyſe d'un ouvrage auſſi curieux. (*) On y reconnoît la plume facile & ſage du traducteur, à qui nous ſommes redevables des voyages de Brydone, du capitaine Cook, & d'un grand nombre d'autres livres étrangers, non moins inſtructifs que celui-ci, & faits pour aſſurer à l'auteur l'eſtime & la reconnoiſſance du public.

(*Mercure de* France; *Journal de littérature, des ſciences & des arts.*)

(*) Si l'on deſire plus de détails ſur cet objet, on peut ſe ſatisfaire en conſultant l'extrait que nous avons donné de l'ouvrage, lorſqu'il parut en anglois, dans le courant de l'année derniere. Voyez le journal de *novembre*, 1780, pag. 119 = 139.

Digitized by Google

AN account kept during thirteen months in the royal obſervatory at Greenwich, of the going of a pocket chronometer, &c. *Regiſtre tenu pendant treize mois à l'obſervatoire royal de Greenwich, de la marche d'un chronometre portatif, conſtruit ſur de nouveaux principes, par* JEAN ARNOLD, *qui a découvert un nouveau reſſort de balancier & une compenſation des effets de la chaleur & du froid ſur ce balancier; ouvrage publié avec permiſſion du bureau des longitudes. In-4to.* A Londres, chez l'auteur, & chez Becket, libraire, dans le Strand. 1780.

AVANT de donner un détail ſur cette machine excellente, il ne ſera peut-être pas hors de propos de rappeller à la plupart de nos lecteurs, les travaux qui ont été faits dans le même genre par ceux qui ont précédé M. Arnold.

Il paroît que Gemma Friſius, fut le premier qui imagina la méthode de trouver la longitude en mer par le moyen des montres ou chronometres, machines qui, comme il le dit, venoient d'être inventées récemment. Après lui Métius & quelques autres entreprirent de travailler d'après ſon idée; mais alors l'état de l'horlogerie étoit, comme on peut bien le croire, dans un état trop imparfait pour

Digitized by Google

qu'il leur fût poſſible d'atteindre au but qu'ils ſe propoſoient. Survint la diſpute entre Hooke & Huyghens, concernant l'invention & l'uſage des reſſorts dans la conſtruction des montres. Cette diſpute fut longue & violente, chacun des deux rivaux réclamant pour ſoi l'honneur de cette invention auſſi curieuſe qu'utile, & ſe taxant mutuellement de brigandage. Nous croyons ſincérement que leurs prétentions étoient également juſtes, & par conſéquent qu'ils eurent tort tous les deux de s'accuſer avec tant d'animoſité, puiſqu'on a vu des exemples de découvertes faites dans le même tems par différentes perſonnes qui n'avoient pas la moindre relation entre elles. Quoi qu'il en ſoit, Hooke & Huyghens n'eurent pas plutôt découvert ce ſecret, dont chacun vouloit être regardé comme le ſeul inventeur à l'excluſion de l'autre, qu'ils en profiterent pour parvenir à fixer la longitude en mer. Mais des querelles ſurvenues alors entre le premier de ces ſavans & les miniſtres Anglois, l'empêcherent de faire aucune expérience avec les montres qu'il avoit travaillées, & l'on n'eſſaya que celles de Huyghens, qui furent jugées, à ce qu'il paroît, ne pouvoir être d'aucun uſage ſur mer. Le docteur Hooke n'a jamais donné de détails circonſtanciés ſur ſon invention; mais ſeulement de légeres notions que l'on trouve dans pluſieurs articles des *Tranſactions philoſophiques*, & dans d'autres écrits, dont quelques méchaniciens modernes ont beaucoup profité.

En 1714, le parlement d'Angleterre passa une acte par lequel il accordoit une somme de 20,000 liv. sterl. à celui qui trouveroit le premier un moyen de conduire un vaisseau des côtes de l'Angleterre à quelque port des Indes-Occidentales que ce fût, sans être tombé dans un erreur de 30' dans sa longitude. Le premier que le prix proposé engagea à faire des efforts, fut un Anglois, nommé Henri Sully, qui avoit quitté l'Angleterre avant que l'acte eût été passé; car la même année, il publia à Vienne un petit traité sur l'horlogerie, & ayant quitté cette ville, il vint s'établir à Paris, où il passa le reste de ses jours occupé continuellement du soin de perfectionner ses chronometres pour les rendre propre à découvrir les longitudes. En 1716, il présenta à l'académie royale des sciences une montre de sa façon qui fut très-approuvée. On dit sur-tout qu'il avoit de beaucoup diminué les effets du frottement, & que par une adresse singuliere, il avoit rendu uniforme ce qu'il n'avoit pu supprimer entiérement. Il fit un voyage à Bourdeaux en 1726, pour être plus à portée d'essayer ses chronometres, & il y mourut en 1728. C'est à lui qu'on est redevable des progrès que l'horlogerie a faits en France, car le fameux Julien le Roi, qui fut son éleve, lui dut la plupart de ses découvertes, qu'il perfectionna ensuite.

Depuis Sully, Julien Le Roi, son fils, & M. Berthoud, ont été les seuls en France qui aient fixé leur attention sur cette partie. Les

montres faites par ces deux derniers artiſtes ont été eſſayées en mer aux frais du roi ; & ſi l'on en croit les pompeux détails publiés à cette occaſion, ces eſſais ont dû être fort heureux ; mais les faits qu'on y trouve rapportés ſont en ſi petit nombre, & expoſés d'une maniere ſi vague & ſi obſcure, qu'il eſt preſque impoſſible de découvrir de quel ſervice peuvent être les montres qui ont été employées. (*)

Dans un ouvrage in-4to. publié ſous le titre d'*Eclairciſſemens ſur l'invention de nouvelles machines propoſées en France pour la détermination des longitudes en mer par la meſure du tems*, M. Berthoud a pris beaucoup de peines pour expoſer le réſultat des trois derniers eſſais faits avec deux montres de M. Le Roi, marquées *A* & *S*, & avec deux autres de ſa propre façon ; numérotées 6 & 8. Voici les faits expoſés en abrégé.

(*) Voyez le *Journal du voyage de M. le marquis de Courtanvaux ſur la frégate l'*Aurore, *pour eſſayer, par ordre de l'académie, pluſieurs inſtrumens relatifs à la longitude. 1768.*

Voyage fait par ordre du roi en 1768, &c. par M. Caſſini, fils. 1770.

Voyage fait par ordre du roi, en 1768 & 1769, pour éprouver les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud, par M. Fleurieu. 1773.

Voyage fait par ordre du roi en 1771 & 1772, pour vérifier l'utilité de pluſieurs méthodes & inſtrumens, ſervant à déterminer la latitude & la longitude, par MM. Verdun de la Crenne, le chevalier de Borda & Pingré. 1778.

Digitized by Google

Le 8 juin 1768, au Havre-de-Grace le chronometre *A* de M. Le Roi retarda de $1''\frac{1}{2}$ par jour; & le chronometre *S* avança de $4''$. A l'iſle Miquelon, ſur les côtes de Terre-Neuve, *A* retarda en raiſon de $0''\frac{2}{3}$ par jour, & *S* avança d'environ $10''$ par jour ſur le tems moyen. A Cadix *S* avança ſur differens jours, depuis le 16 juſqu'au 30 ſeptembre, de $1''\frac{1}{2}$, $1''\frac{3}{4}$, $3''$, $2''\frac{1}{4}$, $3''\frac{7}{8}$, $2''\frac{3}{4}$, & de $6''\frac{1}{2}$ par jour, ſur le tems moyen; dans les mêmes jours *A* avança reſpectivement de $2''$, $2''\frac{3}{4}$, $3''\frac{3}{4}$, $2''\frac{1}{2}$, $5''\frac{3}{8}$, $4''\frac{3}{4}$, & $14''\frac{4}{6}$ par jour. A Breſt *A* avança ſur le tems moyen depuis le 4 juſqu'au 7 novembre en raiſon de $7''\frac{1}{3}$ en 24 heures, & *S* en raiſon de $5''\frac{1}{6}$.

Au mois de novembre 1768, les chronometres numérotés 6 & 8, & faits par M. Berthoud, furent mis à l'eſſai pendant le voyage de M. Fleurieu.

	N°. 8		N°. 6	
	Ret. par jour	de	Ret. par jour	de
Du 14 nov. au 7 déc. à Rocheford	4″	12	6″	33
Du 22 déc. au 18 janv. 1769 à l'iſle d'Aix.	5	09	4	86
Du 1 mars au 14, à Cadix. . . .	8	54	5	61
Du 13 au 18 avril, à S. Jacques. .	11	61	7	81
Du 11 au 14 mai, à la Martinique.	13	47	4	17
Du 7 au 11 juin, à S. Domingue.	14	42	7	94
Du 25 au 31 juillet, aux Terceres.	16	75	12	78
Du 18 au 21 d'août, à l'iſle de Ténériffe.	19	27	14	05
Du 4 au 10 oct., à Cadix. . . .	15	92	25	03
Du 1 au 13 nov., à l'iſle d'Aix. .	18	60	25	10

Au mois d'octobre 1771, deux montres faites par M. Le Roi, marquées *A* & *S*, & celle de

Digitized by Google

M. Berthoud, numérotée 8, furent encore prises pour être essayées par Mrs. Verdun, Borda & Pingré. *A* étoit la même montre qui avoit déja été éprouvée par le marquis de Courtanvaux & M. Cassini; celle qui étoit marquée *S* n'avoit point encore servi. Les observateurs avoient aussi pris avec eux une petite montre de M. Le Roi qu'ils appelloient la petite ronde, à cause de sa forme & de sa petitesse; mais elle ne leur fut d'aucun usage. La marche des autres fut telle que nous la mettons ici.

	N°. 8.	*Montre A.*	*Montre S.*
Du 10 au 26 oct. 1771 à Brest.	Av. 1″ 39	Ret. 2″ 14	Av. 1″ 48
Du 21 nov. au 1 déc. à Cadix	Id. 0 50	Id. 1 00	Id. 1 38
Du 24 dec. au 3 jan. 1772 à S. Cruz. .	Id. 0 19	Av. 0 44	Id. 2 63
Du 16 au 25 jan. à Gorée.	Id. 1 46	Id. 1 44	Id. 1 67
Du 17 au 26 fév. au Fort-Royal . . .	Id. 1 11	Id. 2 66	Id. 0 66
Du 12 au 16 mars au Fort-Royal. . . .	. . . .	Id. 4 19	Id. 1 12
Du 28 mars au 7 av. au Fort-Royal. .	Id. 0 50	. . .	Id. 1 09
Du 18 au 30 av. au Cap François. . .	Ret. 0 63	. . .	Id. 2 24
Du 30 mai au 4 juin à Miquelon. . .	Id. 3 00	. . .	Id. 9 00
Du 10 au 18 juil. à Patrix fiord. . .	Id. 4 72	. . .	Id. 8 22
Du 20 août au 4 sept. à Copenhague. .	Av. 0 51	. . .	Id. 7 10
Du 10 au 17 oct. à Brest.	Id. 0 04	. . .	Id. 8 07

Le 16 mars le vaisseau ayant échoué sur le rocher de Wilmington à la hauteur de l'isle

d'Antigue, le thermometre de compenſation de la chaleur & de froid fut briſé, & la montre A entiérement dérangée ; cet accident fut cauſe que les obſervateurs retournerent au Fort-Royal.

Si nous avions à porter un jugement d'après cet expoſé, nous dirions que les chronometres de M. Berthoud ſurpaſſent de beaucoup en bonté ceux de M. Le Roi ; mais il faut obſerver que le ſeul de ſa façon dont la marche ait paru ſatisfaiſante, eſt le chronometre N°. 8. qui cependant, au premier eſſai, n'alloit pas avec beaucoup de régularité.

Vers l'an 1726, Jean Harriſon commença à s'appliquer à la conſtruction de ces montres marines, qui lui ont acquis tant de célébrité ; & en 1736, il en fut eſſayé une à bord d'un vaiſſeau du roi d'Angleterre, dans un voyage de Lisbonne. On fut tellement ſatisfait du réſultat de l'expérience, que Harriſon fut engagé à perfectionner ſes machines, & conçut l'eſpérance d'obtenir le prix propoſé dans l'acte de la IIe. année du regne de la reine Anne. Il fit donc trois nouveaux chronometres qui étoient beaucoup plus parfaits que le premier, & d'une plus grande utilité pour parvenir au but que l'on ſe propoſoit, & qui étoit de meſurer exactement le tems en mer. Le ſecond fut achevé en 1739, & pendant les dix années qui ſuivirent, ſa marche fut tellement admirée par les ſavans du tems, que Harriſon reçut le prix que la ſociété royale diſtribue tous les ans pour encourager ceux qui s'occupent de l'étude

de la phyſique expérimentale. Harriſon ne finit ſon troiſieme chronometre qu'en 1758, parce qu'il travailloit auſſi à un quatrieme qui étoit fort avancé, & qu'il acheva au mois d'octobre 1761. Il fut ſi ſatisfait de ce dernier qu'il écrivit ſur le champ aux commiſſaires du bureau des longitudes pour les informer qu'il étoit prêt à faire le dernier eſſai preſcrit par l'acte du parlement. En conſéquence ſon fils, Guillaume Harriſon, s'embarqua ſur la *Deptford*, un des vaiſſeaux du roi, & partit pour la Jamaïque au mois de novembre de la même année. A ſon arrivée il trouva que la longitude de l'iſle marquée par le quatrieme chronometre, ne différoit que d'une minute & un quart de l'équateur, de la véritable longitude trouvée par les obſervations aſtronomiques. Le même inſtrument indiqua auſſi d'une maniere très-exacte les longitudes de pluſieurs lieux que le voyageur vit pendant ſon trajet. Guillaume Harriſon étant revenu en Angleterre avec ſon chronometre, vers la fin du mois de mars 1762, il trouva que depuis ſon départ juſqu'a ſon retour il n'y avoit eu que $1' 54'' \frac{1}{2}$ d'erreur de tems, ou $28 \frac{5}{8}$ minutes de longitude.

Jean Harriſon demanda alors la récompenſe de 20,000 liv. ſterl. promiſe par l'acte du parlement paſſé en 1714, la 12e. année de la reine Anne; mais les commiſſaires ayant quelques doutes ſur la véritable ſituation de la Jamaïque, & ſur la maniere dont on avoit trouvé le tems à cette iſle, ainſi qu'à Portſmouth, & quelques-uns ayant d'ailleurs repréſenté que ſi la marche

du chronometre avoit été trouvée réguliere dans ces deux endroits, il n'y avoit pas de preuves qu'elle l'eût toujours été dans les lieux intermédiaires; on proposa de le remettre encore à l'épreuve, dans un voyage à l'isle des Barbades, pendant lequel on devoit prendre toutes les précautions imaginables pour qu'il ne restât plus rien à desirer. Les commissaires envoyerent donc dans cette isle plusieurs personnes pour y faire des observations astronomiques, qui, comparées avec celles qu'on se proposoit de faire aussi en Angleterre, devoient dissiper tous les doutes, & déterminer la vraie situation de l'isle. Guillaume Harrison partit derechef à la fin de mars 1764, avec le chronometre de son pere, après qu'on l'eut comparé avec des hauteurs égales. Il arriva aux Barbades vers la mi-mai, & comparant une seconde fois sa montre avec des hauteurs égales du soleil, il trouva qu'elle indiquoit pour différence de longitude entre Portsmouth & les Barbades, 3 h. 55′ 3″, & la véritable différence de longitude entre ces deux endroits, reconnue par les observations astronomiques, étant de 3 h. 54′ 20″, par conséquent l'erreur de la montre étoit de 43″ ou de 10′ 45″ de longitude. La montre avança en raison de 2″, 58 par jour sur le tems moyen, depuis le 29 février jusqu'au 21 mars, à Portsmouth, & retarda en raison de 2″ 8 par jour, du 14 au 17 mai, aux Barbades.

En conséquence de tous ces essais, M. Harrison reçut la moitié du prix, après avoir ex-

posé les principes sur lesquels il avoit construit son chronometre, & l'avoir remis, ainsi que les autres, aux commissaires du bureau des longitudes, qui le demanderent, afin que le public pût en profiter. On lui promit en même-tems de lui donner l'autre moitié, dès que lui-même ou d'autres auroient construit, d'après ses principes, des montres aussi exactes que la sienne. Celle-ci fut envoyée aussi-tôt à l'observatoire royal de Greenwich, pour y être encore éprouvée sous les yeux de M. Maskelyne, astronome royal de sa majesté Britannique. Mais si l'on en juge par le compte fidele que ce savant rendit des observations qu'il fit alors, ce chronometre, pendant le tems qu'il fut soumis à l'épreuve, n'alla pas avec toute la régularité qu'on avoit attendue; ce qui surprit beaucoup de personnes, & leur fit concevoir des idées défavorables, relativement à l'utilité dont cette méthode pouvoit être pour trouver la longitude en mer. Elles penserent que puisque la marche de la même montre n'étoit pas égale dans tous les tems, on ne pouvoit espérer rien de fixe ni de certain de la construction d'autres chronometres qui seroient différens. On trouva de plus, que la montre de M. Harrison alloit beaucoup plus vîte qu'elle n'avoit été pendant le voyage aux Barbades, & qu'elle avançoit d'environ 18 où 19 minutes par jour. Mais M. Harrison donna une assez bonne raison de cette circonstance dans un ouvrage intitulé : *Remarques sur un écrit publié récemment par le Rév. M. Maskelyne.* Il nous y dit, que ne s'attendant

pas à remettre ſi-tôt ſa montre aux commiſſaires, il avoit changé le taux de ſa marche pour faire quelques expériences qu'il n'avoit pu finir avant le tems où elle lui fut demandée; il eſt en effet poſſible que dans le cours de ſes expériences, la montre eût ſouffert quelques dérangemens, qui euſſent été la cauſe de l'irrégularité obſervée par l'aſtronome royal.

Cependant les commiſſaires convinrent avec M. Kendall, l'un des horlogers nommés pour examiner les découvertes de M. Harriſon, qu'il feroit un nouveau chronometre conformément aux inſtructions données par l'inventeur, afin de s'aſſurer ſi d'autres horlogers pourroient réuſſir en ſuivant ſes principes. Le ſuccès de M. Keudal les en eut bientôt perſuadés; car la montre de cet artiſte fut jugée bien ſupérieure à celles qu'avoit conſtruites M. Harriſon lui-même, & en effet, l'on n'en a point fait de meilleure depuis ce tems, ſi l'on excepte celle qui fait le ſujet de cet article.

La montre de M. Kendal a été éprouvée pendant le ſecond voyage du capitaine Cook, au pôle auſtral & autour du globe, dans les années 1772, 1773, 1774 & 1775; d'après les obſervations de M. Wales, qui avoit été chargé de rendre compte de la bonté de cet inſtrument, il paroît que depuis le 24 mars au 25 avril 1772, le chronometre retarda en raiſon de $\frac{5}{8}$ de ſeconde par jour, à l'obſervatoire royal de Greenwich. Le 1er. août de la même année, à l'iſle Madere à 32°. $\frac{1}{2}$ latit. N. & 17°. long. Oueſt, il retarda en raiſon de 1″ $\frac{5}{8}$.

77 par jour ſur le tems moyen. Au cap de Bonne-eſpérance, à 33° ¾ lat. S. & 18° ⅓ long. E. il avança en raiſon de 1″, 2 par jour ſur le tems moyen, depuis le 2 novembre juſqu'au 14 du même mois; & la plus grande variation entre les taux de ſa marche fut ſur deux jours de 5″ 4. A la baye Dusky, dans la Nouvelle-Zélande à 45° ¾ lat. S. 166°. long. E. le chronometre avança en raiſon de 6″, 7 par jour depuis le 6 juſqu'au 25 avril 1773, & ſa plus grande variation d'un jour à l'autre, fut de 3″ 6. Il indiqua la longitude de l'iſle Madere à 17°. 6′ ⅓ O., ce qui s'accorde exactement avec les obſervations que l'on a faites juſqu'à ce jour. Au cap de Bonne-Eſpérance, il marqua 18°. 12′ ¼ long. E., ce qui n'eſt qu'une erreur de 11′, & dans la baie Dusky, dans la Nouvelle-Zélande, 163°. 47′ ¼ long. E., ce qui ne differe de la véritable longitude que d'environ 2°. 15′ ¼. Il faut d'ailleurs obſerver, comme celui à qui le ſoin du chronometre fut confié, que durant l'eſpace de treize mois, il avoit paſſé par tous les climats depuis 51 ¼ lat. N. juſqu'à 67°. S., & par un eſpace preſque égal à toute la circonférence équatorielle de la terre. Le ſeul défaut qu'on ait trouvé dans cette montre, c'eſt que le taux de ſa marche alloit toujours en avançant; mais pendant les 3 années & demie qu'elle fut ſoumiſe à l'eſſai, ſon avancement ne fut jamais de 14″ ½ par jour; au retour de l'obſervateur à Greenwich, au mois d'août 1775, elle n'avança que de 13″ par jour, & l'accélération la plus conſidérable fut

à Fyal, l'une des iſles occidentales, où elle avança en raiſon de 13″, 5 par jour ſur le tems moyen.

Le compte que M. Wales rendit de la marche de cette montre, ſatisfit tellement les commiſſaires du bureau, que la chambre des communes réſolut de donner l'autre moitié de la récompenſe promiſe par l'acte du parlement, la douzieme année du regne de la reine Anne, à M. Harriſon, & de décerner une récompenſe de 5000 liv. ſterl. à tout autre artiſte qui réuſſiroit à conſtruire ſur de nouveaux principes un chronometre par le moyen duquel un vaiſſeau pût garder ſa longitude durant un voyage de ſix mois, à 60 milles géographiques, ou un degré du grand cercle près; 7500 liv. ſterl. à celui dont le chronometre réduiroit l'erreur à 40 milles ou à $\frac{2}{3}$ de degré, & 10000 à celui qui réduiroit cette erreur à 30 milles, ou à une moitié de degré du grand cercle.

En réfléchiſſant à cette circonſtance, on ne peut s'empêcher d'être étonné que dans tous les actes du parlement relatifs à la longitude, on ait toujours, pour déterminer la récompenſe, preſcrit une meſure, qui, dans le fond, n'a aucun rapport avec le ſujet. Soixante milles géographiques, ou un degré du grand cercle peuvent faire cent, ou cent quatre-vingt degrés de longitude; on auroit dû déterminer la choſe par des minutes de l'équateur; mais la queſtion, telle qu'elle eſt poſée, eſt ſujette à des diſputes ſans fin. Auſſi M. Arnold fait-il voir dans l'introduction à ſon regiſtre que, quoi-

que la plus grande erreur de ſa montre marine ſoit de 38 minutes à l'équateur, ce qui eſt plus que ne preſcrit l'acte du parlement, elle n'eſt cependant que d'environ 25 milles géographiques à l'entrée du Canal.

D'après le rapport de la marche du chronometre de M. Arnold, il paroît que le terme moyen pendant le mois de février 1779, fut un retard de 0″, 31 par jour ſur le tems moyen du ſoleil; que pendant le mois de mars, ſon retard moyen fut par jour, de 1″ 37; durant le mois d'avril, de 1″, 38; juin de 1″, 47; juillet de 0″ 31; août de 0″, 55; qu'au mois de ſeptembre il avança ſur le tems moyen du ſoleil, en raiſon de 0″ 44 par jour; pendant le mois d'octobre, en raiſon de 0″ 38; au mois de novembre, en raiſon de 0′ 04; qu'au mois de décembre 1779, il retarda en raiſon de 0″, 50; au mois de janvier 1780, de 0″, 68; & durant celui de février de 0″, 60. On voit par-là, que les parties de cet inſtrument deſtinées à compenſer les effets de la chaleur & du froid, ſont compaſſées avec beaucoup d'exactitude, & rempliſſent leur objet avec toute la régularité qu'on pouvoit attendre.

Il paroît encore que M. Arnold a très-heureuſement ajuſté le balancier de ſa montre pour la faire aller d'une maniere uniforme dans quelque poſition qu'elle puiſſe ſe trouver; car on voit que placée horizontalement, la face en-deſſus, elle avança ſur le tems moyen du ſoleil en raiſon de 1″ 72 par jour, & la face

Digitized by Google

en-deſſous, de 2″, 83. Poſée verticalement, avec l'heure XII en haut, elle avança de 0″, 35 par jour; avec l'heure VI en haut, de 3″ 85; avec l'heure IX en haut, de 0″ 29, & avec l'heure III elle retarda de 0″, 35. Les artiſtes qui ſavent par expérience la difficulté d'adapter le balancier d'une montre à toutes ſes poſitions diverſes, doivent avouer que l'auteur mérite les plus grands éloges, & conclure de toutes les épreuves auxquelles ſon chronometre portatif a été ſoumis, qu'il eſt infiniment ſupérieur à ce qu'on avoit fait en ce genre avant lui, & que cet artiſte ingénieux a droit à la recompenſe promiſe par le parlement d'Angleterre.

(*Monthly Review.*)

MÉMOIRE ſur les enfans-trouvés, préſenté à MM. les procureurs du pays de Provence par les recteurs de l'hôpital-général S. Jacques d'Aix A Aix, chez Eſprit David, imprimeur du roi, du pays & de la ville. 1780. *In-4to.* de 190 pages.

SI les beſoins & les dangers des enfans délaiſſés par les auteurs de leurs jours au moment de leur naiſſance, forment un ſpectacle des plus attendriſſans, les ſoins paternels que de généreux citoyens, animés par la charité & par la commiſération naturelle, s'empreſſent de

donner à ces êtres si foibles & si néceſſiteux, ſont un autre ſpectacle qui n'eſt pas moins touchant que le premier.

Tels ſont les tableaux fidélement tracés dans le mémoire de MM. les recteurs ou adminiſtrateurs de l'hôpital-général d'Aix.

Le défaut de fonds publics conſacrés aux enfans a forcé de recourir, en Provence, à un abonnement ou cotiſation des citoyens du tiers-état, & le produit en eſt partagé entre les hôpitaux des principales villes de cette province qui ſont chargés chacun du ſoin des enfans-trouvés d'un certain diſtrict.

Par cet arrangement, les adminiſtrateurs particuliers de ces hôpitaux ſont devenus les tuteurs, ou plutôt les vrais peres des enfans qui leur ſont confiés. Les devoirs dont ils ſont chargés volontairement en cette qualité, les obligent à s'occuper conſtamment de tous les ſoins & de tous les détails relatifs à la conſervation & à l'éducation de ces enfans. Pourroient-ils, ſans déroger à ce que leurs fonctions ont de plus touchant & de plus honorable, appercevoir des abus, des cauſes évidentes de maladies, de miſere & de mort, & ne pas élever la voix, ne pas réclamer les réformes & les ſecours néceſſaires pour faire ceſſer tous ces maux? Non ſans doute, & c'eſt auſſi ce louable motif qui a dicté l'ouvrage dont nous rendons compte.

MM. les recteurs de l'hôpital général d'Aix n'ont pu voir, ſans en être vivement affectés, que la mortalité des enfans-trouvés de la Pro-

vence, mais ſur-tout à Aix, ſurpaſſoit infiniment celle qui eſt ordinaire dans le premier âge, & étoit parvenue à un point effrayant : comment, en effet, auroient-ils pu reconnoître ſans effroi que dans l'eſpace d'une ſeule année, 1776, de *cent quinze enfans* portés à leur hôpital, il en étoit mort *cent trois.*

Le premier effet d'une pareille obſervation a dû néceſſairement exciter tout le zele de ces dignes citoyens; & celui d'entre eux qui a été chargé de rédiger le mémoire qu'ils avoient réſolu de publier à ce ſujet, commence par rechercher & établir les cauſes d'un ſi cruel déſaſtre. Il en aſſigne trois principales; ſavoir, les maladies dont les enfans ſont attaqués dès leur naiſſance, l'inſalubrité & le mauvais régime de l'entrepôt où ces enfans ſéjournent, juſqu'à ce qu'on leur ait trouvé une nourrice, & enfin la diſette de ces nourrices dont le défaut fait pâtir les enfans plus ou moins longtems dans cet entrepôt.

De ces trois cauſes, la premiere influe en général ſur le mauvais état & ſur la mortalité des enfans-trouvés dans tous les pays; les deux autres ne peuvent manquer auſſi de l'augmenter conſidérablement dans tous les endroits où elles ont lieu; mais le tableau fidele que l'auteur fait de l'excès où elles ſont portées dans l'hôpital d'Aix, démontre avec évidence qu'il faut leur attribuer principalement l'affreuſe mortalité des malheureux enfans qui ſont tranſportés & accumulés dans cet entrepôt.

L'expérience a conſtamment prouvé en effet,

Digitized by Google

par les tentatives réitérées qu'on en a faites, que quelques bons soins qu'on prenne d'ailleurs des nouveaux-nés, ils périssent immanquablement presque tous lorsqu'on en réunit un certain nombre dans un même lieu, tant les émanations de l'homme sont pernicieuses à l'homme, & encore plus celles des enfans aux enfans nouveaux-nés, à cause de la mal-propreté naturelle & inévitable de ce premier âge.

Il y a défaut de nourrices dans l'hôpital d'Aix, parce qu'elles ne sont point assez payées, & parce qu'elles craignent d'être infectées de maladies vénériennes, en se chargeant de pareils nourrissons, comme cela arrive assez souvent.

L'auteur du mémoire, après avoir exposé ces principales causes de la mortalité des enfans de l'hôpital d'Aix, propose les moyens les plus faciles & les plus efficaces d'y remédier. Parmi ces moyens, les uns sont particuliers & relatifs à la constitution de l'hôpital d'Aix; d'autres sont généraux & s'étendent, non-seulement aux enfans-trouvés de tous les pays, mais encore à tous les nouveaux-nés dans quelque état qu'ils soient.

Quoique ces moyens nous paroissent les meilleurs qu'on puisse prendre, & soient tous très-dignes d'attention, nous sommes forcés, pour abréger, de ne nous occuper que de ceux qui intéressent en général la conservation de tous les enfans-trouvés. La premiere remarque à faire sur ce sujet important, c'est que le grand nombre de ces enfans est la principale & prec-

que l'unique cauſe des inconvéniens qui leur deviennent funeſtes.

Le meilleur moyen de faire vivre & de conſerver en ſanté un enfant nouvellement né, c'eſt très-certainement de lui donner une bonne nourrice ; mais c'eſt-là la grande difficulté , car les bonnes nourrices ſont rares , même pour les gens aiſés qui ſont en état de les bien payer, à plus forte raiſon pour de pauvres enfans qui n'ont d'autre reſſource que des charités, & les charités mêmes , lorſqu'on les regarde comme abondantes , ſont toujours fort au-deſſous de leurs beſoins.

Il eſt bien clair que cette difficulté, la plus grande de toutes , d'avoir un nombre ſuffiſant de bonnes nourrices, diſparoîtroit entiérement, ſi l'on pouvoit ſubſtituer au lait de femme quelqu'autre lait ou quelqu'autre aliment qui pût le remplacer , ſans aucun inconvénient pour la nourriture des enfans du premier âge.

Cette vérité a été ſentie par pluſieurs citoyens zélés, & en particulier par feu M. de Chamouſſet , qui a eſſayé de faire nourrir des enfans trouvés avec le lait des animaux. Cette tentative n'a point eu de ſuccès; la plupart des enfans ſur leſquels elle a été faite à pluſieurs repriſes pendant quelques années , ſont morts , & en conſéquence cette méthode a été abandonnée comme impraticable. Mais ne s'eſt-on point découragé trop tôt ? A t-on bien conſtaté que c'étoit réellement le défaut de lait de femme qui étoit la cauſe de la mortalité de ces enfans ? Et en examinant toutes les circonſ-

Digitized by Google

tances de cette méthode de les nourrir, n'auroit on pas trouvé que cette mortalité dépendoit bien plutôt de ce que ces enfans étoient réunis dans un même lieu, & s'infectoient réciproquement de leurs émanations malfaisantes, malgré toutes les attentions de propreté qu'on pouvoit avoir ? C'eſt ce que penſe l'auteur du mémoire : & pour répondre à l'objection qu'on pourroit tirer de la tentative infructueuſe de M. de Chamouſſet, il rapporte un nombre de faits tant anciens que modernes très-conſtans, & qui ne laiſſent pas lieu au moindre doute.

» Il n'eſt, dit-il, aucun pays en Europe où » l'on n'ait tenté de nourrir des enfans artificiellement, & l'on y a réuſſi par-tout ; il en » eſt même où cet uſage eſt devenu preſque » général, & où les riches aiment mieux faire » nourrir leurs enfans ſous leurs yeux par des » animaux avec du lait, des bouillies, des panades, que de les confier à des nourrices » étrangeres.

» M. de Buffon atteſte avoir vu des payſans » nourris par des chevres & des brebis ; ils » étoient, dit-il, auſſi ſains & auſſi vigoureux » que les autres. M. Caſſini de Thury a obſervé dans ſon voyage d'Allemagne, que les » meres qui n'allaitoient pas leurs enfans, ne » les confioient pas à des nourrices ; mais » qu'elles les élevoient avec de l'eau & du lait. » Il a remarqué que tous ceux qui avoient été » nourris de cette maniere, étoient plus ſains » & plus vigoureux.

» L'auteur ajoute, d'après M. Raulin, qu'il

» eſt aujourd'hui dans toutes les parties du » monde, des provinces, des villes, de nom- » breuſes familles qui nourriſſent leurs enfans » de lait de vache & de chevre. On voit tous les » jours en Ruſſie, en Danemarck, en Angle- » terre, en Ecoſſe, en Irlande, en Allemagne, » & principalement en Suabe & en Franconie, » dans les cantons Suiſſes, &c. des enfans nourris » de lait de vache & de chevre.

» Ayant lu, continue l'auteur, que l'on » avoit ſupprimé dans l'hôpital de Bâle, toutes » les nourrices étrangeres, nous avons cru de- » voir demander à ſes adminiſtrateurs des éclair- » ciſſemens ſur la maniere dont ils nourriſſoient » les enfans, & ſur le ſuccès qu'elle avoit. Ils » ont bien voulu nous les envoyer dans une » lettre en date du 27 mai 1777, dont voici » le précis. On ne donne aux enfans, les trois » premiers jours de leur naiſſance, que du » ſyrop de roſe ſolutif & de l'huile d'amandes » douces; deux onces de ſyrop & une once » d'huile ſuffiſent (en totalité) : on les met » enſuite à l'uſage d'une bouillie très-liquide de » lait & de farine fine, qu'on leur fait prendre » de quatre heures en quatre heures, nuit & » jour. Dans l'intervalle on leur donne du lait » tiede coupé à moitié avec de l'eau dans le- » quel on a fait diſſoudre du ſucre-candi : on » le leur fait prendre dans une petite bouteille » dont le col eſt terminé par un ſuçoir de bois » enveloppé d'un linge fin.

» C'eſt ainſi que l'on nourrit à Bâle, non-ſeule- » ment les enfans trouvés, mais encore beaucoup

» d'enfans

» d'enfans de bonnes familles du pays. La mor-
» talité, nous disent les mêmes administrateurs,
» en est très-peu considérable. «

Il faut supposer, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans le mémoire, qu'avec le bon régime qu'on leur fait observer, les enfans-trouvés de Bâle sont séparés & non pas accumulés dans un même lieu.

» Si l'on a pu élever, continue l'auteur du
» mémoire, & si l'on éleve tous les jours ar-
» tificiellement un grand nombre d'enfans de
» toutes les classes de la société, pourquoi
» n'éleveroit-on pas de même les enfans-trou-
» vés, & par quelle fatalité plusieurs des dif-
» férentes tentatives que l'on a faites ont-elles
» été inutiles? N'est ce pas parce qu'on a voulu
» les élever en trop grand nombre? Osons
» dire, & ne craignons pas de le trop répé-
» ter, que s'ils périssent en si grand nombre,
» c'est presque uniquement l'effet de leur amon-
» cellement dans les entrepôts. «

L'auteur conclut avec grande raison de tous ces faits, que s'il existe des méthodes pour nourrir les enfans artificiellement, comme il en existe en effet, que si elles sont employées avec le plus grand succès, toutes les fois qu'on en fait usage pour un seul enfant, & ne sont infructueuses que quand on en rassemble plusieurs dans un même lieu, on ne doit pas hésiter à adopter ces méthodes.

On tireroit d'autant plus d'avantage de nourrir ainsi tous les enfans trouvés en les dispersant dans les campagnes, qu'on n'auroit aucun

beſoin d'entrepôt : car au moment de leur arrivée, il y auroit toujours un bon nombre de femmes, hors d'âge qui, ne craignant point d'être infectées de maladie, étant accoutumées aux ſoins qu'exigent les nourriſſons, ſeroient très empreſſées à ſe charger de ceux-ci, & les éleveroient fort bien bien & à peu de frais.

Mais ſi l'on veut conſerver les enfans-trouvés & en faire des citoyens utiles à l'état, ce n'eſt pas aſſez qu'ils ſoient en bon air, à l'abri de l'infection, & qu'ils aient les alimens convenables ; à meſure qu'ils avancent dans la vie, il leur faut des ſoins d'une autre eſpece, & qui leur ſont d'autant plus néceſſaires, que dans certains pays, comme la Provence, on les laiſſe chez leur nourrice environ juſqu'à la puberté. Or, quoiqu'il y ait des payſans aiſés & laborieux qui partagent leur pain avec les enfans dont ils ſe chargent, & qui ont l'humanité de leur donner la même éducation qu'à leurs propres enfans ; quoiqu'il y ait de vertueux curés qui ont la charité de ſurveiller les enfans-trouvés qui s'élevent dans leur paroiſſe, il y a néanmoins des abus des plus déplorables, ſur cet objet : l'eſtimable auteur du mémoire aſſure, & l'on n'aura pas de peine à le croire, qu'on leur ramene quelquefois des enfans aſſez foibles & aſſez défaits pour faire juger qu'ils ont manqué du néceſſaire. Nous en avons vu, ajoute-t-il, ſe jetter ſur de la mauve, la miſere les avoit accoutumés à la brouter. D'autres nous ont avoué avoir mangé des glands, & s'être nourris en partie de fruits

Digitized by Google

ſauvages. Des perſonnes dignes de foi nous ont aſſuré avoir vu un de ces enfans diſputer à des cochons des feuilles de choux. De malheureux habitans de la campagne cherchent même à ſe faire une reſſource des pauvres enfans dont ils ſe ſont chargés ; n'ayant aucune induſtrie, ils ne leur en donnent point ; ils ne les élevent qu'à mendier dans les campagnes & le long des chemins ; ils les maltraitent lorſqu'ils ne leur rapportent rien.

Il en eſt qui en font une eſpece de commerce ; ils s'en procurent le plus qu'ils peuvent, & les vendent enſuite à ceux qui en deſirent.

On lit dans une note, » que le rédacteur » du mémoire, quoiqu'il ait eu lieu d'être ſa» tisfait de l'état dans lequel il a trouvé, dans » un voyage qu'il a fait en 1778, le plus » grand nombre des enfans qu'il a viſités, il » n'a pas laiſſé cependant que de vérifier une » partie des abus dont on vient de parler. Une » femme, entre autres, de Noyers, avoit eu » dit-il, le moyen de s'en procurer treize de » différens hôpitaux ; la nuit elle les renfer» moit dans un bercail ; elle en tenoit un mar» ché toujours ouvert. Le prix commun d'un » enfant-trouvé, au-deſſus de ſept ans, étoit, » dans ce pays, de quinze ou dix-huit li» vres. «

Des abus ſi crians n'ont beſoin que d'être expoſés, pour qu'on en ſente & les funeſtes effets, & la néceſſité de les empêcher ; & le ſeul moyen efficace d'y parvenir conſiſte dans

la ſurveillance & l'inſpection des adminiſtrateurs. Puiſque ces dignes citoyens ſe chargent volontairement de la pénible & honorable fonction de peres, ils ne doivent point épargner les tournées, les examens, les encouragemens même, enfin, aucun des ſoins néceſſaires pour s'aſſurer que les enfans dont ils ſe ſont chargés ont continuellement les ſecours que leur état exige, ſuivant leur âge, tant pour le phyſique que pour le moral. Mais tout cela ne pouvant ſe faire ſans quelque dépenſe; & la fortune des citoyens les plus honnêtes & les plus dévoués au bien de l'humanité, n'étant que très-rarement proportionnée à leur zele, il eſt indiſpenſable, dans un état où l'on ne veut pas perdre abſolument les enfans-trouvés, que ces frais ſoient pris ſur les fonds publics deſtinés à cet uſage.

Il eſt bien vrai que ces fonds, qui ne proviennent que de cotiſations charitables & d'aumônes, ne peuvent pas ſuffire, même à la miſérable nourriture & éducation qu'on a donné juſqu'à préſent à ces enfans infortunés, & que le plan propoſé dans le mémoire de MM. les adminiſtrateurs de l'hôpital d'Aix, exigeant une plus grande dépenſe, il faut néceſſairement trouver des expédiens pour augmenter ces fonds. L'auteur du mémoire en indique pluſieurs qui paroiſſent très juſtes & bien entendus.

On ne peut rien ajouter aux ſoins que MM. les recteurs de l'hôpital d'Aix ſe ſont donnés pour connoître les meilleurs moyens de nourrir les enfans, de guérir ceux qui en ont beſoin; ce qu'ils

Digitized by Google

ont proposé & déja exécuté en partie sur ces objets essentiels, est le résultat de leurs observations, de leurs recherches, & des avis qu'ils ont demandés aux personnes les plus capables de leur en donner de bons.

La faculté de médecine de Paris a sur-tout signalé son zele à concourir à de si bonnes vues, par l'étendue des salutaires instructions qu'elle s'est empressée de donner à MM. les administrateurs de l'hôpital d'Aix, dans la savante consultation qu'elle a insérée dans le recueil des pieces de son assemblée publique de 1779, dont nous avons rendu compte, & que doivent lire en entier ceux qui veulent connoître tout ce qu'on a dit de mieux sur cette matiere.

Mais ce n'est pas assez de sauver les enfans-trouvés des dangers qui menacent sans cesse les premiers années de leur vie : il y a bien autre chose à faire si l'on veut qu'ils deviennent, par la suite, des citoyens utiles à l'état : & d'abord, pour ce qui concerne le physique, MM. les recteurs pensent, avec bien de la raison qu'il est très-à-propos de les préserver de la petite-vérole par l'inoculation. L'auteur du mémoire observe à ce sujet qu'il n'est pas probable qu'on puisse extirper entiérement cette affreuse maladie par les mêmes moyens qu'on emploie avec succès contre la peste ; mais gardant un juste milieu entre la rigueur des précautions qui deviendroient presque impraticables, s'il s'agissoit de supprimer entiérement la petite-vérole, en coupant toute communication

à cette maladie comme à la peſte, & l'impardonnable témérité de certains inoculateurs qui auroient répandu par-tout cette horrible contagion ſi on les eût laiſſé faire, ce judicieux écrivain conſeille de prendre d'ailleurs contre la communication de la petite-vérole, ſoit naturelle, ſoit inoculée, toutes les meſures que les circonſtances peuvent permettre ; & aſſurément rien n'eſt mieux vu, ni plus raiſonnable.

Après avoir traité en détail tout ce qui concerne la nourriture & la conſervation des enfans-trouvés, l'auteur du mémoire s'occupe d'un objet encore plus important, ſavoir de leur état & de leur éducation morale : car, comme il le remarque très-bien, la patrie, en ſe repoſant ſur les adminiſtrateurs, du ſoin des enfans-trouvés, ne leur demande pas ſeulement des hommes ſains & robuſtes, mais auſſi des citoyens honnêtes, qui aient des mœurs, les principes & les vertus de leur état; il fait voir que pour cela il eſt néceſſaire que les adminiſtrateurs ſoient revêtus de toute la puiſſance paternelle, & que leur pouvoir, leurs ſoins, leur ſurveillance doivent s'étendre juſqu'à l'âge de majorité : & en effet, s'il en étoit autrement, la ſociété ſeroit inondée d'une foule d'êtres iſolés & indépendans, qui, dans l'âge des paſſions, n'ayant à répondre qu'à eux-mêmes de leur conduite, ne connoîtroient bientôt plus de frein. On peut ajouter que, malgré la ſage prévoyance des loix, & les précautions de police qu'on a pu prendre juſqu'à

Digitized by Google

préſent, il ne ſe trouve malheureuſement toujours qu'un trop grand nombre de ces vagabonds ſans aveu, ſans domicile, qui ne tenant à rien, & comme étrangers à la ſociété, n'y ſont connus que par les horreurs de leurs forfaits & de leurs ſupplices. Ne vaudroit-il pas mieux que ces malheureux, dont la plus plupart ne ſont devenus des malfaiteurs que pour avoir été abandonnés à eux-mêmes, avant l'âge de raiſon, euſſent péri dans leur enfance, quelle que pût être leur origine?

Mais ſi le bien de l'état exige que les adminiſtrateurs chargés du ſoin des enfans-trouvés, deviennent les repréſentans de la patrie en qualité de peres adoptifs, & rempliſſent avec ſuccès cette pénible & honorable fonction dans toute ſon étendue, il faut qu'elle ſe ſoutienne dans toute ſa plénitude, comme celle des vrais peres juſqu'à l'établiſſement de leurs enfans.

L'auteur paſſe en revue les différentes profeſſions qu'on a propoſées pour les enfans-trouvés, & fait voir qu'il n'y en a pas de plus avantageuſe pour eux & pour l'état, que celle d'agriculteurs; mais il avance avec raiſon que quoique cette profeſſion ſoit une de celles qui exigent le moins de dépenſe, on ne peut guere éviter de donner une petite dot aux filles, & même aux garçons en les mariant.

» Mais ce n'eſt pas aſſez pour les enfans-
» trouvés, dit judicieuſement l'auteur du mé-
» moire, de recevoir une légitime de leur pa-
» trie; ils en attendent un bienfait qui ne leur
» ſeroit pas mois précieux; ils réclament un

» état, « & après une très-savante dissertation sur l'état des enfans nés sans légitime mariage, chez les différentes nations, dans les différens tems, & en France dans les différens âges de la monarchie, dans laquelle il cite tout ce qu'ont dit à ce sujet les meilleurs jurisconsultes, & dont il résulte que les loix ont varié d'une maniere étonnante sur cet objet, & enfin sont demeurées contraires à la raison, à l'humanité & au bien de l'état; il finit en disant : » cette » partie de notre législation a besoin de réfor- » me; il est tems de s'élever contre des pré- » jugés qui sont nés dans des siecles d'igno- » rance, & qui n'ont été accrédités que par un » esprit purement fiscal. On peut accorder ce » qu'exigent les bonnes mœurs & la dignité » des mariages avec ce que l'on doit à l'hu- » manité & au bien public. Cette tache impri- » mée sur les bâtards peut même devenir fu- » neste aux mœurs. Le découragement suit » toujours l'avilissement, & celui dont la honte » est déja le partage, est peu tenté d'arracher » au public l'estime qu'il lui refuse. Que les » enfans exposés, que tous les enfans qui sont » élevés dans les hôpitaux, quelle que soit » leur naissance, jouissent donc de tout les » droits des autres citoyens. Qu'ils ne puissent » rien prétendre si l'on veut sur les biens de » leurs parens; que toute trace de leur ori- » gine soit effacée; mais que leur patrie les » adopte, qu'ils en reçoivent un état & une » légitime, & l'on verra bientôt se former » une nouvelle race d'hommes honnêtes & la-

Digitized by Google

» borieux, & l'abondance naître d'une plus » grande population. «

Si tous les bons citoyens ne peuvent qu'applaudir aux excellentes vues exposées dans le mémoire dont nous venons de rendre compte, & en desirer l'exécution avec ardeur, il est aisé de sentir que cela ne se peut faire sans une augmentation de dépense; mais comme il n'est pas possible de faire supporter cette augmentation au tiers-état, qui la paye seul & est déja trop chargé, l'auteur du mémoire prouve avec autant d'érudition que d'éloquence, qu'il est juste que les deux autres ordres y contribuent, & c'est avec raison qu'il espere que le clergé & la noblesse, animés de l'humanité & du patriotisme dont ces illustres ordres ont donné des preuves si éclatantes dans d'autres occasions, s'empresseront de confirmer dans celle-ci des sentimens si nobles & si dignes d'eux.

Enfin, pleins de confiance dans la bonté de la cause qu'ils défendent, les administrateurs de l'hôpital d'Aix ne craignent point d'intéresser en faveur des enfans-trouvés le souverain bienfaisant sous lequel nous avons le bonheur de vivre.

Pourquoi craindroit-on, dit l'estimable auteur du mémoire, » de demander des secours & » des encouragemens à un prince qui n'est occupé que du bonheur de ses peuples, & dont toute l'ambition seroit qu'il n'y eût » point de malheureux dans ses états? Des négociations qui pacifient une partie de l'Eu-

» rope, une guerre entrepriſe pour aſſurer la
» liberté générale du commerce, une réforme
» ſage & utile dans toutes les parties de l'ad-
» miniſtration, n'empêchent pas qu'il ne fixe
» ſes regards ſur cette claſſe de citoyens voués
» ſi ſouvent à l'oubli autant qu'à l'indigence.
» Le peuple ſoulagé de ce que l'impôt avoit
» d'onéreux dans ſa perception, dans ſes va-
» riations, dans l'arbitraire qui y régnoit, ſe
» livre à la douce eſpérance de l'être dans ſon
» aſſiette & dans ſa quotité, & de partager
» les avantages qu'éprouvent déja pluſieurs
» provinces du régime qui leur a été accordé;
» le cultivateur voit avec attendriſſement bri-
» ſer ces fers, reſtes honteux de la barbarie
» des ſiecles précédens, qui, dans quelques
» cantons, l'enchaînoient encore à la glebe;
» le pauvre que pourſuivent l'infortune & la
» dureté impitoyable du riche, ne ſera plus
» confondu avec le criminel, qui attend la juſte
» punition de ſes forfaits; & les priſons où
» ſera renfermé ce dernier, n'offriront plus
» le triſte ſpectacle d'un ſupplice anticipé. Tout
» ce régénere & reprend une nouvelle vie.
» L'ame du ſouverain anime tous ceux qui
» ont quelque part à l'adminiſtration publique;
» & tandis que de nouveaux Sulli travaillent
» avec tant de ſuccès à guérir les plaies de
» l'état, à faire renaître le crédit & la con-
» fiance, à accroître le revenu public ſans
» faire couler aucune larme, un ſexe qui a
» une ſi grande influence ſur les mœurs pu-
» bliques & privées, peu content de l'empire

» que lui assurent sur le nôtre, ses graces, » ses talens & ses vertus, ose encore lui dis- » puter la gloire de réformer des abus, & lui » donne l'exemple du zele infatigable pour le » soulagement des malheureux : il jette les » yeux sur ces infortunés, qui, entassés dans » des hôpitaux, ont autant à souffrir des » maux dont la nature les afflige, que des » tristes secours qu'on leur donne. Il forme le » projet d'un établissement où ils puissent en » recevoir de plus assurés & de moins rebu- » tans, sans qu'ils soient plus dispendieux : » l'humanité en dicte le plan, en hâte l'exé- » cution, & nous voyons s'élever un *Hos-* » *pice de charité* digne à tous égards de servir » de modele à une réformation si desirée de » tous les citoyens sensibles & éclairés.

» Si tout ce qui intéresse l'ordre & le bien » public, si tout ce qui tend au soulagement » des pauvres & des malheureux, est si favo- » rablement accueilli, si promptement exécu- » té, que les administrateurs de la province » exposent les efforts qu'elle a faits pour for- » mer un établissement auquel la politique & » l'humanité ne peuvent qu'applaudir, la né- » cessité d'en augmenter la dépense pour le » porter à la perfection dont il est susscepti- » ble, l'impossibilité où elle est d'y subvenir, » nous ne doutons pas qu'ils n'obtiennent les » secours les plus abondans, & les encourage- » mens les plus efficaces. «

Nous avons cru ne pouvoir mieux termi- ner cet extrait du mémoire de MM. les rec-

teurs de l'hôpital d'Aix, que par la citation du morceau que nous venons de mettre ſous les yeux de nos lecteurs, ne doutant pas qu'ils n'aient autant de ſatisfaction à le lire, que nous en avons eu nous-mêmes à le tranſcrire.

(*Journal des Savans.*)

EDAL village : or the fortunate lottery-ticket, &c. *Le village d'Edal*, ou *l'heureux billet de loterie.* 2 vol. *in-8vo.* A Londres, chez Lowndes. 1781.

LE héros de ce roman eſt un fort honnête cordonnier, que la fortune avoit favoriſé au point de lui faire gagner à la loterie une ſomme de dix mille liv. ſterl. L'auteur, qui lui donne un nom analogue à ſa profeſſion, en l'appellant Jérémie Laſt (*), commence par quelques détails ſur ſon humble naiſſance, ſur ſes parens, ſur l'éducation qu'il avoit reçue, ſur les gens qui fréquentoient ſa boutique, lieu où ſe débitoient toutes les nouvelles du village; enſuite il paſſe aux principales aventures de Jérémie, & ſur-tout à celle qui fit naître les autres.

» Outre l'argent que Jérémie gagnoit à ſon

(*) *Laſt*, en anglois, ſignifie forme de cordonnier.

» métier, il avoit dans ſon coffre-fort une » ſomme de cinquante livres bien comptées, » & dont perſonne, à ce qu'il imaginoit, ne » le croyoit poſſeſſeur. C'étoit le fruit d'une » honnête induſtrie. Mais il étoit fort embarraſſé » ſur l'uſage qu'il devoit faire de ce petit tré- » ſor, & les réflexions que ſon inquiétude lui » ſuggéroit chaque jour, la rendoient d'autant » plus grande, qu'il n'oſoit en faire part à per- » ſonne. Eh bien, diſoit-il, ſi je voulois dé- » penſer mon argent? N'eſt-il pas à moi? Ou » plutôt ſi par ce moyen je pouvois faire ma » fortune, je ſais bien ce que je ferois alors; » & pourquoi point? Des choſes qui ſont déja » arrivées peuvent bien arriver encore. Ainſi, » raiſonnoit Jérémie; non que l'ambition de » devenir le ſeigneur de ſon village, lui trou- » blât la cervelle; non, ſi par haſard il deve- » noit riche, il ſe propoſoit d'être toujours » Jérémie Laſt, de continuer de faire des ſou- » liers pour ſes pratiques, & de vivre juſqu'à » la fin dans ſa petite chaumiere; mais il au- » roit une boutique mieux fournie, ſon jardin » ſeroit mieux cultivé; de plus, il donneroit » des habits aux pauvres diables qui ne ſeroient » pas état d'en acheter; il vendroit ſes den- » rées moins cher qu'au marché; en un mot, » il n'y auroit plus de pauvres, & la miſere » diſparoîtroit. «

Toutes ces chimeres revenoient ſouvent trou- bler la tête du héros pendant qu'il travailloit; & plus il rêvoit à ſes projets, plus le deſir de les exécuter devenoit vif; il ſe détermina

enfin, & ſa réſolution fut de prendre des billets de loterie.

L'auteur fait enſuite une peinture très-naïve des inquiétudes qui troublerent le cœur de Jérémie, juſqu'au moment heureux qui combla ſes deſirs.

» Au bout de quelques ſemaines, comme il » étoit à travailler gaîment, entouré comme à » l'ordinaire, des nouvelliſtes du village, un » homme monté ſur un cheval qui couroit au » grand galop, s'avance vers ſa boutique. Jé- » rémie commence à éprouver des battemens de » cœur, & à changer pluſieurs fois de viſage; » l'étranger approche enfin & dit : Eſt-ce ici » que demeure M. Laſt ? On lui répond qu'oui. » Eh bien, reprend l'étranger, je le félicite » ſur ſon bonheur, il vient de gagner un lot » de dix mille livres; je ſuis venu exprès pour » l'en informer.

» On ne vit point Jérémie ſauter ni ſe pâ- » mer de joie, quoique cette nouvelle lui cau- » ſât une violente émotion. Car malgré ſes » fréquentes proteſtations de la plus grande » inſenſibilité, en cas que la fortune voulût lui » être favorable, ces mots *dix mille livres*, re- » tentirent à ſes oreilles comme le bruit d'un » canon. Il éprouva une ſorte de vertige & » de foibleſſe qu'il n'avoit jamais ſentie juſ- » qu'alors; un verre d'eau auroit été pour lui » un bon confortatif. Heureuſement les re- » gards de ceux qui étoient préſens, étoient » fixés ſur l'étranger, auquel ils faiſoient mille » queſtions, tandis que Jérémie reprenoit ſes

» ſens & s'efforçoit de continuer ſon ouvrage. » Mais il ſe trouva là quelqu'un qui, ſans y » ſonger, l'eût bientôt ſoulagé en le frappant » un peu rudement ſur l'épaule, en lui arra- » chant ſon ouvrage des mains, & lui diſant » qu'il étoit un heureux garçon.

» Robin Swift quitta promptement la com- » pagnie pour aller répandre cette étrange » nouvelle parmi les voiſins, & rencontrant » Babet Bonner, il lui dit que Jérémie ve- » noit de faire ſa fortune à la loterie. Babet » trouve Nannette Page, & lui apprend que » Jérémie a trouvé une grande bourſe pleine » d'argent. Nannette court promptement chez » elle, & parle à ſa grand-mere, qui étoit un » peu ſourde, de Jérémie, de bourſe & d'ar- » gent, en lui montrant du doigt la boutique » auprès de laquelle il y avoit pluſieurs gens » d'aſſemblés & un homme à cheval. — L'hiſ- » toire découſue de Nannette, la vue d'un hom- » me à cheval, ce mot de bourſe, & le tu- » multe de la populace, firent ſoupçonner à » la bonne vieille que les choſes n'étoient pas » ce qu'elles devoient être; elle crut en un » mot que Jérémie étoit un voleur de grands » chemins, & courut chez ſes voiſines leur » faire part de ſes ſoupçons.

» Au bout de quelques momens tout le » village fut en rumeur. Car le même déſir » que chacun avoit de conter la nouvelle qu'il » venoit d'apprendre, l'empêchoit d'aller au » lieu de la ſcene, avant d'inſtruire ſon voiſin » de ce qui étoit arrivé; auſſi faute d'être bien

» informés, les habitans d'Edal ſe diſoient l'un » à l'autre mille contes bizarres, dont la plu- » part n'étoient pas à l'avantage de notre hé- » ros. Robin Swift, qui ne s'étoit arrêté qu'a- » près avoir parcouru tout le village, avoit » déja oublié, avant d'achever ſa courſe, ce » qu'il avoit dit en la commençant; il avoit » débuté par dire que Jérémie venoit de gagner » dix mille livres, il finit par parler de cin- » quante mille.... Comme la nouvelle avoit » été contée de pluſieurs manieres différentes, » la curioſité excita la plupart des payſans à » courir vers la maiſon de Jérémie. Tout étoit » dans une confuſion inexprimable; les vieillards » appuyés ſur leurs béquilles, étoient expoſés au » danger d'être renverſés par les jeunes gens » qui couroient d'un pied trop alerte; les fem- » mes réveillées en ſurſaut, & prenant dans » leurs bras leurs enfans qui crioient, ne vou- » loient pas être des dernieres. Si, diſoient- » elles, Jérémie eſt maintenant un ſeigneur, » nous voulons voir quel air il a, & ſi c'eſt » un voleur qu'on va faire pendre, il faut l'ac- » compagner à la potence juſqu'à ſon dernier » moment.

» Enfin tous les ſoupçons déſavantageux » qu'on avoit conçus ſur Jérémie, firent place » à d'autres idées; le ſecret fut divulgué, ce » qui donna lieu à beaucoup d'exclamations » & de cris de joie, que la préſence du héros » fit bientôt ceſſer pour un moment. Après » être revenu du trouble que lui avoit cauſé » l'arrivée du courier, il s'étoit retiré pour

» mettre ſes habits de dimanche, & ſa toilette » finie, il vint ſe montrer à la foule, qui lui » trouva l'air aſſez gauche; car dans la con- » fuſion où le pauvre homme étoit, il ne ſa- » voit trop que dire ni que faire.

» Néanmoins ſa vue opéra comme un char- » me ſur ceux qui l'entouroient; car bien qu'il » fût le même Jérémie Laſt qu'ils avoient tou- » jours vu, cependant, comme ils venoient » d'apprendre qu'il étoit devenu riche, cette » idée leur inſpiroit une telle vénération pour » ſa perſonne, qu'ils n'oſoient preſque plus » lui parler avec leur familiarité ordinaire. «

L'auteur décrit enſuite les réjouiſſances que firent les payſans d'Edal à l'occaſion de l'heureuſe aventure de Jérémie; nous les paſſerons ſous ſilence, ainſi que pluſieurs matieres épiſodiques qui n'ont pas une liaiſon très-marquée avec l'action principale, & nous nous arrêterons aux aventures les plus frappantes qui arriverent au héros, après qu'il fut en poſſeſſion de ſa fortune.

Le deſir de Jérémie étoit, comme nous l'avons dit, de rendre les gens heureux; & ce fut pour parvenir à ce but aſſez louable, qu'il prêta l'oreille aux avis intéreſſés du boucher Benjamin, qui lui avoit propoſé de faire rôtir un bœuf, afin de donner aux villageois un repas ſplendide. Il ſuivit ce conſeil; mais qu'arriva-t-il? Le déſordre, les excès, les querelles, furent les triſtes effets que produiſit la fête célébrée en l'honneur de Jérémie, qui ne tarda pas à s'appercevoir qu'il n'avoit point atteint l'ob-

Digitized by Google

jet de ſes vœux; car il étoit l'ennemi de l'ivrognerie, des juremens & du tumulte. Son caractere étoit doux & paiſible, & au milieu des efforts qu'il venoit de faire pour partager ſon bonheur avec les autres, il ſentit qu'il n'étoit pas aſſez éclairé pour diſtinguer les véritables moyens qui pouvoient le conduire à ſon but, de ceux qui devoient naturellement produire un effet tout contraire. Cette mépriſe de Jérémie, fut pour ſon cœur la ſource de beaucoup d'inquiétudes. » Il ſe trouva dès-lors dans » une ſituation peu capable d'exciter l'envie, » & ne fut pas long tems ſans reconnoître la » vérité de cette maxime : *Les richeſſes engendrent* » *les ſoucis.* Au bout de huit jours il ſouhaitoit de pouvoir reprendre ſes occupations; » mais il n'avoit plus le courage de travailler. » La campagne n'offre aucun de ces divertiſſemens à l'aide deſquels une perſonne qui n'a » rien de mieux à faire, ſait, comme on dit, » tuer le tems. Se promener d'une place à l'autre depuis le matin juſqu'au ſoir, étoit un » amuſement bien inſipide pour un homme accoutumé à une vie active, & qui deſiroit » reprendre ſon travail. Toutes ſes idées étoient » ſi brouillées, que la lecture avoit pour lui » perdu tous ſes charmes; paſſer le tems à boire » eſt plus rebutant pour un homme ſobre, que » le travail le plus pénible, & d'ailleurs Jéré» mie avoit ſi mal réuſſi dans le premier repas » qu'il avoit donné, qu'il ne vouloit plus mê» me entendre ce mot. Il n'y avoit qu'une » choſe qui pouvoit le flatter; c'étoit le voyage

Digitized by Google

» qu'il s'étoit proposé de faire à Londres, d'autant plus qu'il devoit en profiter, pour changer son papier en especes sonnantes, & » pour voir la ville & ce qu'elle renfermoit de » beau. «

Jérémie part pour Londres; ceux qui l'accompagnent dans son voyage, sont le maître d'école son ancien ami & le procureur Ponce. Il n'y a rien de bien piquant dans le caractere de ce dernier; c'est, comme tous les procureurs de village, un homme de conséquence dans la petite sphere de ses talens, & uniquement occupé du soin de tourner tout à son profit. Le maître d'école est l'écuyer de Sir Jérémie, & l'auteur s'imagine qu'il y a une certaine ressemblance entre ces deux personnages, & le célebre Tom-Jones, & son compagnon, le facétieux Patridge; il s'arrête même pour en faire le parallele, mais il eût mieux fait de continuer son histoire; car ce parallele n'est point du tout à son avantage ni à celui de ses deux héros. Il convient, il est vrai, (& ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il en fait l'aveu immédiatement après le parallele) que Jérémie Last, n'a rien de commun avec Tom-Jones, sinon d'être un honnête homme; pour nous, nous croyons qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre ces deux personnages; & quant à Benjamin, quoiqu'aussi mépriſable & aussi vil que Patridge, l'auteur ne l'a peint sous aucune des couleurs dont le pinceau de l'inimitable Fielding a revêtu le compagnon de son héros.

Pendant le voyage de Jérémie à Londres,

Digitized by Google

il lui arrive quelques aventures peu intéreſſantes qui donnent lieu à des réflexions qui le ſont davantage. Enfin les trois héros arrivent, & l'auteur nous fait un tableau des ſentimens qu'ils éprouvent à l'aſpect de la capitale de l'Angleterre. Ils viſitent enſuite Guildhall, l'abbaye de Weſtminſter & la chapelle royale. Quelques aventures malheureuſes de Benjamin terminent le premier volume.

Dès le commencement du ſecond, l'auteur conduit les voyageurs à la comédie, & c'eſt-là qu'on reconnoît l'extrême différence qu'il y a entre ſon Benjamin & le Patridge de Fielding. Pourquoi des romanciers s'expoſent-ils à montrer leur peu de talent, en voulant remanier des ſujets qui ont déja été traités par un génie ſupérieur?

Les compagnons de Jérémie, devenu maintenant M. Laſt, vont avec lui dans un attellier pour demander à ceux qui y travaillent en chantant gaîment, s'ils ſont heureux ou non, & on leur répond par la négative. Delà ils paſſent à la bourſe où ils trouvent une foule de juifs, de païens, de turks, d'infideles & de chrétiens, qui, quoiqu'ils different tous d'opinion ſur quelques points, s'accordent tous cependant dans l'uſage d'aller offrir leur encens dans le temple du grand dieu Mammone, une heure chaque jour, chaque jour de la ſemaine, & chaque ſemaine de l'année. Enfin après avoir fait d'une maniere très-ingénieuſe, le portrait d'un hôte de cabaret, chez qui logeoient les trois héros, & qui étoit fort connu par ſon

Digitized by Google

babil & ſa bonne humeur, l'auteur les ramene à Edal. Le dimanche arrive; ils vont à l'égliſe, ce qui fait naître une ſcene fort comique & des réflexions très juſtes ſur Benjamin. » Pendant le ſervice, dit l'auteur, il n'avoit eu » d'autre ſoin que de ſe regarder & de s'admirer lui-même; quand la cérémonie fut terminée, & que les gens ſortis du temple, ſe » raſſemblerent par petites cotteries, pour ſe » conter mutuellement des nouvelles, ils commencerent à ne plus entendre que la voix » bruyante de Benjamin, qui leur parloit d'un » ton d'autorité; car il avoit fait le voyage » de Londres. Mais tout ſon babil ne produiſit » aucun effet; il fut traité avec mépris. M. » Laſt étoit riche, & avoit pris l'air d'un » gentilhomme, mais Benjamin étoit toujours » le maître d'école, & quant à l'habit neuf » qu'il avoit ſur ſon dos, il en étoit redevable à » la libéralité de ſon ami. La folie avoit aveuglé ſes yeux, & les rebuffades auxquelles » il ſe verra expoſé de tems en tems, lui apprendront à ſe connoître lui-même, & à » redeſcendre à ſon premier niveau; autrement » ce ſera un fol accompli. «

M. Laſt fut enfin inſtallé dans le manoir ſeigneurial, qu'on avoit préparé tout exprès pour l'y recevoir. Peu de tems après certaine circonſtance lui rappella le ſouvenir de ſon ancienne maîtreſſe, Sara Grind, la fille du meûnier, & il réſolut de lui faire une viſite. A ſon départ d'Edal pour Londres, il avoit vu quelques larmes s'échapper des yeux de ſa

Digitized by Google

belle ; il ne les avoit pas oubliées; ces larmes l'avoient touché juſqu'au fond du cœur. — Le pere de Sara étoit un homme aſſez ſingulier, grondeur, bruſque, mais ſenſible & honnête. M. Laſt connoiſſoit bien ſon caractere, & quoique ſes dix mille livres ſterl. euſſent fait de notre héros un homme d'importance, il ne put cependant approcher de la maiſon du meûnier, ſans éprouver quelques mouvemens de crainte. L'auteur n'a pas mal réuſſi à peindre la rudeſſe du caractere de cet honnête meûnier, & l'effet que ſa maniere d'agir, produiſit ſur M. Laſt. Moïſe Grind étoit trop fier pour lui marquer de la déférence, car il ne meſuroit point l'eſtime qu'il accordoit au gens, ſur les richeſſes qu'ils poſſédoient. Sa femme Débora fit un peu plus de cérémonie. » Elle commença à s'évertuer & » à faire des révérences. Elle préſenta à M. » Laſt une chaiſe qu'elle venoit d'eſſuyer avec » ſon tablier, de peur que la pouſſiere ne ga- » tât ſon bel habit, ſur lequel elle jettoit non- » ſeulement les yeux de tems en tems, mais » qu'elle tâtoit aſſez ſouvent pour voir ſi le » drap en étoit bien fin. Tout ce petit manege » étoit accompagné d'exclamations. Mon Dieu! » diſoit-elle, comme vous nous avez ſur- » pris! toute la maiſon eſt dans une confuſion, » d'une mal-propreté — Je crois que vous avez » vu de bien belles choſes à Londres; nous » autres gens de la campagne nous ne voyons » rien. — J'avois pourtant un couſin qui s'en alla » demeurer à Londres, il y a vingt ans, — mais » ſans doute il eſt mort, & vous n'avez pas

» entendu parler de lui. Ah ſi j'avois ſu que » vous deviez venir ! « Si l'auteur a bien réuſſi à peindre le pere & la mere, il n'a pas été moins heureux dans le portrait qu'il fait de leur fille. L'entrevue de Sara & de M. Laſt, l'embarras des deux amans, les complimens qu'ils ſe font, & la converſation qu'ils ont enſemble, ſont autant d'objet traités avec beaucoup de délicateſſe & de gaieté.

M. Laſt, beaucoup plus ſatisfait de ſa viſite qu'il ne l'avoit d'abord eſpéré, revient à ſa maiſon dans le deſſein d'exécuter le projet qu'il avoit conçu depuis long-tems, c'eſt-à-dire, de ſoulager les malheureux, & d'enrichir tous ſes voiſins. Mais ſa ſenſibilité aveugla ſa raiſon, & ſes prodigalités furent telles, qu'à force de donner de l'argent aux payſans de ſon village, ils négligerent tous leurs travaux journaliers; cette charité mal-entendue ne produiſit que la débauche & l'ivrognerie.

» Thrumb, le tiſſerand du village, fut le » premier qui s'apperçut que les choſes n'al- » loient pas comme elles devoient aller. Il » voyoit chaque jour ſes gains diminuer, il » y réflechit, & commença à ſe plaindre hau- » tement; mais un ſeul homme, quelque forte » que ſoit ſa voix, ne peut guere être en- » tendu de tout ſon voiſinage, malgré la juſtice » de ſa cauſe. Le tems approchoit où la vé- » rité devoit paroître dans tout ſon jour. La » ſaiſon des bleds étant venue, on alla de tous » côtés prier les payſans de venir recueillir les » fruits de la terre; mais il étoit impoſſible

» de les trouver dans leurs maiſons; du matin
» juſqu'au ſoir ils n'étoient occupés qu'à ſe di-
» vertir au ſon de la cornemuſe dans des ca-
» barets dont on ne pouvoit les arracher. Eh
» pourquoi travailler, diſoient-ils? Cela n'eſt pas
» néceſſaire; nous avons de l'argent; atten-
» dons au moins que nous ayons mangé juſ-
» qu'au dernier ſou. C'étoit à ce point d'inſou-
» ciance qu'ils en étoient venus; & il ne reſ-
» toit d'autre reſſource que d'attendre le re-
» mede au mal, du mal même, & de laiſſer
» ces ruſtres dépenſer tout leur argent & ren-
» trer enſuite dans l'état où ils étoient aupara-
» vant. M. Laſt ne tarda pas à reconnoître ſa
» ſottiſe par les effets qu'elle produiſit, & il
» en conçut un chagrin inexprimable. Pour cal-
» mer ſes eſprits agités, il ſe promenoit un
» jour tout penſif vers le moulin, eſpérant
» trouver quelque conſolation dans un entre-
» tien avec ſa chere Sara. Le vieux Moïſe étoit
» au logis; le refus que les payſans faiſoient
» de travailler, & les plaintes des fermiers
» étoient venus juſqu'à ſon oreille; auſſi, dès
» qu'il vit M. Laſt, il lui déclara, ſans uſer de
» périphraſe, qu'il ſe ſoucioit fort peu de ſes
» viſites, & qu'il étoit bien déterminé à ne
» jamais marier ſa fille à un fou. Ce compli-
» ment un peu bruſque du meûnier, & l'air
» ſévere qu'il prit en le faiſant, déconcerterent
» notre heros, au point de le rendre immobile.
» Il fit à la fin des efforts pour juſtifier ou du
» moins pour excuſer ſa conduite, mais tout
» fut inutile; il s'agiſſoit de l'honneur de Moïſe,

» &

» & du bonheur de ſa fille, auſſi le vieillard » pria-t-il ſur le champ l'amant de ſortir de ſa mai» ſon. « L'auteur a parfaitement bien décrit l'état où ſe trouve le pauvre Laſt, après ce coup inattendu, & rien n'eſt plus comique que la ſcene entre lui & Benjamin, qui après s'être enivré aux dépens de ſon ami, vient lui reprocher d'être la cauſe du déſordre dont on ſe plaint partout le village.

Ce qui ſuit eſt d'un genre plus ſérieux. M. Laſt va trouver le recteur de la paroiſſe, qui l'avoit invité à venir chez lui, dans la vue de lui donner des avis concernant la conduite qu'il avoit tenue. Ce recteur eſt un homme de bon ſens, & les diſcours qu'il tient à ſon paroiſſien, ſont pleins de ſageſſe & d'aménité. Quelques lecteurs trouveront peut-être que, quand il parle de l'inégalité des rangs parmi les hommes, & de la néceſſité de la maintenir pour le bon ordre, il a trop l'air de faire un ſermon; mais ils conviendront en même tems que ſon diſcours eſt plein d'obſervations judicieuſes, & que l'unique défaut qu'on puiſſe reprocher à l'auteur, eſt de n'en avoir pas aſſez adapté le ton à la nature de l'ouvrage qu'il écrivoit. L'entretien de M. Laſt avec le recteur, fut d'une grande utilité au premier. Il ſervit à le raſſurer ſur les craintes qu'il avoit conçues, & l'excita à remédier au mal qu'il avoit cauſé par ſa libéralité mal entendue. Enfin par le ſecours de ſon paſteur, il parvint à réformer entiérement les abus auxquels il avoit lui-même donné lieu.

Digitized by Google

Le reſte des aventures de M. Laſt peut être raconté en peu de mots. M. Laſt remplit ſes poches d'argent, va voir une courſe de chevaux, & puis enſuite un combat de coqs, où il tombe dans un piege que l'homme le plus ſimple auroit pu éviter. On l'engage a faire des paris, & il perd une ſomme conſidérable. En revenant chez lui, il a le malheur de tomber de ſon cheval, & de ſe caſſer un bras; cet accident eſt ſuivi d'une maladie qui fait craindre pour ſes jours. Sa chere Sara gémit en ſilence, ſans qu'il lui ſoit permis d'aller voir ſon amant. Cette gêne cruelle où on la tient, la fait elle-même tomber malade; les roſes de ſes joues ſe fanent; elle languit, & inſenſiblement elle perd ſes forces, lorſqu'enfin ſes parens ouvrent les yeux ſur ſon triſte état, & découvrent la cauſe de ſon mal. Le bon-homme Moïſe s'attendrit; & voyant la vie de Sara en danger, cette conſidération l'emporte ſur toutes les raiſons qu'il avoit eues d'abord de ne point marier ſa fille à M. Laſt. Cependant graces à ſa jeuneſſe, à la force de ſa conſtitution & à l'habileté de ſon chirurgien, notre héros avoit recouvré la ſanté. La premiere nouvelle qu'il avoit appriſe dans les premiers jours de ſa convaleſcence, étoit la maladie de Sara. Brûlant d'envie d'aller la voir & de la conſoler, il court à la maiſon de ſon pere, où il a avec elle un entretien des plus touchants. De ſon côté, Moïſe prend un ton plus doux, & prête l'oreille aux propoſitions qu'on lui fait; on dreſſe le contrat de mariage; M.

Digitized by Google

Laſt reçoit avec Sara le prix de ſa tendreſſe, & trouve en elle un tréſor beaucoup plus précieux que celui qu'il avoit reçu de la fortune.

» Ainſi, dit l'auteur, en terminant ſon hiſ-» toire, j'ai eſſayé de tracer une légere eſ-» quiſſe des aventures d'un homme que la for-» tune, dans un moment de caprice, tira au ha-» ſard de la foule du vulgaire, pour le placer » ſur un de ſes trônes; qu'elle ſe plut enſuite » à tourmenter, & qu'elle fit deſcendre de » l'élévation où elle l'avoit porté, pour le met-» tre dans un état plus conforme à ſon ca-» ractere.

» La morale qu'on peut tirer de cette hiſ-» toire, eſt que la véritable ſageſſe conſiſte à » ſe ſoumettre aux décrets de la providence, » ſans ſe plaindre du partage quelle a fait, » ſans courir après les richeſſes dont la poſ-» ſeſſion eſt toujours accompagnée d'inquié-» tudes, & à ſe convaincre de la vérité de » cette maxime :

Les ſeuls biens de la vie
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté. «

Il ſeroit ſans doute injuſte de ne pas accorder à l'auteur de cet ouvrage beaucoup d'eſprit & de jugement, une imagination vive & plaiſante, & un ſtyle extrêmement délicat. Cependant ſi l'on conſidere ſon livre comme un roman, le ſujet en eſt trop ſimple & trop dénué d'événemens pour qu'on le puiſſe mettre dans la claſſe des bons écrits en ce genre.

Son mérite principal consiste dans la maniere aisée & naturelle, dont l'histoire du héros est racontée, & dans les excellentes réflexions morales dont elle est remplie.

(*Monthly Review ; Critical Review.*)

Lettre sur la littérature allemande, à S. A R. Mde. la duchesse douairiere de Brunswick-Wolfenbuttel ; traduite de l'allemand. A Berlin, chez Decker, 1781.

DAns notre Journal du mois de mars dernier (pag. 23 --- 35) (*), nous avons rendu compte d'un ouvrage où le philosophe de Sans-Souci examine l'état de la littérature allemande, les défauts qu'on peut lui reprocher, les causes de ces défauts, & les moyens de les corriger. Il a, dit-on, fait demander à M. l'abbé Jerusalem, par Mde. la duchesse douairiere de Brunswick-Wolfenbuttel, ce qu'il pensoit sur les mêmes sujets, & sur la maniere dont ils étoient traités. La lettre que nous annonçons, est le fruit de cette demande. Elle a été traduite & imprimée par ordre de Frédéric II. L'auteur s'attache principalement à montrer *les obstacles qui ont tant retardé jusqu'ici les progrès*

(*) Voyez aussi le Journal d'*avril*, page 404 & suivantes.

Digitized by Google

de la littérature allemande, & à faire connoître *le peu d'eſſais heureux que la force originelle du génie de ſa nation a produits malgré cette ſituation décourageante.*

» Si les guerres ſeules qui ont ravagé l'Allemagne depuis le tems que les muſes exilées ſe réfugierent de l'orient dans les pays occidentaux, avoient fait naître ces obſtacles, le génie national, obſerve-t-il, auroit eu chez nous aſſez de vigueur pour ſe développer à l'égal des autres peuples, au milieu même de ces agitations; mais ce qui, plus que le bruit des armes, a intimidé & découragé les muſes de l'Allemagne, c'eſt qu'elles n'y ont ni patrie propre, ni ſiege fixe, ni protecteur commun; c'eſt que la plupart de nos génies, vivant épars en cent endroits différens, iſolés, ſans appui, ſans honneurs, privés des ſociétés qui pourroient réveiller & enflammer leurs talens, ſont encore dénués de ſecours, & hors d'état de s'en procurer de leurs minces revenus, qui ſuffiſent à peine à leur entretien, & qu'ils n'obtiennent qu'en ſe chargeant d'occupations ſouvent de nature à étouffer l'eſprit; c'eſt que les grands, qui ſont en France l'ornement & l'appui des lettres, les regardent chez nous comme au-deſſous de leur dignité, comme uniquement deſtinées pour l'état bourgeois, & que les ſavans de notre patrie, parce qu'ils n'ont pas l'avantage de la naiſſance, ſont exclus des cours, du grand monde, & obligés de vivre dans une obſcurité décourageante; c'eſt

» enfin que la prérogative de la nobleſſe, mê-
» me deſtituée d'autre mérite, ou récemment
» acquiſe, donne plus de conſidération que les
» talens les mieux cultivés, & que les ſciences
» ne ſont que trop ſouvent appréciées par des
» juges qui ſe font une ſorte d'honneur de ne
» les point connoître. «

M. Jeruſalem remarque enſuite que l'Allemagne dut *la premiere aurore du bon goût* aux François, & particuliérement à la colonie de cette nation, qui trouva un aſyle dans les états du grand électeur. » Des manieres nobles
» & inſinuantes, ajoute-t-il, l'élégance des
» mœurs, les agrémens d'une langue cultivée
» ouvroient à ces fugitifs l'entrée des cours &
» du grand monde; tout-à-coup ils devinrent
» les précepteurs de notre nation. Avec leur
» langue ſe répandit la connoiſſance des chefs-
» d'œuvre de la littérature françoiſe. Nous
» n'avions encore rien qui pût leur être com-
» paré. La plupart des Allemands eurent preſ-
» que honte de notre langue; & dans le mé-
» pris dont on la couvrit, on déſeſpéra qu'elle
» pût jamais être ſuſceptible d'un certain de-
» gré de délicateſſe & de culture. Déja timide
» & craintif, le ſavant Allemand fut encore
» plus découragé, & ſe défia de ſes propres
» forces au point de n'oſer pas même les eſ-
» ſayer. Ainſi, la nation françoiſe, en même-
» tems qu'elle porta parmi nous les premiers
» développemens du goût, retarda auſſi d'au-
» tant les progrès de notre propre littéra-
» ture «.

Digitized by Google

Malgré cet obſtacle, & les horreurs de la guerre, quelques compatriotes de l'auteur ſe diſtinguerent dans les lettres & dans les ſciences : tels furent Opitz, Logau, Canitz, Fuchs, Ilgen, Thulemeier, Thomaſius & Wolff : il convient néanmoins qu'avant 1740 on auroit eu de la peine à raſſembler douze ouvrages originaux écrits avec goût en allemand. » C'eſt, » dit-il, à l'époque à jamais mémorable dans » les annales de l'Allemagnes pour la gloire & » la liberté de notre patrie, où Frédéric II » monta ſur le trône, que commence auſſi l'é- » poque heureuſe de la littérature allemande. » La protection & les faveurs extraordinaires » dont ce grand prince avoit déja honoré les » ſciences, encouragerent le génie de notre na- » tion à redoubler d'efforts pour les mériter ; » & depuis ce tems, il a fait, malgré les dif- » ficultés que ſon développement rencontre en- » core, par la ſeule vigueur & la conſtance » qui lui ſont propres, & au moyen d'une ap- » plication infatigable, des progrès ſi rapides, » que peut-être aucune autre nation, avec » toutes ſes prérogatives, n'en a fait de ſem- » blables dans le même eſpace de tems, de » ſorte que notre langue n'eſt plus ce qu'elle » étoit autrefois, une langue pauvre, rude » & peu formée ; mais elle *peut être* comparée » à toutes les autres pour la richeſſe, & le » le leur diſputer *peut-être* pour la force. S'il » eſt impoſſible qu'elle ait déja autant de chef- » d'œuvres dans tous les genres de littérature, » au moins offre-t-elle dans preſque tous les

» genres des modeles qu'elle oſe placer à côté » de ceux des autres nations. «

Ici, M. l'abbé Jeruſalem cite les poéſies & les ouvrages en proſe de Haller, *le Meſſie* de Klopſtock, les idylles & *la Mort d'Abel* de Geſſner, l'*Agathon* & les romans de Wieland, les fables de Gellert, de Leſſing & de Lichtwehr, les odes de Ramler & de Cramer, les productions de Sulzer, Mendelſon, Engel & Garve. Tous ces écrits, ſelon M. Jéruſalem, » ſeroient en France même des ouvrages aca- » démiques, ſi on les entendoit, puiſque ce » qu'ils ont preſque toujours perdu dans les » traductions, ne les a point empêchés d'être » reçus avec eſtime par cette nation délicate » & difficile. Malgré la diſtance dans laquelle » leurs auteurs, diſperſés par toute l'Allema- » gne, vivent les uns des autres, on ne re- » connoît dans aucun de ces ouvrages la pro- » vince de l'écrivain. Ils ſont claſſiques pour » toute l'Allemagne, comme ſi la même aca- » démie les eût produits tous, & ils ſuffiroient » déja ſeuls pour développer davantage le goût » de la nation : auſſi chaque année enrichit- » elle notre littérature de nouvelles produc- » tions du même mérite. «

Suivant le philoſophe roi, il manque ſur-tout à l'Allemagne de grands orateurs, de bons auteurs dramatiques & de bons hiſtoriens. » Nous » n'avons, dit M. l'abbé Jéruſalem, ni Maſſil- » lons, ni Fléchiers, ni d'Agueſſeaux, ni Beau- » monts; mais les Maſſillons & les Fléchiers, » indépendamment de la vivacité naturelle du

Digitized by Google

» génie national, quels avantages ne trouvoient-
» ils point à Paris pour être ce qu'ils ont été?
» Avec tous les talens naturels que S. M. ac-
» corde aux Allemands, la grande éloquence
» ne deviendra que difficilement une préroga-
» tive de notre nation. «

» Les cours de juſtice ſont en France, com-
» me autrefois à Rome, le grand théatre de
» la plus noble éloquence, au-lieu que notre
» conſtitution exige que les tribunaux les plus
» éclairés ſouffrent dans leur enceinte le lan-
» gage de la barbarie. Nous n'avons point d'a-
» cadémies dont l'objet ſoit de réveiller & de
» perfectionner le talent de l'orateur. Suivant
» l'eſprit de l'égliſe proteſtante, les chaires ne
» ſont pas non plus le véritable lieu de l'élo-
» quence véhémente & fleurie..... Mais la
» ſimplicité, la clarté, une douce chaleur tou-
» chent plus ſûrement le cœur...; & dans ce
» genre notre égliſe offre déja des orateurs qui
» ſurpaſſent peut-être les plus grands modeles
» françois & anglois. «

Quant à la carriere dramatique, l'auteur avoue que ſes compatriotes n'y ont fait que très-tard des progrès. Lorſqu'ils eurent connu les belles pieces du théatre françois, les viles farces qu'on avoit en Allemagne, & les aventuriers qui les repréſentoient, ſe virent condamnés à un mépris général, ou n'oſerent plus ſe montrer que ſur les treteaux de la foire. Les efforts ſoutenus du génie de la nation produiſirent enfin d'heureux eſſais. Fréderic II lui-même a compté le *Poſtzug* parmi les bonnes

pieces allemandes : M. Jeruſalem fait auſſi l'éloge de la *nobleſſe* & de la *douceur* qu'on trouve dans celles d'Engel ; » mais, obſerve-t-il, » c'eſt notre Leſſing qui a le plus relevé l'honneur du théatre allemand. Sa *Dramaturgie* contient, au jugement de tous les connoiſſeurs, » la critique la plus fine du théatre ; & Voltaire même, s'il eût pu la lire, ne ſe fût pas » défendu de quelques ſecretes inquiétudes. Sa » *Minna von Barnhelm*, ſa *Miſs Sara Samſon*, » & ſon *Emilia Galotti* ſeroient des chefs-d'œuvre à Paris & à Londres même. Le premier » eſſai de notre Leiſewitz, ſon *Julius von Tarent*, préſente auſſi des ſcenes dont le meilleur auteur dramatique, François ou Anglois, ſe feroit honneur. «

M. l'abbé Jeruſalem ne diſſimule point que l'hiſtoire d'Allemagne a long-tems été celle des empereurs plutôt que de la nation. » Mais aujourd'hui nous avons, dit-il, plus d'un auteur digne de ſuccéder à Maſcow, qui, le » premier, s'attira par ſon hiſtoire l'attention » & l'eſtime des étrangers. «

» L'hiſtoire des 13e. & 14e. ſiecles d'Olenſchlager eſt le pendant accompli de celle de » Maſcow. L'*Hiſtoire des Allemands*, que le » profeſſeur Schmidt de Wurzbourg a écrite » juſqu'ici avec l'approbation la plus univerſelle, & qu'il a conduite juſqu'à l'époque » de l'élévation de la maiſon d'Autriche, préſente une véritable hiſtoire de la nation, & » on la quitte à regret lorſqu'on en a commencé la lecture... On attend auſſi avec impa-

Digitized by Google

» tience la suite de *l'Histoire d'Osnabruck*, que » Mœser a commencée d'après le plan admirable que sa pénétration lui en a fait concevoir. Notre Leilewitz, dont j'ai déja parlé, » travaille à une histoire de la guerre de 30 » ans, qui pourra être placée à côté de l'histoire » de Charles-Quint de Robertson. C'est ainsi » que, de plus en plus, notre littérature s'enrichit d'heureux essais historiques, plus ou » moins volumineux, qui se distinguent également par le choix des faits, par l'exactitude » & le bon goût de leurs auteurs «.

En examinant la langue allemande, M. Jerusalem reconnoît que de longues phrases, de fréquentes parentheses, des épithetes accumulées, des prépositions transposées, l'inversion qui, plaçant le verbe à la fin de la période, l'éloigne du substantif qu'il régit, doivent rendre cet idiôme difficile pour quiconque est accoutumé à la marche plus simple & plus aisée de notre langue. » Mais, ajoute-t-il, chaque idiôme a sa » marche propre qu'il s'agit de connoître; sans » quoi les constructions, en apparence également embarrassées, de la langue latine & les » longues périodes de Cicéron pourroient fonder le même reproche qu'on fait à la nôtre. » Dans la langue françoise chaque mot, chaque verbe & chaque particule ayant sa place » fixe & invariable, sa marche ne peut qu'en » être plus facile & plus simple; mais aussi » ses meilleurs auteurs gémissent du joug que » les grammairiens leur ont imposé; & ceux » d'entr'eux qui ont quelque connoissance de

» l'allemand, conviennent des avantages que » nous donne la liberté dont nous jouiſſons à » cet égard : car ſi la marche de notre langue » en devient moins légere, combien auſſi ne » gagne-t-elle pas pour la force ? Au moyen » d'une parentheſe nous lions immédiatement » une idée acceſſoire avec l'idée principale ; » nous donnons à celle-ci toute ſon énergie en » accumulant pluſieurs épithetes dont chacune » préſente une autre nuance d'idée ; nous aſſi- » gnons à la prépoſition la place où elle con- » tribue le plus à faire ſortir le ſens, ou à » augmenter le nombre & la cadence de la » période ; enfin le verbe qui termine la phra- » ſe, développe l'idée principale après qu'elle » a reçu toute ſa force & ſon expreſſion «

Les remarques de l'auteur ſur la compoſition des épithetes, & ſur l'harmonie de la langue allemande doivent être lues dans l'ouvrage même. Cette langue n'a été polie, ſuivant lui, que par les moyens qu'indique le philoſophe roi pour la perfectionner. Elle doit ſes premiers progrès aux traductions de bons ouvrages ſoit françois, ſoit anglois, & principalement à la connoiſſance, devenue bientôt générale, des originaux.

M. l'abbé Jeruſalem conclut de toutes ſes obſervations, que, pour mieux cultiver ſa littérature, l'Allemagne n'a plus beſoin d'un Prométhée qui lui apporte le feu du ciel, mais qu'un rayon émané du trône de Frédéric ſuffira pour enflammer le génie de la nation, auquel il a déja donné ſon premier eſſor.

Digitized by Google

» Cependant, malgré ces progrès, il ſe » paſſera encore bien du tems, dit-il, avant » que les étrangers connoiſſent notre langue & » notre littérature, & lui rendent la juſtice » qu'elle mérite. Nos meilleurs ouvrages per- » dent trop dans les traductions; & comme » langue originale, l'allemand eſt trop difficile » pour être appris parfaitement. Cependant ſi » nous pouvions ſeulement nous réſoudre à » renoncer dans l'impreſſion de nos ouvrages » à nos anciens caracteres gothiques, nous » faciliterions déja par-là l'étude de notre » langue. «

Il eſt échappé à l'auteur une aſſertion, entr'autres, qu'il ſera ſans doute le premier à déſavouer après un léger examen. » On repro- » che, dit-il, à Ramler (poëte lyrique alle- » mand) d'être quelquefois obſcur; mais *c'eſt-là* » *la nature de l'ode.* « Bien loin que l'obſcurité ſoit de la nature de l'ode, elle eſt abſolument contraire à celle de tous les genres d'écrire. Il nous ſeroit facile de prouver par des citations, que dans Horace, dans J. B. Rouſſeau, &c. les morceaux les plus lyriques & le plus généralement admirés ſont préciſément ceux où il regne le plus de clarté.

Au reſte, la lettre de M. l'abbé Jeruſalem nous paroît très-digne d'attention: elle s'accorde fort bien, à certains égards, avec d'autres obſervations que l'on avoit déja faites ſur la poéſie allemande.

(*Journal encyclopédique.*)

Digitized by Google

L'ART d'eſſayer l'or & l'argent. Tableau comparé de la coupellation des ſubſtances métalliques, par le moyen du plomb ou du biſmuth : procédés pour obtenir l'or plus pur que par la voie du départ ; par M. SAGE. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, & ſe trouve chez P. F. Didot le jeune, directeur de l'imprimerie de MONSIEUR, quai des Auguſtins. 1780. *In*-8*vo.* de 112 pag. avec fig. Prix 2 liv. 8 ſ. broché.

» L'ESSAI des matieres d'or & d'argent, » dit M. Sage, étant l'opération la plus impor- » tante à l'état & au commerce, on ne doit » rien négliger pour le porter à ſa perfection... » Quoiqu'on ait beaucoup écrit ſur les eſſais, » il n'y a cependant encore rien de précis ſur » cet objet, ni ſur la coupellation, c'eſt ce » qui m'a déterminé à ſuivre ce travail : il » fera connoître que de toutes les ſubſtances » métalliques, il n'y a que le cuivre, l'or & » l'argent, qui puiſſent s'introduire dans la cou- » pelle par le moyen du plomb ou du biſmuth, » que toutes les autres ſubſtances métalliques » ſont rejettées ſur les bords, ſous forme de » ſcories diverſement colorées..... Comme, » en fait d'eſſai, il eſt important d'effacer juſ- » qu'à la trace de l'erreur, je fais connoître

» que l'or de départ retient toujours de l'ar-
» gent, & j'indique pluſieurs moyens pour
» obtenir de l'or très-pur. Je termine cet ou-
» vrage, en prouvant que le plomb ne contient
» point d'or, comme voudroient l'inſinuer quel-
» ques ſavans modernes. «

Telle eſt l'idée que l'auteur nous donne lui-même de ſon travail, dans l'avertiſſement du livre qui en offre les réſultats. Nous le ſuivrons dans le développement de ſon plan, ſans prétendre l'apprécier : on ne ſauroit juger avec trop de circonſpection d'un ouvrage de chymie, qui contient des expériences neuves, dont l'auteur tire des conſéquences qui le ſont également.

M. Sage parle d'abord de la maniere de préparer les creuſets poreux qu'on nomme *coupelles*, qui doivent être préparés avec la terre blanche que fourniſſent les os par l'incinération. Cette terre doit avoir été auparavant paſſée au tamis de ſoie, & enſuite porphyriſée & bien lavée pour la ſéparer de l'alkali fixe qu'elle contient, & lui donner ainſi aſſez de conſiſtance pour que la coupelle ne s'égraine point entre les mains par la moindre preſſion. Le baſſin de ce creuſet doit être uni & évaſé, parce que plus un méral préſente de ſurface à l'air & au feu, plus il ſe vitrifie promptement. M. Sage fait voir les défauts des autres méthodes adoptées pour la fabrication des coupelles. Il montre ceux des fourneaux de coupelle le plus en uſage, & décrit celui dont il ſe ſert.

» Il eſt compoſé d'un priſme quarré d'un

» pied de diametre ſur 18 pouces de hauteur; » ſes parois ont deux pouces d'épaiſſeur, de » maniere que l'intérieur de ce fourneau a huit » pouces; la pyramide tétraedre qui fait le » dôme a neuf pouces de hauteur; le ſommet » de cette pyramide creuſe eſt tronqué, » & laiſſe une ouverture de trois pouces, » d'où part la cheminée qui eſt une colonne » creuſe. Sur un des plans de la pyramide eſt » une ouverture demi-circulaire, de 6 ½ pou- » ces de large ſur 4 pouces de hauteur : cette » porte ſe nomme *gueulard*.... Le priſme eſt » diviſé en trois parties; la ſupérieure où eſt » la moufle, ſe nomme *laboratoire*. La moufle » eſt portée par quatre pitons, l'ouverture qui » répond à ſon diametre a 4 pouces de large » ſur 3 ½ pouces de hauteur; cette ouverture » doit avoir deux portieres, l'une à la main, » & l'autre à lunettes... La porte du foyer » a 5 ½ pouces de largeur ſur 4 de hauteur.... » La porte du cendrier a 4 pouces de hauteur » ſur 8 de largeur. Le fond du cendrier s'en- » leve lorſqu'on veut; il répond à une co- » lonne creuſe de 2 pieds de hauteur, dont » l'intérieur a huit pouces de diametre : cette » colonne eſt élevée de terre par quatre bri- » ques; de ſorte qu'en fermant la portiere du » cendrier, le fourneau aſpire la colonne d'air » avec une force proportionnée à la hauteur » des tuyaux qu'on a mis ſur la cheminée... » Les moufles que j'emploie, continue M. » Sage, ont 4 pouces de largeur, 3 ½ de hau- » teur ſur 7 de longueur; il y a ſur chaque

» côté 6 fentes de 8 lignes de haut ſur 2 lignes » de diametre, il y a auſſi trois de ces fentes » à la partie oppoſée à l'ouverture de la mou- » fle, qui poſe ſur quatre pitons de terre, » diſpoſés ſuivant ſa longueur. Le diametre » intérieur du fourneau de coupelle étant de » 8 pouces, les deux côtés de la moufle ſont » chauffés par deux pouces de charbon; il ſuffit » d'en mettre à-peu-près autant ſur ſa voûte : » mais ce qui eſt important, c'eſt de pouvoir » charger & dégarnir le foyer à volonté. On » voit d'après mes proportions, qu'on peut le » charger de ſix pouces de charbon : ce qui » équivaut à la quantité qui ſe trouve deſſus » la moufle & ſur ſes côté. «

Nous avons cru qu'il étoit intéreſſant pour les amateurs de la chymie de trouver ici la deſcription du fourneau dont ſe ſert M. Sage, qui paroît réunir beaucoup d'avantages. A ces détails ſuccedent pluſieurs paragraphes ſur la coupellation, ſur l'eſſai du plomb, la coupellation de l'or & de l'argent par le moyen du plomb, l'eſſai du biſmuth, la coupellation de l'or & de l'argent par le biſmuth, celle de la platine par le plomb & de la platine par le biſmuth, la coupellation du cuivre, du fer & de l'étain par le plomb & le biſmuth, celle du zinc, de l'antimoine, du cobalt, & du kupfer-nickel par les mêmes métaux. Ces différens articles ne ſont que des deſcriptions de procédés chymiques, qu'il faudroit copier en entier pour en donner une idée, & dont la marche eſt à-peu-près connue de tous ceux qu'elle peut intéreſſer.

Digitized by Google

Nous nous arrêterons plus long-tems à l'article de l'acide nîtreux ou eau-forte, qui eſt le principal agent dans l'opération appellée le *départ*. Elle doit être exempte d'acide marin, & on a cru juſqu'à préſent que l'opération de la *repriſe* exigeoit qu'elle fût très-concentrée. M. Sage prétend que c'eſt le plus ſûr moyen de tomber dans des erreurs de grande conſéquence. La cour des monnoies ayant ordonné qu'on ſe ſerviroit dans toutes les monnoies du royaume, du même acide nîtreux, adopta d'abord l'eau-forte des affinages, qui marque à l'aréometre entre 43 & 44 degrés. Quoiqu'elle contienne 14 grains de cuivre par livre, elle eſt très-bonne d'ailleurs, & très-propre aux eſſais. Les affinages vendoient cet acide cent ſols la livre à la cour des monnoies, & il étoit même queſtion de le mettre à ſix francs, lorſque M. Racle, eſſayeur particulier des monnoies, demanda à M. Sage s'il y avoit un moyen d'avoir à meilleur marché une eau-forte pure & d'une égale force. M. Sage l'adreſſa d'abord à la manufacture d'acides de Javelle, où l'on eſſaya en vain de retirer du nître, par l'intermede de l'argile, de l'eau-forte concentrée à ce degré. Alors il indiqua le moyen de retirer l'acide nîtreux du ſalpêtre par l'intermede de l'huile de vitriol. Ce moyen a mis la manufacture à portée de fournir à trois livres l'eau-forte concentrée à 44 degrés, que les affinages vouloient vendre ſix livres ; ce qui lui fit donner la préférence par la cour des monnoies. Il eſt eſſentiel de détailler un peu ce procédé.

Digitized by Google

» Verſez deux tiers d'huile de vitriol ſur du » ſalpêtre raffiné & pulvériſé, il ſe dégage » de ce mêlange, de l'acide nitreux ſous for- » me de vapeurs jaunâtres qui ſe condenſent » & tombent goutte à goutte dans le récipient. » Cette diſtillation a lieu ſans feu pendant plu- » ſieurs heures, & il faut attendre qu'elle ait » ceſſé pour chauffer la cornue; ce n'eſt qu'au » bout de douze heures, dit M. Sage, que je » mets le feu dans le fourneau de reverbere. » La chaleur ne doit point excéder le terme » de l'eau bouillante : les deux tiers de l'acide » nitreux ſe dégagent de cette maniere; il faut » enſuite augmenter le feu, mais le ſuppri- » mer dès qu'il commence à paſſer dans le » récipient des vapeurs blanches qui ſont de » l'acide ſulfureux. C'eſt pourquoi il faut chan- » ger alors de récipient. Une livre de ſalpê- » tre produit, par cette opération, neuf onces » d'acide nîtreux d'une belle couleur jaune. Si » cet acide n'eſt point rutilant, c'eſt qu'il n'y » a point aſſez de principe inflammable dans » le ſalpêtre pur, pour donner une couleur » rouge à l'eau forte. Il ne faut pas juger de » l'acide nîtreux par ſa couleur, mais par ſa » peſanteur : celui-ci peſe une once quatre gros, » dans un flacon qui contient une once d'eau » diſtillée.

» Le réſidu de la décompoſition du nître par » l'huile de vitriol, eſt blanc; c'eſt du tartre » vitriole avec excès d'acide. Il y a pluſieurs » précautions à prendre pour cette opération. » La cornue doit être aſſez grande pour con-

Digitized by Google

» tenir deux fois autant de matiere, parce que
» ce mêlange devient fluide, bout, ſe bour-
» ſouffle, & paſſeroit par le col de la cornue,
» ſans ſe décompoſer. Enſuite il faut avoir ſoin
» de précipiter l'eau-forte obtenue par ce pro-
» cédé, en y verſant de la diſſolution du nître
» lunaire, parce qu'elle contient ſouvent de
» l'acide vitriolique. L'acide nîtreux limpide
» peut ſe colorer par la moindre portion de
» phlogiſtique, qui le rend d'abord jaune. S'il
» en contient plus, il prend une couleur rouge;
» ſi, dans cet état, on le mêle avec un tiers
» d'eau diſtillée, il devient d'un verd d'éme-
» raude; ſi on ajoute encore un quart-d'eau,
» il devient bleu, & ſi l'on en met beaucoup
» plus, les couleurs diſparoiſſent, & l'acide
» nîtreux redevient limpide. M. Scheele a ob-
» ſervé que l'acide nîtreux le plus limpide ſe
» coloroit dans le flaccon, où il étoit renfer-
» mé, quand on l'expoſoit aux rayons du ſo-
» leil.

M. Sage expoſe enſuite la maniere dont ſe prépare l'eau-forte des affinages de Paris. Il paſſe de-là aux effets de l'acide marin. Quoique cet acide pur n'ait aucune action ſur l'or, & qu'il n'en ait que très-peu ſur l'argent ſous forme métallique, l'auteur a cru devoir rendre compte de l'effet de cet acide ſur l'or laminé, & il rapporte ici des obſervations dont il a fait part à l'académie le 29 avril 1780. Comme dans ſes expériences, l'acide marin déphlogiſtiqué, quoique plus foible que l'acide marin ordinaire, diſſout cependant une plus grande quantité d'or,

Digitized by Google

M. Sage croit pouvoir avancer que tout acide marin qui attaque immédiatement l'or laminé, doit cette propriété à un acide qui se trouve mêlé à l'esprit de sel, & que ce n'est point par privation de phlogistique que l'acide marin dissout l'or, mais par l'union qu'il contracte avec quelque autre acide.

A ces observations succede l'article le plus important de l'ouvrage, celui qui concerne l'opération par laquelle on parvient à déterminer le titre de l'or, par l'intermede de l'argent & de l'acide nîtreux. On sait que cette opération se nomme *départ*. M. Sage, en indiquant la marche qu'on doit suivre pour la faire avec succès, examine les défauts de la méthode qu'on a employée jusqu'à présent. Il prétend prouver, entr'autres, que l'usage de l'acide nîtreux concentré a des inconvéniens très-graves, en ce qu'il dissout l'or, & occasionne une perte réelle. On sent de quelle conséquence une observation semblable est pour le commerce, & combien elle est propre à alarmer le public. Aussi l'académie royale des sciences s'en est-elle occupée promptement, soit, afin de rassurer le commerce, si l'observation étoit hasardée, soit afin d'indiquer les remedes au mal, si l'observation étoit confirmée par les expériences répétées de la *Classe de chymie*.

Nous avons donné le rapport des académiciens dans le journal de mars, (page 343), ce qui nous dispense de nous étendre sur l'article *Départ* du livre de M. Sage.

Il l'a fait suivre d'un extrait de l'arrêt du

Digitized by Google

conſeil du 5 décembre 1763, enregiſtré en la cour des monnoies le 9 mars 1764, ſur une méthode uniforme de faire des eſſais d'or & d'argent, preſcrite à tous les eſſayeurs des hôtels des monnoies du Royaume. Cet extrait eſt ſuivi d'*expériences qui prouvent*, dit l'auteur, *que le plomb ne contient point d'or, comme le voudroient inſinuer quelques ſavans modernes*, & d'obſervations ſur les différentes ſubſtances métalliques, & particuliérement ſur l'or qu'on rencontre dans les cendres des végétaux. Ces deux articles, quoique remplis de détails curieux, ne peuvent être conſidérés que comme un mémoire écrit par M. Sage dans un procès qu'il a à ſoutenir contre pluſieurs de ſes confreres. N'étant point à portée de rendre compte des raiſons de la partie adverſe, nous nous garderons bien de déduire celles de M. Sage. Il auroit dû faire réimprimer en entier le petit ouvrage qu'il cite pag. 88, puiſqu'il n'a que 19 pages in-12. afin de mettre les ſavans plus à portée de ſe décider. A la vérité, il fait des citations, mais des citations iſolées ſont quelquefois inſuffiſantes pour inſtruire le lecteur, & c'eſt le cas où ſe trouvent celles-ci.

En général, M. Sage ayant voulu en quelque ſorte donner un livre élémentaire ſur l'art d'eſſayer l'or & l'argent, ne devoit y faire entrer que des expériences & des obſervations à l'abri de toute conteſtation; c'étoit le ſeul moyen d'augmenter & d'étendre l'utilité de ſon ouvrage, où l'on reconnoît d'ailleurs ſes talens. On lui ſaura beaucoup de gré de la

deſcription des balances d'eſſai par laquelle il le termine. Il n'eſt guere poſſible d'avoir un inſtrument plus parfait, puiſqu'elles trébuchent à la deux millieme partie d'un grain. M. Sage les doit à M. Mégnié, artiſte diſtingué, déja couronné par l'académie, & auquel ſon zele & ſes travaux ont ouvert les portes de l'académie des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon, ſa patrie.

Un reproche que l'on a fait encore à M. Sage, c'eſt qu'il s'eſt permis des perſonnalités envers un ſavant, dont tout chymiſte a appris à reſpecter le nom & les talens.

Nous mériterions auſſi un reproche dont nous ſommes ſûrement exempts, celui de la partialité, ſi nous n'ajoutions pas que M. Sage eſt réellement né pour les ſciences qu'il cultive, la chymie & l'hiſtoire-naturelle. On ne s'y livre pas avec un zele plus vif, on n'a pas plus que lui l'amour du travail; il a en outre le mérite de leur avoir fait un grand nombre de proſélytes dans ſes leçons publiques & particulieres. Mais il n'a voulu être le diſciple de perſonne, & s'eſt fait des principes à lui : il eût contribué davantage aux progrès de ces ſciences, s'il ne ſe fût pas voué à cette ſorte d'indépendance, & s'il eût pris des guides en entrant dans cette carriere.

(*Journal de* Paris; *Journal de littérature, des ſciences & des arts.*)

Digitized by Google

ELOGE de LOUIS, dauphin de France, pere du roi; diſcours qui a remporté le prix propoſé par une ſociété amie de la religion & des lettres; par M. l'abbé BOULOGNE. A Paris, chez Mérigot le jeune, libraire, quai des Auguſtins. *In-8vo.* de 100 pages. 1781.

ON ſe rappelle qu'une ſociété de perſonnes religieuſes & amies des lettres, propoſa en 1778, un prix de douze cens livres pour l'éloge de feu M. le dauphin. Le concours fut nombreux; mais la ſociété ne jugeant pas ſes intentions remplies, ne couronna aucun diſcours : le prix fut remis & doublé pour l'année ſuivante. Ce prix vient d'être adjugé à M. l'abbé Boulogne par des juges éclairés, choiſis preſque tous dans le ſein de l'univerſité.

Nous allons examiner ſon ouvrage avec toute la ſévérité que nous devons au public, mais auſſi avec tous les égards qui ſont dus aux talens de l'orateur.

D'abord, s'étant trompé ſur les vues des auteurs du programme, il s'eſt mis des entraves qui donnent un air gêné & pénible à la premiere partie de ſon diſcours. La ſociété avoit demandé qu'on peignit le *dauphin comme un prince dont la premiere vertu a été de ſe dérober à l'admiration de ſon ſiecle, & dont la religion a conſacré toutes les vertus.* C'étoient-là ſans doute

doute deux traits caractériſtiques qu'on vouloit voir reſſortir dans l'éloge du dauphin; mais on n'avoit pas prétendu tracer aux orateurs une diviſion exacte. La ſociété ſavoit aſſez qu'il étoit bien difficile de faire une partie entiere ſur la modeſtie qui porta le dauphin à fuir l'admiration du ſiecle; & que ce ne ſeroit que par des tours de force qu'on pourroit ramener à ce point unique toutes les vertus du héros qu'il falloit célébrer.

Cependant M. l'abbé Boulogne, trop ſcrupuleuſement attaché aux termes du programme, en a fait la diviſion même de ſon éloge; mais ſi ce reſpect diminue un peu le mérite du diſcours, il n'en fait que mieux briller la fécondité & l'adreſſe de l'orateur, qui a ſu tirer un ſi grand parti d'une diviſion ſi ſtérile, & enchaîner toutes les parties de ſon diſcours, de maniere à laiſſer à peine entrevoir l'embarras qu'a dû lui cauſer le plan défectueux qu'il s'eſt imaginé mal-à-propos lui avoir été tracé par ſes juges.

Dans ſa premiere partie, l'orateur débute par cette comparaiſon ſpirituelle que les vrais tréſors de la vertu ſont d'ordinaire renfermés dans un aſyle obſcur & ſolitaire, à-peu-près » comme la nature, quand elle élabore ſes » ſubſtances les plus précieuſes, ne produit » pas ſon travail au grand jour, mais le re» cele dans le ſecret & la profondeur de ſes » mines. «

Tâchons cependant, dit-il, de ſurprendre le ſecret des talens & des vertus du dauphin. A

cet âge où l'eſprit & le cœur ne cherchent que des diſtractions & des amuſemens, le dauphin s'enfonce dans la retraite; » obligé de la quitter par devoir, il y reviendra toujours par » attrait; les nœuds de l'hymen ne feront que » l'y attacher davantage, & ſa compagne, digne de lui, l'embellira ſans la troubler «.

Il y reprend ſon éducation ſous-œuvre. Le détail de ſes travaux, le caractere des auteurs qu'il étudie eſt ici tracé avec autant de rapidité que de juſteſſe. M. Thomas a pu fournir à l'auteur l'idée de ce morceau. Mais la copie ſurpaſſe l'original.

Ne craignons pas que le dauphin ſe prévaille de ſes connoiſſances, » & que, joignant » la ſupériorité de ſes lumieres à celles de ſon » rang, il veuille ſubjuguer l'admiration comme il commande le reſpect. Dans un épanchement que lui a ſurpris l'amitié, il fait » part à un confident du réſultat de ſes études; & auſſi-tôt averti par ſa modeſtie, il » lui demande le ſecret de ſes connoiſſances, » comme ſi c'eût été celui de ſes foibleſſes. «

Toujours fidele à ces principes d'obſcurité, il enveloppe ſes bienfaits du même voile dont il couvre ſes connoiſſances. On connoît les ruſes innocentes dont il ſe ſervoit dans ſon enfance, pour dérober à ſes inſtituteurs la prodigalité de ſes largeſſes. » Mais ces mêmes » moyens, employés alors pas la crainte qui » veut fuir les contradicteurs, le ſeront dans » un âge plus mûr, par la modeſtie qui veut » échapper aux témoins.... «

Digitized by Google

Cependant la malignité ne ceſſoit de calomnier la ſage & ſublime obſcurité du dauphin ; les intrigans de la cour prétendoient que cet amour de la retraite n'étoit en lui qu'une ruſe de la médiocrité. Ils ſe demandoient dans leur mépris ſuperbe, ce que fait le dauphin ? » *Ce que fait le dauphin !* bas & lâches flat- » teurs qui rampez à la cour ! & vous vains » diſcoureurs qui languiſſez à la ville ! eh quoi ! » toute la vie doit-elle donc ſe paſſer en ſpec- » tacle ? N'eſt-il donc plus d'occupations ſans » mouvement, plus d'exiſtence ſans intrigue ?... » *Ce que fait le dauphin ?* Demandez le à tous » ces ſages qui l'environnent, interrogez tous » ces grands hommes qu'il raſſemble, pour » mettre à profit leurs lumieres, leur propo- » ſer ſes doutes : voyez-le devenir tour-à-tour » leur diſciple & leur admirateur, & quelque- » fois leur juge ; rapprocher, comparer les » mémoires qu'ils ont compoſés par ſes ordres ; » s'inſtruire ainſi, tantôt par leurs diſcours, » tantôt par leurs écrits, & redemander en- » ſuite à la nuit les heures que lui ont dé- » robé les entretiens du jour. *Ce que fait le* » *dauphin !* ingrats ! vous l'apprendrez quand » la mort vous l'aura ravi ; quand des écrits » touchans, reſtes immortels de lui-même, » vous auront rendu les confidens de ſes tra- » vaux, comme de ſes penſées : vous verrez » alors tous les projets de ſa grande ame ; » celui, &c. celui, &c. celui, &c..... Mais » en attendant qu'une auſſi grande perte vous » éclaire, pénétrez, ſi vous en êtes dignes,

» dans ſon ſanctuaire paiſible, & duſſiez-vous
» le profaner, contemplez y ce grand prince
» au milieu de ſes jeunes enfans, jettant dans
» leur ame encore flexible, les premieres ſe-
» mences de la vertu.... S'avouant comptable
» à la patrie de tout le bien qu'ils pourront
» faire un jour; cultivant ſur-tout cette tige
» naiſſante dont la France, *après lui*, doit re-
» cueillir les fruits; & puis oſez encore de-
» mander ce que fait le dauphin. «

Ce morceau eſt plein de mouvement & de vie. Nous ſommes fâchés de l'avoir affoibli en l'abrégeant; mais nous ne pouvions le citer en entier. Après cette tirade éloquente, marquée au coin du bon goût, ſuit une autre pleine de fineſſe & de graces, peut-être trop recherchées, où l'auteur caractériſe la retraite du dauphin. Il en diſtingue deux ſortes. L'une de caprice & d'humeur, où l'égoïſme ſe réfugie pour fuir des hommes qu'il n'a ni le courage de ſupporter, ni la volonté de ſervir : l'autre, où la modeſtie conduit, où le devoir appelle; qu'on ambitionne, moins pour fuir les hommes, que pour s'étudier ſoi-même : c'étoit celle à laquelle ſe livra le dauphin; elle ne pouvoit affoiblir ni le charme de ſon caractere, ni la bonté de ſon cœur. » Auſſi ſavoit-il allier les
» agrémens de l'eſprit avec l'auſtérité de la
» raiſon; porter par-tout la dignité, & non
» le poids de ſes penſées; & content de la
» ſociété, & ſatisfait de la ſolitude, poſſéder
» ainſi le grand art de vivre avec les autres
» autant qu'avec lui-même. «

Digitized by Google

Le premier caractere de la modeſtie, c'eſt la ſimplicité. Auſſi le dauphin ne cherche pas plus à en impoſer par ſa parure que par ſa vertu, & tous les dehors de ſa perſonne ſont populaires comme ſon ame.

Un prince de ce caractere, qui cherche plus à mériter l'eſtime qu'à en jouir, plus à ſervir les hommes qu'à les étonner, étoit incapable de ſacrifier ſes opinions, bien moins ſes devoirs, au deſir de la gloire. » Elle exiſtoit » déja, comme elle exiſte maintenant, cette » ſecte de beaux eſprits, qui ſe croyent nés » pour diſtribuer à leur gré les faveurs de la » Renommée. Vains diſcoureurs, qui *préten-* » *dent* ſuppléer les talens par les *prétentions*, & » le génie par l'audace; ſans ceſſe cabalant pour » leur réputation, ſans oublier de cabaler pour » leur fortune; ſans ceſſe s'agitant dans leurs in- » quiétudes toujours pénibles, dans leur am- » bition toujours trompée; tolérans dans leurs » principes, & implacables dans leur orgueil; ca- » lomniant toujours le mérite qui les offuſque, » ou celui qu'ils ne protegent pas; prôneurs » pour être prônés; & *du haut de la Dictature* » qu'ils ſe ſont arrogée eux-mêmes, jugeant » les lettres & les arts, les hommes & les ſie- » cles, avec un deſpotiſme qui n'a ceſſé d'ê- » tre révoltant qu'à force d'être ridicule «.

Pour acquérir une réputation brillante, le dauphin n'avoit qu'à louer leurs talens, ſans même adopter leurs principes, flatter l'écrivain, ſans approuver l'incrédule, & bientôt toutes les trompettes philoſophiques euſſent, d'un bout

de l'Europe à l'autre, fait retentir ſon éloge. Mais, heureux de ſa conſcience, il attendit le jugement des hommes comme la mort, ſans empreſſement & ſans crainte ; il ne daignoit pas même, différent en cela du duc de Bourgogne ſon ayeul, s'informer de ce qu'on diſoit de lui dans Paris.

Le nom du duc de Bourgogne prononcé, & les traits de reſſemblance qu'il avoit avec Louis Dauphin, ont paru à l'auteur des raiſons ſuffiſantes pour entreprendre un parallele aſſez étendu de ces deux Princes. Il ſe trouve dans ce morceau tant d'eſprit & de fineſſe que nous concevons qu'il en auroit dû coûter beaucoup à l'auteur, pour en faire le ſacrifice ; mais il a ſemé dans ce diſcours tant de beautés de ce genre, qu'il pouvoit, ſans regret, ſupprimer ce parallele, qui n'eſt qu'un hors-d'œuvre. Cependant, tandis qu'il eſt en train, l'orateur ſe détourne encore pour jetter quelques fleurs ſur la tombe du jeune duc de Bourgogne, fils du dauphin. » Puiſque j'ai rappellé ici une des » plus ſenſibles de nos pertes, il faut encore » que je m'adreſſe à toi, auguſte rejetton du hé» ros que je loue, &c. » Nous n'en voyons pas la néceſſité. C'étoit trop d'un premier écart ; mais le ſecond eſt entiérement déplacé, & d'autant plus que l'orateur ne peut plus rentrer dans ſon ſujet, & qu'après ces deux éloges étrangers, il ne ſe trouve aucune tranſition, pour ramener celui du dauphin.

Dans la ſeconde partie, où l'on remarquera des beautés encore plus fortes que dans la pre-

Digitized by Google

miere, & beaucoup moins de défauts, l'auteur ſe propoſe de montrer que la religion fut le principe de toutes les vertus du dauphin, ou du moins qu'elle ſeule fit éclore & mûrir celles dont la nature avoit mis le germe dans ſon cœur. L'orateur, afin de mieux faire ſentir le pouvoir & le triomphe de la religion, commence par tracer une peinture effrayante des imperfections du dauphin; car il faut peut-être, dit-il, des nuages à la vertu comme à l'aſtre du jour, pour briller d'un éclat plus vif: pour ſe connoître elle a peut-être beſoin de défauts, comme pour s'affermir elle a beſoin de l'infortune. » Une impétuoſité de caractere, qui ſem-
» ble faire craindre les grands orages des paſ-
» ſions; une ardeur d'imagination qui l'emporte
» toujours au-delà du but; une indolence pour
» le travail, à laquelle ſuccede une activité
» ſans objet; une inconſtance que rien ne
» fixe; une indocilité d'humeur qu'irrite toute
» contradiction; une fierté de caractere, utile
» quelquefois quand elle vient de l'ame, tou-
» jours dangereuſe quand elle vient du rang:
» tels ſont les premiers traits ſous leſquels le
» dauphin s'annonce. Déja ſont prêts de s'a-
» larmer les ſages qui veillent ſur lui; vains
» préſages des hommes! ſon cœur ne s'eſt en-
» core ouvert qu'aux impreſſions de la natu-
» re: attendons que la religion ſe ſoit emparée
» de ſon ame, & les obſtacles même ſe chan-
» geront en moyens; & ſa vague impétuoſité
» ſe tournera toute entiere en un travail uti-
» le; ſon ardeur d'imagination en une ſenſi-

» bilité tendre ; ſon impérieuſe fierté en un » ſentiment noble, qui deviendra la grandeur. » Déja l'heureuſe révolution s'opere ; la reli- » gion agit ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur. Les » premieres impreſſions s'effacent ; ſa violence » naturelle, il la réprime ; ſon inconſtance, il » la fixe ; ſon indocilité, il la dompte. L'hom- » me ainſi ſubjugué va nous montrer un chré- » tien ſublime. «

Ce fut la religion ſeule qui put lui faire ſupporter la perte, ſi ſenſible à un cœur tendre, qu'il avoit faite dans la perſonne de l'infante. Ce fut elle ſeule qui ouvrit encore ſon cœur, trop plein de ſa premiere épouſe, aux feux d'un nouvel amour auſſi chaſte, auſſi vif que le premier. Ce fut par ſa piété, que Marie de Saxe triompha de la juſte douleur du dauphin, qu'elle eut la gloire d'effacer, en la partageant par un effort ſublime de tendreſſe, ou plutôt de vertu. Ce fut encore la religion ſeule qui put eſſuyer les larmes ameres que lui arracha la mort prématurée de ſon aimable duc de Bourgogne.

Où avoit-il pu encore puiſer, ailleurs que dans le ſein de la religion, & aux pieds des autels, ce courage héroïque qu'il fit paroître dans ce jour déſaſtreux, où l'attentat d'un exécrable parricide avoit plongé la France, & ſur-tout l'héritier d'un trône qui faiſoit l'objet de ſes alarmes, dans un accablement qui lui faiſoit croire *qu'il étoit dans l'horreur d'un ſonge.*

» Rappellerai-je encor ici la tragique aven- » ture & cette chaſſe trop malheureuſe qui de-

» voit lui coûter tant de larmes? Peindrai-je
» la déſolation & la douleur inépuiſable de
» cette ame ſenſible? Comme il ſe précipite
» ſur la victime infortunée d'un coup invo-
» lontaire! comme il l'arroſe de ſes pleurs &
» lui prodigue les ſoins les plus touchans! Eſt-
» ce ſon écuyer? eſt-ce ſon fils? il le confie
» aux plus habiles maîtres; il s'informe de ſon
» état de moment en moment; les témoignages
» étrangers ne lui ſuffiſent pas, il s'agit de la
» vie d'un homme; l'intérêt eſt trop grand,
» il ne s'en rapportera qu'à lui-même. Qu'on
» ne lui diſe point que ſa main ſeule a été cou-
» pable, qu'il ne doit point expier comme un
» crime, ce qui n'eſt qu'un malheur; vains
» diſcours! ils calmeroient une ame ordinaire.
» La ſienne eſt trop profondément bleſſée.
» L'ombre ſanglante du malheureux Chambord
» le pourſuit ſans relâche, elle l'obſédera juſ-
» qu'au bord de la tombe. Il écrit à la veu-
» ve, il adopte le fils : il comble de bienfaits
» la famille. Tant de réparations n'ont point
» ſuffi à ſa douleur. Il ne croit point qu'on
» puiſſe racheter le ſang humain avec de l'or,
» & qu'on répare un auſſi grand malheur par
» des graces. Il faut à ſa vertu une plus no-
» ble expiation, la ſeule qui puiſſe coûter à
» un prince, la ſeule digne d'un chrétien, celle
» des ſacrifices. Il ſe l'interdit pour toujours,
» ce plaiſir innocent, qui a pu devenir ſi fu-
» neſte..... L'héritier de la monarchie fran-
» çoiſe crut s'acquitter à peine envers l'huma-
» nité, en payant la perte d'un homme de

» toutes ſes larmes, en expiant le crime du » haſard par le ſacrifice de ſes plaiſirs, & par » un déſeſpoir auſſi long que ſa vie, &c.

Quelle chaleur, quelle rapidité de ſtyle! Point de bel eſprit; point de grands mots; tout eſt en ſentiment; c'eſt l'éloquence du cœur. Cette interrogation, *eſt-ce ſon écuyer? Eſt-ce ſon fils?* eſt ſublime.

Si la religion ſoutint le dauphin dans ſes revers, elle le dirigea auſſi dans ſes attachemens. Jamais il ne connut d'autres amis que les hommes vertueux. Par une loi nouvelle, le courtiſan le plus ſincere, fut toujours le plus en crédit. Pour obtenir ſa confiance & fixer ſes faveurs, il falloit, non pas flatter ſes foibleſſes, mais oſer les lui reprocher. On a vu des hommes qui ne devoient leur élévation, qu'au courage avec lequel ils avoient combattu les ſentimens du dauphin; on n'en citera pas qui ſe ſoient élevés par le ſacrifice de leurs opinions. Le beau ſpectacle que celui d'un prince offrant chaque jour à l'éternel une priere qu'il a compoſée lui-même, non pour un flatteur qui l'encenſe, mais pour un cenſeur ſévere qui le reprend! Si l'on peut en concevoir un plus touchant, c'eſt celui qu'offroit la ſociété intime du dauphin avec ſes auguſtes ſœurs. » Là, ſe formoit un aſyle inac- » ceſſible au torrent de la corruption. On y » parloit de principes dans des jours d'impiété, » de projets utiles dans un ſiecle de décadence. » La triſte vérité dont le courage étoit en- » chaîné par le reſpect, venoit s'y conſoler

» dans le ſein des vertûs ; « & qui ſait ſi ce n'eſt point à cette aſſociation, à cette ligue ſainte » que la religion doit ce grand & rare » triomphe d'une victime auguſte que l'Europe » étonnée a vu ſe dépouiller des lys éclatans » des Bourbons, pour embraſſer les ſaintes ri- » gueurs de la croix ? «

Il ne nous eſt pas poſſible d'entrer dans tous les détails ſur la piété du dauphin. L'orateur enviſage la religion, comme l'enviſageoit ſon héros, en grand & ſous ſon vrai point de vue ; il en peint les ſentimens ſublimes, & les heureux fruits par un éloquent commentaire des propres expreſſions du dauphin qui lui ſervent comme de texte. Il démêle avec lui les devoirs eſſentiels de la religion d'avec les pratiques minutieuſes de la ſuperſtition, la noble fermeté du chrétien d'avec les fureurs du fanatiſme ; il fixe avec une exacte préciſion les limites ſacrées des deux puiſſances, & fait voir que le dauphin, dans une ſainte impartialité, étoit auſſi réſolu à réprimer les entrepriſes téméraires de l'autorité ſacerdotale, ſi jamais elles ſe renouvelloient, qu'à la venger des attentats trop communs de la licence & de l'impiété.

Mais ſi la religion avoit formé dans le dauphin un enfant ſoumis à l'Egliſe, elle préparoit auſſi dans ſa perſonne au peuple le pere le plus tendre. » C'eſt ici, s'écrie l'orateur, que je » crois entendre le dauphin s'adreſſer à la re- » ligion, & lui dire dans une tendre effuſion » de ſon ame : divine religion, viens, uniſſons- » nous enſemble pour concourir un jour au

» bonheur de l'empire auquel m'appelle ma
» naiſſance. Que pourrois-je ſans toi ? La phi-
» loſophie ne me donnera que d'inutiles raiſon-
» neurs ; l'honneur humain que des hypocrites ;
» la politique, que des courtiſans ; mes récom-
» penſes que des flatteurs ; mes châtimens,
» que des eſclaves ; toi ſeule peux me donner
» des ſujets. Par mes bienfaits, j'enchaînerai
» leurs cœurs ; par tes leçons ſublimes, tu les
» épureras ; par mes ſoins, je contiendrai les
» vices ; par ta force divine, tu feras germer
» les vertus ; j'encouragerai les arts, tu for-
» meras les mœurs ; je ferai reſpecter la juſ-
» tice, tu en inſpireras l'amour ; tu parleras
» quand les loix ſe tairont ; & ſi jamais l'oubli
» des ſaints devoirs, ſi l'ivreſſe de la puiſſance
» pouvoit m'égarer moi-même, alors, tonne
» du haut des cieux, remplis mon ame d'un
» effroi ſalutaire, rappelle-moi à mes ſermens ;
» & que traîné devant ton tribunal, je reconnoiſſe
» qu'en toi ſeul les princes ont un juge & les
» peuples un vengeur. «

Voilà ſans contredit un des morceaux les plus éloquens qu'on nous ait donnés depuis long-tems, & qui ne ſeroit pas déſavoué par les plus célebres orateurs. Le trait qui le termine, cette eſpece d'invocation que le dauphin adreſſe à la religion, contre lui-même, ſi jamais il oublie ſes devoirs, ce trait eſt ſublime & digne de Boſſuet.

Toute la vie du Dauphin fut réglée par les principes de la religion ; Dieu, ſuivant la belle penſée de l'orateur, étoit dans l'ame de Louis ce qu'il eſt dans l'univers ; communiquant à

Digitized by Google

tout le mouvement, dirigeant tout par l'impreſſion de ſa main ſouveraine. Mais c'eſt ſur-tout à ſa mort qu'on reconnoît l'empire & la main du tout-puiſſant.

Quel ſpectacle que celui d'une jeune prince, qui, à la fleur de ſon âge, voit diſparoître un trône brillant pour faire place à un cercueil; qui voit, ſans ſe troubler, venir à pas lents la mort, prête à le dévorer; qui, au milieu des plus cruelles douleurs, conſerve une paix, une gaieté inaltérables; qui n'eſt occupé que de la douleur des autres, & des moyens de les conſoler; qui refuſe de mêler ſes prieres à celles de la France, qui vouloit faire une ſainte violence au ciel pour la conſervation d'un prince ſi cher; qui, à l'agonie même, conſerve aſſez de préſence d'eſprit pour redreſſer le pontife que la douleur égare.

Juſqu'ici nous n'avons guere eu que des éloges à donner, nous avons fait connoître les beaux endroits de l'ouvrage; non pas tous, il eſt vrai, ils ſont en trop grand nombre; mais autant qu'on le peut dans un extrait. Les talens de l'orateur inſpirent trop d'intérêt pour qu'on ne ſe faſſe pas un devoir de lui indiquer les défauts dont il doit ſe corriger pour atteindre à la perfection.

D'abord il a un goût décidé pour l'anthiteſe, une des figures dont il eſt le plus aiſé d'abuſer. Elles ſont ſemées dans cet éloge avec une profuſion qui étonne, ce cliquetis continuel de mots & d'idées qui ſe choquent ſans ceſſe, étourdit le lecteur, en même tems qu'il

eſt ébloui par ces feux follets, ces éclairs continuels qui fatiguent la vue, & ne laiſſent dans l'ame aucune ſenſation vive & profonde. On remarquera ce défaut dans un portrait du ſiecle de la philoſophie, d'ailleurs plein d'eſprit & de vérité.

Le dauphin, dit-il, » voyoit ſe préparer la » fatale révolution. L'invaſion des impies plus » redoutable encore que celle des barbares; & » à ſa ſuite, l'eſprit de la nation qui s'altere » & *qui baiſſe ;* la France languiſſante dans une » conſomption interne, dont peut-être elle ne ſe » relevera plus; un aſſemblage monſtrueux de » luxe extrême & d'extrême miſere; de graves bagatelles & de frivolités profondes; un » mêlange inoui de toutes les horreurs avec » toutes les graces, de tous les crimes avec » tous les agrémens; tous les excès commis au » nom de la raiſon, tous les écarts au nom » du génie. La dégradation des ames entraînant » celle des eſprits. Des talens ſans élévation, » des caracteres ſans énergie : plus rien de ſûr » dans les principes, plus rien de grand dans » les paſſions. Des ſyſtêmes à la place des vertus, des problêmes au lieu de devoirs : de » grands mouvemens pour de petits objets, » de grandes récompenſes pour de petits travaux, de grandes réputations pour de petits » ſuccès; & plus que tout cela encore, l'ou» bli de toute vérité, mille fois plus funeſte » que l'irréligion déclarée, & la fatale indif» férence qui, mettant fin à toutes les diſputes, » mettra bientôt le comble à toutes les erreurs,

Digitized by Google

Ces petites oppoſitions compaſſées, ces petites phraſes ſymmétriſées, alignées, tirées pour ainſi dire au cordeau, ne ſont point du grand genre de l'éloquence. On ne peut aſſez exhorter l'auteur à fuir ces ornemens frivoles; il a toute la chaleur & le ſentiment néceſſaires à l'orateur; il ne lui manque que de ſe former un ſtyle plus arrondi, plus périodique, moins haché.

On peut cependant encore lui reprocher quelquefois de trop tourmenter ſa penſée, de trop ſubtiliſer; c'eſt une ſuite inévitable de la paſſion de l'antitheſe. On remarquera ſenſiblement ce défaut, ſur-tout dans la phraſe ſuivante où l'orateur parle de la modeſtie du dauphin. » Ce » n'eſt point cette circonſpection affectée qui » n'eſt pas loin du dédain, ni cette prudence » orgueilleuſe qui ſe méfie bien plus des au» tres que d'elle-même : ici le dauphin ne ſe » montre point, il ne ſe cache point; *ſa rete*» *nue n'eſt point la réſerve*, & ſon ſilence eſt » d'autant plus modeſte, qu'il n'a pas même » la prétention de vouloir être impénétrable. « Et plus bas, » je n'ai rien fait, dit-il, & cet » aveu eſt *ſi ſenti*, il croit ſi peu à ſes vertus, » que ſa ſincérité lui ôte même le *pénible em*» *barras d'être modeſte*. « Tout cela eſt recherché, un peu obſcur; on en eſt d'autant plus fâché, que M. l'abbé Boulogne ne peut que gagner à ſe faire bien entendre. Nous voudrions qu'il ſe connût aſſez pour s'épargner *le pénible embarras* de courir après l'eſprit.

Nous conſeillons auſſi à l'orateur de ne ja-

mais employer des expreſſions telles que celles-ci : *Un ſage qui n'aſpira jamais à n'être que lui-même.... Un héros qui, par ſa modeſtie, s'éleva au-deſſus de ſes propres vertus....* Comment s'élever au-deſſus de ſes vertus ? Quel ſens cela préſente-t-il ? Qu'eſt-ce encore que ſe *réfugier dans l'oubli ?* Qu'eſt-ce que *mettre dans ſa raiſon la même hauteur que dans ſa naiſſance?* Mettre de la hauteur dans ſa raiſon ! & ſurtout en mettre dans ſa naiſſance ! pourquoi cette démangeaiſon de retourner la même penſée de pluſieurs façons pour l'embrouiller ? l'auteur avoit dit déja *qu'il n'eſt que trop ordinaire aux princes de chercher à dominer par leurs opinions comme par leur pouvoir, de vouloir joindre la ſupériorité des lumieres à celles du rang, ſubjuguer l'admiration comme ils commandent le reſpect.* N'étoit-ce donc pas aſſez ? La penſée n'étoit-elle pas ſuffiſamment développée ? Il falloit s'en tenir-là, & ne pas défigurer une belle penſée, en voulant l'étendre & la reproduire ſous pluſieurs formes différentes.

Croira-t-on que ce ſoit *l'antiquité qui ait rendu familieres au dauphin les plus belles productions de la littérature ?* Non. Pour nous, nous penſons que c'eſt l'étude ; l'antiquité n'a fait que lui préſenter ces productions, qu'il s'eſt rendues familieres par une étude conſtante.

Ailleurs, *ſuivons le dauphin à travers tous les voiles dont ſa modeſtie l'enveloppe.* On découvre à travers les voiles, mais on ne ſuit pas. *Prince à jamais* REGRETTÉ PAR *tout le bien qu'il a fait.* Il falloit, digne d'être à jamais regretté,

Digitized by Google

où qui ſera éternellement regretté pour tout le bien qu'il a fait.

On oublia long-tems ces grands devoirs qui rempliſſoient ſes journées. L'orateur confond ici les devoirs avec l'accompliſſement des devoirs. La même faute dépare encore un très beau morceau, où l'auteur parle de cette ſucceſſion non » interrompue *de devoirs* qui s'enchaînoient les » uns aux autres, & de toute la vie du dauphin ne firent qu'une vertu; de ce travail » aſſidu, image de celui de Dieu, toujours » fécond ſous l'apparence du repos. «

Ailleurs on nous dit *que les diſtinctions éclatantes*, auxquelles le dauphin eſt condamné dans les jours de repréſentation, *alterent SI PEU ſa ſimplicité naturelle, qu'elles deviennent les ornemens de ſa vertu, & la parure de ſa modeſtie.*

Cette phraſe ne s'entend pas. *Si peu* annonce une oppoſition; & aſſurément de ce que les diſtinctions deviennent les ornemens & la parure du dauphin, on n'en conclura pas qu'elles n'alterent point ſa ſimplicité. Ces idées ne ſont point liées. » Plus ſoigneux de *travailler à ſa* » *vertu* qu'à ſa *réputation*, il n'ignore pourtant » pas les grands avantages que ſa réputation » peut procurer à ſa vertu. « Antitheſe meſquine. *Travailler à ſa vertu*, expreſſion recherchée.

» Il ſait qu'une trop grande inſenſibilité à » l'opinion publique, *ſouvent*, en conduiſant » les ſimples citoyens à l'indolence, entraîne » *toujours* les rois à l'aviliſſement. « Conſtruc-

tion vicieuſe ; de plus, quoi qu'on diſe *être inſenſible à l'opinion*, on ne dira pas avoir de l'*inſenſibilité à l'opinion*, mais *pour* l'opinion.

Toutes ces fautes ne ſont, comme on voit, que des minuties ; mais on n'en pourra guere reprocher d'autres à l'orateur. Peut-être cependant trouvera-t-on plus graves celles qu'on remarque dans ſon exorde, qui eſt extrêmement entortillé. » Il eſt, dit-il, une gloire.... que » la fortune ne peut donner, *ſupérieure à la loi* » *des temps*, *inacceſſible aux illuſions* de l'amour-» propre .... d'autant moins équivoque, qu'é-» tant toute dans l'ame ; elle n'emprunte rien » de l'opinion.... Plus ce genre d'élévation » *exclut tout éclat étranger*, *moins auſſi frappe-*» *t-il le vulgaire.* «

Qu'eſt-ce qu'une gloire *qui eſt toute dans l'ame?* La gloire eſt quelque choſe d'extérieur, c'eſt un hommage public rendu aux talens ou aux vertus. Auſſi l'orateur, qui ne ſait trop ce qu'il doit entendre par cette *gloire*, dit-il, quatre lignes plus bas, *que celui qui ſe contente de vivre ſans remords*, *vit ordinairement* SANS GLOIRE ; & ſi ce genre d'élévation *exclut tout éclat* étranger, *s'il eſt tout dans l'ame*, il ne doit pas en effet *frapper le vulgaire*, & ce n'étoit pas la peine de les tant gourmander, parce qu'il ne rend pas hommage à une gloire intérieure & inviſible ; il ne peut voir ce qui ſe paſſe dans l'ame. On ne ſait ce que l'orateur a voulu dire par une gloire *ſupérieure à la loi des temps.*

Nous le répétons avec plaiſir, ce ne ſont

ici que des taches légeres qu'il étoit facile de faire diſparoître, & qui n'empêcheront pas que M. l'abbé Boulogne ne puiſſe être mis un jour au rang de nos célebres orateurs, s'il veut ſe défier de l'intempérance de ſon eſprit, moins rechercher les antitheſes, moins tourmenter ſes penſées. Il nous donne des eſpérances d'autant plus belles, que c'eſt ici ſon premier eſſai, qui eſt preſqu'un coup de maître. Son ouvrage étoit digne de la palme qu'il a obtenue. Il falloit une ame élevée, vertueuſe, pour peindre celle du dauphin, & ſon panégyriſte a atteint la hauteur de ſon ſujet. Son diſcours eſt plein de beautés mâles, de cette éloquence du cœur qui attache, entraîne & empêche de s'arrêter à quelques négligences de ſtyle, à quelques conſtructions rudes, *cliquetantes*, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, mais qui ſont aſſez rares.

(*Journal de* MONSIEUR ; *journal de* Paris ; *journal encyclopédique* ; *journal de littérature, des ſciences & des arts* ; *Affiches & annonces* de Paris.)

A ſelection of hebrew poems tranſlated, &c. *Choix de poéſies traduites de l'hébreu en anglois ; par* JEAN FARRER. *In-4to.* A Londres, chez Evans. 1780.

LA poéſie ſacrée eſt un genre dans lequel les verſificateurs anglois ont peu réuſſi, & après les vains efforts que la plupart d'entr'eux ont faits pour traduire ou pour imiter d'une maniere digne de l'original, les endroits de la Bible qui pouvoient fournir matiere à de beaux vers, on doit être ſurpris de voir un nouvel athlete ſe préſenter dans cette carriere épineuſe.

L'art des vers appliqué aux objets de dévotion, n'a guere produit chez les Anglois que des ouvrages médiocres, dont la lecture, bien loin d'édifier, n'inſpire que l'ennui & le dégoût ; & ce qu'on chercheroit inutilement dans ces ouvrages, on ne le trouvera certainement pas dans ce recueil de poéſies que nous venons d'annoncer. Les livres ſaints offrent par-tout des beautés d'un genre ſi ſublime, qu'il ſera toujours impoſſible à un écrivain, quelque talent qu'on lui ſuppoſe, de les égaler, encore moins de les ſurpaſſer. Se propoſe-t-il d'imiter de la maniere la plus fidelle ſon original, ſans le perdre de vue, alors il eſt obligé ſans ceſſe de lutter contre le génie de ſa propre langue,

Digitized by Google

& il ne réſulte de ſon travail qu'une copie aride & ſans couleur; s'il veut ſe délivrer de cette contrainte & donner l'eſſor à ſa propre imagination, il s'expoſe au danger d'ôter aux objets qu'il imite, leurs graces naturelles, pour les déguiſer par mille ornemens factices. C'eſt ce ſecond défaut dans lequel eſt tombé M. Farrer; il a fait ſubir des métamorphoſes ſi étranges aux endroits du pſalmiſte & des prophetes qu'il a traduits, qu'on a bien de la peine à reconnoître dans ſa copie les traits de ſes modeles. Pour prouver à nos lecteurs combien cette critique eſt fondée, nous allons tranſcrire la ſeconde des pieces du recueil, en y joignant la traduction. Cette piece eſt une paraphraſe de l'élégie compoſée par David ſur la mort de Saül & de Jonathas:

» *On yonder hills that kiſs the ſky*
The flower of Iſrael droops her head;
Her ſweets are loſt, her beauties die,
And all her vernal charms are fled.
On yonder hills that kiſs the ſky
Pathetic lute, with ſorrow ſwell,
In battle ſlain the heroes lie:
O Jacob, how thy mighty fell! «

» Sur ces montagnes qui baiſent le ciel, la » fleur d'Iſraël penche ſa tête flétrie; ſon par- » fum eſt exhalé, ſes couleurs ſont ternies, » elle a perdu tous ſes charmes printanniers. » Sur ces montagnes qui baiſent le ciel, la lyre » plaintive fait entendre les accens de la dou- » leur; les héros giſſent étendus ſur le champ

» de bataille : ô Jacob, comme tes puiſſans » ſont-ils tombés ! «

» *Forbear, O Fame, with haughty ſtrains*
In Gath to tell the gloomy tale :
Forbear on Aſcalonia's plains
To bid the fatal theme prevail ;
Leſt Paleſtina's maids rejoice,
And ſtrike the gay thriumphal shell :
Leſt heathen maids with choral voice
Sing loudly how the mighty fell. «

» O Rénommée, ne vas pas d'une voix » triomphante annoncer dans Geth cette triſte » nouvelle ; ne vas pas divulguer cette fatale » cataſtrophe dans les plaines d'Aſcalon, de » peur que les filles de la Paleſtine ne ſe ré- » jouiſſent & ne faſſent réſonner les inſtrumens » dont le bruit eſt le ſignal de la victoire ; de » peur que les filles des idolâtres, ſe réuniſ- » ſant en chœur, ne chantent à haute voix » comment les puiſſans ſont tombés. «

» *No more, ye hills, may genial dews*
Your ſoil with liberal bounty crown ;
No more may heaven its boons diffuſe,
And shower the ripe oblation down :
For there the joys of Iſrael fled ;
Your crimſon rills proclaim too well ;
For there the chiefs and heroes bled,
Th' anointed king, the mighty fell. «

» O montagnes ! puiſſent les fertiles roſées » ne plus répandre l'abondance ſur votre ſol, » puiſſe le ciel ne verſer jamais ſes dons ſur » vous, & y faire mûrir par ſes pluies les

Digitized by Google

» moiſſons dont on lui offre les prémices. Car » c'eſt-là que s'eſt perdue la joie d'Iſraël; vos » ruiſſeaux teints de ſang ne l'annoncent que » trop. C'eſt-là que les chefs & les héros ont » été percés de coups, c'eſt là que l'oint du Sei- » gneur & les puiſſans ſont tombés. «

» *With valour heaved the prince's breaſt;*
An arm of fate the monarch rear'd;
They ſmil'd, and Iſrael's ſons were bleſt;
They frown'd, and all Philiſtia fear'd.
As eagles fleet, as lions keen,
They glow'd the martial ſoul to quell;
The bow was bent, the ſword was ſeen,
The warrior bled, the mighty fell. «

» Le courage animoit le cœur du prince, » le bras du monarque étoit terrible comme » celui de la mort. Ils ſourioient, & les enfans » d'Iſraël étoient heureux; ils prenoient un » front ſévere, & tous les Philiſtins trem- » bloient. Rapides comme des aigles, impé- » tueux comme des lions, ils brûloient du » deſir d'appaiſer leur ardeur pour les com- » bats. L'arc étoit bandé, on voyoit briller le » glaive, le ſang des guerriers couloit, les » puiſſans tomboient. «

» *When Peace her downy wing diſplaid,*
And plenty crown'd the joyful year,
In all their mein the graces play'd,
And all their words were kind and dear.
Their virtues bleſt a laughing land;
With joy, ye ſons of Iſrael, tell:
O tell with tears, how hand in hand,
The royal pair, the mighty fell. «

Digitized by Google

» Quand la Paix déployoit ſes aîles légeres, » & que l'abondance couronnoit l'année, tous » les traits de leurs viſages devenoient gra- » cieux, & leur paroles étoient douces & ché- » ries. Leurs vertus faiſoient le bonheur d'un » pays charmant; dites le dans votre joie, ô » enfans d'Iſraël! mais plutôt dites en verſant » des larmes, comment les deux princes, com- » ment les puiſſans ſont tombés. «

» *O now, ye maids of Iſrael, ſing*
The ſweet, the ſad, the tender lay;
Bewail your lord, bewail your king,
And weep your pearly eyes away:
Who bade you ſcarlet robes to wear,
Who gave your charms the winning ſpell,
Who clad in gold --- my lute, forbear!
On yonder heights the mighty fell. «

» Maintenant, ô filles d'Iſraël, faites enten- » dre vos doux & triſtes accens; pleurez » votre maître, pleurez votre roi, & que les » perles de vos yeux ſe fondent en larmes. C'eſt » lui qui vous diſoit de porter des vêtemens » d'écarlate, qui donnoit à vos charmes leur » magie ſéduiſante, qui vous couvroit d'or — » Ceſſe, ô ma lyre! Sur le ſommet de ces mon- » tagnes les puiſſans ſont tombés. «

» *And, oh my ſecond ſelf, my friend,*
For thee mine eyes with ſorrow flow:
To mournful lays, dear ſhade, attend,
And hear me touch the lute of woe.
Sweet was thy ſoul, thy love ſupreme
Did every female love excel.

In

In vain I wake the pleasing theme;
On yonder heights the mighty fell.«

» Et toi, ô mon ami, second moi-même; » mes yeux versent des larmes ameres sur ton » sort. Ombre chérie, écoute mes chants plaintifs, écoute-moi toucher la lyre de douleur. Ton ame étoit douce, ton amour surpassoit même l'amour des femmes. C'est en » vain que je réveille en moi ces charmantes » idées; les puissants sont tombés sur le sommet de ces montagnes. «

Comparons maintenant aux vers de l'auteur, le texte même de la Bible, & admirons le pathétique qui regne dans l'élégie suivante.

» *L'élite d'Israël a été tuée sur tes montagnes; comment les puissans sont-ils tombés?*

» *N'annoncez point cette nouvelle dans Geth, ne la publiez pas dans les places publiques d'Ascalon: de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en triomphent de joie.*

» *Montagnes de Gelboé, que la rosée & la pluie ne tombent jamais sur vous; qu'il n'y ait point sur tes côteaux de champs dont on offre les prémices. Parce que c'est-là qu'a été jetté Saül, le bouclier des forts, comme s'il n'eût pas été sacré de l'huile sainte.*

» *Jamais la fleche de Jonathas, toujours teinte du sang des morts, du carnage des plus vaillans, n'étoit retournée en arriere; jamais l'épée de Saül n'avoit été tirée en vain.*

» *Saül & Jonathas, si aimables durant leur*

vie & d'un air ſi majeſtueux, ſont demeurés inſéparables dans la mort même ; ils étoient plus rapides que les aigles, plus courageux que les lions.

» *Filles d'Iſraël, pleurez ſur Saül qui vous revêtoit d'écarlate parmi la pompe & les délices, & qui vous donnoit des ornemens d'or pour vous parer.*

» *Comment les forts ſont-ils tombés dans le combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué ſur tes hauts lieux ?*

» *Ta mort me pénetre de douleur, Jonathas, mon frere, le plus beau des princes ; ton amour pour moi étoit extrême, il ſurpaſſoit l'amour des femmes.*

» *Comment les forts ſont-ils tombés ? Comment les inſtrumens de la guerre ont-ils été anéantis ?*

On ne peut lire cette admirable élégie telle qu'elle eſt dans la verſion ordinaire, ſans voir au premier coup-d'œil combien la paraphraſe rimée de l'auteur Anglois lui eſt inférieure. Comparons ces expreſſions claires & ſimples: *L'élite d'Iſraël a été tuée ſur tes montagnes*, avec *la fleur qui penche ſa tête flétrie ſur les montagnes qui baiſent le ciel ; les filles des incirconcis qui triomphent de joie*, avec *les filles de la Paleſtine qui font réſonner des inſtrumens, dont le bruit eſt le ſignal de la victoire.* Comparons ce que l'écriture dit de Saül & de Jonathas: *ils étoient aimables pendant leur vie*, avec ces expreſſions de M. Farrer, *leurs paroles étoient douces & chéries*, & diſons que M. Farrer étoit peu pénétré des beautés de l'original quand il a écrit de pareilles phraſes. David dit : *Filles d'Iſraël, pleurez ſur Saül ;* M. Farrer qui croit que cela ne ſuffit

pas, veut que *leurs yeux de perles se fondent en larmes*, non, comme le dit l'écriture, *parce que Saül les revêtoit d'écarlate*, mais *parce qu'il leur disoit de porter des vêtemens d'écarlate, & qu'il donnoit à leurs charmes toute leur magie séduisante.* Qui ne sent pas que le traducteur, avec tout son clinquant poétique, détruit toute l'énergie & la simplicité de l'original?

Il seroit facile à la critique de s'exercer sur le plus grand nombre des poésies de M. Farrer; mais nous croyons celle que nous venons de citer, suffisante pour faire voir qu'il a plutôt travesti que traduit l'écriture sainte.

Cependant, quoique nous ne puissions approuver le plan ni l'exécution de cet ouvrage, l'équité nous oblige d'avouer qu'on y rencontre quelques morceaux qui ne sont pas sans mérite; nous en donnerons pour preuve les deux stances suivantes, imitées du 60e. chapitre d'Isaïe.

» *Arise, O sun; from yonder eastern bower*
Dispel the darkness and the clouds of night,
On Salem's head the tide of glory shower;
Arise, O God, in full perfection bright.
Imperial Salem, cast thine eyes around;
Thy joyful children from afar advance;
The songs of nations through thy halls resound,
And alien princes through thy palace dance:
The sons of Sheba gold and incense bring,
And hail with vocal joy thy Saviour and thy King. «

» Leve-toi, ô soleil; de ta demeure orien-
» tale, dissipe les nuages & les ténebres de

» la nuit, & répands les rayons de ta gloire
» ſur la tête de Solyme; leve-toi, ô Dieu,
» revêtu de toute ta ſplendeur royale. Soly-
» me, jette les yeux autour de toi; des ex-
» trêmités de la terre, tes enfans accourent
» avec joie dans ton ſein; les chants des na-
» tions retentiſſent dans tes murs, & les prin-
» ces étrangers célebrent des fêtes dans tes pa-
» lais. Les enfans de Saba t'apportent en tri-
» but l'or & l'encens, & chantent avec allé-
» greſſe ton ſauveur & ton roi. «

» *The ſons of Kedar at thy shrine attend*
With pure oblations from the bleating fold;
The ſons of Ocean at thine altar bend;
The ships of Tarshish offer piles of gold.
The ſtranger kingdoms shall rebuild thy wall;
Thy proud oppreſſors bow the ſervile knee;
Thy late deſpiſers at thy feet shall fall,
And vaſſal tyrants reverence thy decree:
The diſtant nations shall thy voice adore,
And all that ſcorn thy name shall fall for evermore. « (*)

(*) Cette ſtance & la précédente rappellent ces beaux vers de Racine :

Jeruſalem renaît plus touchante & plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en ſon ſein elle n'a point portés?
Leve, Jeruſalem, leve ta tête altiere.
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi proſternés
De tes pieds baiſent la pouſſiere,
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiere.

Athalie, acte 3e. ſcene 7e.

Digitized by Google

» Les enfans de Cédar assiegent tes temples » pour y offrir les prémices de leurs agneaux; » les fils de l'Océan se prosternent devant tes » autels, & les vaisseaux de Tarsis t'appor- » tent des monceaux d'or. Tu verras les rois » étrangers relever tes remparts, tes fiers » oppresseurs courber leurs genoux devant toi, » ceux qui te dédaignoient tomber à tes pieds, » & tes tyrans soumis respecter tes décrets. » Les peuples les plus éloignés adoreront ta » voix, & ceux qui mépriſent ton nom, se- » ront anéantis pour toujours. «

Si l'on en juge par ces vers & par deux ou trois autres pieces du recueil qui donnent une idée assez favorable de l'auteur, il paroît qu'il entend assez bien l'art des vers pour se faire une certaine réputation en ce genre, s'il veut exercer sa muse sur d'autres sujets. La littérature profane offre au génie, à l'imagination & à la science, un champ assez vaste, sans qu'il soit besoin de cultiver une terre sacrée. Au reste, avec quelque sévérité que les lecteurs de M. Farrer puissent juger son ouvrage, il trouvera toujours à se consoler en songeant qu'avant lui, plusieurs poëtes célebres n'ont pas joui d'un plus grand succès dans la carriere où il s'est engagé.

(*Monthly review; Critical review.*)

Digitized by Google

Lettres édifiantes & curieuſes des miſſions étrangeres. Nouvelle édition. Tome 4e. Mémoires du Levant. A Paris, chez Mérigot le jeune, libraire, quai des Auguſtins. 1 vol. *in-12.* de 496 pages. 1781.

Les livraiſons de cet ouvrage curieux ſe ſuccedent avec beaucoup de rapidité ; le 4e., le 5e. & le 6e. volume, qui forment la ſeconde, viennent de paroître ; la ſuite ne tardera pas. Nous continuerons à rendre compte ſucceſſivement de chaque volume, lorſque les matieres qu'il contiendra, nous paroîtront aſſez piquantes pour mériter un extrait particulier. Le 4e., que nous avons ſous les yeux, eſt peut-être un des plus curieux. Le premier article qu'il nous offre, eſt un journal du voyage du P. Monnier d'Erzerom à Trébiſonde. Il contient des détails intéreſſans ſur pluſieurs parties peu connues de la Perſe. Le miſſionnaire, qui ne néglige aucune occaſion de remplir les fonctions de ſon miniſtere, ne perd pas non plus celles qui ſe préſentent de nous donner des connoiſſances de la topographie & de l'hiſtoire naturelle des pays qu'il parcourt.

La deſcription de Gumichkané n'eſt pas ſans intérêt. Cette ville eſt bâtie à mi-côte d'une montagne haute & ſtérile ; les maiſons ſont rangées en amphithéatre, & à différens étages,

Digitized by Google

regardant toutes le nord. Lorſqu'à la fin du jour elles ſont éclairées par les chandelles ou les lampes qu'on y allume, elles font l'illumination la plus agréable. Les Grecs y ont 600 maiſons & 7 égliſes; les Turcs, 400 maiſons & deux moſquées. Nul peuple ne ſe ſeroit aviſé d'habiter un lieu auſſi ſauvage & auſſi mal ſitué, s'il n'y avoit été conduit par l'eſpoir de s'enrichir en fouillant les mines de différens métaux que cette haute montagne & celles qui l'avoiſinent recelent dans leur ſein. La miniere, dit le P. Monnier, eſt une pierre noirâtre & friable, laquelle, réduite en poudre, & mêlée de litharge, ſe met au fourneau. Tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent & de plomb, deſcend au fond du fourneau, & ſe confond en une ſeule maſſe. Pour faire la ſéparation des métaux, on remet cette maſſe dans le fourneau au feu de réverbere. Le plomb eſt le premier qui ſe détache. L'or & l'argent, jettés enſuite dans l'eau froide, ſe détachent l'un de l'autre. Chaque fourneau rend par ſemaine 200 dragmes d'argent & 30 d'or. Outre ces riches métaux, les mines fourniſſent une quantité immenſe de cuivre & de plomb. Les Grecs ſont les entrepreneurs de ce travail; ils en font les avances, qui doivent être grandes : car il faut qu'ils entretiennent au moins 50 fourneaux pendant 5 mois de l'année. Le droit du ſouverain eſt de 150 bourſes par an; & l'officier chargé de le lever en tire à-peu-près autant pour ſon profit.

Le mémoire du P. Fleuriau ſur la province de Sirvan ſuit immédiatement ce journal. (*) On y a, comme à ſouhait, ſelon lui, le beau tems, la pluie & la neige, de maniere que, ſi toutes les années ne ſont pas également abondantes, il n'en eſt point qui ſoit abſolument ſtérile. La terre eſt ſi bonne qu'on n'a pas beſoin d'engrais. On la laiſſe ſeulement repoſer un an ou deux. On lui donne la premiere façon au printems. La charrue eſt toujours attelée de 5 paires de bœufs chargés d'un joug une fois plus long que celui qui eſt en uſage en France, mais d'un bois extrêmement léger. Le laboureur, pour régler la marche, s'aſſied ſur le joug des deux premiers bœufs. Le ſoc de la charrue n'enfonce qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour renverſer les mottes remplies des racines de toutes les herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes, ainſi briſées & expoſées aux rayons du ſoleil pendant l'été, ſe convertiſſent en une terre très-légere. En automne on donne la ſeconde façon ; mais les ſillons coupent exactement en travers ceux qui ont été faits au prin-

(*) Ce petit morceau eſt intéreſſant, en ce que l'auteur a comparé l'état actuel de ce pays, avec ce que les anciens en ont dit ; ainſi, il doit fixer l'attention de ceux qui s'appliquent à l'ancienne géographie ; le meilleur commentaire que l'on puiſſe faire des anciens géographes, ſera toujours celui que préſentera un homme éclairé qui parcourt les mêmes lieux.

Digitized by Google

tems; un homme ſuit la charrue & ſeme le grain. Au tems de la moiſſon, les ouvriers ſe couvrent d'une peau de mouton pour ſe défendre de la piquure des moucherons. Sans ſe courber, ils coupent la paille environ un pied au-deſſous de l'épi; ils emportent ces épis ſur des traîneaux, & les battent ſous les pieds des chevaux. La cinquieme partie du bled eſt pour le ſeigneur du champ, & le reſte pour le cultivateur.

» On voit ici deux manieres de traiter les » chevaux. Quand les Tartares, voiſins du » Sirvan, viennent en ce pays pour leur com- » merce, ils laiſſent paître leurs chevaux en » liberté dans les champs. Ces chevaux de- » meurent enſemble comme un troupeau de » moutons, ſans s'écarter les uns des autres. » Les Perſans, au contraire, panſent les leurs » avec un très-grand ſoin. Ils les couvrent » toujours d'un grand feutre tant en été qu'en » hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tien- » nent au licol, ou avec des entraves aux » jambes. Hors du tems des herbes, ils ne leur » donnent ſur le ſoir qu'un ſac de paille ha- » chée menu, avec 4 ou 5 poignées d'orge. » Cependant ces chevaux, la charge ſur le » dos, font par jour 12 ou 15 lieues ſans » débrider; & ce qu'il y a de bien commode, » c'eſt que 10 ou 12 charges de paille, avec » une demi-charge d'orge, ſuffiſent pour nour- » rir 200 chevaux pendant 2 jours de mar- » che. «

La miſſion de Chamekié eſt dans la province

de Sirvan. Le pere de Lamaze, qui y prêchoit l'évangile, fut invité à accompagner à Iſpahan M. Qurabek, qui s'y rendoit en qualité d'ambaſſadeur du roi de Pologne. Ce miniſtre, en partant de Chamekié, fut défrayé par la cour perſane, qui a tout l'honneur de ces ſortes de dépenſes, mais dont les villes & les villages qui ſe trouvent ſur la route paient réellement les frais. Auſſi, dans bien des endroits, les habitans ſe ſauvent-ils dans les bois pour n'être pas expoſés à ſervir l'ambaſſadeur, & à lui remettre leurs vivres & leur argent. Le P. de Lamaze trouva fréquemment de mauvais gîtes dans la province de Guilan. L'uſage des Perſans n'eſt pas de réparer les anciens bâtimens : de quoi nous ſerviroit, diſent-ils, de faire une dépenſe dont d'autres profiteroient ſans nous en ſavoir gré ? Lorſqu'un pere de famille meurt, ſes enfans quittent ſa maiſon, & s'en bâtiſſent d'autres ; ils laiſſent tomber en ruine la premiere, & les leurs ne ſont pas conſtruites avec beaucoup de ſolidité. Le voyageur remarque dans un endroit la quantité de chemin qu'on fait faire aux chevaux ſans débrider. On ſe contente, en partant, de leur attacher à la tête un ſac de paille hachée pour qu'ils mangent chemin faiſant. Le ſoir, quand on eſt arrivé au gîte, on les promene doucement pour les délaſſer ; on les couvre d'une groſſe couverture pour les empêcher de ſe morfondre ; on les mène enſuite à l'eau ; & au retour, on remplit leur ſac de 5 ou 6 livres d'orge, qui ſont leur repas de toute la nuit.

Digitized by Google

On a l'attention de les ſervir tous en même tems. On croit dans ce pays, qu'un cheval tombe malade auſſi-tôt qu'il voit manger ſon voiſin ſeul & ſans lui. On fait plus de façons pour les beaux chevaux des grands ſeigneurs. » Dès le matin les palfreniers jettent pluſieurs » ſeaux d'eau chaude ſur le corps des che- » vaux, & les frottent à grands tours de bras; » puis il les ſavonnent en les frottant de la » même maniere, juſqu'à ce que leur poil bien » ſavonné & bien frotté reluiſe de toute part. » Je ne ſais, ajoute le P. de Lamaze, ſi les » palfreniers en France s'accommoderoient de » cet exercice du matin, qui attire aſſez ſou- » vent ici une rude baſtonnade aux valets » pareſſeux. «

Le miſſionnaire, arrivé à Iſpahan, n'obtint pas de l'ambaſſadeur la protection qu'il s'en étoit promiſe pour l'avantage de la miſſion. Son voyage, inutile quant à cet objet, ne ſervit qu'à ſatisfaire ſa curioſité. Il viſita les tombeaux des derniers rois de Perſe. C'eſt, dit-il, un ſuperbe édifice, diviſé en pluſieurs appartemens, & placé au milieu d'un beau jardin où il y a quantité de grenadiers chargés de grenades groſſes comme la tête d'un homme. Il entra dans deux grandes ſalles voûtées, dans chacune deſquelles étoient deux ou trois tombeaux élevés de terre de plus de 3 pieds, longs de 7, larges de 4, & couverts de riches tapis. » Nous ne pûmes ſavoir, ajoute-t-il, ſi ces » tombeaux renfermoient les corps de quel- » ques-uns des rois de Perſe : car on dit com-

» munément à Ispahan, qu'à la mort du roi, » on fait trois cercueils parfaitement sembla- » bles, dont l'un est porté à Kom, un autre » à Méched, & un autre à Ardebil, & qu'on » ne sait point dans lequel des trois cercueils » le corps du roi est renfermé. «

Une lettre du P. H. B. à M. le comte de M***., contient aussi des détails très-curieux sur la Perse, & sur-tout sur Ispahan; nous nous arrêterons à quelques-uns sur cette capitale. Le missionnaire convient que les bâtimens n'y sont pas construits avec autant de justesse & d'art qu'en Europe; mais ils ont, dit-il, un agrément que les Européens mêmes ne peuvent s'empêcher de reconnoître. Il n'en est point qui, ayant vu le palais du roi de Perse, n'aient été frappés de sa beauté. Il est bâti dans le *Meidan* ou marché, qui est une des plus belles places du monde; elle a 700 pas ordinaires de longueur, sur 300 de largeur. Les quatre côtés sont bâtis en portiques de la même structure que les ailes de l'entrée de ce beau palais. Les jeunes seigneurs s'exercent dans cette place à jouer au mail à cheval, à jetter la lance & à la ramasser sans quitter l'étrier, à tirer la fleche parderriere en fuyant à toute bride, selon l'ancienne coutume des Parthes. Ils tirent au blanc de la même maniere. Le roi, qui voit cet exercice de la salle d'audience, donne un prix avec l'assiette d'or à celui qui atteint le but; il lui envoie aussi 400 écus pour une collation qu'il lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, & tous les

Digitized by Google

ſeigneurs vont le féliciter ſur ſon adreſſe, & ſur l'honneur que le roi lui a fait.

Les appartemens du palais ſont vaſtes. La ſalle d'audience eſt aſſez ſpacieuſe pour contenir cent convives, ſans y comprendre les gentilshommes ſervans, & les officiers de queue, qui ſe tiennent debout derriere ceux qui ſont aſſis. Il y a beaucoup de peintures; mais toutes ſont mauvaiſes.

Le roi donne fréquemment des feſtins. Les tapis ſur leſquels on s'aſſied ſont très-riches. Le roi eſt ſervi dans un vaſe d'or pur de 3 pieds de diametre; le couvercle & le cadenat qui le ferme, ſont de la même matiere. On apporte ce vaſe en cérémonie ſur une eſpece de brancard orné de lames d'or. L'écuyer tranchant ouvre le cadenat devant le prince, ſe met à genoux, goûte de tous les mets, & les ſert enſuite ſur des plats d'or. Lorſque S. M. a été ſervie, on préſente aux conviés le riz, le bouilli & le rôti dans plus de 150 plats d'or, d'un pied & demi de diametre. Les confitures ſe ſervent ſur de la vaiſſelle d'argent ou de la porcelaine. On met en parade devant la ſalle quantité d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards, & tous les animaux rares de la ménagerie. Les chaînes & les cloux avec leſquels on les attache ſont d'or; & chacun de ces animaux a 2 cuvettes de ce métal: dans l'une eſt l'eau qu'il boit, & dans l'autre ſa nourriture. Ce qui augmente l'éclat de cet étalage, ſont 18 chevaux rangés devant la ſalle, & dont chacun vaut un tréſor par la richeſſe des

Digitized by Google

harnois, où l'on ne voit que de l'or & des pierres précieuſes. On y joint quelquefois des ânes ſauvages auſſi richement parés. Un Eſpagnol ne put s'empêcher de rire en voyant ces derniers ; & ſon indiſcrétion lui attira cette réponſe, qui n'étoit peut-être pas une épigramme de la part de celui qui la lui fit, mais qui en eſt une dans la bouche du miſſionnaire : » Les ânes ſont communs dans votre pays. » Nous n'en faiſons cas dans le nôtre que » parce qu'ils y ſont rares. «

C'eſt toujours avec le plus grand cortege que le roi ſort. Lorſqu'il va à la chaſſe pour en donner le divertiſſement à la reine & aux dames du ſerrail, ſa ſuite reſte en arriere, & il prend le devant, eſcorté de quelques eunuques. On a ſoin auparavant d'ordonner aux habitans des fauxbourgs & des environs de quitter leurs maiſons, & de ſe retirer des lieux par où le ſerrail doit paſſer. Les carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du paſſage. Les eunuques ſubalternes obſervent ſi quelques carabiniers curieux ne s'approchent pas pour regarder ; & les eunuques en dignité reglent la marche des dames, qui ſont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes & aux garçons qui ont paſſé 7 ans, quand on les trouve dans les chemins gardés.

Le roi eſt toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puiſſe changer & trouver tout prêt quand il arrive. Ses pavillons & ceux des dames ſont très-grands & très-riches. Ils ſont d'un beau drap de ſoie, enrichi de broderies

d'or & d'argent. Ils ſont ſi vaſtes qu'il y a au-dedans des bains, des baſſins d'eau, & des jardins de fleurs portatifs. Les appartemens des dames, ſous ces pavillons, ſont auſſi impénétrables aux yeux des hommes que les murs du ſerrail. Les eunuques les gardent la nuit avec le plus grand ſoin. Ceux du roi ſont gardés par le grand-viſir, les autres miniſtres & les kans. Ils ſe relevent les uns les autres; mais ils n'ont guere le tems de ſe repoſer : car à peine le jour commence-t-il à paroître qu'il faut qu'ils ſe répandent dans la campagne pour raſſembler le gibier dans l'endroit où le roi a dit qu'il conduiroit les dames; ils ſe ſauvent à leur approche. Celles-ci ſont de véritables amazônes; elles manient le cheval avec autant d'adreſſe que les meilleurs écuyers; elles courent le cerf, le percent de leurs dards avec une dextérité admirable. Elles ſuivent le roi, l'oiſeau ſur le poing, le lâchent auſſi-tôt qu'il l'ordonne, & courent après à toute bride, quand il s'écarte. Pour le rappeller, elles frappent ſur un tambour qui eſt à l'arçon de la ſelle.

Les Perſans n'ont point d'autre code de loix que l'Alcoran. Ils n'ont point de ſupplices déterminés pour les différens genres de crimes. Tantôt ils ſe ſervent du gibet, & c'eſt d'une maniere cruelle; ils ſuſpendent le coupable par la gorge à un crochet de fer, & l'y laiſſent juſqu'à ce qu'il expire; tantôt ils l'attachent ſur un chameau, la tête en bas, lui ouvrent le ventre, & le promenent ainſi par la ville.

Digitized by Google

Le ſupplice ordinaire des voleurs eſt de les jetter dans une foſſe remplie de chaux, où ils expirent dans des douleurs horribles.

Il y a encore beaucoup de Gavres en Perſe; ils y ſont traités plus durement que les Juifs. On les accuſe d'adorer le ſoleil & le feu. » Quelque ſoin cependant que j'aie pris de » m'en inſtruire, ajoute le miſſionnaire, je n'ai » pu découvrir exactement ce qui en eſt. Lorſ» qu'on leur demande pourquoi ils ſe proſter» nent devant le ſoleil, ils répondent qu'ils lui » rendent leurs hommages comme à la créatu» re, après l'homme, la plus parfaite que Dieu » ait tirée du néant. Au reſte, le ſalut qu'ils » donnent au ſoleil levant, n'eſt pas une céré» monie qui leur ſoit particuliere: les Perſans » modernes le ſaluent également par une ré» vérence profonde, & les Arméniens mêmes » le font par pluſieurs ſignes de croix. Les » Gavres croient le feu digne de leurs reſpects, » comme étant le plus pur des élémens. Le » ſoin qu'ils prennent de l'entretenir, va juſ» qu'au ſcrupule, & à la ſuperſtition. Ils n'o» ſent en exciter la flamme, de peur de le » ſouiller, & ſe croiroient eux-mêmes ſouillés, » s'ils faiſoient tomber quelque ordure ſur le » bois qui l'entretient. Ils n'obſervent pas la » circonciſion; ils ſe contentent de faire pré» ſenter par leurs mages, leurs enfans au ſo» leil & devant le feu, & les croient ſancti» fiés par cette cérémonie. «

Les Gavres ont retenu l'ancien idiôme perſan, qu'ils écrivent dans les mêmes caracteres

que leurs ancêtres. Cette langue eſt entiérement différente de celle des Perſans modernes; mais peu de perſonnes parmi eux ſavent la lire & l'écrire.

Ces détails ſont ſuivis d'une relation hiſtorique des révolutions de Perſe ſous Thamas Kouli-kan juſqu'à ſon expédition dans l'Inde. On n'a jamais vu d'homme plus adroit & plus heureux uſurpateur dans les commencemens. Son audace, ſon adreſſe & ſon bonheur contribuerent également à ſon élévation; les gens de guerre qu'il conduiſoit preſque toujours à la victoire, & dont il ſut ſe faire aimer, ſe prêterent facilement à porter ſur le trône un homme qu'ils croyoient commander à la fortune. Peut-être ne mit-il pas la même politique dans ſa conduite dès qu'il ſe vit affermi ſur le trône. » Nul prince, diſent les miſſionnaires qui » le virent dans le tems de ſa gloire & de ſa » proſpérité, n'a gouverné la Perſe d'une ma- » niere ſi deſpotique. Rien de plus ſacré que » ſa volonté. Religion, loix, coutumes, il faut » que tout lui cede. Rien de plus reſpectable » aux Perſans que la religion, & principale- » ment la ſecte d'Haly, qui eſt parmi eux la » dominante : il en a proſcrit les cérémonies » les plus ſolemnelles; il a réformé la maniere » de prier; il a défendu ſous des peines très- » ſéveres de prononcer anathême contre les » adverſaires de leur ſecte. Les plus zélés ſe » contentent d'en gémir en ſecret; mais ils n'ont » garde de s'en plaindre publiquement. Le vin, » défendu par Mahomet, ſe vend par ſes or-

» dres indifféremment à tout le monde. A ſon » exemple, les grands & les petits ne ſe font » nul ſcrupule d'en boire. «

Le pere Saigne, dans une lettre qui ſuit cette relation hiſtorique, entre encore dans quelques détails ſur cet homme célebre, dont on a parlé ſi diverſement en Europe. S'il faut l'en croire, il étoit d'origine perſane, & d'une famille illuſtre, établie à Iſpahan. Dans ſon expédition dans les indes, il ne conduiſit que 60000 hommes de troupes, tant de cavalerie que d'infanterie; elles lui ſuffirent pour conquérir ce vaſte empire, & ſe faire couronner à Delhy. A peine fut-il monté ſur ce trône qu'il fit frapper de nouvelles roupies à ſon coin; elles étoient de 20 grains plus fortes que celles du Mogol, & portoient cette légende: *Il eſt né pour être roi du monde; le roi des rois qui eſt-ce? Nader-Schah.* Il quitta ce trône comme il l'avoit pris, & y rétablit l'autre ſouverain; mais en retournant en Perſe, il emporta des richeſſes immenſes.

A cette lettre ſuccede un mémoire ſur les dernieres années de ce prince, & ſur ſa fin tragique. Ses cruautés & ſa tyrannie le rendirent odieux à ſes peuples; elles lui firent perdre juſqu'à l'eſtime de ſes troupes. A l'attaque d'un défilé, il courut un jour les plus grands riſques; les balles ſiffloient autour de lui. Un officier accourut auſſi-tôt où le feu étoit le plus violent; de retour dans ſa tente, Thamas le fit appeller, & lui demanda pourquoi il s'étoit conduit comme il avoit fait. Pour ſauver vo-

tre vie aux dépens de la mienne, répondit l'officier. Tu me prends donc pour un homme ſans cœur, reprit le monarque irrité; & il ordonna qu'on l'étranglât, ce qui fut exécuté ſur le champ.

Son avarice étoit égale à ſa cruauté; un de ſes mots favoris qu'il ſe plaiſoit à répéter ſouvent, étoit qu'il vouloit appauvrir ſes ſujets de maniere à réduire cinq familles à une ſeule marmite. Il ſe conduiſoit en conſéquence; cependant la Perſe étoit tranquille; les chemins étoient ouverts, & le commerce ſe faiſoit avec ſûreté d'une ville à l'autre. Ce fut une conſpiration ſecrete qui mit fin à ſes jours; il s'attendoit à quelque révolution qui lui ſeroit funeſte, & il avoit déja ſongé à mettre ſes tréſors en ſûreté. L'auteur de ce mémoire n'a jamais ſu à quoi ce tréſor pouvoit monter, mais il dit que l'or & l'argent monnoyé qu'on apporta à Maſchet après la mort de Nadef-Schah, étoit dans des coffres dont deux faiſoient la charge d'un chameau; qu'il a vu ces coffres entaſſés au milieu de la place, où ils faiſoient une eſpece de montagne auſſi haute que le palais-royal de Maſchet.

L'auteur, qui s'étoit appliqué à la médecine, étoit attaché au roi dans les dernieres années de ſa vie. Ce prince marchoit contre Alikan, ſon neveu, qui s'étoit révolté, lorſqu'il fut aſſaſſiné à l'âge de 65 ou 66 ans, après 13 années de regne. Il étoit d'un tempérament fort & robuſte, d'une taille très-haute, & d'une groſſeur proportionnée. Il avoit le vi-

Digitized by Google

ſage baſané, moins arrondi qu'allongé, ſans l'être pourtant trop, le nez aquilin, la bouche aſſez bien fendue, la levre inférieure un peu excédente, les yeux petits & perçans, le regard vif & pénétrant, la voix rude & forte, mais dont il ſavoit adoucir les ſons, ſelon que le caprice ou l'intérêt le demandoient.

La Perſe, après ſa mort, fut le théatre perpétuel des révolutions les plus ſanglantes. Cinq rois ſuccéderent à Nader-Schah dans un aſſez court eſpace; trois furent maſſacrés; le 4eme. aveuglé; & le cinquieme, qui n'avoit été fait roi que pour la montre, n'étoit en 1750, époque où écrivoit le miſſionnaire auteur de ces relations, occupé que de ſon ſerrail, & laiſſoit la conduite des affaires à ceux qui l'avoient élevé ſur le trône. » Tel eſt l'état actuel de » ce royaume, ajoute l'auteur; tous les jours » nous entendons dire: *On a fait arracher* » *les yeux à un tel ſeigneur; on a fait battre celui-* » *là juſqu'à la mort; cet autre a été poignardé.* «

Nous terminerons ici cet extrait du 4e. volume, qui ſera lu avec intérêt par toutes les perſonnes curieuſes de connoître particuliérement les détails d'une des révolutions les plus mémorables de la Perſe, & dont les ſuites ſe font encore ſentir à ce royaume, qui ne paroît pas près de ſe rétablir des longues ſecouſſes qu'il a éprouvées.

(*Journal encyclopédique; Journal des ſavans; Affiches & annonces de* Paris.)

THÉORIE de l'intérêt de l'argent, tirée des principes du droit naturel, de la théologie & de la politique, contre l'abus de l'imputation d'usure. A Paris, chez Barrois l'aîné, quai des Auguſtins. Avec approbation & privilege du roi. *In-12.* de 306 pag. Prix 2 liv. broché, 2 liv. 10 ſols relié.

L'USURE proprement dite, a de tout tems été regardée comme un déſordre, une injuſtice, un crime. Il n'y a jamais eu, à cet égard, qu'un ſentiment parmi les ſavans; mais lorſqu'il a été queſtion de la définir, d'en fixer la nature, & d'en déterminer les vrais caracteres, alors les ſavans ſe ſont partagés, & l'on a vu en oppoſition Grotius & Boſſuet, Broederſen & Concinna. Quand on cherche la cauſe de cette diverſité d'opinions, on voit qu'elle a pris ſa ſource dans la philoſophie péripatéticienne, qui, malheureuſement introduite dans les écoles de théologie depuis le douzieme ſiecle, a embrouillé les principes les plus évidens, & obſcurci les notions les plus ſimples.

Les vrais ſages gémiſſent depuis long-tems de cette contradiction, parce qu'ils ne ſavent quel parti prendre. Si d'un côté la ſolidité des raiſonnemens & le bien public les entraînent, ils ſont retenus de l'autre par l'autorité la plus impoſante, la loi civile, les peres & l'écriture,

dont chaque parti prétend appuyer ſon ſyſtême.

Il eſt bien peu de matieres dont la déciſion ſoit plus intéreſſante pour l'état, par l'influence qu'elle a ſur le commerce, qui fait ſa richeſſe, ſa force, & nourrit au moins le tiers de ſes habitans. La reſſource des rentes conſtituées, imaginée du tems de Martin V, autoriſée par une bulle de ce pape, & par les ordonnances de nos rois, ne ſuffiſant pas, étant même plus nuiſible qu'avantageuſe au commerce, il étoit néceſſaire d'examiner ſi tout intérêt pris ſur un prêt quelconque étoit uſuraire; c'eſt ce qu'a fait l'auteur de *la théorie de l'intérêt de l'argent.*

Tout intérêt exigé d'un prêt, eſt-il uſuraire ou légitime? Doit-il par conſéquent être approuvé ou condamné par les loix eccléſiaſtiques & civiles? ou bien, parmi les intérêts exigés pour de ſimples prêts, en eſt-il de légitimes & d'illégitimes? Voilà autant de queſtions agitées depuis bien des ſiecles, & qui ont mis aux priſes les hommes les plus célebres. A en juger par l'oppoſition de leurs ſentimens, & les preuves qu'ils ont employées pour les ſoutenir, elles paroiſſent d'abord interminables. Cependant lorſqu'on les examine avec attention, on trouve bientôt la cauſe de cette oppoſition; elle prend ſa ſource dans les définitions données par les juriſconſultes romains, & adoptées par l'école. Tout prêt doit être gratuit de ſa nature, diſent-ils; & s'il n'eſt tel, il ceſſe d'être prêt, *non eſt mutuum.*

C'eſt de-là qu'eſt venue la définition des ſcho-

laſtiques, qui ſoutiennent que l'uſure eſt un intérêt retiré du prêt en vertu du prêt, *ex mutuo, vi mutui.* Difficulté qui a embarraſſé bien des docteurs, quoiqu'elle ne conſiſte que dans un jeu de mots; car ſi tout prêt doit être gratuit, en ſorte que le moindre intérêt le change de nature, qu'eſt-ce qui empêche que l'on n'emploie un autre terme lorſqu'il ſera démontré que le bien de l'état, celui du commerce & des particuliers, exigent qu'il y ait des placemens de fonds à intérêt.

Une autre cauſe de cette expoſition, tire ſon origine des Œuvres d'Ariſtote, corrompues par les Arabes, qui nous les ont tranſmiſes. Selon eux, le pere de la philoſophie péripatéticienne a dit que l'argent n'eſt deſtiné de ſa nature que pour des achats; qu'en faire un autre uſage, c'eſt vouloir forcer la nature, &c.; & de-là eſt venue l'opinion de ceux qui ſoutiennent que l'argent eſt ſtérile de ſa nature. S. Thomas lui-même s'appuie de ſon autorité, *ſecundum philoſophum*, dit-il, en donnant cette raiſon, premier principe de ceux qui adoptent cette opinion; que l'argent eſt dans la claſſe des conſtibles qui ſe conſument par l'uſage, deuxieme principe; & que celui qui l'emprunte en acquiert la propriété, troiſieme principe, &c.; & tout cela pour prouver que l'intérêt qu'on retire de ſon argent placé eſt contraire & défendu par la loi naturelle.

Pour combattre un ſentiment en apparence ſi univerſel, il falloit établir les premieres notions du droit naturel univerſellement recon-

nues ; & c'eſt la matiere du premier chapitre. En voici quelques-unes que nous allons rapporter, parce qu'elles ſont une eſpece d'analyſe de l'ouvrage.

1re. Tous les préceptes de la morale ſont fondés en raiſon, & il n'en eſt pas dont la lumiere naturelle ne faſſe ſentir l'équité.

2e. L'homme a un droit eſſentiel d'uſer des moyens phyſiquement néceſſaires à ſa conſervation.

3e. Le fondement de ce droit eſt la liberté qui le rend arbitre & comptable de ſes actions.

4e. L'homme exerce cette liberté par la faculté qu'il a de diſpoſer de ce qui lui appartient, de le donner, le prêter, l'échanger, le vendre ou le mettre en dépôt. Ce n'eſt que volontairement qu'il peut être obligé de le céder à un autre, quand la vertu de juſtice ne lui en fait pas un devoir.

10e. Celui qui vend donne moins & reçoit plus. Celui qui achete en fait autant, parce que ce que l'on acquiert eſt relatif au beſoin qu'on en a, & au cas qu'on en fait ; le vendeur & l'acheteur ne ſe décidant que par des vues d'un avantage perſonnel.

12e. La choſe vendue & ſon prix ſont cenſés d'égale valeur, & pouvoir être identifiés l'un avec l'autre, quoique, relativement à l'acheteur & au vendeur, l'un ſoit préférable à l'autre.

13e. L'argent, conſidéré comme métal, a une valeur intérieure plus ou moins grande, ſuivant

ſuivant ſon poids, ſon titre & ſa rareté ; mais il a auſſi une valeur extérieure, publique & légale, qui le rend repréſentatif des valeurs quelconques. La premiere de ces valeurs eſt le fondement de l'autre.

14e. En un vrai ſens, l'argent & l'or monnoyés appartiennent en propriété au gouvernement dont ils portent l'empreinte. Les membres de la ſociété n'en ont proprement que l'uſage, ainſi que des routes & des places publiques, n'étant pas permis aux particuliers de détruire ou dénaturer les monnoies.

15e. La deſtination de l'argent eſt de circuler perpétuellement dans la ſociété, & cette circulation eſt en raiſon de l'activité du commerce ; tout ce qui en gêne la liberté & en interrompt le cours, eſt funeſte au bien public.

16e. Un objet n'a de valeur que par rapport à ſa poſſeſſion actuelle, future ou probable, ſoit qu'il s'agiſſe de la propriété, de la jouiſſance ou de l'uſage.

17e. Un bien que l'on poſſede, vaut mieux qu'un bien pareil qu'on eſpere de poſſéder dans un tems donné. Par la même raiſon, un bien aſſuré vaut mieux qu'un pareil bien incertain. Un bien incertain peut cependant être ſi conſidérable, qu'il ſoit à préférer à un bien certain mais modique.

18e. Le degré d'éloignement par rapport à la poſſeſſion d'une choſe, & le degré d'incertitude ſi on la poſſédera, diminuent d'autant la valeur de cette choſe.

19e. De-là il ſuit, 1°. que la maxime du juriſconſulte Ulpien, *qui tardiùs ſolvit, minùs ſolvit*, eſt d'une évidence palpable; car ſi la poſſeſſion eſt eſtimable comme actuelle, le délai de cette poſſeſſion eſt une perte.

20e. De-là il ſuit, 2°. que les traités d'aſſurances, & tous les contrats à forfait ſont licites, & qu'il n'en faut exclure que la ſurpriſe & la fraude.

21e. De-là il ſuit, 3°. que le prêt gratuit eſt un bienfait, puiſque le prêteur cede une poſſeſſion eſtimable, & que l'emprunteur ne peut pas dire qu'il a payé ce bienfait quand il a rendu la choſe prêtée, puiſqu'il n'a point payé l'avantage qu'il a eu de poſſéder & de jouir.

22e. De-là il ſuit, 4°. qu'en différant une reſtitution, & en affectant de prolonger les paiemens que l'on doit faire, on viole la juſtice commutative.

23e. Ce que l'on appelle intérêt, n'eſt que le prix ou le dédommagement de la poſſeſſion que l'on a cédée; & le taux de ce prix doit être conforme à la loi ou à l'uſage.

24e. L'humanité, la généroſité ou la charité, ſont les titres qui impoſent à l'homme raiſonnable l'obligation de prêter gratuitement. Les facultés de celui à qui l'on a prêté, ne ſont pas un titre qui autoriſe l'exaction de l'intérêt.

25e. La charité & la juſtice ſont deux vertus dont il ne faut confondre ni les objets ni les natures. Le cœur inhumain qui laiſſe périr ſon ſemblable, faute d'un ſecours gratuit qu'il

Digitized by Google

ſeroit en état de lui fournir ne viole point la juſtice commutative ; mais il trangreſſe tellement la loi de charité, qu'il eſt réputé homicide, &c. &c. &c.

Rien de plus clair & de plus juſte que ces notions ; il eſt aiſé d'en tirer des conſéquences & d'en faire l'application ; c'eſt auſſi ce que l'on trouve parfaitement exécuté dans la *Théorie*, &c. La ſtérilité de l'argent, la propriété acquiſe par l'emprunteur, & ſa conſommation par l'uſage, y ſont ſi ſupérieurement combattues, qu'on eſt forcé de les abandonner, ſi l'on veut être conſéquent.

Quelques peres de l'égliſe, & avec eux pluſieurs docteurs, ayant condamné indiſtinctement l'uſure, & les adverſaires du prêt de commerce s'appuyant ſur une autorité auſſi reſpectable, il étoit néceſſaire d'examiner ſi réellement ils avoient dit tout ce qu'on leur faiſoit dire, & dans le ſens dans lequel on prétendoit qu'ils l'avoient dit. Pour traiter cet article comme il faut, il falloit remonter juſqu'au ſiecle où ils avoient vécu, examiner ſi ce qui avoit donné lieu à leurs plaintes exiſtoit encore, &c. Deux paſſages pris, l'un du célebre Lactance & l'autre de S. Léon, prouvent que ces peres ne s'élevoient avec tant de force que contre le prêt à intérêt fait au pauvre, ou celui où le prêteur, par un intérêt frauduleux, cherche à s'enrichir en faiſant tort à l'emprunteur. *Per doloſum quæſtum, & aliena damna*, qualités qui ne ſe trouvent point dans les prêts de commerce. Quant au tems, il eſt démon-

tré qu'alors il n'y avoit pas, à beaucoup près, autant de numéraire qu'il y en a aujourd'hui, & que le commerce étoit preſque entiérement ignoré, ou n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'il eſt depuis la découverte de l'Amérique; enfin, que les intérêts ſont aujourd'hui bien moins forts qu'ils ne l'étoient de leur tems, où celui à 12 pour cent paſſoit pour modéré: les intérêts des emprunts faits par nos rois depuis François premier juſqu'au regne de Louis XIII, ont été portés à 16, 18 & 20 liv. pour cent en rente perpétuelle, les plus bas ont été à 12 pour cent.

Un autre motif des cris des anciens contre l'uſure, étoit pris dans la rigueur des peines portées contre les inſolvables, que les loix romaines condamnoient à l'eſclavage & à toutes les ſuites funeſtes qui y étoient attachées; mais ces loix ne ſont plus en uſage; il ne reſte aujourd'hui que la priſe par corps, qui n'a même lieu que dans les prêts de commerce, lettres-de-change, &c.

L'auteur, pour mieux faire ſentir la foibleſſe du raiſonnement des adverſaires, propoſe ici le cas d'un pere de famille qui, pour élever & établir ſes enfans, ſupplée à la modicité de ſa fortune, en plaçant entre les mains d'un négociant le fruit de ſes épargnes & de ſa ſage économie; il lui fait conſulter Boſſuet & Duguet, qui lui répondent conformément à leurs principes:

» Votre pratique eſt évidemment uſuraire, » & vous impoſe l'obligation de reſtituer au

» négociant toutes les ſommes qu'il vous a
» payées pour les intérêts de votre capital ;
» quelque beſoin que vous ayez de ces inté-
» rêts pour faire ſubſiſter votre famille ; &
» comprenez-en bien la raiſon. C'eſt parce que
» la deſtination naturelle de l'argent eſt d'être
» employé à des achats, & non de circuler
» de main en main par le moyen du prêt à
» intérêt, qui eſt contraire à la nature ; & en-
» core, parce qu'en plaçant votre argent, vous
» en avez perdu le domaine & la propriété,
» laquelle a paſſé ſur la tête du négociant, à
» qui par-là appartiennent tous les profits que
» ſon induſtrie en a retirés ; & parce qu'enfin
» il eſt de la nature de l'argent d'être ſtérile ;
» ce qui doit vous convaincre de la néceſ-
» ſité où vous êtes, ſuivant les loix de la
» conſcience, de reſtituer tous ces intérêts. «

Le bon pere de famille ouvrira de grands yeux à ces mots de *nature*, de *deſtination*, de *domaine*, de *propriété* & de *ſtérilité* ; mais ſa réponſe ſera naturelle & ſenſée, dit l'auteur, la voici :

» Vos raiſonnemens ſur le prêt à intérêt,
» ſont, à mon égard, couverts d'un épais
» nuage ; je ne ſaurois les déchiffrer. Tout ce
» que je vois de clair, eſt que le crime d'un
» uſurier doit conſiſter à appauvrir ſes em-
» prunteurs, & que le mien s'enrichit du
» produit de mon argent. Il m'en a fait
» l'aveu à chaque paiement ; il proteſte tou-
» jours qu'il m'a les plus grandes obligations
» pour la préférence que je lui ai donnée

» en lui confiant mon capital. S'il souffroit de
» ma part quelque léſion, il eſt trop habile
» pour ne pas s'en appercevoir bien mieux que
» tous les caſuiſtes. Je penſe donc que ſi, ſui-
» vant votre déciſion, j'allois reporter ces in-
» térêts au négociant, & qu'il vînt vous de-
» mander s'il pourroit en conſcience les rete-
» nir, vous finiriez par lui conſeiller de me
» les rendre; car enfin, il retiendroit un ar-
» gent qui, ſelon lui & ſelon moi, ne peut
» appartenir qu'à moi. «

Après avoir ainſi prouvé que le prêt à intérêt n'eſt point défendu par la loi naturelle, comme l'a fort bien obſervé le célebre Nicole, & que les peres, quoique contraires en apparence à la ſtipulation des intérêts, pouvoient ſe concilier avec l'auteur, & même l'approuver s'ils euſſent vécu dans ce ſiecle, ou que les choſes euſſent été de leur tems comme elles ſont aujourd'hui, il étoit néceſſaire d'examiner les preuves tirées de l'écriture-ſainte; le texte de Saint-Luc, *mutuum date nihil inde ſperantes*, avoit beſoin ſur-tout d'une explication particuliere; & pour la rendre plus ſenſible, il falloit rapporter & commenter ce qui le précede & le ſuit, choſe eſſentielle pour en donner le vrai ſens : c'eſt auſſi ce qu'il a fait.

» Si vous ne faites du bien qu'à ceux qui
» vous en font, ſi vous vous bornez à don-
» ner des ſecours à ceux de qui vous en at-
» tendez vous-même, enfin, ſi vous ne prêtez
» que dans des vues de retour & de reconnoiſ-
» ſance de la part de ceux à qui vous prêtez,

» quel mérite acquerrez-vous par-là ? *Quæ vobis est gratia ?* Les infideles, les profanes » n'en font-ils pas autant ? *Nonne ethnici hoc faciunt ?* Ils se prêtent les uns aux autres, » pour être traités à la pareille dans l'occasion, » *peccatores peccatoribus fœnerantur ut recipiant* » *æqualia.* Pour vous qui êtes les enfans du » très-haut, *filii altissimi*, vous ne devez pas » en agir ainsi. Soyez aussi généreux envers » les autres que vous desirez qu'ils le soient » à votre égard, *prout vultis ut faciant vobis* » *homines & vos facite illis similiter.* Donnez à » quiconque est dans le cas de solliciter votre » charité, *omni petenti te, tribue.* Soyez bien- » faisant, & prêtez à ceux qui viennent vous » emprunter, sans espérer aucune reconnois- » sance ni aucun retour de leur part, *benefa-* » *cite & mutuum date nihil inde sperantes.* S'il » arrive que vous ayez gratifié un ingrat, vous » n'aurez rien perdu, vous aurez imité la bonté » du pere céleste, qui comble de biens les » cœurs les plus pervers & les moins suscep- » tibles de sentimens de reconnoissance, *quia* » *ipse misericors & super ingratos & malos.* «

Il n'y a rien dans ce discours qui ne se rapporte à la charité fraternelle exercée dans la seule vue de plaire à Dieu ; c'est aussi le sens que lui ont donné tous les interpretes qui se sont le plus attachés au sens littéral, & Saint-Thomas avec plusieurs théologiens, conviennent que le *mutuum date* n'est qu'un conseil, & *nihil inde sperantes*, un précepte, comme s'il étoit possible que le prêt n'étant pas un

Digitized by Google

précepte rigoureux, mais un conseil, l'accessoire, ou, pour mieux dire, la condition en fût un.

Après avoir ainsi suivi pas à pas les adversaires du prêt de commerce, & les avoir forcés dans leurs retranchemens, il étoit nécessaire de caractériser l'usure de maniere que tout le monde pût aisément la reconnoître sans avoir recours aux abstractions métaphysiques employées à cet usage jusqu'à présent; proposer les moyens à prendre pour mettre fin aux inconvéniens qui résultent des décisions opposées des casuistes; réunir tous les sentimens, & faire voir enfin qu'il n'appartient qu'au souverain de décider sur ces matieres. Qu'une loi qui permettroit la stipulation des intérêts sur simple billet ou obligation, comme elle l'est dans plusieurs pays & provinces, ainsi qu'en Hollande, en Angleterre, &c. produiroit l'effet le plus favorable, & contribueroit beaucoup à l'étendue du commerce, à l'encouragement de l'agriculture, & à la richesse de l'état & des particuliers. Qu'une nouvelle loi à ce sujet, loin d'augmenter le nombre des usuriers, comme bien des personnes respectables semblent le craindre, le détruiroit au contraire entiérement. L'exemple des états & des provinces où regne cette liberté, en est la meilleure preuve & la plus convaincante qu'on puisse donner; l'intérêt y est beaucoup plus bas, & cela par une raison bien simple, c'est celle du concours des prêteurs, qui n'existera jamais aussi parfaitement tant que durera la prohibi-

tion. L'auteur de la théorie a très-bien rempli ces objets dans les trois derniers chapitres de ſon livre.

Quelques miſſionnaires ou directeurs, plus zélés que ſavans, n'adopteront peut-être pas ces principes, & prétendront même, avec quelques docteurs, que le ſouverain n'a pas ce pouvoir; qu'en réſultera-t-il? Ce qui eſt arrivé au tems de Martin V. Avant ce pape toutes ſortes d'intérêts étoient prohibés. Le beſoin d'argent fit imaginer la ſubtilité des rentes conſtituées; les ſouverains en demanderent l'approbation, & le pape l'accorda par une bulle qu'il donna exprès. Les théologiens rigoriſtes crierent contre, & prétendirent que l'argent prêté pour toujours ne devenoit pas plus fécond que lorſqu'il n'eſt prêté que pour un tems, & en cela ils étoient bien fondés, & tenoient un langage conforme à leurs principes.

C'eſt pour les contenter qu'on imagina la raiſon qu'on donne aujourd'hui dans les écoles, de l'achat de la rente, & de l'impuiſſance où eſt le prêteur de forcer l'emprunteur au paiement, comme ſi je ne pouvois pas dire avec autant de raiſon que j'achete un rente pour ſix mois, un an, &c. ſelon le tems que l'argent m'eſt néceſſaire, & comme ſi la condition de rendre à un tems déterminé que je m'impoſe à moi-même, & qui m'eſt avantageuſe, dénaturoit ce contrat au point de le rendre illégitime, de légitime qu'il étoit au premier cas. Si cela étoit, je n'aurois donc alors qu'à prendre à rente conſtituée avec la réſolution de rendre

dans un an, & rendre en effet : l'intérêt payé ſeroit-il plus légitime à cauſe de cette condition ?

Il eſt peu d'ouvrages qui intéreſſent davantage la religion, l'état, le commerce, & peu d'auteurs méritent plus d'éloges que le judicieux paſteur à qui nous devons cette *Théorie de l'intérêt de l'argent.* Que de courage ne lui a-t-il pas fallu pour attaquer un ſentiment appuyé ſur des autorités nombreuſes & reſpectables !

Un traité auſſi bien fait mérite d'être lu, & doit infailliblement opérer une révolution dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre. Jamais matiere n'a été traitée dans des circonſtances plus favorables ; toute l'Europe eſt armée pour briſer les entraves que les Anglois ont miſes à ſon commerce. N'eſt-ce pas d'ailleurs rendre un très-grand ſervice à la nation la plus induſtrieuſe & la plus riche, que de lui fournir les moyens de vivifier ſon commerce en faiſant ſortir des coffres des particuliers au moins le tiers d'un numéraire que la prohibition rend inutile pour le propriétaire & pour l'état.

(*Mercure* de France ; *Journal des ſavans* ; *Année littéraire.*)

Digitized by Google

Le PRINTEMS, poëme de feu M. DE KLEIST; traduit en françois par M. BEGUELIN, ci-devant inſtituteur de S. A. R. Mgr. le prince de Pruſſe. In-8vo. A Berlin, chez Decker. 1781.

AVANT de rendre compte de cet ouvrage nous croyons devoir en faire connoître l'auteur d'après l'extrait que M. Beguelin donne de ſon éloge. Evald-Chrétien de Kleiſt naquit le 5 mars 1715, à Zeblin, terre voiſine de Cœſlin en Poméranie. Sa naiſſance, très-illuſtre du côté paternel, ne l'étoit pas moins de celui de ſa mere, qui ſortoit de la maiſon de Manteufel. Après avoir étudié les belles-lettres, les mathématiques, la philoſophie, le droit, dans les colleges de Cron & de Dantzig, ainſi que dans l'univerſité de Kœnigsberg, il fit un voyage en Danemarck, où les généraux Staffelt & Folkerſahm, ſes parens, lui conſeillerent d'embraſſer l'état militaire : M. de Kleiſt ſuivit ce conſeil; & à l'âge de 21 ans, il fut officier dans les troupes danoiſes.

En 1740, il ſe rendit à Berlin pour offrir ſes ſervices à Frédéric II, qui venoit de monter ſur le trône : S. M. lui donna une lieutenance dans le régiment de ſon frere, le prince Henri de Pruſſe. Ce fut avec ce brevet que M. de Kleiſt fit toutes les campagnes de la pre-

miere & de la ſeconde guerre depuis 1740 juſqu'à la paix de Dreſde en 1745. Il obtint en 1749 une compagnie dans le même régiment, & publia pour la premiere fois ſon poëme ſur le printems, (*) auquel il joignit dans la ſuite divers autres morceaux de poéſie.

Quelques années après, il fut du petit nombre des officiers de Potſdam que le roi nomma pour être admis à la table du prince de Pruſſe, ſon neveu, que S. M. venoit d'appeller dans cette ville, afin de diriger de plus près ſon éducation.

Au commencement de la campagne de 1756, M. de Kleiſt devint major du régiment de Hauſen, qui étoit alors en garniſon à Leipſig. Le loiſir involontaire dont il y jouit, réveilla ſon génie poétique; il compoſa quelques pieces de vers, & les envoya en 1758 à ſes amis de Berlin.

Toujours empreſſé de partager les périls de la guerre, M. de Kleiſt obtint que le régiment de Hauſen feroit la campagne de 1758

(*) » Je ſuis tenté de croire, dit M. Beguelin, qu'il » avoit compoſé ce poëme pendant ſon ſéjour en Da- » nemarck. Il y dépeint une mer qui ſe préſente dans » le lointain; l'édition poſthume nomme même expreſ- » ſément le Belt (*der allgwaltige Belt*). Si cette con- » jecture eſt juſte, M. de Kleiſt aura ſuivi à la lettre » le précepte d'Horace : ſon poëme ſera reſté tout au » moins 9 années dans ſon porte-feuille; il faudra cher- » cher en Jutlande le théatre de ſes ſcenes champêtres. »

ſous les ordres du prince Henri. Il eut pluſieurs occaſions de ſe diſtinguer, & n'en négligea aucune. Vers la fin de la campagne, les Autrichiens ſe jetterent en force ſur Dreſde; tandis que le corps pruſſien défiloit par cette ville, le régiment de Hauſen fut chargé avec un autre de former l'arriere-garde : ces deux régimens ſoutinrent pendant quelques heures, dans les gorges de Plauen, la canonnade de toute l'artillerie autrichienne. M. de Kleiſt eut beaucoup de part à la défenſe de ce poſte important & dangereux, qui arrêtoit toute l'armée ennemie.

A l'entrée de la campagne de 1759, il fut de l'expédition du prince Henri en Franconie. Enſuite il aſſiſta aux diverſes opérations de cette armée, juſqu'à ce qu'il en fut détaché pour ſuivre le corps que le général de Finck menoit à l'armée du roi contre les Ruſſes.

Le 12 août, ſe donna la ſanglante bataille de Cunerſdorf, où devoit s'accomplir en quelque ſorte le ſouhait qu'avoit ſouvent formé M. de Kleiſt, de mourir les armes à la main pour la défenſe de la patrie. La veille & le matin même de la bataille, il parut plus gai qu'à l'ordinaire. Il attaqua le flanc de l'ennemi ſous les ordres du général de Finck. Tandis qu'il aidoit à emporter ſucceſſivement trois batteries, il reçut douze contuſions graves, & une bleſſure aux deux premiers doigts de la main droite. Il tint alors l'épée de la gauche; & n'appercevant plus le commandant du bataillon, qui venoit auſſi d'être bleſſé, il quitta le poſte

Digitized by Google

que ſa fonction de major lui aſſignoit, afin de voler à la tête du bataillon, & de le conduire à travers le feu le plus vif de l'ennemi contre la quatrieme batterie. Il appella les drapeaux de ſon régiment, & ſaiſit même un porte-enſeigne par le bras pour le faire avancer. Un coup de feu que M. de Kleiſt reçut au bras gauche, l'obligea de remettre ſon épée dans la main droite, & de l'y tenir à l'aide du pouce & des deux derniers doigts qui lui reſtoient. On n'étoit plus qu'à trente pas de la derniere batterie, lorſqu'un coup d'obuſier chargé à cartouche lui fracaſſa la jambe droite. Il tomba de cheval en criant à ſon régiment : *Mes enfans, n'abandonnez pas votre roi.* Il tenta deux fois de ſe faire remettre à cheval; mais les forces lui manquerent; il s'évanouit, & fut tranſporté derriere la ligne. Au moment qu'on le panſoit, un coup de feu caſſa la tête au chirurgien, qui tomba mort à côté du bleſſé, tandis que celui-ci eſſayoit de faire un mouvement pour le ſecourir.

Des Coſaques qui ſurvinrent alors, dépouillerent entiérement M. de Kleiſt, le jetterent ſur le bord d'un marais, & l'abandonnerent. Au milieu de la nuit, quelques huſſards Ruſſes l'écarterent un peu de ce marais, le coucherent ſur de la paille auprès d'un feu, le couvrirent d'un manteau, lui mirent un chapeau ſur la tête, & lui donnerent du pain & de l'eau. L'un d'eux lui préſenta même une piece de 8 gros; M. de Kleiſt n'ayant pas voulu l'accepter, le huſſard la lui jetta ſur le man-

Digitized by Google

teau, & partit avec ſes camarades. Dès le point du jour, les Coſaques revinrent, & s'emparerent de tous les bienfaits des généreux huſſards. Le bleſſé reſta de nouveau nu juſques vers midi qu'un officier Ruſſe paſſant auprès de lui, il put ſe faire connoître : l'ennemi le fit auſſitôt tranſporter à Francfort, où ſes plaies furent panſées.

M. de Kleiſt paſſa les 10 jours qu'il lui reſtoit à vivre, en s'entretenant, malgré de vives douleurs, avec des officiers Ruſſes & les gens-de-lettres de Francfort qui venoient le voir. Sa converſation fut toujours animée & intéreſſante. Il liſoit ſouvent. Enfin, la nuit du 22 au 23 août, les os fracaſſés déchirerent une artere en ſe détachant. Il perdit beaucoup de ſang avant que le chirurgien pût accourir pour l'arrêter; & le 24, il rendit le dernier ſoupir avec la fermeté d'un guerrier vertueux. Le colonel de Schettnow, qui commandoit alors la garniſon ruſſe à Francfort, conduiſit le convoi funebre; un officier de la même nation, membre de l'état-major, voyant qu'il n'y avoit point d'épée d'ordonnance, tira la ſienne, & la poſa ſur le cercueil. *Il ne ſera pas dit*, ajouta-t-il, *qu'un ſi digne officier ait été enterré ſans cette marque de diſtinction.*

» Ainſi mourut (remarque l'auteur) M. de » Kleiſt, aimé pendant ſa vie de tous ceux » qui l'ont connu, honoré de l'ennemi même » à ſes derniers momens. Son roi & ſa patrie » ont perdu en lui un officier également gra- » ve & expérimenté; l'Allemagne, un excel-

» lent poëte ; & ſes amis, un des hommes les » plus dignes de leur attachement & de leurs » regrets. «

En donnant la traduction du *Printems*, M. Beguelin accomplit une promeſſe qu'il fit, il y a 25 ans, à M. de Kleiſt. » Ce célebre poëte » qui poſſédoit ſi ſupérieurement ſa langue » (dit-il dans la préface,) n'aimoit que mé- » diocrement la françoiſe. Il la trouvoit trop » pauvre & trop dénuée d'énergie pour pou- » voir bien peindre les images poétiques, & » trop ſcrupuleuſe pour ſe permettre les deſ- » criptions de détail, qui ſont une des pre- » mieres beautés de la poéſie. (*) Il me ſou- » tint un jour qu'il ne ſeroit pas poſſible de » traduire en françois ſon *Printems*, d'une ma- » niere qui en rendît la lecture ſupportable. » J'oſai ſoutenir, au contraire, que, malgré

(*) C'eſt ſans doute parce que M. de Kleiſt entendoit peu la langue françoiſe qu'il l'aimoit peu, & qu'il lui reprochoit un excès de pauvreté, de foibleſſe & de timidité qu'elle n'eut jamais ſous la plume du génie. Les ouvrages du grand Corneille, de Racine, Boileau, La Fontaine, J. B. Rouſſeau, Voltaire, Greſſet, de MM. le cardinal de Bernis, l'abbé Delille, de Saint-Lamberr, &c. &c. démontrent que cette langue peut très-bien *peindre les images poétiques*, & qu'elle ne ſe refuſe point aux *deſcriptions de détail, qui ſont une des premieres beautés de la poéſie.* On trouve même dans quelques-uns de nos proſateurs, ſur-tout dans Fénélon, ces *deſcriptions* & ces *images* rendues ſupérieurement.

» les désavantages de la versification françoise; » l'entreprise n'étoit rien moins qu'impossible, » & que, sans être poëte, j'accepterois moi- » même le défi, si mes devoirs pouvoient me » le permettre. Pour terminer la contestation, » nous convînmes que j'essaierois de traduire » un seul morceau; & le lendemain, j'en- » voyai à M. de Kleist les 20 premiers vers » de la traduction que je donne aujourd'hui. Il » eut la politesse de les approuver; & soit » par compliment, soit qu'en effet il le souhai- » tât, il me fit promettre de traduire le poëme » entier dès que j'en aurois le loisir. «

Dispensé depuis peu, en qualité de vétéran, de ses fonctions dans l'académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse, M. Beguelin s'est rappellé cet engagement. » Le mérite » de faire connoître le principal morceau de » poésie de mon illustre ami à ceux qui n'en- » tendent pas sa langue, est, déclare-t-il, » toute l'importance que j'attache à ce petit » travail. C'est le seul ouvrage que j'aie ja- » mais publié; & ce n'est pas à 60 ans qu'on » s'avise de faire des vers, quand on veut ac- » quérir un nom en littérature. J'ai tâché de » traduire aussi fidellement que la différence » du génie des deux langues & la gêne de la » rime ont pu le permettre. «

Il observe ensuite néanmoins, qu'il a senti que sa traduction ne sauroit contenter ni les lecteurs qui connoissent l'original, ni ceux qui ne l'entendent point. » Les premiers, ajoute-t- » il, regretteront bien des épithetes heureuses,

Digitized by Google

» plusieurs coups de pinceau hardis, diverses » beautés de détail, que je n'ai point rendus » du tout, ou que j'ai affoiblis en les noyant » dans des phrases languissantes. Les autres re- » marqueront qu'à force de vouloir être littéral, » je me suis permis des tours que l'usage » n'autorise point, que j'ai blessé dans plus d'un » détail minutieux la délicatesse du goût fran- » çois, que je n'ai pas été assez scrupuleux » sur la rime, &c. &c. Je conviens de tous » ces torts, & de plusieurs autres que je pour- » rois indiquer; mais je prie ceux qui enten- » dent l'allemand de ne lire que l'original; & » ceux qui ne l'entendent pas, je les supplie » de se contenter de ma traduction malgré tous » ses défauts, jusqu'à ce qu'elle fasse naître » l'idée à quelque homme d'esprit d'en donner » une meilleure. Je n'avois promis à M. de » Kleist qu'une traduction supportable; si celle- » ci ne l'est pas, j'en demande pardon à ses » manes & à mes lecteurs. «

M. Beguelin a suivi le texte de l'édition de 1754, publiée à Francfort-sur-l'Oder, chez Kleyb : c'est la derniere qui ait été imprimée du vivant & de l'aveu de l'auteur. Il a dédié le fruit de son travail à un prince dont il dit avec tant de raison : » Je puis me flatter que » les bénédictions de la Prusse vous rendront » heureux, & qu'elles paieront richement à » ma cendre les années que la providence m'a » appellé à vous consacrer. «

C'est à ce digne héritier du trône de Frédéric II, que M. Beguelin doit, non-seulement

Digitized by Google

l'avantage d'avoir connu très-particuliérement M. de Kleist, mais le noble loisir dont il jouit, & qu'il sait employer d'une maniere aussi utile qu'agréable.

Le tableau général de la campagne au retour du printems; la description particuliere d'une ferme; les effets de la belle saison sur les divers animaux, principalement sur les oiseaux; la pluie de mai, & les heureux changemens qu'elle produit; tels sont les sujets de ce poëme, qui fait le plus grand honneur à l'imagination, à la sensibilité, & même au caractere de M. de Kleist. On en jugera par les morceaux que nous allons citer.

Sur ce roc escarpé, qui, chargé d'arbrisseaux
Se penche, & vers sa gauche ombrage des ruisseaux,
Assis entre des pins, je veux de cette cime,
Contempler le tableau qui sous mes yeux s'anime,
Observer à loisir ces champs & ces vallons.
Quel coup d'œil enchanteur! Que ces rians sillons,
Croisés en mille sens, réjouissent la vue!
O douce aménité dans ces bois répandue!
Que ces bosquets sont gais! L'épine, en fleurissant,
D'un beau rouge couronne un contour verdissant.
La haie, *en long circuit* que l'œil embrasse à peine,
Autour de l'horizon borne une immense plaine,
Dont les vastes confins se perdant à mes yeux,
Semblent porter le ciel, qui s'affaisse sur eux.
Des fleurs de ce pavot la vive bigarrure
Borde des bleds naissans la riante verdure;
Et ces couleurs, que coupe un champ de lin fleuri,
Vont au loin se confondre en un pâle *rubi*.
Les prunelliers en fleurs, & la *haie* (*) de rose,

(*) M. Beguelin fait ici & dans quelques autres en-

Sur le bord du vivier dont l'onde les arrose,
Se mirent dans ses eaux. Plus loin, d'un feu vermeil,
Brille une mer verdâtre où se peint le soleil ;
A l'éclat transparent des cailloux du rivage,
Se joignent les reflets d'un nombreux coquillage ;
Les poissons, enivrés de plaisir & d'amour,
S'égaient à l'envi dans ce vaste séjour.
Là, des coursiers fougueux font voler la poussiere,
Jettent leur tête en l'air, hérissent la criniere ;
De leur hennissement la côte retentit,
La mer en est émue, & le roc en frémit.
Ici, le fier taureau, sans détours inutiles,
Guide par le marais ses compagnes dociles ;
Il dirige leurs pas, en foulant les glaïeuls,
Vers la ferme que cache un grouppe de tilleuls ;
De trembles & d'ormeaux une riante allée
Dans son ombre y conduit, &, par une *échappée*,
Laisse entre des osiers voir les reflets de l'eau
Que roule en serpentant ce limpide ruisseau,
Le séjour du héron, la retraite du cygne.
Des côteaux arrondis, pour allaiter la vigne,
S'élevent à l'entour, & leur tendre verdeur
Domine un bois de charme où regne la fraîcheur.
Une moitié languit, dans l'ombre ensevelie ;
De l'éclat du soleil l'autre brille embellie.

A ce tableau riant M. de Kleist oppose les

---

droits une petite faute dont il ne nous saura pas mauvais gré de lui indiquer la raison. Les mots qui ont une voyelle avant l'*e* muet final, ne peuvent point entrer dans le corps du vers, à moins qu'ils ne soient suivis d'un mot qui commence par une voyelle avec laquelle l'*e* muet s'élide.

Si dans un mot l'*e* muet précédé d'une voyelle est suivi d'une *s* ou des lettres *nt* (comme dans le 26e. vers du morceau que nous rapportons), ce mot ne peut se mettre qu'à la fin du vers.

Digitized by Google

horreurs de la guerre, si funeste aux campagnes, & qu'il voudroit en éloigner.

O vous qu'un peuple libre avoit pris pour ses guides,
De sujets plus nombreux seriez-vous donc avides?
Ah! peres des humains, pourquoi choisir le fer,
Les flots ensanglantés d'une orageuse mer,
Pour les conduire au port du bonheur qu'ils attendent?
Sur tant de millions lorsque vos soins s'étendent,
Que voulez-vous de plus? O! rendez-les heureux.
C'est trop pour un mortel que d'exaucer leurs vœux;
Mais du moins sauvez-les de l'extrême misere;
Mais qu'ils trouvent en vous un protecteur, un pere.
Sous votre aîle royale assemblez vos aiglons.
Que désormais le fer ne serve qu'aux moissons!
Que sur ses flots dorés, la mer, de vos navires,
Porte les cargaisons aux plus lointains empires!
Sur le sage en haillons répandez vos faveurs,
Et quand la Vertu souffre allez sécher ses pleurs.

La description de la ferme contient des détails charmans par leur naturel. Après avoir peint le mari occupé à greffer, le poëte s'exprime ainsi:

La fermiere, à son tour, libre de soins pressans,
Sous une treille assise entre ses deux enfans,
Transplante sur la toile, à l'aide de l'aiguille,
Les fleurs de son parterre, & l'enclos de charmille.
Un sourire agréable & plein d'aménité
Annonce de son cœur l'innocente gaîté.
Favori des Amours, & des Graces l'image,
L'un des fils, la flattant, dérange son ouvrage;
Il se pend à son cou, la serre dans ses bras;
L'autre cueille les fleurs qui brillent sous ses pas;
Il sautille dans l'herbe, ébauche des idées;

Digitized by Google

Et ſa langue, en jouant, *bégaye* (*) des penſées.

M. de Kleiſt ſe livre enſuite aux ſentimens que lui inſpire le bonheur de ces fermiers.

Ah! ſi jamais les cieux, à mes deſirs propices,
Me laiſſoient de vos champs reſpirer les délices,
Que dans l'ombre flottante, au murmure de l'eau,
Couché ſur le gazon près des bords d'un ruiſſeau,
Je puſſe, pour moi-même, & travailler & vivre,
Que nul chagrin amer, nul ſoin ne pût m'y ſuivre,
Que près de moi Doris voulut ſécher mes pleurs,
Et de tendres amis diſſiper mes douleurs;
Qu'un jour plus lumineux dans mon eſprit vînt luire,
Qu'avec d'illuſtres morts mon ame pût s'inſtruire,
Que leurs doctes leçons, en pénétrant mon cœur,
De la ſoif de connoître étanchaſſent l'ardeur;
O! qu'alors le Mogol, aux brillans de Golconde
Joigne de mines d'or une veine féconde;
Que des nains belliqueux *ſe taillent* dans le roc
Leur figure en coloſſe, & que du même bloc
S'écoulent en longs flots des rivieres de marbre;
Loin des ſoucis rampans, tranquille au pied d'un arbre,
Envîrois-je leur ſort dans cet heureux ſéjour?...

Ce que l'auteur dit du roſſignol, eſt d'une vérité, d'un intérêt auquel il ſeroit difficile d'ajouter.

Sur un ſaule écarté, qu'un étang ſombre arroſe,

(*) Le traducteur a ſans doute fait imprimer ce mot comme il le prononce; mais il faut écrire & prononcer *bégaie*, qui ne peut point entrer dans le corps du vers de la maniere dont M. Beguelin l'y place. Voyez la note précédente.

Digitized by Google

Le ſolitaire oiſeau ſe berce & ſe repoſe,
Puis commence à *tirer* d'inimitables ſons.
Sa fidelle compagne accourt à ſes chanſons :
Tantôt ſa voix s'éleve, & fait trembler la terre ;
Des tons toujours nouveaux roulent comme un tonnerre ;
C'eſt le bruit d'un clavier qu'on parcourt en fureur ;
Tout-à-coup, des ſoupirs imitant la langueur,
Il radoucit ſon chant, exprime la tendreſſe ;
Des accords imprévus, ſe ſuccedent ſans ceſſe.
Dans ſes airs variés toujours capricieux,
Du badin, à l'inſtant, il paſſe au ſérieux ;
Puis, ſur d'autres refreins compoſant la repriſe,
Il conduit l'auditeur de ſurpriſe en ſurpriſe.
Mais quand de ſon amante un deſir curieux
L'entraîne dans le piege où, pour tromper ſes yeux,
Le cruel oiſeleur, caché ſous le feuillage,
De perfides rameaux avoit maſqué la cage,
Alors le roſſignol ſent expirer ſes ſons ;
Un ſilence accablant ſuccede à ſes chanſons.
Il va redemander le bonheur de ſa vie
Aux grottes, aux rochers, aux bois, à la prairie ;
Il ſoupire, il ſanglotte, il s'exhale en regrets ;
De ſes cris douloureux il remplit les forêts ;
Enfin, à demi-mort, tombant ſur la feuillée,
Il y roule, épuiſé, ſur ſa tête affaiſſée.
L'ombre de ſa compagne y paroît à ſes yeux ;
Il croit la voir ſanglante, entendre ſes adieux,
Elle ſouffre, & le plaint : à cette triſte image
Il recouvre la voix ; ſon lugubre ramage
Sur des accens plaintifs recommence à gémir ;
Chaque ſoupir reſſemble à ſon dernier ſoupir ;
Les côteaux d'alentour ſur ſon ſort s'attendriſſent,
Répetent ſes accens, ſoupirent & gémiſſent.

Les défauts dont M. Beguelin accuſe ſa traduction, n'empêcheront pas qu'on n'y ſente le

mérite eſſentiel de l'original, & qu'à cet égard, elle ne ſoit lue avec beaucoup de plaiſir, même après les *Printems* de M. de Saint-Lambert & de Thomſon.

M. de Kleiſt peint ſouvent les mêmes objets que ces deux illuſtres écrivains ; mais ce n'eſt pas dans les mêmes proportions, ni avec les mêmes couleurs : il ne leur reſſemble que par les qualités communes aux grands poëtes; & le différent uſage qu'en font ceux dont il s'agit ici, nous montre ſous toutes ſes faces, ſous tous ſes points de vue, la nature rajeunie.

(*Journal encyclopédique.*)

MOYEN de ſe préſerver des erreurs de l'uſage dans l'inſtitution de la jeuneſſe, ou DÉCOUVERTE de la meilleure maniere poſſible d'enſeigner les Sciences *& les* Langues *aux enfans de l'un & l'autre ſexe ;* OUVRAGE ENCYCLOPÉDIQUE *contenant un corps complet de traités élémentaires, avec leſquels deux écoliers pourront facilement ſe donner des leçons tour-à-tour, & ſe paſſer de maîtres.* A Bruxelles, chez Emmanuel Flon, & chez les principaux libraires de l'Europe.

DEUX objets eſſentiels ſont compris dans cet ouvrage, la *Lecture* & l'*Etude*. L'art d'apprendre à *bien lire*, celui de s'*inſtruire*, y ſont enſeignés, ſimplifiés, facilités d'après une méthode abſolument nouvelle, par le ſecours d'un *bureau-typographique*, & d'une *bibliotheque-littéraire*.

Les auteurs (*) annoncent ces deux meubles

(*) Ce ſont ceux du *Syſtéme typographique*, découvert en 1774, & de l'ouvrage imprimé en 1777, aux frais de M. LE COMTE D'ARTOIS, ſous le titre de *Deſcription du cabinet littéraire*, qu'ils ont exécuté à Madrid pour faciliter les études de feu *Don Carlos-Clemente-Antonio*, infant d'Eſpagne.

Digitized by Google

ſcientifiques comme le fruit de 25 ans de recherches & d'expériences deſtinées à conſtater les vices de l'ancienne méthode d'enſeigner à *lire* aux enfans, les *Langues* & les *Sciences* à la jeuneſſe, & à perfectionner celle qu'ils ont imaginée pour la remplacer. C'eſt par des comparaiſons nombreuſes & ſouvent répétées en tout genre, entre la *routine* ſuivie dans les familles, dans les écoles, dans les penſions, dans les colleges, & un *plan raiſonné*, tracé d'après la nature, & appuyé ſur des faits inconteſtables, qu'ils ſont parvenus à analyſer tous les inconvéniens de celle-là, & à mettre dans le plus grand jour tous les avantages de celui-ci.

Nous regrettons de ne pouvoir ſuivre les auteurs de ce nouveau ſyſtême d'inſtruction, dans le détail des vérités frappantes qu'ils développent ſur l'inſtitution de la jeuneſſe, depuis les élémens de la *lecture* juſqu'à l'*étude* des ſciences les plus abſtraites, l'*Algebre*, la *Métaphyſique*, la *Religion*, &c. C'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut les lire. Nous nous bornerons à en donner une idée.

Il n'en paroît encore qu'un cahier du premier volume, & il eſt conſacré, 1°. à démontrer les *imperfections*, l'*inſuffiſance* de l'inſtruction publique, adoptée univerſellement, avec des modifications plus ou moins ſenſées, qui ne lui ont ôté juſqu'à préſent ni ſes abus, ni ſes dangers. Ici les auteurs, à des faits, à des raiſonnemens, aux plaintes des hommes qui ont réfléchi ſur l'abſurdité de l'ancienne méthode d'enſeigner, joignent l'autorité de plu-

Digitized by Google

ſieurs écrivains qui en ont ſenti & fait voir les abus. 2°. A prouver la *néceſſité d'une collection complette* de TRAITÉS ELÉMENTAIRES, ſur toutes les ſciences qui ſont l'objet des études, depuis l'*arithmétique* juſqu'à la *morale*. Ils s'appuient du ſentiment de quelques auteurs modernes, entre autres de celui du célebre M. de la *Chalotais*, qui ont reconnu le beſoin de ce répertoire ſcientifique. 3°. Mais comme ce n'eſt pas aſſez de faire ſentir la néceſſité de ces *élémens*, dont toutes les nations ſont encore privées, malgré la multitude d'érudits, d'orateurs, de moraliſtes, de géometres, de philoſophes, de charlatans qui les éclairent, & qui plus ſouvent les égarent, & les trompent, les auteurs promettent de donner cette collection deſirable, qui ne peut manquer d'être infiniment précieuſe, ſi elle eſt bien exécutée.

Voici l'idée qu'en donnent les auteurs.

Le premier volume de ce recueil contiendra toutes les *fables*, dont le ſujet a été traité par *Eſope*, *Phedre* & la *Fontaine*. Le ſecond, une introduction à l'*Hiſtoire-naturelle* en *latin* & en *françois*, les principes de la *doctrine chrétienne*, & l'hiſtoire abrégée de la vie de JESUS-CHRIST. Le 3eme. & le 4eme. préſenteront une *grammaire* générale, une *françoiſe*, une *latine*, un *vocabulaire* françois-latin, & un latin-françois. Le 5eme. ſera la *logique des enfans*. Le 6eme. traitera des parties de la *géométrie* néceſſaires à l'étude de la *phyſique*.

4°. Les auteurs ne pouſſent pas plus loin la nomenclature des volumes dont ils forme-

ront leur collection. Ils s'attachent à développer leur plan, à juſtifier leur méthode par des exemples déciſifs, à en montrer les avantages. On ne peut diſconvenir qu'elle n'en réuniſſe d'inappréciables, & pour le corps, & pour l'eſprit, & pour le cœur des jeunes gens. Ménager leur ſanté, leur rendre l'étude amuſante, par-là même qu'elle ſera facile, lumineuſe & profitable; qu'elle formera leur jugement, qu'elle ornera leur mémoire ſans gâter leur caractere, ſans pervertir leur ame, ſans les dépiter contre les *livres*, & leur faire abhorrer les *Maîtres*, ſont des biens précieux, qui lui feront donner par les peres ſenſibles, & les inſtituteurs raiſonnables, la préférence ſur l'ancienne maniere de torturer les enfans, dans ce que nous autres barbares occidentaux appellons les *inſtruire*. Puiſſe-t-elle n'être pas combattue par le préjugé, l'habitude, la force des vieux uſages! Puiſſent les inventeurs n'être pas perſécutés, & ne pas fournir un nouvel exemple de ce que ſouffrent, pour exciter la critique ou le dédain, les hommes qui ont la démence de ſe dévouer à l'utilité de leurs ſemblables.

5°. Après avoir démontré celle qui réſultera de leur méthode d'enſeigner les ſciences, les auteurs paſſent à la maniere d'apprendre à lire, eſpece d'étude qui doit précéder toutes les autres, & dont les inſtituteurs de la premiere enfance ont trouvé le ſecret de faire un véritable ſupplice, ſoit par le genre de livres qu'ils donnent aux enfans, ſoit par leur profonde ignorance des élémens de la lecture, ſoit par

Digitized by Google

la torture où ils mettent ces tendres victimes de la dureté, de la pareſſe, de l'ineptie, ou de l'avarice des parens, & qu'il ſeroit cependant ſi aiſé d'inſtruire en faiſant de leur inſtruction un jeu, un divertiſſement continuel, qui réuniroit aux plaiſirs, à la gaieté, l'avantage de leur apprendre mieux, plus facilement, plus vîte & d'une maniere durable, ſans altérer leur tempérament, ſans leur inſpirer ni dégoût, ni averſion, ce qu'on leur apprend imparfaitement avec tant de peines, de châtimens, d'humeur & de larmes.

Ne rendant qu'un compte ſuccint de cette découverte eſtimable, je ſupprime toutes les réflexions qu'elle m'a fait naître, & toutes celles que j'avois déja faites ſur l'art d'enſeigner les enfans. J'ai pratiqué moi même avec le ſuccès le plus marqué, & en petit, ce que ſon auteur propoſe en grand au public. A l'aide d'une *caſſe* d'imprimeur que j'ai fabriquée en carton, & qui contenoit dans des *caſſetins* tous les caracteres de l'alphabet, tracés ſur des morceaux de carte, j'ai appris à lire, en moins de ſix ſemaines, à un enfant de 3 ans. Il connoiſſoit la valeur de toutes les lettres, tous les chiffres *Romains* & *Arabes*, tous les ſignes reçus dans l'orthographe *françoiſe*; il étoit en état d'aſſembler avec la préciſion & la dextérité d'un ouvrier imprimeur, tous les caracteres néceſſaires pour former les mots que je lui indiquois.

Que ne fera-t-on pas avec un *bureau typographique* complet, qui réunit, non-ſeulement

toutes les parties de la matérialité du *langage* & de l'*écriture*, mais même toutes les parties de l'*oraiſon*; qui eſt calculé ſur des proportions mathématiques, gradué ſur les degrés de conception de l'enfance, ſur les facultés progreſſives de l'organe de la parole; qui, en ſuivant la marche de la nature, va du ſimple au compoſé, ne fait articuler un ſon à la langue, qu'en offrant diſtinctement & uniquement aux yeux, la figure à laquelle on l'adapte, utilité que n'a pas l'uſage des livres, où les caracteres ſe préſentent en grand nombre à la fois, où l'enfant en voyant cinq cens lettres, ne voit ſouvent pas celle qu'on lui fait nommer; qui enfin, à l'art d'apprendre à lire ſans peine, en jouant, joint l'avantage d'apprendre à bien lire, à bien prononcer, à bien orthographier, à connoître la valeur & l'emploi des mots, en ſorte qu'un enfant de quatre ou cinq ans, inſtruit par cette méthode, qui fera un *cours de Lecture* ſous les yeux d'un pere ou d'une mere tendre, ſaura en ſix mois, & ſaura bien, *lire*, l'*orthographe*, le plus eſſentiel de la *grammaire*, objets qu'on fait apprendre dans des A. B. C., dans des *rudimens*, dix années entieres à la jeuneſſe, qui ne les fait jamais.

6°. Pour montrer la ſupériorité, la perfection de cette machine *typographique*, les auteurs examinent tous les *eſſais* en ce genre, montrent l'*inſuffiſance* ou les *défauts* de ceux de MM. *Dumas*, *Gautier*, *De Launay*, *Pingeron*, *Bouchot*, *Langlois*, l'abbé de *Vitol*, *Viard*, Jean *Moulinier* & Pierre *Gobain*, qui n'ont donné

que des méthodes incomplettes & ſuſceptibles de nombreux inconvéniens, dont la nouvelle ſera exempte.

7°. Enſuite ils tracent le plan de leur *cours de lecture*, & analyſent la premiere des quatre *parties* dont ce cours eſt compoſé. C'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut lire ce qu'ils diſent: il n'eſt pas poſſible de l'extraire. Mais pour le lire avec fruit, il faut avoir ſous les yeux le *bureau* dont ils donnent une explication raiſonnée. C'eſt dans ce chapitre qu'on trouve des obſervations curieuſes, ſur la propriété des caracteres de l'alphabet, & ſur la néceſſité d'en compoſer à l'enfance, qui ſoient proportionnés aux degrés de ſon intelligence, & à ſes progrès ſucceſſifs.

8°. Enfin ils terminent ce premier cahier par une ample inſtruction ſur l'uſage de la *commode typographique*, qui, réuniſſant un objet d'agrément ou de luxe à un objet d'utilité, ne peut manquer d'être accueillie. Au lieu d'un livre bientôt ſale & chiffonné dans les mains des enfans, on aura un meuble propre dans un appartement. La virilité, la vieilleſſe, qui ſe fâchent ſouvent avec l'enfance en lui faiſant répéter la *leçon*, s'amuſeront en la voyant s'inſtruire ſans pleurs, ſans réprimandes, & en folâtrant.

Les auteurs promettent aux parens les mêmes plaiſirs, & à leurs enfans les mêmes amuſemens dans l'étude des élémens des ſciences, avec le ſecours de leur *bibliotheque littéraire*, qui eſt propoſée par forme d'*aſſociation* & d'*abon-*

nement, dans un *proſpectus* fort détaillé, qu'on trouve, ainſi que l'*ouvrage* & le *bureau*, dont nous venons de parler, à *Bruxelles*, chez *Emmanuel Flon*, & chez les principaux libraires de l'Europe.

(*Journal politique, civil & littéraire, ouvrage périodique, pour ſervir à l'hiſtoire du dix-huitieme ſiecle.*)

Mélanges tirés d'une grande bibliotheque. Recueil P. *De la lecture des livres françois ; ſuite de la VIIIe. partie. Livres de philoſophie, ſciences & arts du XVIe. ſiecle.* A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. Vol. *in-8vo.* de 340 pages. 1781.

DANS le volume précédent de la partie de cette hiſtoire littéraire, qui regarde les ſciences & les arts, on a vu quels ſont ceux des anciens philoſophes qui ont été traduits en notre langue au 16e. ſiecle. On s'eſt convaincu que nos ancêtres poſſédoient alors un aſſez grand nombre de ces traductions, pour avoir toutes les connoiſſances philoſophiques des Grecs & des Romains. Ils étoient conſéquemment en état d'entreprendre de nouvelles découvertes : mais la gloire en étoit réſervée au ſiecle ſuivant, & ils n'ont eu d'autre mérite que d'avoir préparé la voie à leurs ſucceſſeurs.

Cependant il s'en faut de beaucoup que le

Digitized by Google

16e. ſiécle ſoit entiérement dépourvu d'ouvrages philoſophiques originaux qui méritent d'être remarqués. C'eſt ce que nous démontre le volume des *Mêlanges* que nous annonçons.

Avant d'offrir à nos lecteurs quelques-uns des articles les plus intéreſſans qu'il renferme, il eſt indiſpenſable de les mettre au fait de la méthode adoptée par l'auteur, pour former un tableau des progrès de la philoſophie depuis le 16e. ſiecle juſqu'à nous, méthode à laquelle il ſe conformera dans la ſuite de ce grand ouvrage. Le ſyſtême de Bacon lui a ſervi de baſe; mais la maniere dont il a ſû en tirer parti nous a paru réunir la clarté à la perfection & à la ſimplicité. En claſſant les connoiſſances humaines, M. le marquis de P**. donne la premiere place aux plus générales, à celles dont l'objet eſt le plus étendu, & ce ſont en effet celles qu'on peut regarder comme fondamentales, les autres n'en étant que le développement. » Les premieres, dit-il, forment » le tronc du grand arbre philoſophique, dont » les autres ne ſont que des branches plus ou » moins conſidérables & étendues. En ſoutenant cette comparaiſon, on peut dire que » cet arbre a deux groſſes racines; l'une, la » ſcience intellectuelle, que l'on appelle communément & en général métaphyſique: elle » s'exerce 1°. ſur l'exiſtence & la nature des » êtres en général; 2°. ſur Dieu, le premier » de tous les êtres; 3°. ſur les eſprits du ſecond ordre; 4°. ſur l'ame de l'homme, ſa » nature & ſes différentes opérations. La ſe-

» conde racine du grand arbre philoſophique » eſt la phyſique : la nature matérielle toute » entiere eſt ſon objet. On la diſtingue en » phyſique générale & particuliere ; d'elle dé- » rivent la vaſte ſcience de l'hiſtoire-natu- » relle, celles de la médecine, de la méchani- » que & la foule immenſe des arts. «

La ſcience des êtres en général, appellée ontologie, fit peu de progrès dans le 16e. ſiecle. Tout ce qu'on ſavoit & tout ce qu'on écrivoit alors ſur cette matiere, étoit fondé ſur la doctrine d'Ariſtote ; encore ces connoiſſances étoient-elles ſi peu de choſe, que ce ſiecle ne nous offre aucun livre conſacré tout entier à la diſcuſſion de ce grand objet.

La ſcience de Dieu, le premier de tous les êtres, fut néceſſairement plus cultivée. On la conſidere ſous deux points de vue, comme naturelle & révélée. La théologie naturelle eſt la connoiſſance de Dieu par les lumieres de la raiſon. Les anciens philoſophes payens nous ont mis ſur la voie de cette ſcience. » La ré- » vélation, dit M. le marquis de P**, a con- » firmé & mis hors de doute & de queſtion, » l'exiſtence de l'être-ſuprême ; elle a été plus » loin, & nous a enſeigné la maniere dont » Dieu veut être honoré & ſervi : mais il reſte » toujours à la philoſophie la gloire de pou- » voir établir juſqu'à un certain point l'impor- » tante vérité de l'exiſtence de Dieu, & d'exa- » miner quels ſont les attributs de la divinité. » La théologie révélée eſt la premiere de tou- » tes les ſciences, puiſqu'elle nous a été en-

Digitized by Google

» ſeignée par Dieu même; nous la reſpectons » comme divine : mais parmi les ſciences hu- » maines, il exiſte une théologie naturelle, » dont nous ne devons nier ni l'exiſtence, ni » l'importance. La religion naturelle en eſt la » ſuite & le réſultat. La religion naturelle & » la révélée ſe confirment l'une l'autre, & ne » peuvent ſe contredire. Dieu a accordé à » l'homme la raiſon, pour lui faire connoître » ce qui eſt vraiment bon & juſte : il a daigné » enſuite ajouter lui-même de nouveaux dog- » mes aux principes réſultans de l'uſage de » cette raiſon : mais ceux-ci ne létruiſent ni » n'alterent les premiers; &, tout conſidéré, » Dieu ne nous preſcrit rien que ce que la » bonne & ſaine philoſophie nous conſeille.

Nous croyons qu'on ne peut rien dire de plus raiſonnable ſur cette matiere, & que M. de P**, en s'exprimant ainſi, évite deux extrêmes dont les ſuites ſont également dangereuſes.

Le 16e. ſiecle n'a fourni à l'auteur des *Mélanges* que deux livres (imprimés) de théologie naturelle. L'un eſt la *Théologie naturelle* écrite en latin par un Eſpagnol nommé *Sébonde* ou *Sébéïde*, traduite en françois par le célebre Montaigne, abrégée & réduite en ſix dialogues par un chartreux, nommé *Pierre Dorland*, & traduit en françois d'après cet abrégé par un certain *Jean Martin*, ſuivant l'ordre de la reine Eléonore d'Autriche, veuve de François Ier : l'autre, le livre des *Trois Vérités*, par Pierre Charron. L'ouvrage de Sébonde eſt rempli de

ſubtilités & d'idées ſingulieres, il va même juſqu'à vouloir prouver les myſteres par la raiſon. Celui de Charron eſt bien plus clair & plus lumineux. L'exiſtence de Dieu, la néceſſité d'admettre une religion, & la néceſſité d'un culte, y ſont également bien démontrées. On pourroit même dire que nous n'avons rien de mieux ſur ces vérités. Cependant Charron a payé le tribut à ſon ſiecle, en mettant au nombre des preuves de la religion, l'exiſtence des démons, les prodiges opérés par eux, les prédictions & les préſages qu'il croit venir d'eux. On croyoit alors qu'on pouvoit les évoquer & partager leur puiſſance, en étudiant l'art de la magie.

Auſſi, dans ce ſiecle, dans lequel M. le marquis de P**. n'a pu compter qu'à peine deux ouvrages ſur l'exiſtence des êtres, ſur celle de Dieu, ſur la théologie & la religion naturelle, il en a paru une infinité écrits en François ſur la magie & les différentes ſortes de divination qui en dépendent. Ces livres appartiennent à la troiſieme diviſion de la ſcience intellectuelle, & l'auteur qui en poſſede un grand nombre dans ſa bibliotheque en donne ici des notices très-curieuſes.

Nous ne nous y arrêterons pas, afin de ne pas perdre le fil de cet extrait, qu'il eſt très-intéreſſant de ſuivre. Nous paſſerons donc à la quatrieme branche de la ſcience intellectuelle, la plus féconde & la plus ſatisfaiſante de toutes. C'eſt la pſychologie, ou ſcience de l'ame & de l'eſprit humain. On connoît les

opinions des anciens philoſophes ſur cette matiere ; les auteurs François du 16e. ſiecle ne s'attacherent point à les perfectionner, ils ne traduiſirent pas même les auteurs modernes qui avoient écrit en latin. Ils regardoient les principes d'Ariſtote comme inattaquables ; on eût au moins couru des riſques, ſi l'on ſe fût aviſé de les combattre. Marcile Ficin, commentateur de Platon, ne fut traduit qu'avec précaution & en partie. Pomponace ſe haſarda le premier à dire que l'on pouvoit ſoutenir comme philoſophe, ce qu'on ne pouvoit pas croire comme chrétien, & que de même on devoit croire comme chrétien ce qu'on ne pouvoit pas démontrer comme philoſophe. Il appliqua ce raiſonnement à l'immortalité de l'ame, & écrivit que tous les anciens établiſſoient fort mal ce dogme, que pour lui il ne le croyoit que comme article de foi. On s'éleva vivement contre lui, le pape Léon X qui l'aimoit & l'eſtimoit, crut devoir l'abandonner. Il fut obligé de donner des explications, qui équivaloient à une rétractation. On n'a jamais oſé traduire en françois l'ouvrage de l'immortalité de l'ame, de Pomponace.

Le fameux prince, *Jean Pic de la Mirandole*, qui, à l'âge de 24 ans, ſoutint à Rome ſa theſe *De omni ſcibili*, fut accuſé d'avoir voulu prouver les myſteres de notre religion par des raiſons purement philoſophiques. » Ainſi, ob» ſerve M. le marquis de P**., dans ce ſiecle » de ſoupçons, on devenoit ſuſpect, ſoit en » voulant tout réduire à la créance fondée ſur

» la foi, ſoit en voulant prouver la foi par » la philoſophie. «

Le Calabrois, *Thomas Campanella*, qui ſe fit dominicain, publia alors un livre intitulé : *De ſenſu rerum*, de la philoſophie prouvée par les ſens, où il y a des choſes admirables. Malheureuſement il attaquoit Ariſtote par de bonnes raiſons, & avec aſſez d'adreſſe; & comme il avoit ajouté aux mots *De ſenſu rerum*, *& Magiâ* (de la magie,) on le fit paſſer pour ſorcier. Après avoir éprouvé des perſécutions incroyables, il paſſa en France, y vécut neuf ans, & mourut dans le couvent des Jacobins de la rue St.-Honoré. » Le cardinal de Richelieu, dit M. le marquis de P**., fit réimprimer ſes principaux ouvrages; mais ils n'ont » jamais été traduits. L'aſtrologie y eſt ouvertement profeſſée; le grand miniſtre y croyoit, » comme tout le ſiecle pendant le cours duquel il étoit né. Dans l'ouvrage *De ſenſu rerum*, Campanella établit que tout dans le » monde a une meſure de ſentiment, & une » ſorte d'ame plus ou moins active & développée, les élémens, les aſtres, les montagnes, les plantes, les cadavres même, & » ſur-tout les bêtes, à l'intelligence deſquelles » il eſt très-favorable. «

L'auteur des *Mélanges* parle enſuite du trop célebre *Gordano Bruno*, brûlé à Rome le 17 février 1600; il donne une idée de ſes dogmes extravagans. *Pereyra*, médecin Eſpagnol, ſoutint vers le milieu du 16e. ſiecle, que les bêtes étoient de pures machines. Il fut relancé,

Digitized by Google

& ſon livre n'eſt devenu recherché que depuis que Deſcartes, ayant ſoutenu la même theſe, on ſe rappella de l'avoir lue dans l'ouvrage de Pereyra. Portius, Calvin, Huarte, écrivirent auſſi ſur l'ame. Le premier, diſciple de Pomponace, voulut ſoutenir & relever le ſyſtême de ſon maître. Calvin chercha à prouver que les ames veillent & vivent après qu'elles ſont ſorties des corps; mais il ſupprima enſuite cet opuſcule. Huarte, Navarrois, examina juſqu'à quel point les différens eſprits ſont propres aux ſciences. Son livre fut traduit en françois par Gabriel Chapuis.

Par les détails qui précedent, l'on voit que dans le 16e. ſiecle, ceux qui n'entendoient que le françois, étoient fort peu à portée de s'inſtruire ſur la métaphyſique. Les meilleures preuves de l'exiſtence, de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, n'étoient pas encore trouvées : on n'avoit encore oſé rien prononcer ſur l'ame des bêtes; les opérations de l'ame ou de l'eſprit humain n'étoient ni bien connues ni bien diſtinguées. M. de P**. croit cependant devoir en offrir ici le tableau pour mettre en ordre, non ce que l'on ſavoit alors, mais ce que l'on auroit dû ſavoir, & ce qui eſt néceſſaire pour parcourir la carriere des ſciences, & voir comment chacune d'elles dérive des différentes opérations de l'eſprit.

» La premiere de toutes ces grandes opéra-
» tions, dit-il, eſt l'entendement; la ſeconde,
» la volonté. Nous faiſons uſage de notre en-
» tendement par quatre moyens différens; la

» perception intime, les ſens, l'imagination & » la mémoire. Nous trouvons en nous naturel- » lement, & ſans y être excités, l'idée de » notre exiſtence : on pourroit y joindre celle » d'un Dieu..... Les ſens nous fourniſſent » occaſion de concevoir de nouvelles idées qui » ſont les plus naturelles après les innées..... » L'imagination va encore plus loin & porte » les idées au delà de ce que les autres » moyens nous ont pu faire concevoir ; en- » fin, la mémoire rappelle les idées, les fixe, » & eſt cauſe qu'on ne les perd pas après les » avoir bien conçues.....

» La volonté eſt la ſeconde des grandes » opérations de l'ame & de l'eſprit. C'eſt d'elle » que dépend la détermination à une choſe » plutôt qu'à une autre ; par conſéquent le » raiſonnement, le jugement, & les combi- » naiſons qui ſont une ſuite de jugemens mul- » tipliés & liés entr'eux... En ne conſidérant » la raiſon & le jugement qu'en philoſophe, » le jugement eſt le rapprochement de deux » idées, dont l'une confirme & détruit l'autre ; » d'où il réſulte une conſéquence affirmative » ou négative, qui eſt le jugement. L'origine » & la nature du jugement appartiennent à la » métaphyſique (proprement dite ;) mais ſon » réſultat eſt l'objet de la logique, que les an- » ciens appellent dialectique. «

Il y a long-tems que nous aurions une idée vraie de la logique, ſi l'on s'en étoit tenu à bien mettre dans tout leur jour la vérité & la ſûreté du ſyllogiſme & du dilemme, imagi-

nés par Ariſtote, & qui ſont en effet les deux meilleures regles du raiſonnement. Mais il ſemble que, pendant pluſieurs ſiecles, on ait pris à tâche d'embrouiller la matiere. Au onzieme ſiecle, deux profeſſeurs, *Oudard* de Tournai, & *Raimbert* de Lille en Flandres, agiterent une queſtion auſſi vaine qu'embarraſſante. Oudard prétendit que c'étoient les choſes & non les mots qui étoient l'objet de la logique, & Raimbert ſoutint qu'il n'y avoit point de ſcience des choſes, mais ſeulement des noms. Ces deux pédans firent chacun une ſecte, celles des *Nominaux* & des *Réaliſtes*. Les diſputes de ces deux ſectes furent auſſi violentes que durables; elles eurent encore lieu dans le 16e. ſiecle. Heureuſement pour les lecteurs de ce tems-là qui ne comprenoient que le françois, il n'y a eu juſqu'au 17e. aucun livre de logique imprimé en cette langue. Nous ſavons à préſent que cette ſcience eſt la baſe de toutes les autres, & principalement de la morale; car, dit l'auteur des Mélanges, *qui penſe & raiſonne toujours juſte, ſe conduit toujours bien.*

Nos ancêtres du 16e. ſiecle en ſavoient autant que nous ſur la morale : mais en général, ils écrivoient mal & ſans méthode. C'eſt ce qui fait que ces tems nous préſentent peu d'ouvrages moraux à citer & à extraire, quoiqu'ils en aient vu naître un grand nombre. Cependant M. le marquis de P**. a réuſſi à nous faire connoître les principaux de ces ouvrages de la maniere la plus intéreſſante. Mais, toujours fidele à ſon eſprit d'analyſe & de mé-

Digitized by Google

thode, il commence par faire une distinction entre les objets de la morale, en la considérant : 1°. comme applicable à l'homme seul, ne devant compte qu'à lui-même de sa conduite, de ses vices ou de ses vertus : 2°. comme relative à ce qui nous entoure de plus près, notre famille, notre voisinage, ce qui compose notre société, &c. 3°. suit la morale politique suivant les principes de laquelle doivent se gouverner les grandes sociétés, les républiques & les monarchies. Ce que nous appellons aujourd'hui droit naturel, droit des gens, droit public, l'art du gouvernement, celui de l'administration de chaque partie vue en grand, les finances & le commerce considérés de même, tout cela dépend de la morale politique. Dès la fin du 16e. siecle on écrivit beaucoup sur cette derniere espece de morale, & M. de P**. consacrera le volume suivant à faire connoître les principaux ouvrages de ce genre. Il se borne dans celui-ci aux livres qui concernent les deux premieres especes de morale, la personnelle & la domestique.

Quelques livres de morale qui existoient manuscrits dans les 14e. & 15e. siecles, furent imprimés dans le 16e. Tels sont : *la Cité de Dieu*, le *Miroir de la vie humaine*, les *Remedes de l'une & de l'autre fortune* (attribué à *Pétrarque*,) la *Fontaine de toutes les sciences*, *selon le sage philosophe* Sidrac, *la Fleur de vertu*, (*)

(*) Cet ouvrage est la traduction d'un livre italien

&c. Mais dès le commencement du ſiecle on imprima un ouvrage moral intitulé : *Livre de Saigeſſe, diſtinguant & parlant des vices & vertus dont l'on peut être priſé ou deſpriſé, &c.* Ce livre ſingulier commence par quelques vers qui ne méritent pas d'être rapportés, & continue par des lieux communs de morale en proſe. Chaque chapitre eſt terminé par une hiſtoire qui ſert d'exemple & de preuve à la vérité qui y eſt établie. M. de P**. en cite deux ou trois; la ſuivante nous paroît digne d'être remarquée.

» Un jeune homme, aſſez dérangé, tombe » dangereuſement malade : il fait de ferventes » prieres pour le rétabliſſement de ſa ſanté, & » promet des pélerinages ſi Dieu daigne l'exau- » cer. Un ange lui apparoît & l'aſſure de ſa » guériſon, en lui ordonnant de le ſuivre. » Tous deux inviſibles, ils entrent dans une

---

Fior di vertu, imprimé dès 1477, traduit & publié en françois, vers 1500. Nous citerons quelques proverbes tirés de cette traduction.

Bien ou mal il faut que quelqu'un gouverne.
Encore faut-il du ſens pour régir ſa folie.
Quand la fortune joue on danſe toujours bien.
Dépends le pendart, il te pendra.
Il y a des gens ſi bons qu'ils ne valent rien.
Le chien ronge les os qu'il ne peut avaler.
Le commencement de la folie eſt de ſe croire ſage.

En voici un qui ne peut être rendu en françois :

Che mangia Santi, caga Diavoli.

Digitized by Google

» maiſon, où l'ange briſe un coffre-fort, & » va porter l'argent qu'il en tire dans l'armoire » d'un pauvre habitant de la maiſon voiſine. » Le jeune homme ſurpris veut parler, mais » l'ange lui impoſe ſilence. Ils paſſent dans un » hôtel aſſez proche; l'ange s'approche du ber- » ceau d'un enfant, & l'étrangle. Cette action » inhumaine révolte le jeune homme, qui ſe » préparoit à fuir, lorſque l'ange l'arrête, & » lui dit : — Vous n'avez horreur de ce que » vous venez de voir, que parce que vous » ignorez les raiſons qui m'engagent à agir ainſi. » L'homme que j'ai volé auroit abuſé de ſes » richeſſes, & auroit perdu ſon ame, ſi je » les lui avois laiſſées. Celui à qui j'ai remis » cet argent, eſt un honnête homme qui en » fera bon uſage. A l'égard de l'enfant, il ſe- » roit devenu un ſcélérat : vous même, ſans » votre maladie, vous ne ſeriez pas revenu » à Dieu. Ainſi, craignez de juger les actions, » avant d'en connoître les cauſes. «

On s'appercevra aiſément que le charmant auteur de *Zadig* a ſu mettre à profit cette fiction allégorique, dont le fond eſt très-ingénieux. Mais, ſi la connoiſſance des vieux livres, même les moins recherchés, nous découvre de tems en tems les ſources où il a puiſé des traits dont notre ſiecle fait honneur à ſon imagination, nous ſerons forcés de convenir qu'il ſait créer en imitant.

Parmi les livres de morale du 16e. ſiecle, il en eſt encore deux qui ſont intitulés : *De la ſageſſe*. L'un eſt de Béroalde de Verville,

Digitized by Google

calviniſte, puis converti, & chanoine de Tours, auteur d'ouvrages extraordinaires, tant en vers qu'en proſe, ſur les mathématiques, la méchanique, l'alchymie, &c. Son livre moral *de la ſageſſe, ou du moyen de parvenir au parfait moyen de bien vivre* n'eſt autre choſe qu'un mauvais ſermon en quatorze points, à la ſuite duquel on trouve la *Muſe céleſte*, & un petit poëme de l'ame en ſix chants. Mais, ce qu'il y a de très-plaiſant, c'eſt que le titre de cette ennuyeuſe leçon de morale paroît avoir engagé quelque diſciple de Rabelais, qui avoit fait un recueil de facéties & de contes fort libres, à l'intituler *du moyen de parvenir*, & à le mettre ſur le compte du pauvre Béroalde de Verville.

M. le marquis de P**. nous parle enſuite de *l'heur & malheur du mariage*, mauvais livre de morale domeſtique, publié en 1571 par *Jean de Marcouville*, gentilhomme Percheron. A travers beaucoup de réflexions & d'obſervations plates & ridicules, on y en trouve quelques-unes de curieuſes. L'auteur dit, par exemple, d'après Saint-Jérôme, que, du tems du pape Damaſe, il y avoit à Rome une femme qui avoit épouſé vingt-deux maris, & en même-tems un homme qui avoit eu vingt femmes. Comme leurs aventures étoient connues, le pape s'entremit pour les marier enſemble, dans l'intention de ſavoir lequel des deux mourroit le premier. Ce fut le mari; & la femme fut conduite en triomphe au convoi funebre de ſon époux, étant accompagnée d'une foule innombrable de peuple.

Digitized by Google

Marcouville a encore fait un autre livre, intitulé : *de la bonté & de la mauvaiſeté des femmes.* Le beau-ſexe n'y eſt pas toujours aſſez ménagé; mais François de Billon, auteur contemporain, oppoſa à cet ouvrage *la forteresſe inexpugnable de l'honneur & vertu des dames, diviſée en quatre baſtions.* Cette citadelle allégorique eſt ſous la protection particuliere de la Sainte-Vierge, & chaque baſtion a une commandante. Le baſtion de force eſt confié à la reine Catherine de Médicis, mere du roi; celui de chaſteté à madame la ducheſſe de Savoye; celui de clémence à madame la ducheſſe de Nevers; & celui de dévotion à madame la ducheſſe douairiere de Guiſe. Trois petits diſcours préliminaires forment la premiere eſcarmouche; la ſeconde recharge l'eſcarmouche, la fuite des ennemis. Le général des ennemis eſt Rabelais. La groſſe tour de la citadelle eſt toute compoſée de complimens en l'honneur des dames. L'auteur appelle ſes idées des canonnades. Nous invitons beaucoup les curieux à lire en entier la notice que M. le marquis de P**. nous donne de ce chef-d'œuvre de galanterie & d'extravagance. Il s'occupe enſuite de la *Civilité puérile & honnête*, des colloques de *Mathurin Cordier*, du *Théatre du monde*, de *Boiſtuau*, des œuvres morales de *Jean de Caurres*, principal du college d'Amiens, &c.

Pierre Charron & Michel Montaigne rempliſſent le reſte du volume, & nous avouons que leurs articles nous ont paru les plus intéreſſans, quoique leurs ouvrages nous fuſſent

Digitized by Google

connus. Mais, on aime à les relire, on aime à s'entretenir avec eux. L'un eſt plus ſérieux & plus méthodique : l'autre plus varié, plus gai, & quelquefois tout auſſi profond. Nous n'avons point encore de livre de morale plus ſolide que celui *de la ſageſſe*, par Charron ; nous n'avons rien d'auſſi inſtructif, d'auſſi amuſant, & qui annonce une plus grande connoiſſance de l'homme que les *Eſſais* de Montaigne. M. de P**. nous remet devant les yeux ce qui ſe rencontre de plus eſſentiel dans leurs ouvrages. C'eſt rendre un ſervice à toutes ſortes de lecteurs ; c'eſt rappeller à ceux qui connoiſſent déja le livre *de la Sageſſe* & les *Eſſais*, les paſſages qui ont dû leur faire le plus de plaiſir ; c'eſt inviter ceux qui ne les connoiſſent pas à les lire ; enfin, c'eſt mettre leurs principes à portée de ceux qui ne ſoint point en état de les étudier dans l'original.

Après des réflexions ſur quelques opinions morales & littéraires qui paroiſſent avoir été particulieres à Montaigne, M. de P**. parle de ſon néologiſme ; il nous offre le tableau des expreſſions françoiſes dont nous ſommes redevables à Montaigne, telles que *Diverſion*, *Enfantillage*, *Empaqueté*, *Enjoué*, *Ecrivaillerie*, *Ecrivailleur*, *ſe Gendarmer*, *Inepte*, *Incompréhenſible*, *Indicible*, *Inimaginable*, *Rapſodie*, *&c.* A ce tableau ſuccede celui des expreſſions que Montaigne a haſardées, mais qui n'ont pas fait fortune.

» Voilà, dit enſuite M. le marquis de P**, » tout ce que m'a fourni Montaigne, ſa mo-

» rale, ſes penſées, & même ſon ſtyle. Je ne » dirai plus qu'un mot d'un jugement qui a » été porté de lui par le célebre la Bruyere, » auteur des *Caracteres*. Il dit que deux illuſ- » tres auteurs du dix-ſeptieme ſiecle, Balzac » & Paſcal ont blâmé Montaigne par deux rai- » ſons bien différentes, mais fondées ſur le » caractere de l'un & de l'autre. Balzac n'avoit » que de l'eſprit, de l'éloquence & du ſtyle, » & n'étoit pas capable de goûter la raiſon » naturelle & la bonne philoſophie morale » dont Montaigne eſt rempli. Il y trouvoit des » vices de langue, un ſtyle ſerré, concis, & » quelquefois obſcur, c'en étoit aſſez pour » qu'il lui déplût. Paſcal, au contraire, étoit le » plus parfait logicien, le meilleur raiſonneur, » le plus grand moraliſte, l'écrivain le plus » méthodique de ſon tems. Il trouvoit que » Montaigne manquoit abſolument d'ordre & » de méthode dans ſes eſſais; que ſes raiſon- » nemens n'étoient pas toujours clairs ni juſ- » tes; que ſa morale n'étoit pas exacte; c'en » étoit aſſez pour exciter ſa critique, & mé- » riter ſes reproches. Mais, des juges moins » ſéveres, en reconnoiſſant tous ces défauts à » Montaigne, trouvent avec raiſon que c'eſt » un auteur charmant, & le Coriphée des » écrivains du ſeizieme ſiecle. «

Nous citerons encore quelques traits des articles qui concernent Montaigne & Charron.

Charron diſoit au ſeizieme ſiecle : » Un jour » viendra que le commun des gens inſtruits » en ſauront beaucoup plus que les ſavans de

» ce

» ce tems-ci; on aura fait des découvertes en » phyſique, en aſtronomie, en méchanique, » en géographie, dans les ſciences, dans les » arts, dans les lettres : & nous qui croyons » à préſent ſavoir quelque choſe, on nous » traitera d'ignorans : il n'y a que dans la ſa- » geſſe & la vertu, qu'il n'y a plus de décou- » verte à faire. «

Le même philoſophe dit : » Notre vie eſt » un flux perpétuel d'erreurs & une ſuite de » miſeres; il n'y a que mal qui s'écoule & » mal qui ſe prépare : le mal pouſſe le mal, » comme la vague pouſſe une autre vague : » l'aveuglement commence la vie, la peine & » le travail en occupent le milieu, & la dou- » leur la termine. «

Charron ſépare les hommes en trois claſſes : la premiere eſt compoſée de ceux qui ont l'eſprit foible, froid & inſouciant; ils laiſſent aller le monde comme il veut; ils ne ſont propres qu'à obéir, & ſont entraînés par le torrent des préjugés & des uſages. La ſeconde claſſe eſt de ceux qui voudroient bien s'élever au-deſſus des hommes ordinaires, faire des decouvertes, imaginer des nouveautés. Ces gens-là ſe haſardent à former des projets, & quelquefois ont le malheur d'être à portée d'en commencer l'exécution; mais ils manquent preſque toujours de lumieres & de moyens. La troiſieme claſſe, qui eſt aſſurément peu nombreuſe, eſt compoſée de gens qui prévoient toutes les conſéquences des nouveautés avant que de les adopter, n'entreprennent rien ſans en enviſager toutes

les ſuites, & ne détruiſent jamais une opinion, ni un uſage, qu'ils n'aient quelque choſe de meilleur à y ſubſtituer. Charron compare ces trois claſſes d'eſprits, aux trois régions de l'air; la plus baſſe & qui raſe la terre, n'eſt chargée que de vapeurs groſſieres; la moyenne eſt celle où ſe forment les tempêtes, les orages, la grêle, la pluie, la neige, & où les vents exercent leur empire; mais dans la région ſupérieure, l'air eſt pur, le ciel net & les rayons du ſoleil y paſſent aiſément pour verſer ſur la terre leurs fécondes influences.

» La ſcience, dit Charron, eſt un grand » amas & proviſion de bien d'autrui, un re- » cueil de ce qu'on a vu, oui dire, & lu aux » livres. L'étui de la ſcience, c'eſt la mémoi- » re: qui a bonne mémoire, il ne tient qu'à » lui d'être ſavant. Mais la ſageſſe eſt la re- » gle de l'ame, & celui qui manie cette re- » gle, c'eſt le jugement qui voit, eſtime tou- » tes choſes, les arrange comme il faut, & » rend à chacun ce qui lui appartient. Ce qui » prouve que la ſcience eſt peu néceſſaire, » c'eſt que des quatre parties du monde, il » y en a trois & plus qui s'en paſſent. Elle » ne ſert point à la vie; grands & petits, » riches & pauvres, coulent leurs jours heu- » reuſement ſans avoir entendu parler de ſcien- » ce. L'honneur, la gloire, les dignités ſeroient » plus néceſſaires; & encore peut-on s'en paſ- » ſer: mais c'eſt de la ſageſſe & du jugement » que l'on ne ſe paſſe pas; la ſcience leur nuit » quelquefois, loin de leur être utile. Rome

» naiſſante fut ignorante & vertueuſe ; dans » ſes jours de gloire, elle fut ſavante & dé- » réglée. «

Nous aurions auſſi beaucoup de citations à tirer de l'article de Montaigne, mais nous nous bornerons à celles-ci :

» On ſe met ſouvent mal-à-propos en che- » miſe, pour ne pas mieux ſauter qu'en pour- » point, ou en ſaye (habit peſant).

» Nous fuyons la correction, au-lieu qu'il » faudroit en profiter. A chaque oppoſition au » lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les » griffes. «

Un des principes de Montaigne, eſt celui-ci : » il faut ſe prêter à autrui, & ne ſe donner » qu'à ſoi-même. « C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui l'égoïſme.

(*Journal de* Paris ; *Journal de littérature, des ſciences & des arts.*)

THE royal Suppliants, &c. *Les Supplians royaux, tragédie, telle qu'elle eſt repréſentée au théatre royal de Drury-Lane. In-8vo.* A Londres, chez Bowen, 1781.

CEtte piece eſt précédée d'un avertiſſement où l'auteur, M. Delap, s'exprime en ces termes : » Il eſt peut-être néceſſaire d'apprendre » au lecteur qu'Euripide a écrit une tragédie » ſur le même ſujet. Dans ſes *Héraclides*, Ma- » carie eſt ſacrifiée dès le ſecond acte, & il

» n'eſt plus queſtion d'elle dans le reſte de la » piece, & Acamas eſt un perſonnage muet. » Auſſi ce drame differe tellement par la con- » duite, de celui du poëte Grec, que l'auteur » peut aſſurer hardiment qu'il n'a rien em- » prunté de lui que l'idée des ſupplians qui » cherchent leur aſyle dans un temple, & le » ſacrifice volontaire que Macarie fait d'elle- » même. «

Quoi que diſe ici l'auteur, il ne faut pas tout-à-fait l'en croire ſur ſa parole. L'expoſition que nous allons faire de la piece d'Euripide & de la ſienne, mettra nos lecteurs en état de juger des obligations que M. Delap peut avoir au poëte grec.

Après la mort d'Hercule, Euryſthée, tyran de Mycenes, voulut faire périr les enfans de ce héros, pour s'emparer du royaume d'Argos, qui étoit leur héritage. Il ne reſtoit à ces orphelins d'autre ſupport qu'Iolas, l'ami & le compagnon d'Hercule, qui, pour les dérober à la cruauté du tyran, ſe vit contraint à s'exiler avec eux du pays d'Argos. Dans ce triſte état, ils parcoururent une partie de la Grece, implorant la protection de pluſieurs princes qui refuſerent de leur accorder un aſyle, effrayés de la menace qu'avoit fait Euryſthée de déclarer la guerre à celui qui leur fourniroit le moindre ſecours. Ils vinrent enfin à Athenes, & ſe réfugierent dans le temple de Jupiter Agoræus, perſuadés que cet aſyle, regardé comme inviolable, les mettroit entiérement à l'abri des perſécutions d'Euryſthée.

Digitized by Google

C'eſt ici que l'action commence. La ſcene eſt dans le temple de Jupiter, où l'on voit les enfans d'Hercule auprès de l'autel du dieu, & Iolas qui raconte ce qu'ils ont eu à ſouffrir, ainſi que lui, du reſſentiment d'Euryſthée. A peine a-t-il fini, qu'il apperçoit Coprée, émiſſaire du tyran de Mycenes, & chargé par ſon maître de ſe ſaiſir des enfans, & de les lui amener. Iolas court promptement à l'autel, & leur dit de le prendre par ſes habits. L'envoyé d'Euryſthée entre, lui fait entendre que le lieu où il s'eſt réfugié ne le ſauvera pas de la colere de ſon maître, & ſe prépare à l'arracher de l'autel; Iolas s'écrie que le temple de Jupiter eſt profané, & il appelle les Athéniens à ſon ſecours. A ſes cris, les perſonnages qui compoſent le chœur entrent ſur la ſcene & lui en demandent le ſujet; Iolas leur apprend ſon hiſtoire en peu de mots, & les prie de ne pas ſouffrir qu'on l'entraîne du temple pour le livrer à Euryſthée. Le chœur touché de la ſituation du vieillard & des enfans auxquels il a voulu ſervir de pere, recommande à l'officier d'Euryſthée de reſpecter des étrangers, qui abandonnés des hommes ſe ſont mis ſous la protection des dieux; il le fait ſouvenir qu'il eſt dans une ville libre, où tout acte de violence eſt regardé comme un crime, & lui dit que s'il croit ſa cauſe juſte, il peut aller la plaider devant Démophon. Coprée demande qu'on le mene devant ce roi, lorſque Démophon entre lui-même avec ſon frere Acamas, & demande la cauſe du bruit qu'il a entendu; le chœur la lui

explique. Démophon interroge enſuite Coprée; celui-ci répond : je ſuis envoyé par Euryſthée, pour me ſaiſir de ces malheureux fugitifs, qui étant Argiens de naiſſance, ſont ſujets de mon maître. Il tâche enſuite de perſuader à Démophon, qu'il doit livrer à Euryſthée les victimes qu'il demande, en lui faiſant appréhender les ſuites funeſtes qu'une oppoſition de ſa part pourroit occaſionner, & qu'il vaut mieux pour lui de gagner l'amitié du roi de Mycenes, en ſouſcrivant à ſes volontés, que de s'expoſer par un refus, à une guerre dans laquelle il ne peut ſe flatter d'avoir l'avantage. Démophon, qui, avant de juger, veut entendre les deux parties, ordonne à Iolas de parler. Iolas expoſe d'une maniere ſi pathétique les injuſtices d'Euryſthée, & les raiſons que Démophon doit avoir de protéger les malheureux enfans qu'on opprime, que ce prince lui promet de les défendre contre leur ennemi. Il congédie en même tems Coprée, & lui dit d'aller annoncer à Euryſthée ce qu'il a vu. Après une altercation aſſez vive, Coprée ſe retire en déclarant la guerre au roi d'Athenes. Iolas, charmé d'avoir enfin trouvé un prince ſi généreux, invite les enfans à lui témoigner par quelques ſignes leur reconnoiſſance, & ſe répand en éloges ſur la ville d'Athenes. Démophon, avant de ſortir pour raſſembler ſon armée, & pour conſulter l'oracle ſur l'iſſue de la guerre, qu'il va être obligé de ſoutenir, invite Iolas à venir dans ſon palais avec les enfans; mais ce vieillard, qui n'eſt pas encore revenu de ſa crainte, perſiſte dans

le deſſein de ne point quitter l'autel, qu'une victoire remportée par les Athéniens ſur les troupes d'Euryſthée, n'ait écarté entiérement les dangers qui le menacent.

Les chants du chœur finis, Démophon revient. Iolas lui demande s'il ne ſait rien de nouveau touchant les préparatifs que font les ennemis; ſi leur armée ne s'eſt pas encore miſe en marche, ou ſi elle s'approche déja d'Athenes? Le roi lui dit que cette armée eſt déja aux portes de la ville, & que lui-même il a fait prendre les armes à ſes ſoldats. Mais une choſe l'inquiete; il a conſulté pluſieurs devins qui ont tous répondu, que pour obtenir la victoire, il falloit immoler le ſang d'une jeune fille. Démophon, malgré ſon attachement pour les enfans d'Hercule, n'eſt nullement diſpoſé à ſacrifier une victime humaine, & il conſeille à Iolas de chercher lui-même un autre moyen de ſauver ſa vie & celle des enfans. Iolas, qui, un moment auparavant, ſe croyoit au comble de ſes vœux, recommence à ſe plaindre du ſort qui ne ceſſe de le perſécuter; Macarie qui entend ſes gémiſſemens vient pour en ſavoir la cauſe. A peine ſait-elle à quel prix les dieux mettent la victoire, qu'elle conſent d'elle-même à ſe ſacrifier pour le bonheur de ſes freres. Iolas, ſans s'oppoſer entiérement à ce deſſein, lui propoſe d'aſſembler ſes ſœurs, & de décider par le ſort quelle eſt la victime qui doit être ſacrifiée.

Macarie rejette cette propoſition, & ne veut point devoir au haſard l'honneur de mourir pour

une cauſe ſi glorieuſe. Elle prie enſuite le vieillard de la ſuivre, afin qu'il lui donne lui-même le coup mortel. Iolas frémit à cette idée, & déclare qu'il ne ſera point témoin du ſacrifice qu'elle va faire; mais il lui promet en même-tems de lui élever un magnifique tombeau pour honorer ainſi ſon courage & ſa grandeur d'ame. Macarie, après lui avoir fait ſes adieux, & lui avoir recommandé toute ſa famille, le quitte pour aller au lieu où elle doit être immolée, & le chœur ſe met à célébrer ſon courage.

Au commencement du troiſieme acte un eſclave d'Hyllus arrive, & annonce à Iolas qu'il a d'heureuſes nouvelles à lui apprendre. Iolas à ces mots apppelle à grands cris Alcmene, qui étoit toujours reſtée hors du temple. Elle vient, & demande ſi l'étranger qu'elle voit n'eſt point encore un ſatellite d'Euryſthée. Iolas la raſſure en lui apprenant que c'eſt un homme qui vient lui annoncer l'arrivée de ſon petit-fils. En effet, l'eſclave dit que ſon maître Hyllus approche, ajoutant que l'armée Athénienne rangée en bataille, eſt prête à recevoir celle d'Euryſthée. La maniere dont il peint le courage qui anime les ſoldats de Démophon inſpire une nouvelle vigueur à Iolas, qui brûle d'envie de ſe mêler parmi les guerriers. Malgré les prieres d'Alcmene qui le conjure de ſe conſerver pour les enfans d'Hercule, il demande des armes; on lui en apporte, il s'en revêt, & court joindre l'armée. Le chœur fait des vœux pour la proſpérité des armes de ſes concitoyens.

Le quatrieme acte eſt fort court; il ne contient qu'une ſcene, dans laquelle l'eſclave qui a paru à la fin du troiſieme, fait à Alcmene le récit de la bataille qui s'eſt donnée, & dans laquelle le tyran de Mycenes a été fait priſonnier par Iolas. Alcmene veut ſavoir pourquoi il ne l'a pas tué ſur le champ? L'eſclave répond que c'eſt pour la faire jouir elle-même du plaiſir de voir ſon ennemi chargé de fers.

En effet, au commencement du cinquieme acte, Euryſthée paroît enchaîné devant Alcmene qui lui fait les reproches les plus ſanglans, d'abord ſur les travaux qu'il a fait autrefois entreprendre à Hercule, & enſuite ſur ſa cruauté envers les enfans de ce héros. Elle finit par lui annoncer qu'il va être mis à mort; vengeance que déſapprouve le chœur. Cependant Euryſthée, qui ne perd rien de ſa fierté, prétend ſe juſtifier de ces reproches en rejettant la cauſe des malheurs d'Hercule ſur Junon, qui s'étoit déclarée ſon ennemie. Le chœur demande la grace du priſonnier; mais Alcmene eſt inflexible, & le fait conduire au ſupplice.

Venons maintenant à la piece de M. Delap, dans laquelle il a changé le nom de Coprée en celui d'Alcandre, & ſubſtitué Déjanire à Alcmene.

Acte Ier. Déjanire, veuve d'Hercule, & ſes deux enfans Hyllus & Macarie ont été chaſſés d'Argos par le tyran Euryſthée qui s'eſt emparé de leur héritage. Après avoir en vain ſollicité la protection de pluſieurs princes, la reine & ſa fille vont ſe réfugier dans un temple d'Athe-

nes où elles ſont ſurpriſes par Alcandre, un des héraults Euryſthée, qui les vient demander au nom de ſon maître, à Démophon, roi d'Athenes. Ce prince eſt alors abſent de ſes états. Son frere Acamas, à qui il en a laiſſé l'adminiſtration, touché de la beauté & des malheurs de Macarie, lui promet ſon ſecours contre Euryſthée; Alcancandre, piqué du refus qu'il fait de livrer les deux princeſſes, lui déclare la guerre, & le menace du reſſentiment de ſon maître.

ACTE II. Démophon eſt de retour à Athenes. Alcandre qui a ſuborné Theſtor, prêtre de Jupiter, pour l'engager à prononcer un faux oracle, & à déclarer qu'Hyllus ne peut remonter ſur le trône d'Argos, à moins que le ſang de Déjanire ou celui de Macarie ne ſoit offert en ſacrifice aux dieux, va trouver le roi, & tâche de lui peindre ſon frere, ſous des couleurs qui puiſſent le rendre ſuſpect; enfin il parvient à le faire ſouſcrire à la demande d'Euryſthée. Les ſcenes qui ſuivent ſont fort belles; & les ſentimens de piété filiale que l'auteur donne à Macarie les rendent très-intereſſantes. Tandis que Démophon s'entretient avec lui-même dans le temple, la fille de Déjanire y entre, croyant entendre la voix d'Acamas.

MACARIE.

» N'ai-je pas entendu une voix qui reſſemble à celle d'Acamas? ou bien eſt-ce mon imagination qui m'a trompée...? hélas!

DEMOPHON.

Quels rayons de beauté parviennent ſubite-

ment jusqu'à moi du fonds de ce temple ! Par les cieux, c'est elle ; c'est la sirene qui a séduit mon frere. Pourquoi en serois-je surpris ? Un pouvoir magique réside dans ses yeux : ses regards où la douceur & la tristesse sont peintes, me pénetrent jusqu'au fond du cœur. Es-tu Macarie ?

MACARIE.

Oui, l'infortunée Macarie, la fille de Dejanire. J'ai été avec elle exilée d'Argos par Eurysthée, & nous sommes venues dans cette ville où Acamas (que le ciel récompense ses vertus) nous a tendu une main secourable. Peux-tu me dire où est mon bienfaiteur ?

DEMOPHON.

Mon frere vient de quitter ces lieux il n'y a qu'un moment.

MACARIE.

Et es-tu Démophon, son frere ? celui à qui nous devons rendre graces à chaque moment de notre vie ? Ah, seigneur, pénétrés de la plus vive reconnoissance pour le dernier bienfait que nous avons reçu, nous nous prosternons à ses pieds & aux vôtres, comme devant les dieux nos protecteurs. L'heureuse nouvelle est venue comme les rayons du matin qui dissipent l'obscurité d'une nuit terrible ; elle a ranimé le flambeau de la vie prêt à s'éteindre dans ses yeux (*de Déjanire*) & a réuni une mere heureuse dans les bras de sa fille déja livrée au désespoir.

DEMOPHON.

Au milieu d'un monde qui change à chaque

moment, aucune créature mortelle ne doit se dire heureuse qu'à l'heure de la mort.

MACARIE.

Je vous conjure cependant de jetter sur elle quelques regards compatissans — Admirez l'ouvrage de votre bonté — Dieux! combien ma mere est changée de ce qu'elle étoit, elle que j'avois vue, n'ayant d'autre lit que la terre, livrée au désespoir, & prête d'exhaler le dernier soupir, — Allez la rendre heureuse en lui montrant son génie tutélaire.

DEMOPHON.

Je crains que Macarie ne mette trop de prix à l'indulgence que Démophon a eue pour Déjanire.

MACARIE.

Oh de quelle admiration m'a pénétrée l'intérêt que vous avez pris à son sort! — Mais un cœur vertueux est heureux lui-même du bonheur qu'il fait goûter aux autres. Entrez dans le sanctuaire, & comblez-là de joie en vous montrant à ses yeux. «

Iolas entre dans ce moment, & annonce à Macarie qu'Hyllus est échappé aux mains d'Eurysthée. Tandis qu'elle exprime la joie que lui cause cette nouvelle, & le desir qu'elle a de revoir son frere, une symphonie se fait entendre, & l'on voit entrer Thestor avec plusieurs prêtres. Thestor prend la parole, & dit :

» Cessez vos chants, respectables compagnons de mon ministere. Qu'aucune pensée, qu'aucun regard, qu'aucun mot sinistres ne profanent ce temple. Vous, prêtres du ciel, écoutez-moi en silence. L'oracle a parlé; son ordre est précis & terrible.

MACARIE.

Quel oracle ?

THESTOR.

Ne m'interrompez point, princeſſe. Roi, nous avons annoncé un ſacrifice, comme tu l'avois ordonné. Déja occupé de penſées toutes céleſtes, j'avois conſulté ces ſages vénérables; d'une voix ſolemnelle nous chantions les cantiques divins; le feu ſacré brûloit ſur l'autel, & un nuage d'encens ſe repandoit dans le temple....

MACARIE.

Ces apprêts formidables —

THESTOR.

Lorſque la voix du dieu s'eſt fait entendre en ces mots : *Ce n'eſt point par le ſang des geniſſes ou des taureaux que vous obtiendrez le ſuccès que vous deſirez; ſi Athenes veut conſerver ſa tranquillité, ſi Hyllus veut remonter ſur le trône de ſon illuſtre pere, s'il veut ſauver ſes jours, il faut que le ſang de Déjanire* —

MACARIE.

O horreur! le ſang de Déjanire!

THESTOR.

Le prêtre de Jupiter voit les maux de ton ame d'un œil de compaſſion; mais écoute l'oracle — *Si Hyllus veut remonter ſur le trône de ſon illuſtre pere, s'il veut ſauver ſes jours, il faut que le ſang de Déjanire, offert en ſacrifice, coule ſur l'autel du dieu.*

IOLAS *voyant Macarie s'évanouir.*

Elle s'évanouit; ah! ſecourez-là.

DEMOPHON.

Qu'elle eſt aimable, même lorſque la main de la mort eſt étendue ſur elle!

MACARIE.

Je vis encore, je ſuis rapellée à la lumiere; les paroles formidables retentiſſent encore à mon oreille. Le ſang de ma mere! Dis, ô dieu terrible, quel crime inconnu peut à ce point provoquer ta vengeance? Pourquoi eſt-il réſolu que toute la famille d'Hercule doit éprouver ta colere?

THESTOR.

Fille téméraire, oſes-tu bien blaſphémer contre la ſageſſe du ciel! quoique terrible, le dieu eſt juſte, & ſa volonté doit être obéïe. Tu vas pâlir d'effroi quand tu ſauras tout, car tu n'as encore entendu que la moitié de l'oracle.

MACARIE.

Que la moitié!

THESTOR.

Il faut que le ſang de Dejanire, offert en ſacrifice, coule ſur l'autel du dieu, à moins que par un choix libre & volontaire, la fille d'Alcide ne ſe devoue elle-même.

MACARIE.

O dieux bienfaiſants! cette fille d'Alcide vous rend graces du fond de ſon cœur. Que ſon frere regne; qu'on épargne de ſang de ſa mere; Macarie ſe dévoue à la mort. Conduiſez-moi à l'autel; couronnez votre victime de guirlandes, & ſoyez vainqueurs.

Digitized by Google

DEMOPHON.

Quelle voix plaintive entends-je au fond de mon cœur défendre ſa cauſe ? Ah ! pourquoi une princeſſe innocente périroit-elle à la fleur de ſes ans ? — (*à Macarie*) Réfléchiſſez un moment.

MACARIE.

Seigneur, n'interrompez point un ſacrifice auquel pour le monde entier je ne voudrois pas dérober ma tête. Prêtres ſaints, achevez ; la mort n'a rien de terrible pour moi. Miniſtres du ciel, je vous conjure, obéiſſez à ſa voix ; conduiſez-moi à l'autel, & que j'y reçoive la mort que je vous demande.

DEMOPHON.

Non, ce ſacrifice ne doit pas s'exécuter.

THESTOR.

La voix du ciel a parlé ; quel mortel oſeroit révoquer ſa ſentence ici bas ? La clémence doit habiter dans le cœur des rois pour adoucir la ſévérité de la juſtice ; mais lorſque du haut des cieux, l'oracle de Jupiter ſe fait entendre, il faut lui obéir ſans délai.

MACARIE.

Divin prophete tu dis vrai ; tes paroles ſont les paroles du ciel. Pieux Démophon, écoute & obéis.

DEMOPHON.

Jeune vierge, ce courage au-deſſus de ton ſexe, c'eſt un dieu qui te l'inſpire ; cependant la prudence doit diriger nos pas. Mes deſſeins non encore accomplis, exigent dans ce moment

Digitized by Google

quelques réflexions de ma part; venez, sages interpretes du ciel, lorsque je me serai fixé à quelque résolution, nous consulterons ensemble. «

(*Démophon se retire avec les prêtres, & Macarie reste seule avec Iolas, qu'elle s'efforce en vain de consoler.*)

MACARIE.

» O Iolas! pourquoi me regardes-tu avec des yeux si tristes? Oh je t'en conjure, ne trouble pas le calme & la tranquillité qui doivent m'accompagner jusqu'au dernier moment. Pourquoi pleures-tu? Ce nom de mort n'a rien de terrible pour celle qui meurt au milieu d'un triomphe, & qui, couronnée de vertus, s'envole vers le ciel semblable à un astre brillant.

IOLAS.

Macarie, écoute. Plus rapide que le feu de l'éclair, une pensée vient s'offrir à mon ame —

MACARIE.

Encore une fois, Iolas, ne tente point de t'opposer à mon dessein; je suis déterminée à mourir, à mourir pour ma mere, pour mon frere, pour mes amis, pour toi, ô vertueux vieillard!

IOLAS.

Mourir pour moi? Mais le ciel, protecteur de l'innocence, peut encore nous découvrir d'autres moyens; il peut faire pleuvoir sur la tête de l'usurpateur les traits de sa vengeance.

MACARIE.

Hyllus regnera; la mort d'une sœur rétablira

un frere ſur ſon trône. Après ma mort, ô Iolas, reſte auprès de la reine pour la conſoler dans ſes chagrins ; mais ne lui parle jamais des larmes que tu me vois répandre. «

ACTE III. Acamas fait à Déjanire l'aveu de la paſſion qu'il a conçue pour Macarie, & lui apprend l'arrivée d'Hyllus, qui auſſi-tôt paroît ſur la ſcene, & annonce qu'Euryſthée s'avance vers Athenes, à la tête de ſes troupes. Acamas ſort & laiſſe Hyllus avec ſa mere, qui, après un entretien aſſez touchant, s'éloignent, en voyant approcher Démophon. Ce prince fait des reproches à Acamas, ſur le danger auquel il vient de l'expoſer, en attirant ſur lui la vengeance d'Euryſthée. Alcandre & Theſtor parviennent à faire conſentir le roi au ſacrifice de Macarie. Suit une entrevue de cette princeſſe & de Déjanire, qui ignore le deſtin de ſa fille. Macarie va au palais du roi, & Acamas vient avertir la reine que Démophon lui a permis d'aller avec ſes troupes au devant d'Euryſthée, & qu'Hyllus doit le ſuivre en qualité d'officier.

ACTE IV. Alcandre inſtruit Theſtor du ſtratageme dont a uſé Démophon, afin de pouvoir ſacrifier Macarie, en l'abſence d'Acamas. Il ne lui a en effet donné des troupes que pour l'éloigner d'Athenes, & peu de tems après ſon départ, il lui a fait porter l'ordre de ne point combattre contre Euryſthée. Cependant l'heure du ſacrifice eſt venue ; on entend une ſymphonie lugubre, & Macarie paroît ornée

comme une victime, & suivie d'une foule de prêtres.

DEMOPHON.

» Prêtres saints approchez, & faites votre devoir. Démophon ne prétend plus s'opposer aux volontés suprêmes du ciel. Libres maintenant, conduisez la victime au lieu du sacrifice.

THESTOR.

Jeune vierge, tu vois ici le temple de la puissante Junon; voilà le ministre de cette déesse, qui, pénétré du respect le plus profond, va te mener à l'autel.

MACARIE.

Dieux du ciel, Macarie vous offre son sang pour sauver les jours d'une mere qu'elle chérit, & vous adresse en ce moment sa derniere priere. Daignez prêter l'oreille aux soupirs de l'innocence pour qui vos demeures célestes sont ouvertes nuit & jour. Puisse les vertus de son fils lui rendre plus légere la perte qu'elle fait en moi; consolez-les tous deux; consolez la reine & Hyllus; vous le pouvez, & l'infortunée Macarie ne le peut pas. Prêtre, achevez le sacrifice sans délai; mais ne me touchez pas; je m'offre volontairement à la mort. «

La symphonie recommence; Macarie s'avance vers le temple, au moment où Déjanire, alarmée de ce que sa fille ne revient pas auprès d'elle, en sort avec Iolas.

DEJANIRE.

» Ecoute, Iolas. N'as-tu pas entendu un concert lugubre? Tiens, regarde; revêtue d'une robe virginale..... O terre! ouvre tes entrail-

Digitized by Google

les, & dérobe-moi ce ſpectacle cruel. C'eſt elle ! O comble des horreurs ! ma fille que l'on mene à l'autel pour l'immoler ! (*Elle court vers elle & l'arrête*) O ma fille, laiſſe-moi te preſſer dans mes bras ; il amenera avec lui toutes les furies de l'enfer, celui qui voudra t'arracher de mes mains.

DEMOPHON.

Déjanire !

ALCANDRE.

Malheureuſe rencontre.

DEMOPHON.

Prêtres, faites votre devoir.

DEJANIRE.

Arrête, tyran ſanguinaire, arrête, inhumain ! C'eſt l'enfer qui t'a vomi de ſes abîmes ! la vengeance, le meurtre, la mort, toutes les horreurs qui font fremir la terre, ont marqué le jour de ta naiſſance. Hélas, ſon innocence, ſa jeuneſſe, ſa beauté, n'auroient-elles pas dû ?.... Non, tyran, il n'eſt pas en ton pouvoir, tu ne l'oſeras pas. Les pierres de cet autel, indignées de ſe voir prophaner, s'élanceroient d'elles mêmes pour venger ce crime ! Ah, quelle furie infernale a pu t'inſpirer une action auſſi barbare ?

DEMOPHON.

Femme inſolente, ſi je n'avois pas une patience plus qu'humaine, que deviendrois-tu ? N'obéit-elle pas à l'oracle du ciel, & ne s'offre-t-elle pas volontairement pour ſauver tes jours ? Qu'on la ſaiſiſſe.

Digitized by Google

DEJANIRE.

Loin d'ici; arrêtez cruels!

THESTOR.

Quelle horrible profanation! Retire-toi, avant que la déesse offensée....

ALCANDRE.

Parlez, Démophon, & prononcez la sentence.

DEMOPHON.

Achevez le sacrifice.

DEJANIRE.

Non, ne l'osez pas; ce seroit une action à faire frémir les puissances du ciel... J'embrasse tes genoux, prends pitié de la plus malheureuse de toutes les femmes; ne crains plus aucun des reproches que m'a dicté mon courroux. Par le nom révéré de pere, épargne, oh! épargne ma fille; s'il faut du sang pour te satisfaire, demande celui de Déjanire, & il va couler à l'instant.

MACARIE.

Le bras impie qui s'armeroit contre elle, s'armeroit contre le ciel même; il provoqueroit la vengeance du maître du tonnerre.

DEJANIRE.

O fille dénaturée! elle ne sent rien pour celle qui lui donna la vie qu'elle mépriſe. Démophon je t'implore une seconde fois; dans l'amertume de mon ame, j'embrasse encore tes genoux -- ne te détournes pas; quoique tes yeux

Digitized by Google

ſoient terribles, je les vois qui ſe rempliſſent de larmes. C'eſt la nature qui du fond de mon cœur parle au tien ; écoute-là, écoute ſa voix tendre & terrible, & plonge ton poignard dans mon ſein !

MACARIE.

Crains, ô roi, crains de déſobéir aux dieux ! le ſang innocent de ma mere une fois répandu crieroit vengeance. Non, Macarie doit être la victime. Répete l'arrêt que les dieux ont prononcé. Maintenant du haut du ciel qui eſt ouvert, ils ont tous les yeux attachés ſur ce ſpectacle terrible, ils voient ce cœur agité qui s'avance au-devant du coup mortel. Oh je vous conjure par ce ciel, plongez le fer dans mon ſein.

DEMOPHON.

Achevez & conduiſez Macarie à l'autel.

DEJANIRE.

Non, barbare, non tu ne l'arracheras pas de mes mains ; la fille & la mere mourront enſemble dans les bras l'une de l'autre. «

Dans ce moment, Acamas, qui a été ſecrétement averti des deſſeins de ſon frere, entre ſur la ſcene avec précipitation, ſuivi d'une troupe de gardes.

» Ou eſt, s'écrie-t-il, où eſt ce roi, qui a oſé expoſer ſon frere à un affront auſſi ſanglant ! Que vois-je, Macarie, prête à ſe voir immoler ! Par le ciel ! celui qui oſera porter ſa main ſur elle, va expirer à l'inſtant ſous la mienne. Tournez tous vos regards effrayés ſur

un pareil roi, qui par un excès de barbarie, veut massacrer une fille aux yeux de sa mere. Quelque divinité arrête ici mon bras....

DEMOPHON.

Quoi, tu ne crains pas que la foudre vengeresse ne tombe sur ta tête? Ce n'est pas moi, jeune téméraire, c'est la déesse elle-même que ton langage offense; c'est contre le ciel que tu veux lever ton glaive impie.

ALCANDRE *à Démophon.*

Il vaut mieux dans ce moment céder que d'entrer dans une querelle inutile; il ne tardera pas à s'en repentir. Reposez vous sur Alcandre, Seigneur, je saurai faire retomber l'orage sur sa tête.

ACAMAS.

Que dis-tu, barbare? sors d'ici, tandis que ma colere veut bien t'épargner.

DEMOPHON.

Quelle horreur! Mais je ne veux pas profaner ce lieu par des cris tumultueux --- va, si je n'étois retenu par une crainte religieuse, tes menaces ne te sauveroient pas de mon courroux. Prêtres respectables, venez. (*Démophon sort avec les prêtres.*)

MACARIE.

Au milieu de la tristesse, dont mon cœur est navré, je ne puis exprimer le trouble qui m'agite.

DEJANIRE.

Dieu, protecteur de Dejanire, de Macarie & d'Hyllus!

Digitized by Google

ACAMAS.

Des ſoins importans me forcent de quitter ce lieu, & ne me permettent pas de vous parler d'Hyllus --- mais ce roi ! ce frere ! ah, ſa perfidie m'a tranſporté hors de moi-même. Avoit-il des yeux, avoit-il un cœur, lorſqu'il a vu tant de charmes, & qu'il a voulu les ſacrifier ? Je vais le trouver à l'inſtant, le confondre aux yeux de ſon armée ; non-ſeulement lui, mais encore ſon Alcandre. Mes gardes vous conduiront juſqu'au ſanctuaire du temple de Jupiter ; le moment fortuné approche, Macarie va triompher, ou cette épée détruira Athenes juſques dans ſes fondemens. «

ACTE V. Acamas eſt fait priſonnier par l'ordre de Démophon; Macarie eſt entraînée hors du temple de Jupiter, & conduite un ſeconde fois à l'autel. Déjanire, au comble de la douleur, entend des cris lugubres, & croit que ce ſont les gémiſſemens que la mort de ſa fille a excités dans l'armée, lorſque Macarie paroît, un poignard à la main, & lui apprend qu'au moment où elle alloit être immolée, Iolas eſt entré dans le bois ſacré où il a percé Theſtor d'un coup de ſa lance; qu'Acamas ayant briſé ſes fers, eſt venu enſuite, & que dans la confuſion générale où ſa préſence avoit mis le peuple, elle a échappé aux mains de ſes bourreaux. A l'aſpect d'Alcandre, Déjanire rentre dans le temple avec ſa fille, ou Acamas les ſuit. Démophon, auquel Theſtor a fait l'aveu du crime qu'il a commis en prononçant un faux oracle à l'inſtigation d'Alcandre, lui en fait des re-

Digitized by Google

proches ſanglans, & court avertir la reine que le héraut du roi de Mycenes a chargé un ſoldat de tuer Hyllus. A peine Déjanire s'eſt-elle vengée du traître en lui donnant un coup de poignard, qu'un officier vient lui annoncer qu'Hyllus a heureuſement échappé au fer de l'aſſaſſin : le jeune prince qui a tué Euryſthée dans le combat, paroît auſſi-tôt, & confirme cette nouvelle. Démophon ſe réconcilie avec lui, & Acamas reçoit avec la main de Macarie, le prix de ſon courage & de ſa généroſité.

On doit voir par l'expoſition que nous venons de faire de la piece grecque & de la piece angloiſe, que M. Delap doit à Euripide plus que *l'idée générale des Supplians qui cherchent leur aſyle dans un temple, & le ſacrifice volontaire que Macarie fait d'elle-même*, puiſqu'il a encore emprunté du poëte Grec le rôle d'Alcandre, l'idée du combat où Euryſthée périt par les mains d'Hyllus, & les craintes continuelles qu'inſpire à Déjanire ſa tendreſſe pour Macarie; quoique dans Euripide, Alcmene ne paroiſſe pas s'intéreſſer vivement au ſort de ſa petite-fille. Il n'y a que le rôle d'Acamas & celui de Theſtor, qui appartiennent au poëte Anglois; mais en rendant Acamas amoureux, il a de beaucoup diminué l'effet que ce perſonnage auroit pu produire ſur le théatre; & quant au prêtre Theſtor, dont le prétendu oracle forme le nœud de la tragédie, nous obſerverons que l'auteur n'a point aſſez motivé la démarche où Alcandre l'engage, pour la rendre vraiſemblable, de même qu'il n'eſt pas naturel que Démophon

mophon qui a paru disposé à prendre la défense de Déjanire & de ses enfans, les abandonne ensuite avec la derniere lâcheté.

Si l'on excepte deux ou trois scenes qui offrent des situations assez pathétiques, & qui, par cette raison; répandent beaucoup de langueur sur tout le reste, il y a peu à louer dans cette tragédie, quoiqu'elle ait été reçue avec de grands applaudissemens. Le style en est extrêmement incorrect; on y rencontre beaucoup de vers prosaïques, de phrases obscures, d'expressions vulgaires & même triviales. L'auteur, en choisissant une action très-simple, a probablement voulu faire parler ses acteurs avec simplicité, & éviter ces métaphores extravagantes, & cette enflure de style si ordinaires à la plupart des tragiques Anglois, mais *in vitium ducit culpæ fugæ*, & M. Delap a rarement fait attention à cette observation d'Horace.

(*Monthly Review; Critical Review; Universal Magazine.*)

MÊLANGES.

OBSERVATIONS sur la république de St. Marin, tirées du voyage en Italie, du célebre ADDISON. Article traduit de l'anglois.

LA petite ville de St. Marin, capitale de la république de ce nom, eſt ſituée à douze milles de Rimini, ſur une haute montagne, dont le ſommet eſt caché dans les nuages, & couvert de neiges pendant une grande partie de l'année. Il n'y a pas une ſeule ſource dans toute l'étendue de cette petite république, mais on y a ſuppléé par des citernes & des réſervoirs, où l'on conſerve l'eau de pluie & celle qui provient de la fonte des neiges. Le vin qui croît ſur le penchant de la montagne eſt très-bon, & c'eſt le meilleur qu'on trouve ſur la côte ſeptentrionale de l'Apennin.

La montagne où la ville eſt ſituée, & quelques petites collines qui s'élevent au pied de cette montagne, forment tout le territoire de la république. Les habitans y comptent trois châteaux, trois couvens, & cinq égliſes. Du tems d'Addiſon, la population montoit à environ cinq mille ames. Voici ce que l'hiſtoire & la tradition rapportent ſur l'origine de ce

Digitized by Google

petit état. St. Marin, Dalmate de naiſſance, & maçon de profeſſion, paſſe pour en avoir été le fondateur. Ce ſaint, qui vivoit il y a plus de treize cens ans, & qui avoit été employé aux réparations de la ville de Rimini, ſe retira, lorſqu'elles furent finies, ſur cette montagne alors inhabitée, pour y paſſer le reſte de ſes jours dans la ſolitude & les auſtérités. Il y opéra un miracle qui, joint à la ſainteté de ſa vie, engagea la ſouveraine du pays à lui faire une donation de la montagne où il s'étoit retiré, pour en diſpoſer à ſa volonté. Sa réputation y attira bientôt d'autres habitans, & ce fut là le commencement de la république qui a pris ſon nom. Elle peut ſe vanter du moins d'avoir eu une origine plus noble que la république de Rome, puiſque celle-ci ne fut d'abord qu'un refuge de brigands & de meurtriers, au lieu que la premiere doit ſa naiſſance à une ſociété de pieux ſolitaires. La plus belle égliſe de St. Marin eſt dédiée à ce ſaint, dont les cendres y ſont conſervées. Sa ſtatue eſt ſur le maître-autel, & il eſt repréſenté, tenant entre ſes mains une montagne ſurmontée de trois châteaux. Ce ſont les armes de la république. Les habitans attribuent à la protection de leur fondateur, la longue durée de leur gouvernement, & ils le regardent comme le plus grand ſaint du paradis après la Vierge. Il y a dans leurs ſtatuts une loi qui condamne à la peine portée contre les blaſphémateurs, ceux qui parleront de St. Marin avec irrévérence.

Cette petite république conſerve ſon indépendance depuis près de quatorze cens ans, tandis que les autres états d'Italie ont changé vingt fois de maîtres & de gouvernement. Tous les événemens de ſon hiſtoire ſe bornent à deux petites acquiſitions qu'elle a faites à différentes époques, & à une guerre dans laquelle elle donna du ſecours au pape contre un ſeigneur de Rimini. L'an 1100 elle acheta un château dans le voiſinage, & elle en acheta encore un autre l'an 1170. Les contrats d'acquiſition ſont conſervés dans les archives, & préſentent une particularité bien remarquable; c'eſt que les noms du vendeur, de l'agent de la république, du notaire & des témoins, ſont les mêmes dans ces deux actes, quoique l'un ait été paſſé ſoixante-dix ans après l'autre. On ne peut pas ſuppoſer qu'il y ait erreur dans les dates, puiſque l'époque de chacun des contrats eſt fixée par les noms des papes & des empereurs qui régnoient alors, & qu'on a eu ſoin de marquer juſqu'à l'année de leur regne. Environ 290 ans après, ces républicains donnerent du ſecours au pape Pie II, contre un Malateſta, ſeigneur de Rimini, & après la victoire, ils reçurent du ſaint pere, pour récompenſe de leurs ſervices, quatre petits châteaux. Ils citent cette époque comme la plus brillante de leur hiſtoire. Leurs domaines s'étendoient alors juſqu'à moitié chemin d'une montagne voiſine; mais depuis, la république a été reſſerrée dans ſes anciennes limites. Quoi qu'il en ſoit de ſa premiere ſplendeur, il eſt certain que dans

Digitized by Google

l'état où elle se trouve aujourd'hui, elle vendroit cher sa liberté à ceux qui voudroient l'opprimer; on ne peut arriver à la ville que par un seul chemin tracé sur la montagne, & il est sévérement défendu d'en pratiquer d'autres. Tous les citoyens en état de porter les armes sont soldats, on les exerce aux manœuvres militaires, & au premier signal on peut mettre sur pied toute la milice de l'état.

La souveraineté de la république résidoit originairement dans le grand-conseil, appellé *Arengo*, auquel chaque maison envoyoit un représentant. Mais comme le grand nombre de votans occasionnoit de la confusion, on a jugé plus convenable de remettre toute l'autorité à un conseil moins nombreux, dit *des soixante*. Cependant on convoque toujours l'*Arengo* dans les cas extraordinaires, & tout membre de cette assemblée qui se trouve absent après deux sommations, est condamné à une amende de la valeur d'un sou environ, amende que le statut porte qu'il doit payer, *sine aliquâ diminutione aut gratiâ*. L'administration courante est confiée, comme on vient de le dire, au conseil des soixante, qui, malgré ce nom, n'est composé que de quarante personnes, dont moitié est tirée des familles nobles, & moitié des familles plébéïennes. Les affaires s'y décident par la voie du ballot; & il faut avoir vingt-cinq ans pour y être admis. C'est ce conseil qui choisit les officiers de la république.

Jusques-là il a beaucoup de ressemblance avec le grand-conseil de Venise; mais son pouvoir

eſt encore plus étendu ; car aucune ſentence ne peut être miſe à exécution ſi elle n'a été confirmée par les deux tiers de ce conſeil. Il a encore ceci de remarquable, que le fils ne peut y entrer durant la vie de ſon pere, qu'on n'y admet jamais deux perſonnes de la même famille, & qu'on n'en devient membre que par élection, la naiſſance ne donnant aucun droit à cet égard. Les chefs de la république ſont deux *capitaines* qui ont le même pouvoir que les anciens conſuls Romains, mais qu'on renouvelle tous les ſix mois. Il n'eſt pas rare de trouver des gens qui ont été *capitaines* ſix à ſept fois, quoique perſonne ne puiſſe l'être deux fois de ſuite. Le principal magiſtrat après ceux-là, eſt le commiſſaire qui juge toutes les affaires civiles & criminelles. Mais pour prévenir les inconvéniens qui pourroient réſulter dans un ſi petit état des liaiſons ou des inimitiés des familles, on confere toujours cet emploi à un étranger qui l'exerce pendant trois ans, durant leſquels il eſt entretenu aux frais de la république. Il doit être docteur en droit, & d'une intégrité reconnue. Il exerce ſon office conjointement avec les capitaines, & ſes fonctions ſont à-peu-près ſemblables à celles du *recorder* ou aſſeſſeur ſous le lord-maire de Londres. La quatrieme perſonne de l'état eſt le médecin, qui doit pareillement être étranger, & qui eſt auſſi entretenu aux dépens du public. Il eſt obligé d'avoir un cheval pour aller viſiter les malades, & il a l'inſpection de toutes les drogues qui entrent dans la république. Il doit

être âgé de trente ans au moins, docteur en médecine, & irréprochable pour la religion & les mœurs. On a ſenti qu'il ne faudroit dans cette place qu'un étourdi ou un ignorant pour dépeupler la république; & afin que l'état ne ſouffre pas long-tems d'un mauvais choix, on n'élit que pour trois ans ce conſervateur de la ſanté générale. Addiſſon fait un grand éloge du médecin qu'il a vu à St. Marin, il en parle comme d'un homme fort inſtruit dans ſon art; & il dit qu'on l'avoit continué, parce qu'on s'étoit apperçu que la république floriſſoit entre ſes mains. Un autre perſonnage qui ne fait pas une médiocre figure à St. Marin, eſt le maître d'école; auſſi trouve-t-on à peine un citoyen qui n'ait quelque teinture des ſciences.

Les loix de cette république ſont renfermées dans un livre latin, in-folio, intitulé: *Statuta illuſtriſſimæ reipublicæ Sti. Marini*, & imprimé à Rimini par ordre du gouvernement. Dans le chapitre qui traite des miniſtres publics, il eſt dit que ſi la république envoie un ambaſſadeur dans une cour étrangere, il ſera défrayé aux dépens du tréſor à raiſon d'un ſchelling par jour environ. Ce peuple eſt vertueux & rigide obſervateur des loix de la juſtice; il paroît vivre plus heureux dans ſes rochers & au milieu des neiges, que les autres Italiens dans les vallées les plus agréables de la terre. Rien ne fait mieux ſentir l'amour naturel des hommes pour la liberté, & leur averſion pour le gouvernement arbitraire, que de voir cette

roche ſauvage couverte de peuple, & la campagne de Rome preſque déſerte.

Par M. Dreux.

Lettre de la Siléſie inférieure, contenant des détails très-touchans ſur l'hoſpitalité d'un villageois, & l'éducation de ſes enfans, traduit de l'allemand.

G...., le 1 février.

Mon cher ami, à juger de votre cœur par le mien, l'événement que je vais vous raconter, vous paroîtra le plus intéreſſant de mon voyage. J'arrivai le 28 janvier au village de R.... Le ſeigneur étoit abſent & le curé entre les bras de la mort. Je n'avois d'autre reſſource que de chercher un lit dans un mauvais cabaret, la ſeule auberge de l'endroit. Je m'y rendis. Mais toutes les chambres étoient occupées par des compagnies de payſans, & le bruit des inſtrumens de muſique en écartoit pour moi tout eſpoir de repos. L'ancien ſyndic du village, homme d'une phyſionomie grave, mais intéreſſante, s'apperçoit de mon embarras, s'approche de moi, me ſalue ſans cérémonie & ſans prétention. C'étoit la premiere fois que je me voyois accueilli avec tant de franchiſe. Il m'offre un aſyle dans ſa maiſon; ſa propoſition me comble de joie, & après m'être abandonné aux premiers tranſports de la reconnoiſſance, je le ſuis. Le premier ob-

jet qui frappe mon attention, c'eſt l'ordre, la ſymmétrie & la propreté qui regnent dans ſa demeure. Vient à notre rencontre une femme aimable, qui, dès qu'elle a deviné les intentions de ſon mari, s'y conforme avec le plus grand empreſſement. Voulez-vous voir mon petit jardin? me demande mon hôte: nous ſommes en hiver, mais peut-être ne vous en plaira-t-il pas moins. Pendant ce tems-là mon épouſe apprêtera le ſouper.

Bientôt nous nous trouvâmes ſous un berceau de ſapins, tout auſſi verd que le ſeroit le plus beau berceau de jaſmin dans le printems; je me croyois tranſporté dans l'iſle de Chypre ou en Italie, au milieu des boſquets de myrthes & d'orangers. A peine arrivé ſous ce berceau enchanté, un grouppe délicieux frappe mes regards étonnés: trois petites filles & deux petits garçons de la figure la plus agréable, proſternés devant le ſoleil couchant, liſoient le tableau ſublime qu'en fait le poëte Zacharie. Mon hôte m'avoit averti de marcher doucement pour ne point troubler cette ſcene attendriſſante dont il m'avoit adroitement ménagé le doux ſpectacle. Le gouverneur nous apperçut, mon hôte lui fit ſigne de ne pas ſe déranger. Un *gouverneur*, dira-t-on, chez le ſyndic d'un village de Siléſie! Oui, ſans doute, un *gouverneur*. Qu'y a-t-il là de ſi étrange? Celui dont nous parlons, eſt traité avec plus d'égards, & récompenſé plus généreuſement qu'on ne l'eſt quelquefois chez de grands ſeigneurs.

Nous reſtions toujours tranquilles derriere

les enfans abſorbés dans l'enthouſiaſme le plus vif & le recueillement le plus profond. A peine eurent-ils achevé leur lecture, que le gouverneur fit, à haute voix, une priere, dont le but étoit de rendre graces au créateur de l'heureuſe journée qu'il leur avoit fait paſſer. Les enfans prioient avec lui. Ils ſe leverent enſuite, & dès qu'ils nous eurent apperçus, un mêlange de confuſion & de ſurpriſe parut ſur leur viſage: Vous ne devez pas rougir, mes enfans, leur dit ce tendre pere, d'adorer l'être ſuprême : Monſieur l'adore comme vous, & il vous aimera, parce que vous finiſſez vos journées avec le créateur..... Jamais la fin d'aucune journée ne m'avoit autant élevé l'ame.

Au ſortir du jardin, nous trouvâmes un ſouper délicieux, peu recherché ſans doute, mais aſſaiſonné par la prévenance la plus attentive. A la fin du repas, mon hôte demanda le mémoire du gouverneur. Un mémoire ! J'ignorois ce que cela pouvoit ſignifier. Mais, le croiriez-vous ? Je vis paroître une liſte très-proprement écrite des bonnes & des mauvaiſes actions de ſes enfans, que le gouverneur préſenta au pere ; pour le mettre à portée d'en juger. Réjouis-toi, bonne mere, dit-il à ſa femme en l'embraſſant, tes enfans, ainſi que toi, ont fait en ce jour plus de bien que de mal. — Enſuite il donna des éloges aux uns, fit aux autres de doux reproches, le tout avec le ton de l'ami le plus tendre. Où trouver une éducation formée ſur un pareil plan ? Dans la cabane d'un payſan, me diſois-je. Ah ! que de

Digitized by Google

citoyens pour l'état, s'ils étoient tous élevés de même?

Au lever de table, tous les laboureurs & les ſervantes de ce brave homme entrerent. Il demanda à chaque en particulier quel avoit été le ſuccès de ſa journée, s'il avoit quelque ſujet de plainte, &c. L'ancien des laboureurs fit une priere à laquelle les maîtres aſſiſterent, enſuite on déſigna à chacun ſes occupations du lendemain, & tout le monde ſe retira avec le plus grand ordre. Tout ce que je voyois, tout ce que j'entendois, me pénétroit d'admiration. Eſt-il poſſible, lui dis-je, de faire régner tant d'harmonie dans un ménage? Oh, répondit-il, en hauſſant les épaules, il eſt un peu dérangé pour le préſent; mais chaque choſe reprendra bientôt ſa place. --- Nous étions ſeuls alors, le fils aîné liſoit à haute voix quelques pages de la *Morale* de Gellert, & la fille aînée touchoit ſur le clavecin un cantique de Gellert, de la compoſition du célébre Bach. Les autres accompagnoient de la voix, pour moi je verſois des larmes d'attendriſſement.

On ſe coucha de très-bonne heure; je goûtai les douceurs d'un ſommeil profond. Le lendemain, le lever de mes hôtes bienfaiſans devança de beaucoup mon réveil, & je vous avoue, mon cher ami, que je ne pus quitter ſans le plus vif regret, cette cabane, aſyle de la probité, de la religion, de la vertu & de la concorde, &c

(*Journal de littérature, des ſciences & des arts.*)

OBSERVATIONS sur l'Amérique, adreſſées à MM. les auteurs du Journal des ſavans; *par M. l'abbé* CARLIER.

LA diſcuſſion ſur l'Amérique, dans laquelle on prouve que cet hémiſphere a été connu des anciens, ſe trouve à l'article 2, ſec. 1, de la diſſertation qui a remporté le prix à l'académie des belles-lettres en 1757, ſur la queſtion: *Quel étoit en France l'état de la marine & du commerce maritime ſous les deux premieres races?*

On donne, au commencement de cette diſſertation, une idée de la marine & des forces navales des Gaulois, de ceux ſur-tout de l'Armorique, qui eſt notre Bretagne, juſqu'au regne d'Auguſte, & juſqu'à l'établiſſement de la monarchie françoiſe.

On y voit que Céſar avoit conçu le deſſein de réformer la marine des Romains ſur le plan de celle des Vannois & des Rhodiens. Ces deux peuples, moins timides que les Romains, voguoient en pleine mer ſur d'excellens voiliers, dont la force & la grandeur différoient peu de celles de nos vaiſſeaux de ligne. Les Romains, moins exercés, bornoient preſque toutes leurs expéditions entre les côtes de la Méditerranée. Les colonnes d'Hercule, aujourd'hui le détroit de Gibraltar, étoient leur *nec plus ultrà*. Ils avoient plus de confiance à la rame qu'à la

voile. La mort de Céſar arrêta l'exécution de ſon projet. Antoine, à la bataille d'Actium, avoit ſuivi en partie les erremens de Céſar. Il eſt connu qu'il auroit été vainqueur d'Auguſte, par la force & par la manœuvre de ſes gros vaiſſeaux, ſans la fuite de Cléopatre. Auguſte, attribuant ſa victoire à la légéreté des vaiſſeaux de ſa flotte, moins grands & moins forts de bois que ceux d'Antoine, abandonna les vues de Céſar. La marine des Romains s'affoiblit de plus en plus ſous ſes ſucceſſeurs; & à dater de la fin de ſon regne, la navigation devint plus timide.

La chûte de Carthage avoit comme anéanti la marine de cette république, ſon commerce & ſes liaiſons avec les Gaulois & l'Armorique; les Marſeillois, éleves des Phéniciens, trouvant plus à gagner au commerce de la Méditerranée qu'à celui des plages lointaines de l'Océan, y bornerent leurs vues.

Le peu que les anciens auteurs nous apprennent touchant les voyages de longs cours des Phéniciens, des Rhodiens, des Carthaginois, des Marſeillois & des Vannois, ne nous permet pas de douter qu'ils n'euſſent des relations avec les habitans des côtes de l'Amérique.

Deux choſes empêchent que la connoiſſance de ce commerce ne ſoit parvenue juſqu'à nous. 1°. le ſecret avec lequel les anciens navigateurs faiſoient leur commerce : 2°. les Romains éblouis par le luxe de l'Aſie, tournerent de ce côté leurs vues de commerce, & mépriſerent celui de l'océan & du nord, qui

consistoit, en grande partie, en bestiaux & en métaux du second ordre, tels que le cuivre, l'étain, &c. Ils recevoient les matieres qui leur étoient apportées dans ce genre, sans s'informer des débouchés par où elles leur venoient.

Agrippa, gendre d'Auguste, ayant commencé à faire percer la Gaule, par les grandes voies connues ensuite sous le nom de *Chaussées Brunehaut*, les ressources de la navigation devinrent moins importantes aux yeux des Romains. C'est principalement à cette époque, que l'on peut placer la cessation du commerce & des correspondances des navigateurs Gaulois avec les peuples de l'Amérique.

Cette ancienne correspondance, impossible à établir sur des autorités positives, pour les raisons qui viennent d'être déduites, est presque prouvée par une tradition exposée en raccourci dans la dissertation.

On y fait voir, qu'à dater du regne de Clovis jusqu'au tems où Christophe Colomb entreprit son expédition, l'Amérique avoit toujours été connue par une sorte de reminiscence, sous les noms de la *Grande-Isle*, *d'Isle Ima*, *d'Isle inconnue ou Isle perdue : d'Isle Brandin*, *Brandan ou Borrhondon*, principalement dans les ports & sur les côtes de Bretagne. Ce seroit une découverte littéraire très-intéressante pour la géographie ancienne, de montrer évidemment que l'Amérique entretenoit originairement des relations de commerce avec notre Gaule. Il faudroit, pour démontrer ce point

d'hiſtoire, le concours d'un ſavant conſommé dans l'art des recherches, & d'un habile marin aſtronome, initié dans les connoiſſances de la géographie ancienne. On a beaucoup écrit ſur la navigation des Phéniciens, des Carthaginois & des Marſeillois. Il s'en faut bien que la matiere ait été approfondie, parce que les ſavans qui l'ont traitée, n'étoient ni navigateurs ni aſtronomes; & que les marins qui ont examiné & critiqué leur travail, n'étoient pas verſés dans la ſcience de l'antiquité, & n'avoient pas pris la peine de comparer, de méditer & de rapprocher les textes des anciens.

Strabon lui-même, en relevant comme fauſſe ou ridicule les opinions de quelques anciens, a commis des fautes, pour n'avoir pas été auſſi inſtruit de l'aſtronomie, des ſecrets de la navigation & du commerce maritime, que ceux qu'il blâme.

Les actes ou vies des ſaints ſont plus que jamais dans un diſcrédit abſolu. Cependant, lorſqu'on réfléchit que pendant les premiers ſiecles de notre monarchie, la nation n'avoit pas d'autres hiſtoriens que les légendaires, ces vies doivent être regardées comme des ſources ou plutôt comme des fleuves, dans le ſable & dans la vaſe deſquels on recueille des paillettes d'or. On eſtime qu'en dépouillant, avec patience & avec ſoin, les manuſcrits des archives des plus anciens monaſteres de la Bretagne, ceux ſur-tout qui ont rapport aux hiſtoires de S. Brandan & de S. Malo, on y trouveroit des anecdotes bien propres à jetter

Digitized by Google

un grand jour ſur les liaiſons des Gaulois de l'Armorique, avec les peuples des côtes du nouvel hémiſphere.

On trouve des choſes merveilleuſes ſur ce ſujet, dans l'hydrographie du pere Fournier, *in-folio*, qui parut ſous le miniſtere du cardinal de Richelieu. Cet ouvrage, dont on ne fait guere plus de cas que des légendes, contient des traits curieux & réfléchis ſur la navigation des peuples de l'Aſie qui occupent les côtes de la mer du ſud. Ceux de nos marins qui ont fait mention de cet ouvrage, en parlent avec mépris. Mais feu M. l'abbé de la Caille, célebre aſtronome, mon ami particulier, à qui j'ai obligation d'une partie des connoiſſances qui m'étoient néceſſaires pour compoſer ma diſſertation en 1757, m'a toujours parlé de cet ouvrage comme d'un excellent répertoire, ſur les faits duquel on pouvoit compter. Feu M. de l'Iſle, de l'académie des ſciences & de celle de S. Pétersbourg, m'en a auſſi parlé dans les mêmes termes. J'ai vérifié moi-même pluſieurs traits contenus dans ce même ouvrage, auxquels je n'aurois jamais ajouté de confiance, ſi je n'avois pas été à portée de m'en aſſurer.

Extrait de la diſſertation qui a remporté le prix à l'académie des inſcriptions de Paris, en 1757.

Céſar (*) ne s'en tint pas à une admiration

(*) Lib. 3, c. 13 & 14.

ſtérile & paſſagere, de l'habileté des Vannois par rapport à la marine & à la navigation : il détourna & employa toutes leurs forces maritimes à ſoutenir ſes intérêts dans le cours de la guerre civile & dans les guerres d'Afrique.

Cet événement a été la premiere cauſe de la décadence de la navigation des Gaulois de l'Armorique.

Auguſte vint, & tenant auſſi étroitement que Céſar les Gaulois des côtes ſous ſon empire, abandonna le projet, formé par Céſar, de mettre la marine romaine ſur le même pied que celle des Gaulois. Auguſte, ſuivant les témoignages de Végèce & de Florus, établit un faux ſyſtême, un mauvais plan de navigation. Il donna à la rame la ſupériorité ſur la voile : il préféra le ſervice des liburnes, les frégates & les corvettes de ſon tems, à celui des gros vaiſſeaux forts de bois.

Cette innovation mal entendue, rendit incontinent la navigation plus timide : on redouta la pleine mer, & l'on s'accoutuma à regarder l'Océan comme un dédale dans lequel on n'oſoit plus s'engager. On perdit dès-lors la connoiſſance de bien des pays éloignés, de pluſieurs iſles enfoncées dans le nord, avec leſquelles nos Gaulois communiquoient ci-devant, à l'aide de leurs gros vaiſſeaux.

L'*iſle Ima* étoit, ſans difficulté, le plus conſidérable des pays perdus qu'on regrettoit au ſixieme ſiecle, & l'*iſle Perdue* de ceux qui ont commencé à parler géographie, ſous les deux premieres races.

Digitized by Google

Le parti qu'on a pris d'appliquer le nom d'*iſle S. Brandan*, à quelques rochers ſitués au-deſſus de l'iſle Bourbon, eſt l'effet d'une ignorance très-groſſiere. Je vais tâcher de montrer que les noms d'*iſle Ima*, d'*iſle Inconnue*, d'*iſle S. Brandan* ou d'*iſle Perdue*, doivent naturellement s'entendre de l'Amérique.

On donnoit à ce vaſte continent, le nom d'*Iſle*, parce que les navigateurs qui en parloient, n'en avoient vus que les côtes. On la nommoit *iſle Ima*, parce que ceux qui l'avoient apperçue, alloient des iſles Orcades dans les mers du midi, & que, relativement aux Orcades, le pays en queſtion paroiſſoit ſitué beaucoup plus bas. (*) La condition eſſentielle pour le découvrir, étoit de ne le pas chercher; car en entreprenant d'y aller, on prenoit ſelon l'opinion répandue au 6e. ſiecle, un moyen immanquable de ne le pas trouver. Cette opinion étoit aſſez fondée : ceux qui ſe donnoient pour avoir vu l'*iſle Ima*, avoient effectivement été jettés de ces côtes-là malgré eux, ou par la dérive, ou par la tempête, comme ces pêcheurs Bretons du ſeizieme ſiecle, dont l'hiſtoire eſt connue.

On l'appelloit auſſi l'*iſle Inconnue*; ſoit parce que les navigateurs qui l'avoient vue n'avoient

(*) En 885, Abbon, à l'exemple des Latins, plaçoit à l'extrêmité du monde l'iſle de Thulé, qu'on croit être Thilentel, l'une des Orcades, ſi ce n'eſt pas l'Iſlande. Abbo, lib. 1, p. 76.

Digitized by Google

ſé y deſcendre pour la reconnoître, ſoit enfin qu'effrayés de l'éloignement, ils aient mieux aimé chercher les moyens d'un prompt retour, que de s'arrêter à déterminer par des regles ſûres la hauteur & la ſituation reſpectives de la *grande iſle* avec celles des pays qu'ils quittoient.

On l'appelloit enfin l'iſle S. Brandan. Cet abbé ne ceſſoit d'en entretenir ſes diſciples : ſa vie eſt le monument où il eſt parlé le plus au long de la *grande iſle*. Voici quelques témoignages poſitifs touchant cette iſle mémorable.

Jornandes, (*) qui écrivoit ſous Juſtinien, dit qu'il y a bien avant dans l'océan, une terre ferme qu'on ne ſauroit décrire, parce qu'on ne peut y arriver. Il rejette la difficulté de la route, ſur les bonnaces, la vaſe & les herbes qu'on y rencontre à meſure qu'on approche des côtes.

Vers la fin du regne de Clovis (**) vivoit Brandan, dont le culte a été long-tems célebre en Bretagne. Il avoit été imbu dès ſa jeuneſſe, de l'opinion d'une iſle immenſe ſituée au fond de l'océan : la tradition ajoutoit qu'on y menoit une vie angélique, exempte de ſollicitude & d'embarras.

Malo ou Maclow fut le plus ardent à ſaiſir cette idée : après l'avoir bien méditée, il con-

(*) *Jorn. de origin. Goth. & get.* ch. 1.

(**) Sec. 1, Bened. p. 218 & 599.

çut le deſſein d'aller à la découverte de la *grande iſle*. Il vint à bout de s'aſſocier dans ce projet, quatre-vingt-dix compagnons, diſciples de Saint Brandan comme lui.

Malo étoit entendu dans la navigation : on s'embarqua ſans délai au port d'Aleth, ville préſentement détruite, dont les ruines ſe voient encore à une lieue de S. Malo. D'abord ils firent voile aux iſles Orcades, ſuivant le ſtyle, puis ils s'enfoncerent dans les mers du nord-oueſt, où ils naviguerent, dit-on, pendant des années (à pluſieurs repriſes ſans doute) ſans rien découvrir.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'hiſtoire de l'*iſle Perdue* tranſmiſe de ſiecle en ſiecle, arriva juſqu'au tems où Criſtophe Colomb découvrit le nouveau monde. On ſait qu'il en avoit conçu le deſſein, d'après une tradition conſervée dans les iſles Açores, & ſur les mémoires d'un vieux marin. Il n'ignoroit ſûrement pas l'opinion du ſixieme ſiecle, ſur la foi de laquelle S. Malo s'étoit embarqué.

François Buffereau, qui compoſoit une coſmographie en vers, à l'imitation de Manilius; lorſque Colomb fit ſa découverte, parle en ces termes de l'iſle Perdue.

(*) Une iſle y a qu'on ne peut voir,
Quand d'y aller on a vouloir,
Combien qu'aucune fois eſt vue
Et l'appelle-t-on iſle Perdue,

(*) Mirouer du Mond. p. 2, ch. 5.

Digitized by Google

Qui, par induſtrie & engin,
Fut trouvée de S. Brandin.

Buffereau ſe trompe quand il aſſure que S. Brandan a trouvé l'iſle. Sa vie, où il renvoie, parle en effet de quelques entrepriſes maritimes de la part du Saint, mais il n'eſt pas queſtion qu'il ſoit venu à bout de découvrir la *grande iſle.*

Le nom du Saint fut donc appliqué à un continent dont il n'avoit qu'une idée fauſſe & confuſe, & ſans qu'il eût procédé lui-même à la découverte du pays : & Colomb qui renouvella l'entrepriſe plus de neuf ſiecles après, ſur des mémoires certains, arriva à ſes fins, ſans retirer de ſa découverte l'avantage de donner ſon nom à un pays qui n'étoit pas connu avant lui, ou dont l'idée n'étoit que très-imparfaite.

Il réſulte des particularités qu'on vient d'expoſer, un ſentiment plus que probable, que l'on voyageoit d'Europe en Amérique, avant la décadence de la marine des Gaulois, ſous le regne de Céſar & d'Auguſte, &, que le ſouvenir de cette ancienne correſpondance, s'eſt perpétué en France, juſqu'à l'entrepriſe mémorable de Criſtophe Colomb.

(*Journal des Savans.*)

Digitized by Google

SONNET DU TASSE.

LE ſonnet ſuivant a été dernièrement retrouvé manuſcrit dans une bibliotheque d'Italie. Comme il manque dans la plupart des éditions qu'on a faites des écrits du Taſſe, & qu'il eſt extrêmement défiguré dans les autres, nous avons jugé à propos de l'inſérer dans ce journal, tel qu'il a été compoſé par l'auteur, en y joignant une traduction littérale.

Vorrei, nè ſo di chi più lamentarmi,
Di Madonna, d'Amore, o di me ſteſſo :
Madonna mi chiamò, Amor fu il meſſo,
Ed io libero corſi a imprigionarmi.
Ella mi ſcaccia, Amor torna a pregarmi,
Io ſciormene vorrei, nè m'è permeſſo,
E veggo, ahi laſſo ! il mio gran male eſpreſſo,
Nè da lui, nè da lei poſſo ritrarmi.
Dunque debbo biaſimar me, Amore, e lei,
Lei che a ſe mi chiamò per mio dolore,
Amor che m'ingannò, me che il credei.
Anzi debbo lodar me, lei, ed Amore,
Lei che ſi bella apparve agli occhi miei,
Mè che la vidi, Amor che m'arſe il core.

Traduction.

Je voudrois & je ne ſais de qui me plaindre davantage, de ma maîtreſſe, de l'amour ou de moi; ma maîtreſſe m'appella, l'amour fut le meſſager, & moi qui étois libre, je courus me mettre en eſclavage.

Digitized by Google

Ma maîtreſſe me chaſſe, l'amour revient me prier; je voudrois briſer mes chaînes, & il ne m'eſt pas poſſible de le faire. Je vois, hélas! que mon malheur eſt certain; je ne puis me dégager ni de lui ni d'elle.

Je dois donc accuſer elle, l'amour & moi; elle qui pour mon malheur m'attira près d'elle; l'amour qui me trompa, & moi qui le crus.

Ah je dois plutôt féliciter moi, elle & l'amour; elle qui parut ſi belle à mes yeux, moi qui la vis, l'amour qui m'enflamma le cœur.

(*Novelle letterarie.*)

LETTRE d'un provincial aux auteurs du Journal de Paris.

MESSIEURS,

J'ARRIVE de la province; je ſuis jeune encore, je me ſens du goût pour me marier, pour devenir pere de famille, & je voudrois aimer ma femme & bien élever mes enfans. Cette envie me rend un peu obſervateur, & j'examine ſur-tout comment les peres s'y prennent à Paris, pour donner un état à leurs enfans. Le haſard vient de me lier avec un pere de famille aſſez jeune encore, & qui paſſe pour un homme d'eſprit. Il a une fille & un garçon, & comme il n'eſt pas riche, il veut leur donner un état ſolide; mais ſa conduite à cet égard me paroît ſinguliere, à moi provincial,

qui ai peu de connoiſſance du monde, & ſurtout du monde de Paris. Il faut que je vous la faſſe connoître, & que je vous prie d'éclairer là-deſſus mon ignorance.

Il fait de ſon fils un médecin. J'obſerve, Meſſieurs, qu'il le tourmente fort peu pour l'engager à lire & à méditer les livres qui parlent de ſon art; mais qu'il le fatigue à force de lui faire montrer par un maître à danſer la maniere dont il faut ſaluer & ſe préſenter dans un cercle. Il ne lui parle jamais d'être ſavant, mais il lui dit ſans ceſſe qu'il faut être aimable. Il ne s'inquiete jamais des choſes qu'on lui apprend, mais de la maniere dont il les prononce devant le monde. Je le ſurpris l'autre jour ſe faiſant tâter le pouls par ſon fils, ſans être malade, mais ſeulement pour voir s'il le tâtoit de bonne grace. Or, je vous demande, Meſſieurs, eſt-ce que par haſard à Paris on feroit plus de cas des médecins, qui parlent bien, qui ſaluent bien, que des médecins qui guériſſent?

Pour ſa fille, il la place dans le commerce. Mais je m'apperçois qu'en lui parlant de ſon état, il ne lui dit point qu'il faut ſe connoître en marchandiſes; mais il lui dit qu'il faut avoir de la grace à la débiter; il l'inſtruit à ſoigner beaucoup ſa toilette, & à ſourire en parlant. Il ne l'entretient jamais de bonnes ſpéculations pour acquérir du bien, ni d'économie pour le conſerver; mais il lui communique des manieres gracieuſes & des formules agréables de converſation; enfin, il ſemble lui dire

dire que pour être une bonne marchande il ſuffit d'être coquette. Or, je vous le demande, Meſſieurs, eſt-ce que par haſard à Paris on courroit beaucoup moins les bonnes marchandiſes que les jolies marchandes?

Si mes queſtions ne ſont point indiſcretes, je vous prie, Meſſieurs, de vouloir bien éclaircir mes doutes. Je vois qu'à Paris on a beaucoup de politeſſe; & je préſume que les journaliſtes ſont tout auſſi polis que d'autres.

J'ai l'honneur, &c.

LE PROVINCIAL.

POÉSIES FUGITIVES.

QUESTIONS D'UN HOMME QUI VEUT LE BIEN.

LE riche fier de ſa dépenſe,
Du haut de ſon char faſtueux,
Inſulte à l'homme vertueux
Fier de ſon honnête indigence;
Ne faudroit-il pas, ſi l'on penſe
A corriger un tel abus,
Que nos modernes Lucullus
Bornaſſent à leurs revenus
Leur magnifique extravagance?
Et que Meſſieurs les parvenus
Euſſent un peu moins d'arrogance?

Lorſqu'en un réduit clandeſtin
Où ſe plaît le dieu des orgies,
Aux vives lueurs des bougies,
On noye à loiſir ſon chagrin
Dans le nectar & l'ambroſie,
Aſſez promptement on oublie
Que la veuve, que l'orphelin,
Peuvent ne point avoir de pain
Pour ſoutenir leur triſte vie.
Ne faudroit-il pas, le matin
Où l'on a toute ſa mémoire,
Leur tendre une indulgente main,
Et qu'après le plaiſir de boire

On goûtât celui d'être humain ?

Conſumés d'éternelles flammes,
Les Céladons, les Amadis,
Sans eſpoir, adoroient leurs Dames;
Il n'eſt plus, comme au tems jadis,
Il n'eſt plus de ces nobles ames.
Fourbes, volages, indiſcrets,
Nos Meſſieurs vieillis dans le crime,
D'un ſexe aimable & qu'on opprime,
Trahiſſent les moindres ſecrets;
Avec nous ils ſont des modeles
Et de franchiſe & d'équité,
Ne ſeroit-ce qu'avec les belles
Qu'on peut manquer de probité ?

A l'impérieux janſéniſme,
Burleſque tyran des eſprits,
Vient de ſuccéder, dans Paris,
Le ſuperbe & dur égoïſme
De lui-même toujours épris;
Mais ne ſeroit-il pas plus ſage
Que tout Narciſſe d'aujourd'hui
Eût moins de dédain pour autrui,
Et pût s'eſtimer davantage ?

Que vois-je ſur les flots amers ?
Un monſtre plus barbare encore :
A ſa voix l'empire des mers
Du ſang des hommes ſe colore....
Je te reconnois, dieu cruel,
Qui te plais à troubler la terre,
Implacable dieu de la guerre,
Je vois ton glaive criminel,
J'entends le bruit de ton tonnerre....
Qu'on vante les faits glorieux
De ces jeunes audacieux

Que tu pouſſes dans la carriere,
Soit : mais ne vaudroit-il pas mieux
Que l'on vît régner en tous lieux
La paix du bon abbé Saint-Pierre ?

De tems en tems à l'opéra,
Sur le b mol & le b quarre,
S'éleve une guerre bizarre,
Qui plus qu'une autre durera ;
Il eſt tel chef-d'œuvre lyrique
Qui pourroit de la république
Détruire à la fin le repos ;
Pour terminer en moins de mots
Cette querelle aſſez comique,
Par qui nos amphions nouveaux
Sont expoſés à la critique,
Ne ſeroit-il pas à propos
Qu'on apprît un peu de muſique ?

Mais c'eſt trop préſenter aux yeux
Des tableaux qui peuvent déplaire ;
Voyons l'empire littéraire,
Peut-être que tout y va mieux ;
Que dis-je ?... Des haînes infames
Diviſent tous les beaux-eſprits,
Et des muſes les favoris
Se déteſtent comme des femmes.
A travers les nombreux ſifflets
Qu'autour d'eux le public fait bruire,
Ces Meſſieurs, ardens à ſe nuire,
Dans mille éphémeres pamphlets
Se diſputent un vain empire....
D'où vient cette étrange fureur ?
S'ils pouvoient s'aimer davantage,
N'auroient-ils pas plus de bonheur,
Plus de gloire même en partage ?
Et ſur-tout duſſé-je par eux

Digitized by Google

Me voir accablé d'épigrammes,
Ne faudroit-il pas que leurs drames
Fuſſent un peu moins ténébreux ?

OUI ET NON,

Conſultation dialoguée ; par M. C***.

JE viens vous conſulter, compere,
Sur un point des plus délicats :
Je veux me marier, Lucas ;
Me conſeillez-vous de le faire ?
--- Eh ! oui, mariez-vous, Colas.
--- Si j'allois faire une ſottiſe ?
Si, quand j'aurai ſauté le pas,
J'en allois enrager tout bas ?
Parlez-moi donc avec franchiſe.
--- Hé bien ne vous mariez pas.
--- J'en ai cependant grande envie :
Mon amoureuſe eſt ſi jolie !
C'eſt Babet, la fille à Thomas ;
Morgué, je l'aime à la folie.
--- Ah, ah ! mariez-vous Colas.
--- Mais ſi Babet du haut en bas
Me traite, & fait le diable à quatre ;
Moi, qui n'aime point les débats,
Je ſerai forcé de la battre.
--- J'entends. Ne vous mariez pas.
--- Auſſi, quel plaiſir quand on baiſe
Deux ou trois marmots gros & gras
De ſa façon.... ! J'en mourrois d'aiſe.
--- Allons, mariez-vous, Colas.
--- Mais ſi ma femme, trop féconde,
En mettoit dix ou douze au monde,

Voici bien un autre embarras.
--- Peſte! ne vous mariez pas.
--- Ecoutez donc, Lucas, j'eſpere
Que quand je ſerai vieux & las,
Ces enfans nourriront leur pere.
--- C'eſt vrai. Mariez-vous, Colas.
--- Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf, hélas!
Compere, il faudra que j'en meure.
--- Parbleu! ne vous mariez pas;
Adieu. --- Peſte du gros Lucas!
Or çà, Meſſieurs les avocats,
Conſeillez-moi donc, je vous prie;
A loiſir diſcutez le cas:
En attendant, je me marie.

LES QUATRE AGES DE L'HOMME;

Traduits de l'allemand.

L'HOMME, enfant, par ſes cris, ſemble prévoir ſon ſort:
Jeune, d'un fol amour ſon cœur eſt la victime;
Bientôt l'ambition va l'entraîner au crime;
L'avarice l'attend aux portes de la mort.

Par *M. MAISTRAL*,

L'INFIDÉLITÉ JUSTIFIÉE.

JE t'ai promis d'être fidele;
Je l'ai juré par tes appas;
Ma mémoire me le rappelle;
Mais mon cœur ne s'en ſouvient pas.

Serment d'éternelle tendreſſe
Eſt folie ou témérité.
Quand mon cœur en fit la promeſſe,
Il ne la fit qu'à ta beauté.

Dans ton printems, Vénus & Flore,
Brilloient de moins d'attraits que toi;
A mes yeux offre-les encore,
Mon cœur reſtera ſous ta loi.

Ton hiver a chaſſé les graces,
Elles ont déſerté ta cour;
L'amour a volé ſur leurs traces,
Et mon cœur a ſuivi l'amour.

POUVOIR DE L'ARITHMÉTIQUE.

AUX ſons harmonieux de ſa lyre ſavante,
Amphion, de Thebes naiſſante
Vit s'élever les murs, les pierres s'ébranler,
Et venir en cadence à leur rang s'aſſembler.
Je n'admire point tant ce prodige en muſique:
Un franc lourdaut par ſon arithmétique,
Nous faiſant voir d'auſſi rares effets,
Sait changer tout-à-coup ſa chaumiere en palais.

Par M. DE SANCY.

Digitized by Google

L'HEUREUX MINISTRE.

Couplets faits sous le dernier regne.

QUE Dieu m'accorde donc la grace
D'entrer au conseil à mon tour,
Pourvu que sa bonté m'en chasse
Après l'an, le mois & le jour!
S'il soupe, s'il dort, s'il digere,
Si l'âge ne l'a point glacé,
L'être le plus heureux sur terre
Est un ministre déplacé.

Rentré dans la route commune
De la sagesse & du bonheur,
Pour lui, la plus belle fortune
Est d'avoir perdu sa grandeur:
Assuré de sa destinée,
Il peut donner loin des ennuis,
A l'amitié toute l'année,
A l'amour encor quelques nuits.

Après un instant de murmure,
Contre l'intrigue & sa fureur,
Aux simples vœux de la nature,
Il est forcé d'ouvrir son cœur;
Pour lui, la double jouissance
N'est plus un obscur avenir;
Et s'il a perdu l'espérance,
A sa place il met le plaisir.

Il aime les fleurs & l'ombrage,
Il goûte les chants des bergers;

Digitized by Google

Il connoît le prix d'un bocage,
Et le doux produit des vergers.
L'aſtre qui rend le jour au monde
Ne lui promet que des bienfaits ;
Et lorſqu'il ſe plonge dans l'onde,
Il ne lui laiſſe aucuns regrets.

Ma muſe légere & riante,
Fit ces couplets en vous quittant ;
Ne croyez pas que je les chante
Pour les miniſtres d'à-préſent.
Je ne veux point leur faire envie
D'un bien aujourd'hui ſi commun :
Mais s'il leur en prend fantaiſie,
Je n'en veux dégoûter aucun.

Par M. MOREAU.

IMPROMPTU de M. DE VOLTAIRE, fait à Cyrey, ſur la beauté du ciel dans une nuit d'été.

TOUS ces vaſtes pays d'azur & de lumiere,
Tirés du ſein du vide, & formés ſans matiere,
Arrondis ſans compas, & tournant ſans pivot,
Ont à peine coûté la dépenſe d'un mot.

---

*EPÎTRE à Mde. la comteſſe de B***.*

DANS l'âge amoureux des erreurs,
Où l'on peut des rois & des belles
Briguer les volages faveurs,
Et ſur-tout les croire fidelles,
De ces deux ſortes d'enchanteurs,

Je reçus quelques ſimples fleurs
Qui me parurent naturelles :
J'en goûtai bien peu les douceurs!
Le Tems emporta ſur ſes aîles,
Et leurs parfums, & leurs couleurs;
Ces fleurs laiſſerent après elles
D'impuiſſans & triſtes regrets,
Des peines, hélas! trop réelles,
Pour mon cœur d'homicides traits;
Ainſi de ces roſes naiſſantes,
La merveille de nos jardins,
Souvent il ne reſte en nos mains
Que les épines malfaiſantes :
Mais les guirlandes éclatantes
Dont vous daignez parer mon front,
A mes jours bornés ſurvivront,
Et des ans jaloux triomphantes,
Toujours plus fraîches, plus brillantes,
Sur ma tombe s'éleveront;
Mes mânes s'en applaudiront,
Et ma mémoire enorgueillie,
S'échappant du ſein de la mort,
Jouira d'un prix que le ſort
Me refuſa pendant ma vie;
Oui, ſi l'auteur de Stéphanie,
De notre Pinde l'ornement,
Si la grace au goût réunie
M'accorde un ſuffrage indulgent,
Comminge, & ſa ſœur Euphémie,
En leur faveur, malgré l'envie,
Auront l'aveu du ſentiment.

Par M. D'ARNAUD.

*RÉPONSE de Mde. la comteſſe de B***, à l'Epître de M. d'ARNAUD.*

A la cour, ainſi qu'à Paphos,
Il eſt d'agréables Sirenes
Qui vous ont cauſé bien des peines,
Si j'en crois vos regrets nouveaux;
Mais combien vos plaintes ſont vaines!
Les rois, ces images des dieux,
Qu'ils devroient prendre pour modeles,
Ne ſont-ils pas capricieux,
Quelquefois autant que les belles?
On doit s'attendre à ces malheurs,
Quelque déité qu'on encenſe;
Eh, qui ne ſait que l'exiſtence,
Eſt un long cercle de douleurs;
Infortuné dès ſon enfance,
L'homme s'exprime par des pleurs,
Il cueille dans l'adoleſcence,
Autant d'épines que de fleurs;
Mais à trente ans de la ſcience,
Diſent quelques fameux docteurs,
Il ſonde au moins les profondeurs....
Faut-il parler en conſcience;
Hélas! malgré les raiſonneurs,
Cet âge eſt celui des erreurs,
Et dure plus que l'on ne penſe.
D'Ovide on vous donna le nom,
Vos écrits des ſiens ont les charmes,
Songez, pour verſer moins de larmes,
Au deſtin de votre patron.
Trahi peut-être par Julie,
Il s'en alla déſeſpéré,
La regretter dans la Scitie;

Mais au Pinde il eſt adoré,
S'il fut exilé d'Italie.
Que dis-je, vos écrits touchans,
Ces écrits, peintures brûlantes
Des malheurs & des ſentimens
Qu'éprouvent les ames ardentes,
Dans tous les lieux, dans tous les tems,
Vos récits, dictés par les Graces,
Perceront l'abyme des ans,
Et pour plaire aux tendres amans,
Il faudra qu'on ſuive vos traces.
A gémir ſur l'humanité,
Votre muſe fut occupée,
La roſe vous eſt échappée,
Mais le laurier vous eſt reſté.

EPIGRAMME.

DIEU ſoit loué, s'écrioit un glouton!
Voilà ma gloire à jamais mémorable!
Coupant hier un quartier de mouton,
J'ai découvert un endroit admirable!
Quel ſuc! quel goût! oh! c'eſt incomparable!
Rien qu'y ſonger me met dans le tranſport!
---Et quel eſt donc ce morceau préférable?
--- Oh je ne puis le dire qu'à ma mort.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

Digitized by Google

ACADÉMIES.

SÉANCES

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE royale des ſciences de Paris.

LE mercredi 25 avril l'académie a fait ſa rentrée publique. La ſéance a été ouverte par la lecture des deux pieces ſuivantes.

» L'académie avoit propoſé pour ſujet du » prix de 1779, de donner *la théorie des ma-* » *chines ſimples, en ayant égard au frottement de* » *leurs parties, & à la roideur des cordages* : elle » avoit exigé de plus : 1°. *Que les loix du* » *frottement, & l'examen de l'effet réſultant de la* » *roideur des cordages, fuſſent déterminés d'après* » *des expériences nouvelles, & faites en grand.* » 2°. *Que les expériences fuſſent applicables aux* » *machines uſitées dans la marine, telles que la* » *poulie, le cabeſtan, & le plan incliné.*

» Quoique l'académie ait trouvé des recher- » ches eſtimables dans trois des pieces qui

» avoient concouru, cependant elle avoit jugé » que les auteurs ne s'étoient pas ſuffiſamment » attachés à remplir d'une maniere utile pour » la pratique (ce qui eſt le but principal de » la queſtion), les divers objets énoncés dans » le programme.

» Elle a donc cru pouvoir exiger de nou- » velles expériences ſur ce ſujet, & le pro- » poſer de nouveau, avec un prix double, » pour l'année 1781.

» L'académie a adjugé le prix double à la » piece N°. 5, ayant pour deviſe : *La rai- » ſon a tant de formes que nous ne ſavons à la- » quelle nous prendre, l'expérience n'en a pas » moins.*

» L'auteur de cette piece eſt M. Coulomb, » capitaine en premier au corps royal du gé- » nie, & correſpondant de l'académie.

» L'académie a cru en même-tems devoir » faire une mention honorable de trois pieces » qui lui ont paru renfermer, ſoit des expé- » riences multipliées faites avec ſagacité & avec » choix; ſoit une théorie ſimple & préſentée » avec clarté des machines en uſage dans la » marine; théorie où l'on a eu égard, com- » me le programme l'exigeoit, à l'effet des » frottemens & des cordages; ſoit enfin des » vues ingénieuſes ſur la queſtion propoſée.

» Ces trois pieces avoient déja été préſen- » tées au premier concours, & les auteurs y » ont fait des changemens importans qui ont » exigé beaucoup de travail.

» Ces pieces, que nous allons nommer, ſui-

» vant l'ordre de mérite que l'académie a cru » y reconnoître, ſont :

1°. La piece N°. 2, ayant pour deviſe :

Sunt aliquot quoque res, quare unam dicere cauſam
Non ſatis eſt.

2°. La piece N°. 3, ayant pour deviſe : *Experientiâ & ratione.*

3°. La piece N°. 1, ayant pour deviſe : *Videndum quâ ratione fiant & quâ vi quæque gerantur.*

» L'académie propoſe pour ſujet du prix de » l'année 1783 : *La théorie des aſſurances maritimes.*

» Le prix, fondé par feu M. Rouillé de » Meſlai, conſeiller au parlement, ſera de 2000 » liv. Les pieces ſeront écrites en françois ou » en latin, & adreſſées au ſecrétaire de l'a- » cadémie ; elles ne ſeront admiſes au concours » que juſqu'au 1er. de ſeptembre 1782. Les » auteurs n'y mettront pas leurs noms, mais » ſeulement une deviſe, & ils y joindront un » billet cacheté qui portera la même deviſe & » renfermera leur nom. Le prix ſera délivré » par le tréſorier de l'académie, ſoit à l'auteur » même, ſoit à celui qui ſe préſentera ou avec » la procuration de l'auteur, ou avec un ré- » cépiſſé du ſecrétaire de l'académie. «

» Un citoyen, dont le zele pour les ſcien- » ces n'a pas beſoin d'être encouragé par l'hon- » neur d'avoir contribué à leurs progrès, a » fait remettre à l'académie, dont il ne s'eſt

» pas fait connoître, un fonds de 12000 liv.
» deſtiné à former une rente qui ſera employée
» au gré de l'académie, & de la maniere qu'elle
» jugera la plus utile; car il a porté la mo-
» deſtie & le déſintéreſſement de ſon zele juſ-
» qu'à ne ſpécifier aucun objet.

» L'académie a reçu ſon offre avec recon-
» noiſſance, en s'impoſant à elle-même deux
» conditions; la premiere, de n'employer ja-
» mais aucune partie de ce fonds pour aucun
» académicien; la ſeconde, de rendre compte
» chaque année, dans une de ſes aſſemblées
» publiques, de l'emploi qu'elle en feroit.

» On peut craindre, & avec raiſon, que
» toute fondation perpétuelle ne devienne bien-
» tôt inutile par une ſuite des changemens
» que le tems amene néceſſairement dans l'or-
» dre des ſociétés, dans les opinions, dans les
» corps qu'il faut rendre dépoſitaires de ces
» fondations.

» Mais ici un heureux concours de circonſ-
» tances ſemble devoir diminuer cette crainte.
» Les ſciences ſont inépuiſables; loin de ceſ-
» ſer d'être utiles, elles le deviendront cha-
» que jour davantage, à meſure qu'elles s'éten-
» dront & qu'elles ſeront approfondies. Si quel-
» ques unes de leurs parties ſemblent n'avoir
» encore aucune utilité réelle, ce n'eſt pas (com-
» me le diſent l'ignorance & le préjugé) parce
» qu'on a trop donné à la théorie; c'eſt, au
» contraire, parce qu'elle n'a pas été encore
» portée aſſez loin. S'il eſt impoſſible que les
» ſciences deviennent inutiles, il ne l'eſt pas

» moins que l'académie ceſſe de renfermer » dans ſon ſein les ſavans de la nation les plus » diſtingués, puiſqu'occupée de ſciences où le » mérite de ceux qui les cultivent eſt ſuſcep- » tible d'épreuves, l'intérêt de ſes membres » leur fait une loi d'être juſtes dans leur choix.

» Enfin, en rendant compte au public de » l'emploi du fonds qui lui eſt confié, l'acadé- » mie s'eſt miſe dans l'impoſſibilité d'en abuſer.

» Le citoyen à qui l'académie doit cette fon- » dation, en a fait une autre dans la même an- » née; il a donné une ſomme égale à l'acadé- » mie françoiſe, pour être le prix du meilleur » ouvrage publié chaque année, & par le meil- » leur ouvrage, il a entendu le plus utile. Ce » prix a pour objet tout ce qui n'eſt point compris » dans les ſciences phyſiques, tout ce qui eſt » exclu de ſa premiere fondation, & il n'y a » rien d'utile qu'il n'ait embraſſé dans ces deux » encouragemens donnés aux ſciences & aux » lettres. Il a voulu ſe dérober à l'honneur » que lui eût mérité ſon zele, mais il n'a pas » enlevé à l'académie la ſatisfaction de lui don- » ner ce témoignage de ſa reconnoiſſance, & » de voir le public la partager avec elle. «

AVIS ſur le prix propoſé par l'académie pour Pâques 1782.

Parmi les pieces que l'académie a reçues pour le concours du prix du ſalpêtre, il s'en trouve une qui a pour deviſe :

» Après avoir lu & médité tout ce qui a

» été écrit ſur cet important ſujet, ne pourroit-
» on pas dire avec le vieillard de Térence : *in-*
» *certior multo ſum quam dudum ?* «

L'auteur de cette piece eſt invité par l'académie à lui faire paſſer, dans le plus court délai qu'il ſera poſſible, un détail des appareils qu'il a employés dans ſes expériences; ainſi que les doſes des matieres ſur leſquelles il a opéré, & des quantités de ſalpêtre qu'il a obtenu. La deſcription des appareils eſt ſur-tout important d'après la loi que l'académie s'eſt faite de n'admettre d'expériences qu'autant que les auteurs l'auront miſe à portée de les vérifier par elle-même. L'auteur eſt prié d'envoyer ſes éclairciſſemens au ſecrétaire de l'académie ſans ſe faire connoître & avec la même deviſe que celle de la piece.

(*Journal* de Paris ; *Mercure de* France.)

I I.

ACADÉMIE royale des inſcriptions & belles-lettres de Paris.

L'académie tint ſon aſſemblée publique d'après Pâques le 24 avril.

M. Dupuy, ſecrétaire perpétuel, publia d'abord le programme, par lequel cette académie déclare que les mémoires envoyés ſur ſa queſtion propoſée pour le prix de 1779, & une ſeconde fois pour celui de cette année, n'ayant pas pleinement ſatisfait à ſes vues, elle a cru devoir abandonner ce ſujet, qui étoit de recher-

Digitized by Google

cher *ce que les monumens hiſtoriques nous apprennent des changemens arrivés ſur la ſurface du globe, par le déplacement des eaux de la mer.* Elle propoſe pour le prix de Pâques 1783, *de déterminer quelle étoit l'étendue des domaines de la couronne lors de l'avénement de Hugues Capet au trône; quelles poſſeſſions ce prince y ajouta; comment & par quels moyens ces domaines s'accrurent juſqu'au regne de Philippe-Auguſte excluſivement.* Le prix eſt toujours une médaille d'or de la valeur de 400 liv.

Toutes perſonnes, de quelque pays & condition qu'elles ſoient, excepté celles qui compoſent l'académie, ſeront admiſes à concourir pour ce prix, & leurs ouvrages pourront être écrits en françois ou en latin, à leur choix. Les auteurs mettront ſimplement une deviſe à leurs ouvrages; mais, pour ſe faire connoître, ils y joindront, dans un papier cacheté, & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualités, & ce papier ne ſera ouvert qu'après l'adjudication du prix. Les pieces, affranchies de tout port juſqu'à Paris, ſeront remiſes entre les mains du ſecrétaire perpétuel de l'académie, avant le 1er. décembre 1782: & ce terme eſt de rigueur.

On lut enſuite trois mémoires: dans le premier, M. Brotier traita *des jeux du cirque;* il expoſa leur origine ſous les rois pour peupler Rome, leurs progrès ſous la république pour affermir le courage, leur ſplendeur ſous les Céſars pour illuſtrer l'empire, la révolution que ces jeux ont opérée dans l'eſprit & les mœurs,

Digitized by Google

leur dégradation ſur la fin du regne des Antonins, leur chûte enfin avec celle de l'empire, & la faveur qu'ils reprirent ſous nos premiers rois. Le ſecond mémoire, lu par M. de Keralio, eſt la ſuite de ſon examen des découvertes de Pythéas; il y prouve que l'ancienne Thulé n'eſt pas l'Iſlande, mais les iſles de Schetland. Ce mémoire jette de grandes lumieres ſur la géographie & l'hiſtoire naturelle du Nord. Le troiſieme, lu par M. de Rochefort, eſt une préface deſtinée à une tragédie qu'il a imitée de Sophocle, ſous le titre d'*Electre*, dans laquelle il a joint, comme dans ſa tragédie d'*Ulyſſe*, des entr'actes pour tenir lieu des chœurs anciens, en ſe conformant, à cet égard, aux convenances de notre théatre. Le tems ne permit pas à M. Larcher de lire ſon mémoire ſur Phidon, roi d'Argos, dans lequel ce ſavant devoit tâcher de concilier la chronique de Paros avec la chronologie d'Euſebe.

(*Journal encyclopédique*; *Journal des ſavans.*)

III.

Académie royale de chirurgie de Paris.

Le jeudi 27 avril, l'académie a tenu ſa ſéance publique, à laquelle M. de la Martiniere, premier chirurgien du roi, a préſidé. M. Louis, ſecrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture par un diſcours ſur la queſtion du prix, dont le ſujet étoit : *d'expoſer les effets du ſommeil & de*

la veille, & les indications ſuivant leſquelles on doit en preſcrire l'uſage dans la cure des maladies chirurgicales.

De onze mémoires envoyés ſur cette matiere, l'académie en a admis deux au concours. Elle a accordé le prix à M. Camper, aſſocié étranger de l'académie, de la ſociété royale de Londres, ancien profeſſeur d'anatomie & de chirurgie à Amſterdam, & aux univerſités de Franeker & de Groningue, en Friſe.

M. Louis a fait remarquer que M. Camper avoit remporté pluſieurs prix & des *acceſſit* dans différentes académies du royaume.

L'académie royale de chirurgie a accordé l'*acceſſit* à M. Tiſſot, docteur en médecine & chirurgien-major du 4e. régiment des Chevaux-Légers, en garniſon à Verdun. C'eſt le même, a dit M. Louis, qui avoit déja remporté le premier prix en 1779, ſur la queſtion des regles diététiques, relatives aux alimens dans la cure des maladies.

L'académie, ſur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie, diſtribue chaque année une médaille d'or de la valeur de 200 liv. & cinq de cent francs, pour récompenſer l'émulation des chirurgiens du royaume qui lui communiquent des obſervations intéreſſantes. La premiere de ces médailles a été accordée à M. Deſgranges, chirurgien gradué, membre du college de chirurgie à Lyon.

Les cinq autres à M. Viguerie, chirurgien principal de l'Hôtel-Dieu de Toulouſe : à M. Durozier, lieutenant de M. le premier chirur-

gien du roi à Dax : à M. Euſtache, maître-ès-arts & en chirurgie à Beziers : à M. Deſcamps, chirurgien penſionné de la nobleſſe à Caſtilonhés, près Bergerac en Agenois, & à M. Caſtara, maître en chirurgie à Luneville.

Après la diſtribution des prix, M. Louis a lu l'éloge de M. Diſdier; M. Fabre, des réflexions ſur l'exfoliation des os; M. Petibeau, un mémoire ſur les abcès dans le corps de la langue, & M. Sabatier, une diſſertation ſur le ſerrement convulſif des mâchoires à la ſuite des plaies.

(*Journal de* Paris.)

IV.

Académie royale de peinture & ſculpture de Paris.

Dans ſon aſſemblée du 7 du mois d'avril, l'académie a nommé M. le comte de Brehan pour remplir, dans la claſſe de Mrs. les honoraires aſſociés libres, la place vacante par la mort de M. Turgot.

V.

Académie royale des ſciences & belles-lettres de Châlons-en-Champagne.

Une perſonne bienfaiſante vient de remettre à l'académie, une ſomme de 400 livres, pour un prix extraordinaire ſur ce ſujet : *Lorſque la*

Digitized by Google

ſociété civile ayant accuſé un de ſes membres par l'organe du miniſtere public, ſuccombe dans cette accuſation, quels ſeroient les moyens les plus praticables & les moins diſpendieux de procurer à un citoyen reconnu innocent, le dédommagement qui lui eſt dû de droit naturel. L'académie décernera le prix dans ſa ſéance du 25 août prochain; elle recevra les ouvrages juſqu'à la fin du mois de juillet; ils ſeront adreſſés francs de port à M. Sabathier, ſecrétaire-perpétuel de l'académie.

(*Mercure* de France.)

VI.

Académie des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon.

L'académie a tenu ſa ſéance publique le dimanche 17 décembre 1780.

M. Maret, ſecrétaire-perpétuel, en fit l'ouverture par l'annonce des ſujets des prix propoſés pour les années 1782 & 1783.

L'académie propoſe pour le ſujet du prix de 1782, de *Déterminer avec plus de préciſion qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent, le caractere des fievres intermittentes, & d'indiquer, par des ſignes non équivoques, les circonſtances dans leſquelles les fébrifuges peuvent être employés avec avantage & ſans danger pour les malades.*

L'expérience a dû faire ſentir à tout médecin-praticien réfléchi, l'importance de cette queſtion, & c'eſt des obſervateurs attentifs que l'académie en attend la ſolution.

Cette compagnie ayant été obligée de réſer-

ver le prix qu'elle avoit à diſtribuer cette année, & dont le ſujet étoit *la Théorie des vents*, propoſe le même ſujet pour 1783 ; le prix ſera double, & on le partageroit, ſi deux mémoires envoyés au concours paroiſſoient y avoir un droit égal.

Comme l'académie n'a point reçu de mémoires au ſujet *des ſavons acides*, pour lequel elle avoit ouvert un nouveau concours, elle a réſervé le prix extraordinaire qu'elle deſtinoit à celui qui auroit ſatisfait à cette queſtion, & renouvelle ici la publication qu'elle a déja fait faire de la délibération par laquelle cette compagnie s'engage à donner ce prix à celui qui, en quelque tems que ce ſoit, enverra une ſolution ſatisfaiſante de ce problême.

Tous les ſavans, à l'exception des académiciens réſidents, ſeront admis au concours. Il ne ſe feront connoître ni directement ni indirectement ; ils inſcriront ſeulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adreſſeront leurs ouvrages, francs de port, à M. Maret, docteur en médecine, ſecrétaire-perpétuel, qui les recevra, pour les prix ordinaires, juſqu'au premier avril incluſivement, & pour les extraordinaires juſqu'au premier janvier des années pour leſquelles ces différens prix ſont propoſés.

Le prix fondé par M. le marquis du Terrail, & par madame Cruſſol d'Uzès de Montauſier, ſon épouſe, à préſent ducheſſe de Caylus, conſiſte en une médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant, d'un côté l'empreinte des armes & du nom de M. Pouſſier, fondateur de l'académie

démie ; & de l'autre, la devise de cette société littéraire.

A cette lecture du programme des prix succéda celle, 1°. de l'*Eloge de M. Clerc, docteur en médecine à Sémur*, associé non résident de l'académie, envoyé par M. Gueneau de Montbeillard ; 2°. d'un poëme *sur la conversation*, par M. Picardet l'aîné ; 3°. d'un *Prospectus* de l'*Histoire de Russie*, par M. Leroi de Flagis. M. de Morveau termina la séance en lisant l'*Eloge de M. Maret, maître en chirurgie à Dijon, ancien chirurgien-major de l'hôpital-général, &c., pensionnaire vétéran de l'académie de la même ville*, né le 8 novembre 1705, mort le 14 octobre 1780.

Ce discours, (*) qui fut écouté avec le plus grand intérêt, a pour auteur le secrétaire-perpétuel de l'académie, neveu de l'homme estimable auquel il est consacré. Les mémoires de cette compagnie attestent, non-seulement le zele dont il étoit animé pour les progrès de l'art utile qu'il exerçoit, mais ses connoissances & son habileté. Nous l'envisagerons ici, avec le panégyriste, sous d'autres rapports.

» Intimément convaincu de la vérité du chris-
» tianisme, il pratiquoit rigoureusement les de-
» voirs que cette religion prescrit ; mais il n'é-
» toit rigoriste que pour lui-même ; & doué
» d'une gaieté rare, d'une égalité de caractere

(*) On le trouve imprimé à Dijon, chez Causse. Il forme une brochure in-8vo. de 32 pag.

» peu commune, il étoit de la ſociété la plus » douce & la plus agréable. A des qualités » auſſi précieuſes M. Maret joignit les avan- » tages de la figure & de la taille; fait pour » être aimé, jouiſſant de très-bonne heure » d'une réputation qui devoit aſſurer ſa for- » tune, il auroit pu former un de ces établiſ- » ſemens qui rempliſſent les vues de la nature, » & prolongent en quelque ſorte l'exiſtence » de l'homme en lui donnant des ſucceſſeurs. » Son cœur ſenſible n'étoit pas fait pour s'y » refuſer par apathie, par indifférence; ſon » ame, que le devoir n'effrayoit pas, ne pou- » voit l'en éloigner par l'amour de la liberté; » ſa piété ne lui permettoit point de concevoir » le projet de ces arrangemens qui procurent » en apparence des plaiſirs ſans mêlange de pei- » nes: il renonça cependant au mariage, & a » vécu célibataire. Mais que le motif qui l'y » détermina, ajoute de force aux droits qu'il » avoit à l'eſtime publique! Un dévouement » très-rare, s'il n'eſt pas ſans exemple, ennoblit » bien ſon célibat. «

» J'étois, continue l'auteur, un des objets » de ce dévouement, & je ne peux me retra- » cer ſans émotion le moment où l'ame de M. » Maret, s'éleva juſqu'à cet héroïſme: qu'il » me ſoit permis de le rappeller. «

» M. Maret étoit encore dans l'âge des paſ- » ſions; il avoit 31 ans. Son pere courbé » par la vieilleſſe, voyoit déja la tombe s'en- » tr'ouvrir ſous ſes pas. Son frere aîné, qui » étoit mon pere, venoit d'expirer dans ſes

» bras; ma mere ne lui avoit ſurvécu que
» quelques inſtans. Nous étions quatre enfans,
» dont le plus âgé n'avoit pas 12 ans. La for-
» tune n'avoit pas ſecondé les efforts des au-
» teurs de nos jours; elle n'avoit pas traité plus
» favorablement une autre de leurs ſœurs, qui
» étoit rentrée dans la maiſon paternelle avec
» quatre enfans tous en bas-âge. Les ames in-
» différentes & dures s'occupent déja à nous
» ménager ces reſſources offertes aux orphelins.
» Peignez-vous un aïeul gémiſſant de l'épuiſe-
» ment de ſes forces, huit enfans (*) malheu-
» reux, embraſſant ſes genoux. Peignez-vous
» ce vieillard portant de triſtes regards ſur ſa
» plus jeune fille, dont les ſoins, les talens,
» la piété conſoloient ſa vieilleſſe; ſur un fils
» dont la belle ame lui étoit connue. Voyez
» ceux-ci les yeux baignés de larmes d'atten-
» driſſement, regardant tour-à-tour leur pere &
» nous, ſe regardant réciproquement, puis rom-
» pant en même-tems le ſilence, s'écrier: *Mon*
» *pere, voilà nos enfans!* Ce cri du ſentiment
» auroit pu être arraché à l'ame la plus froide,
» dans un moment ſi bien fait pour briſer le
» cœur le plus dur; mais il eût été bientôt
» étouffé par celui des paſſions, par celui de
» l'amour de ſoi-même; il n'a ceſſé de ſe faire
» entendre qu'à la mort de ces héros de l'hu-
» manité. (**) En vain de prétendus ſages leur

(*) Sept filles & un garçon.

(**) Feu M. Maret, curé de Brazey, leur frere, pour

» repréſentent-ils le danger, les embarras de ce » dévouement; envain les engage-t-on par-tout » ce qu'il y a de plus effrayant, de plus ſéduiſant, à révoquer ce vœu, qu'on oſe qualifier de téméraire; leur réponſe uniforme & » conſtante eſt: *Voilà nos enfans.* Oui, nous » le devînmes. Ce vœu ſublime a été rempli » avec ce zele courageux qui rend tout poſſible. Tout ce que nous ſommes, & tout ce » que nous poſſédons, ſont les bienfaits qu'ont » verſés ſur nous ces parens tendres & précieux. » Leur bienfaiſance s'eſt étendue ſur leurs parens les plus éloignés. Par elle, pluſieurs » d'entr'eux jouiſſent du bonheur de vivre de » leur travail avec décence. « Qui pourroit lire ſans attendriſſement, ſans admiration, ce paſſage ſi honorable pour l'oncle & pour le neveu?

Cet eloge fait beaucoup d'honneur à M. Maret, qui a cru que dans un ſiecle caractériſé par le ſentiment d'une humanité éclairée, il pouvoit attacher les regards du public ſur un citoyen vertueux qui, ſans avoir beaucoup reculé les bornes de ſon art, n'en a pas moins de droit à la reconnoiſſance de ſes concitoyens, par la maniere dont il l'a exercé, ſi on doit juger du caractere d'un homme par le choix de ſes travaux. Le premier mémoire aca-

---

ſeconder les généreux ſentimens dont ils étoient animés, leur abandonna ſa portion héréditaire dans les biens paternels & maternels.

Digitized by Google

démique de M. Maret, prouve combien ſon ame étoit ſenſible; il détermine celui des ſens de l'homme qui s'éteint le dernier. Il prouve que tous ne ſont pas frappés de mort à la fois; que celui de l'ouïe ſurvit aux autres; qu'ainſi il y a de la cruauté à abandonner les mourans, à les livrer, comme cela ſe pratique, à l'indifférence & à l'indiſcrétion des domeſtiques & des étrangers; que c'eſt une barbarie de s'expliquer ſans ménagement ſur le danger de leur ſituation, & de ne pas leur adreſſer les conſolations ſi néceſſaires pour qui, pendant ſa vie, n'a pas appris à mourir.

(*Journal de littérature, des ſciences & des arts; Journal encyclopédique; Journal* de Paris.)

VII.

Académie des ſciences, belles-lettres & arts de Padoue.

Un particulier, zélé pour le bien public, a dépoſé entre les mains du tréſorier de l'académie, une ſomme de 100 ſéquins, pour qu'elle faſſe frapper une médaille d'or qui ſera donnée à quiconque aura répondu de la maniere la plus ſatisfaiſante, au problême ſuivant.

Trouver les moyens les plus propres à faire naître & à entretenir la paſſion du bien des hommes (la paſſione del bene degli uomini), *dans le cœur des jeunes gens qui doivent un*

jour être puissans par l'autorité ou par les richesses.

L'académie invite les nationaux & tous les savans étrangers à écrire sur ce sujet. Le concours sera ouvert jusqu'à la fin du mois de mars 1783, & le prix ne sera donné qu'au mois de décembre de la même année. Les discours peuvent être écrits en italien, en latin, ou en françois, & doivent être adressés francs de port à l'un des deux secrétaires de l'académie, qui sont MM. Matteo Franzoia, & Melchior Cesarotti.

(*Novelle letterarie.*

SPECTACLES.

PARIS.

OPÉRA.

LE mardi 15 mai, on a remis à ce théatre, *Andromaque*, tragédie lyrique, avec des changemens ; paroles de M. Pitra, muſique de M. Grétry.

Lorſque nous avons rendu compte des premieres repréſentations de cet opéra (*), nous avons ſoumis au jugement de nos lecteurs quelques obſervations relatives au danger de porter ſur la ſcene de Polymnie les ouvrages appartenans à la ſcene françoiſe, non-ſeulement parce que le genre & le goût lui en aſſurent la propriété, mais encore par l'acquiſition réelle qu'elle en a faite. Nous avons avancé que tous les ſujets tragiques ne pouvoient pas être portés avec le même ſuccès ſur le théatre lyrique. Nous avons tâché d'en offrir quelques preuves ; enfin, nous avons inſiſté ſur les dénouemens qui, à l'opéra, ne peuvent guere com-

(*) Voyez le journal d'*août* 1780, page 269-281.

porter une catastrophe absolument tragique ; & qui paroissent devoir se terminer d'une maniere analogue aux illusions qui sont essentiellement attachées au systême de ce théatre. *Andromaque* paroît refondue à-peu-près dans ces idées ; mais nous devons dire, parce qu'on nous en a instruits, que M. Pitra n'avoit fait que céder à des instances particulieres, quand il s'est servi du dénouement de Racine ; & qu'en s'occupant des changemens avec lesquels on vient de remettre son ouvrage, il n'a fait que rentrer dans ses propres idées, qui, à beaucoup d'égards, se trouvoient d'accord avec les nôtres.

Andromaque, comme on la donne aujourd'hui, est réellement un opéra. On y trouve beaucoup de spectacle & d'intérêt ; il est vrai que cet intérêt roule entiérement sur Astyanax, & qu'Andromaque n'est plus l'épouse fidelle que Racine a voulu peindre ; mais elle est mere tendre & sensible, & se rapproche, plus que dans la piece françoise, du caractere que les traditions nous ont conservé de cette princesse. Peu de gens ignorent qu'Andromaque épousa Pyrrhus après la mort d'Astyanax, & qu'après avoir perdu ce second époux, elle épousa en troisiemes noces le Troyen Hélénus. Il faut convenir que la mémoire de son Hector lui fut toujours chere, & que les deux époux qu'on lui connut après le premier, en furent souvent jaloux ; mais qu'importe ce respect pour la mémoire d'Hector, quand on la voit adoucir ses ennuis dans les bras de deux

Digitized by Google

maris ? Ces faits ne ſuffiſent-ils pas pour autoriſer tout auteur dramatique à traiter ce ſujet à ſa fantaiſie, malgré la vénération dûe à la fable arrangée par Racine ? Au ſurplus, finiſſons cette petite diſſertation en répétant avec ce grand homme, cette phraſe d'un ancien commentateur de Sophocle : » Il ne faut point » s'amuſer à chicaner les poëtes pour quelques » changemens qu'ils ont pu faire dans la fa» ble, mais il faut s'attacher à conſidérer l'ex» cellent uſage qu'ils ont fait de ces change» mens, & la maniere ingénieuſe dont ils ont » ſu accommoder la fable à leur ſujet. «

Ce qu'on trouve de neuf dans les deux premiers actes de l'Andromaque lyrique eſt ſi peu de choſe, qu'il eſt inutile d'en parler. Voici le fond du troiſieme. La veuve d'Hector, pour empêcher que ſon fils ne ſoit livré aux Grecs, conſent à épouſer Pyrrhus ; mais ſon deſſein eſt de ſe poignarder après avoir donné un ſecond pere à Aſtyanax. La cérémonie du mariage ſe fait en préſence d'Oreſte & des ambaſſadeurs de la Grece. Au moment où Pyrrhus *reconnoît* Aſtyanax *pour le roi des Troyens*, la fureur s'empare du fils d'Agamemnon & de ſa ſuite ; de-là un combat dans lequel les Grecs enlevent Aſtyanax ; ſa mere s'évanouit ; mais bientôt on entend un bruit de victoire. Phénix vient apprendre aux Troyens qu'Oreſte vaincu fuit en enlevant Hermione. Pyrrhus rentre triomphant en ramenant Aſtyanax. Andromaque revenue à elle, pleure ſon fils qu'elle croit égorgé ; elle ſe retrouve dans ſes bras ;

Digitized by Google

c'eſt Pyrrhus qui le rend à ſa tendreſſe : ce dernier bienfait la décide ; elle épouſe ſon vainqueur & ſon maître.

Ce nouvel acte a eu le plus grand ſuccès ; il eſt rempli de pompe, de ſpectacle & d'intérêt. On a retrouvé avec plaiſir le pinceau de M. Grétry dans la muſique qu'il a faite pour cet acte ; & les applaudiſſemens qu'on lui a prodigués, en lui témoignant l'eſtime particuliere que le public a pour ſes talens, ſemblent lui faire un devoir de s'occuper de nouveaux ouvrages, c'eſt-à-dire, de courir à de nouveaux ſuccès.

On a trouvé par-tout que les intentions du compoſiteur ſont analogues à la ſituation donnée & au caractere des perſonnages, & que le plus ſouvent elles ſont parfaitement remplies. Les perſonnages des chœurs étant actuellement ſubſtitués aux confidens, il devient très-important de leur donner l'accent qui leur convient, & l'expérience prouve que cette tâche eſt difficile ; la plupart ont été applaudis avec tranſport. Le duo de ſituation, au moment où Pyrrhus préſente Aſtyanax à Andromaque pour la rappeller à la vie, a été trouvé plein de ſenſibilité & de la mélodie la plus agréable.

Les ballets nous ont paru mériter de grands éloges ; ils ſont deſſinés avec goût : on y diſtingue un coſtume qu'on peut encore perfectionner, mais qui annonce déja des recherches.

Le couronnement d'Aſtyanax produit un très-bel effet par le grand nombre des perſonna-

Digitized by Google

ges, la beauté des habits & la richeſſe de l'enſemble.

(*Journal* de Paris; *Mercure* de France.)

ANGLETERRE.

LONDRES.

COVENT-GARDEN.

Le Siege de Sinope, tragédie repréſentée pour la premiere fois au théatre de Covent-Garden, le 31 janvier 1781.

Athridate, roi de Cappadoce, ayant perdu ſon fils dans une bataille contre Mithridate, roi de Pont, refuſa de donner à Pharnace, fils de ſon ennemi, ſa fille Thamyris qui lui avoit été promiſe avant la guerre. Cependant Mithridate étant mort, Thamyris, qui avoit conçu de l'amour pour Pharnace, céda aux ſollicitations de ſon amant, qui lui offroit ſa main & ſon trône. Athridate, irrité de la conduite de ſa fille, leva une armée qu'il conduiſit dans le Pont contre Pharnace, lorſque Thamyris, alarmée des ſuites que pouvoit avoir une guerre entre ſon pere & ſon époux, obtint de celui-ci qu'il enverroit à l'autre des ambaſſadeurs, lui porter des propoſitions de paix. C'eſt dans ces conjonctures que l'action commence.

Athridate, pour mieux cacher & exécuter ſes projets de vengeance, feint d'accepter les

propoſitions de Pharnace, qui le laiſſe entrer dans la ville de Sinope, lieu de ſa réſidence, afin d'y conclure le traité de paix ; mais à peine le roi de Cappadoce eſt-il entré dans cette ville, qu'il ordonne à ſes ſoldats de faire main-baſſe ſur les habitans, & de les paſſer au fil de l'épée. Thamyris, apprenant cette fatale nouvelle, ſort promptement du temple où elle prioit les dieux de rétablir l'intelligence entre les deux princes, & s'enfuit dans ſon palais, pour ſauver les jours de ſon fils Eumene. Elle y rencontre Pharnace, qui, indigné de la perfidie d'Athridate, couroit à grands pas à ſon armée, campée dans une plaine peu éloignée de la ville. Avant de quitter ſon épouſe, il lui fait jurer ſur ſon épée, de faire tout ce qu'il lui preſcrira. Elle le promet, & il lui commande de poignarder ſon fils, plutôt que de ſouffrir qu'il tombe entre les mains de l'ennemi, s'il arrive qu'Athridate ſoit vainqueur. Thamyris frémit d'horreur à cette idée, mais enfin, après quelque réſiſtance, elle fait le ſerment que ſon époux exige d'elle. Pharnace court auſſi-tôt à ſon camp, & Thamyris va cacher ſon fils dans l'intérieur du mauſolée des rois de Pont, regardant cet aſyle comme le plus ſacré & le plus inviolable qu'elle puiſſe choiſir. Cependant, Athridate qui s'eſt déja ouvert un paſſage dans le palais, trouve la reine, & lui demande ſon fils. Elle refuſe de lui dire l'endroit où il eſt caché, lorſque le barbare, afin d'anéantir autant qu'il eſt en ſon pouvoir, le ſouvenir de la race de Mithridate

commande à ſes ſoldats de détruire le mauſolée. Thamyris au déſeſpoir, ſaiſit l'épée d'un des ſoldats, & veut s'oppoſer à leurs efforts, mais inutilement. Athridate eſt obéi, Eumene eſt découvert, & il eſt fait priſonnier avec ſa mere. Au milieu de ces circonſtances, Domitius, général Romain, & allié d'Athridate, lui amene des ſecours. Le roi de Cappadoce, pour aſſurer les Romains de ſa foi, ſe réſout à leur livrer ſa fille & ſon petit-fils; mais les reproches que lui fait Thamyris ſur la baſſeſſe d'un pareil procédé, l'arrêtent dans ſon deſſein. Cependant le combat ſe donne, & les Romains ſont vaincus par les ſoldats de Pharnace, à qui l'on vient annoncer que Cyaxare, roi d'Arménie, s'avance avec une armée pour le ſecourir. Ranimé par ce ſuccès, il revient trouver Thamyris, pour la dégager du ſerment qu'il a exigé d'elle, & l'emmener dans ſon camp avec ſon fils. Lorſqu'il apprend qu'Eumene eſt priſonnier, il lui fait de vifs reproches ſur ſa foibleſſe, mais il s'appaiſe enſuite ſur la promeſſe qu'elle réitere de tuer ſon fils plutôt que de le laiſſer entraîner à Rome, chargé de fers. Pharnace retourne à ſon camp. Athridate revient trouver ſa fille, à laquelle il promet d'aſſurer à ſon fils le royaume du Pont, ſi elle veut abandonner Pharnace, & le livrer entre ſes mains. Thamyris toujours fidelle à ſon époux, refuſe de prêter l'oreille à cette propoſition, & Athridate lui donne toute la journée pour choiſir entre ce parti & la mort, & en même-tems il charge Orcan de veil-

ler ſur elle. Le malheur & l'éloquence de Thamiris, touchent tellement le cœur de ceux à la garde deſquels elle eſt commiſe, qu'ils conſentent à lui rendre la liberté, & permettent à Artaban de la conduire vers un temple où Oronte qui en eſt le prêtre, la cache dans l'endroit le plus retiré du ſanctuaire. Athridate apprend ſon évaſion, accourt au temple, inſulte Oronte, & ſe prépare à renverſer les autels, lorſqu'on vient l'informer que Pharnace a remporté une victoire ſignalée ſur ſes troupes, & qu'il s'avance vers la ville. Pharnace arrive en effet, & ſaiſiſſant Athridate, il eſt prêt de le percer de ſon épée, quand Thamyris, ſortant du lieu où elle s'étoit cachée, court embraſſer ſon pere, & arrête ainſi l'épée de Pharnace, qui, vaincu par les prieres de ſon épouſe, conſent à épargner la vie de ſon ennemi; mais le tyran, indigné de ſe voir vaincu, & déchiré de remords, ſe plonge un poignard dans le cœur. Pharnace conſole Thamyris, en lui faiſant obſerver qu'il lui reſte un époux & un fils, & la piece eſt terminée par des réflexions morales ſur les devoirs des rois.

Cette tragédie, dont nous venons d'expoſer le ſujet, & dont l'auteur eſt Miſtriſs Brooke, n'ajoutera certainement rien à la réputation que cette Dame s'eſt faite par ſes deux romans de *Julie Mandeville* & d'*Emilie Montague*. Si l'on examine la piece, on verra qu'elle fourmille d'invraiſemblances, qu'il n'y a preſque aucune liaiſon entre les événemens dont elle eſt remplie, & que les caracteres ne ſont nullement dans la

nature. Le rôle de Thamyris offre, il eſt vrai, quelques ſituations intéreſſantes; mais deux ou trois ſcenes ne ſuffiſent pas pour rendre une tragédie parfaite, & malgré l'éloge que certains journaliſtes Anglois ont donné au *Siege de Sinope*, nous croyons devoir ſouſcrire au jugement de quelques critiques plus judicieux qui n'ont regardé cette piece que comme une copie informe d'un opéra italien intitulé *Pharnace.*

(*Univerſal Magazine; Monthly Review.*)

DRURY-LANE.

Le 10 mars 1781, on a repréſenté pour la premiere fois ſur ce théatre, une comédie en cinq actes, intitulée : *La Diſſipation.* Voici en peu de mots le ſujet de cette piece médiocre.

Mylord & Mylady Rentleſs, ſont deux époux à la mode, qui n'ayant d'autre goût que celui des plaiſirs, ſe témoignent l'un à l'autre la plus parfaite indifférence. Mylord, pour trouver les moyens de ſatisfaire ſes penchans, vole à ſa femme tous ſes bijoux, & les vend à un Juif nommé Labadore, entre les mains duquel il remet auſſi des contrats qui appartiennent à Charles Woodbine, dont il eſt le tuteur; & pour mettre le comble à ſes fripponneries, il parvient à ſéduire la fille de l'Alderman Uniform, & l'emmene dans ſon hôtel, dans un deſſein qui n'eſt pas des plus honnêtes. Cependant le Juif Labradore, par un ſentiment de vanité, apprend à Mylady Rentleſs qu'il eſt en poſſeſ-

Digitized by Google

ſon de tous ſes bijoux, eſpérant qu'elle ne fera aucune difficulté de les racheter d'une maniere aiſée. Mylady, pour ſe venger de ſon époux & punir l'effronterie du Juif, conſent à reprendre ſes bijoux, & lui donne un rendez vous au même hôtel où Mylord eſt caché avec Miſs Uniform. Labradore ne manque pas de s'y rendre, & après qu'il a remis à Mylady ſes bracelets, ſon collier, &c. il la preſſe de remplir les conditions du marché qu'elle a fait avec lui. Dans ce moment arrive Uniform, qui vient chercher ſa fille, ce qui les oblige à ſe retirer dans une antichambre en face de celui où Mylord eſt avec ſa maîtreſſe; les deux intrigues ſont découvertes au grand chagrin des deux époux. Cependant un chevalier nommé Sir André Acorn, qui avoit amené à la ville, ſa fille Henriette pour la marier à Charles Woodbine, commence à ſe dégoûter de la vie qu'on mene dans la maiſon du lord Rentleſs, & apprenant qu'il a été trompé par Woodbine, dont on a vendu preſque tous les biens pour payer ſes dettes, il déclare au jeune homme, qu'il le trouve indigne d'épouſer ſa fille, & ſe détermine à retourner à la campagne. Cependant Woodbine eſt inſtruit du mauvais uſage que ſon tuteur a fait de ſes biens. Le général Probe, frere de Lady Rentleſs, lui promet de lui faire reſtituer tout. Dans la derniere ſcene, Mylord ſe rencontre avec tous ſes accuſateurs, parmi leſquels ſe trouve Uniform, qui, le piſtolet à la main, lui demande ſatisfaction. Tandis que Rentleſs tâche

d'excuſer en partie la conduite qu'il a tenue à l'égard de Woodbine, un valet qui avoit enlevé à Labradore ſa fille & ſes papiers, revient & remet au général Probe les contrats de Woodbine. Cette reſtitution amene un accommodement entre toutes les parties, & le mariage de Woodbine & de Henriette eſt conclu.

(*Univerſal Magazine.*)

Digitized by Google

HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

LETTRE sur un phénomene de la viſion.

MESSIEURS,

AYANT lu dans un de vos journaux (*) des obſervations ſur la vue de M. Collardeau, & du Sr. Harris, je prends la liberté de vous communiquer mes idées ſur ce phénomene dont j'ai vu pluſieurs exemples, & entr'autres un très-frappant en la perſonne de M. ***, apothicaire à Strasbourg.

Ce particulier n'a effectivement qu'une très-petite ſenſation différentielle des couleurs, & ne peut juger de leur différence qu'en les voyant l'une contre l'autre, autrement il peut

(*) Journal de *juillet* 1780, page 315; voyez auſſi celuide *mars* 1778, page 89.

Digitized by Google

prendre du verd pour du rouge, &c. Le Sr. Harris eſt un exemple complet de ce défaut d'organiſation : M. * * * & M. Collardeau en ſont des diminutifs très-ſenſibles, & les trois quarts des hommes ſont un peu plus ou moins légérement affectés de cette défectuoſité d'organe.

Voici mes conjectures à cet égard, d'après les principes établis dans la théorie des couleurs & de la viſion que j'ai écrite en Anglois ſous le nom de George Palmer, & dont la traduction ſe trouve à Paris chez M. Piſſot, libraire.

Après m'être bien aſſuré par les expériences les plus exactes, tant phyſiques que géométriques, que la lumiere ne comporte que trois rayons primitifs, j'ai examiné par quel méchaniſme ces trois rayons operent ſur la rétine toutes les ſenſations de couleurs, & j'ai cru pouvoir établir comme principe, que la rétine eſt compoſée de trois eſpeces de membranes ou molécules, dont chacune eſt analogue à un des rayons primitifs, & ſuſceptible d'être mue par lui ſeul ainſi que le timpan, eſt compoſé de cordes qui ne vibrent qu'au ton qui leur eſt analogue.

Ceci poſé, il eſt très-aiſé d'expliquer toutes les imperfections de la vue par deux cauſes diamétralement oppoſées.

La premiere, eſt l'inaction de ces molécules.

La ſeconde, eſt leur trop grande mobilité.

La premiere cauſe produit l'aveuglement, & ſes diminutifs, ſi l'inaction affecte les trois claſſes de molécules également.

Digitized by Google

Si l'inaction n'affecte qu'une ou deux des trois classes, le sujet perdant la sensation d'un ou de deux rayons primitifs, ne verra que très-peu de couleurs comme elles sont; les autres lui paroîtront obscures. Cette imperfection est assez générale; on voit beaucoup de personnes qui distinguent difficilement les nuances de certaines couleurs, & très-bien les autres. Cela arrive souvent aux yeux les mieux organisés, lorsque par la fatigue ou autre cause, les molécules ont perdu une partie de leur action.

Le timpan suit la même loi; lorsque quelques cordes ont perdu leur vibration, on n'entend plus les tons analogues à ces cordes, quoiqu'on entende très-bien tous les autres.

La seconde cause opère le phénomene dont il est question.

Lorsque par une défectuosité d'organisation, chacune de ces trois classes peut être mue indistinctement par chacun des rayons primitifs, le sujet ne peut avoir aucune sensation de lumiere décomposée; & comme toute surface colorée détruit en plus ou en moins la lumiere, il n'aura que des sensations de plus ou moins de clarté, & ne verra conséquemment que du gris, du noir ou du blanc.

Si ce défaut n'affecte qu'une classe ou deux des molécules, ou la totalité d'une maniere non uniforme, le sujet aura sensation de quelques couleurs, & verra très-confusément les autres.

Pour suivre le parallele de l'ouïe, nous di-

Digitized by Google

rons auſſi, que lorſque toutes, ou quelques cordes du timpan ſont organiſées de maniere à vibrer pour différens tons, le ſujet ne diſtinguera ni mélodie, ni harmonie, n'entendra que plus ou moins de bruit & des ſons différens. C'eſt ce vice plus ou moins léger qui conſtitue l'oreille fauſſe; de même qu'une corde d'inſtrument inégalement dure, inégalement torſe ou inégalement groſſe, eſt fauſſe, parce qu'elle fait entendre pluſieurs tons diſcors, & peut vibrer par la commotion de différens tons diſcors.

Voilà, comme je l'ai dit, mes conjectures ſur ce phénomene : on trouvera dans l'ouvrage que j'ai cité des raiſonnemens plus étendus ſur cette matiere, & que j'étendrai encore davantage dans celui que je vais donner ſur l'action des ſurfaces colorées ſur la lumiere, pour ſervir d'introduction à la théorie chymique de la teinture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

GIROS DE GENTILLY.

(*Journal de* Paris.)

II.

EXTRAIT d'une lettre écrite de Nancy, *le 20 mai, ſur les abus de ſonner pendant les orages.*

On s'eſt élevé, Monſieur, plus d'une fois dans les papiers publics, contre l'abus de ſonner pendant les orages; ni les raiſons fondées

ſur les principes de la ſaine phyſique, ni les malheurs ſans nombre qui ont été manifeſtement l'effet de cet abus, n'ont pu encore le faire proſcrire dans les campagnes : cependant un accident arrivé le mois dernier à Puttelange, a cauſé dans nos cantons une aſſez vive ſenſation ſur l'eſprit des habitans ; il paroît même les avoir diſpoſés à entendre avec plus de docilité les avis des perſonnes éclairées. M. Mangin, lieutenant-général du bailliage de Nancy, & ſubdélégué dans la même ville, ayant été inſtruit de cet accident, en a informé M. le procureur-général. Ce ſage & zélé magiſtrat a adreſſé en conſéquence à MM. les ſubſtituts du reſſort, une lettre circulaire, dont l'objet eſt de faire ſentir les ſuites fâcheuſes d'un préjugé qui devient tous les étés ſi funeſte à l'humanité. Cette lettre ne pouvant être trop répandue, je vous l'adreſſe, pour que vous concouriez à ſa publicité. Elle eſt datée du 15 mai, & conçue en ces termes :

» Depuis trop long-tems, Monſieur, l'ex-
» périence atteſte que les moyens d'eſſuyer les
» funeſtes effets de la foudre, eſt de ſonner
» quand l'orage eſt au-deſſus de la tour, ou
» qu'il va y arriver. Il n'eſt pas d'année qui
» n'offre des exemples de cette vérité phyſique ;
» le peuple, ſur-tout dans les campagnes, eſt
» ſi attaché à l'idée que le ſon des cloches écarte
» la nuée, que, quoique les ſonneurs ſouvent
» trouvent la mort au clocher, ils y montent
» comme par une eſpece d'émulation, dans les
» plus dangereux inſtans.

» Les premieres notions de la phyſique ſuffiſent pour convaincre que ſi quelquefois on » peut faire changer de direction aux nuées qui » portent la foudre, lorſqu'elles ſont encore » éloignées, & que les cloches ſont groſſes, » il eſt bien plus certain encore que dès que la » nuée eſt au deſſus de l'endroit où l'on ſonne, » c'eſt un moyen de faire tomber le tonnerre, » & que les ſonneurs qui tiennent à la main les » cordes, par leſquelles la commotion électrique peut aiſément ſe communiquer juſqu'à eux, » ſont en danger d'en être frappés. D'après » cela, il eſt clair que le mieux eſt de laiſſer » les cloches en repos, de ne pas même trop » s'approcher du clocher, attendu que par ſon » élévation & par le poids du métal qu'il contient, il eſt plus expoſé qu'aucune autre partie de l'égliſe.

» Les mémoires des académies ſont pleins » d'exemples effrayans ſur cet objet. On y » trouve qu'en 1718, pendant la nuit du 14 » au 15 avril, le tonnerre tomba ſur vingt-quatre égliſes depuis Landernau juſqu'à Saint-Paul-de-Léon en Bretagne; que c'étoit préciſément » celles où l'on ſonnoit, & que la foudre avoit » épargné les ſeules égliſes dont les cloches étoient » reſtées immobiles.

» Le 31 mars 1778, le tonnerre tomba à deux » lieues de Valence en Dauphiné ſur le clocher, » tua deux des jeunes gens qui ſonnoient, & » en bleſſa neuf autres. Des événemens à-peu-» près ſemblables ſe ſont préſentés plus d'une » fois en Lorraine, & le 10 avril dernier, le » tonnerre eſt tombé ſur la tour de Puttelange, » a tué un des ſonneurs & bleſſé les deux autres; de maniere que s'ils avoient été en plus » grand nombre, il n'eſt que trop à croire que

» tous auroient eſſuyé le même ſort ; & depuis » cette époque, on continue à ſonner comme » on faiſoit auparavant ; ce qui prouve qu'il » eſt des préjugés que rien n'effraie, & qui » tiennent même contre le danger évident de » la mort.

» Il ſeroit très-intéreſſant que MM. les curés » des villes & des campagnes vouluſſent bien » concourir avec le miniſtere public, à per- » ſuader à leurs paroiſſiens que rien n'eſt plus » dangereux que le ſon des cloches, lorſque la » nuée eſt perpendiculaire ſur le clocher ; qu'ils » les invitaſſent à en ſuſpendre le ſon dans les » momens où le coup ſuit de très-près l'éclair, » ce qui annonce la préſence du tonnerre.

» Ce ſeroit-là un ſoin bien digne de tous les » paſteurs ; ils feroient ſagement d'obſerver à » leur troupeau, que ſi, dans l'eſprit de l'égli- » ſe, les cloches, en vertu de leur bénédiction, » peuvent écarter les orages, le choix des inſ- » tans ou il convient d'uſer de cette reſſour- » ce, eſt entiérement laiſſé à la prudence hu- » maine. «

» Il eſt aſſez vraiſemblable que dans l'inſti- » tution primitive on ſonnoit pendant les ora- » ges, pour que le peuple vînt ſe raſſembler » dans l'égliſe, pour implorer la clémence de » l'Etre-ſuprême, & le ſupplier de ne pas laiſ- » ſer détruire en un jour l'ouvrage & l'eſpoir » de l'année. Il eſt encore beaucoup de villages » où l'on ſonne pendant la nuit, & où tous » les habitans ſe rendent à l'égliſe lorſqu'on eſt » menacé ſur la fin d'avril, ou dans les pre- » miers inſtans de mai, de quelque forte ge- » lée. «

» C'eſt ſinguliérement ſous ce rapport que » l'uſage des cloches pendant les nuées doit être

» conſidéré

» conſidéré comme un uſage pieux. Il peut être » utile de les ſonner lorſque la nuée marche » vers la ville, le bourg ou le village : ſouvent » cela la diviſe & la diſperſe, ſur-tout lorſque » les cloches ſont d'une certaine groſſeur ; mais » dès que l'orage ſe trouve tout-à-coup immi- » nent, ou que le ſon des cloches n'a pu l'é- » carter, il faut ceſſer, & en général n'agiter » l'air que le moins qu'il eſt poſſible. «

» Vous voudrez bien, Monſieur, faire paſſer » copie de ma lettre à tous Mrs. les curés & » vicaires deſſervans les paroiſſes de votre reſ- » ſort, avec invitation d'en donner lecture à » leurs paroiſſiens, le premier dimanche qui ſui- » vra ſa réception. Je connois trop leur zele » pour n'être pas perſuadé qu'ils contribueront » de tout leur pouvoir à remplir l'objet que » je me propoſe. Ils ſe ſouviendront que leur » miniſtere eſt eſſentiellement un miniſtere de » perſuaſion ; tous s'empreſſeront à aſſurer à » leurs paroiſſiens, qu'un uſage qui expoſe inu- » tilement la vie des hommes & détermine la » chûte du tonnerre ſur les égliſes, ne peut » être aboli trop-tôt. Plus l'empire du préjugé » qu'ils attaqueront eſt grand, plus il ſera con- » ſolant & honorable pour eux de l'avoir dé- » truit. J'attends même de leur ſageſſe qu'ils » veilleront à ce qu'on exécute ce qu'ils auront » recommandé, & qu'ils empêcheront que leurs » paroiſſiens, que d'utiles peres de famille ail- » lent inconſidérément chercher la mort au clo- » cher. Je ſuis, &c. *Signé* MARCOL. «

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

III.

Effets du tonnerre.

» Le 13 avril à une heure après-midi, écrit-
» on de Caſtres, Mrs. de la Vallongue, Dauſ-
» ſat de Saint-Palais, & le chevalier de Gau-
» trand, ſe trouvant à cheval à une demi-lieue
» environ de Langart, furent aſſaillis d'un ora-
» ge qui eut de funeſtes ſuites. La pluie étoit
» des plus abondantes & les coups de tonnerre
» fréquens. Ils marchoient tous les trois de
» front, M. Dauſſat au centre, M. de la Val-
» longue à la droite, & M. Gautrand du côté
» oppoſé; l'orage allant de la droite à la gau-
» che. La foudre éclatant ſur eux, tua M.
» Dauſſat & les trois chevaux, bleſſa dange-
» reuſement le chevalier de Gautrand; (qui
» eſt encore très-mal) & épargna abſolument
» M. de la Vallongue. La vapeur de la matiere
» ignée ayant étourdi ce dernier, il fut quel-
» que tems ſans connoiſſance; ayant repris
» l'uſage de ſes ſens, il ſe trouva engagé ſous
» ſon cheval, la pluie tombant à flots & le
» tonnerre grondant toujours; ſans ſecours, au
» milieu d'un grand chemin, éloigné de toute
» habitation, on ſent combien il dut être ef-
» frayé du premier ſpectacle qui frappa ſes
» yeux. On obſerve que le tranchant de la
» lame du coûteau de chaſſe que portoit le
» chevalier de Gautrand, a été fondu dans le
» fourreau; la chaîne & une partie de l'ar-

Digitized by Google

» mure de la poignée qui étoit d'acier, ont été » auſſi mis en fuſion.

(*Mercure* de France.)

IV.

APPARITION d'une nouvelle comete.

La comete que M. Meſſier a annoncée dans l'aſſemblée publique de l'académie des ſciences le 25 du mois d'avril, a été apperçue à Bath en Angleterre par M. Merſthel, obſervée avec ſoin depuis le 1er. de ce mois par M. Maskelyne, aſtronome royal d'Angleterre, & par M. Meſſier depuis le 16 : elle eſt ſituée près des pieds des gemeaux & de la corne auſtrale du taureau ; le 22 à 8 heures 48 minutes du ſoir, ſon aſcenſion droite étoit de 85 degrés 7 minutes, & ſa déclinaiſon boréale de 23 degrés 35 minutes ; elle avance vers l'orient de 2 minutes & demie chaque jour, mais elle ne change pas ſenſiblement de déclinaiſon.

Cette comete eſt fort ſinguliere en ce qu'elle n'a ni queue ni barbe ni chevelure, & qu'elle reſſemble exactement aux petites étoiles de la ſixieme grandeur, qu'on a peine à diſtinguer ſans lunettes ; c'eſt la premiere fois qu'on en a vu de cette forme, & l'on ne ſavoit d'abord que penſer de la nature de cet aſtre ſingulier, que l'on appelloit en Angleterre une nouvelle planete, que d'autres prenoient pour une étoile. Mais en voyant par les obſervations des derniers jours, que ſon mouvement eſt déja un

peu plus grand qu'il n'étoit, on ne doute plus que ce ne ſoit une véritable comete, dont on calculera bientôt la route, ainſi que celle de 65 cometes qui ſont connues juſqu'ici.

(*Journal de* Paris.)

V.

LETTRE de M. DE LA LANDE aux auteurs du Journal de Paris, *ſur la comete.*

MESSIEURS,

La comete que vous avez annoncée dans votre journal du 27 avril, continue de paroître auſſi petite & auſſi éloignée qu'elle le paroiſſoit il y a deux mois; mais comme le ſoleil s'en rapproche de plus en plus, on va bientôt ceſſer de l'obſerver, & on ne la reverra qu'au mois de juillet, le matin, lorſque le ſoleil l'aura dépaſſée. Le 25 de ce mois, (de mai) à 8 heures 50 minutes, M. Meſſier l'a vue à 86 degrés, 54 minutes d'aſcenſion droite, avec 23 degrés, 38 minutes de déclinaiſon. Mais comme depuis deux mois elle n'a avancé que de 2 degrés & demi, il n'eſt pas encore poſſible de déterminer ſon orbite. Parmi les aſtronomes qui l'ont calculée, les uns trouvent qu'on pourroit la ſuppoſer dans une parabole douze fois plus éloignée que le ſoleil; les autres dans un cercle 18 fois plus éloigné que le ſoleil, avec une période de 82 ans; mais ces

différences prouvent seulement qu'il n'est pas possible de rien statuer sur la nature de son mouvement. Nous apprenons que cet astre singulier a été remarqué par hasard à Bath en Angleterre, par un musicien qui s'amuse à faire des téleſcopes, nommé *Hertſchel*, qui est Allemand d'origine.

Je suis, &c.

V I.

PRÉPARATION du mercure doux, ſuivant la nouvelle pharmacopée de Suede, édition de 1779, avec des remarques par M. DESAIVE.

On fera diſſoudre ſix onces de mercure purifié dans une ſuffiſante quantité d'acide nitreux un peu affoibli. Cette diſſolution doit ſe faire à un degré de chaleur, capable de faire bouillir la liqueur.

On aura, d'autre part, dans un vaiſſeau de verre ou de grès, une diſſolution bouillante de quatre onces de ſel marin, faite dans huit livres d'eau diſtillée; on y ajoutera celle de mercure également bouillante. On laiſſera raſſeoir le précipité qui aura produit ce mêlange. Enſuite on décantera la liqueur de deſſus le précipité, ſur lequel on verſera, à pluſieurs repriſes, de nouvelle eau chaude pour le deſſaler entiérement. Puis on le fera ſécher à une douce chaleur, enveloppé dans du papier gris: c'eſt à cette préparation que les médecins Suédois ont donné le nom de mercure doux,

Digitized by Google

REMARQUES.

Lorſqu'en 1775, (*Eſprit des Journaux* de janvier, pag. 382, & ſuivantes,) je m'attachai à développer la théorie des phénomenes qui accompagnent la préparation du précipité blanc, & la nature des principes qui caractériſent cette compoſition chymique, mon but étoit de prouver qu'elle réuniſſoit toutes les propriétés que l'on deſire dans un mercure doux, propre à l'uſage de la médecine. Je concluois même par la comparaiſon analytique de ces deux préparations, qu'elles étoient parfaitement identiques, & je prouvois en outre l'avantage infini de ſe ſervir du précipité blanc pour faire du mercure doux. Les doutes que l'on pouvoit avoir de la ſolidité de mes raiſonnemens ſur un ſujet auſſi intéreſſant pour l'art ſalutaire, doivent à préſent ſe diſſiper, puiſque l'on voit aujourd'hui qu'une des plus illuſtres & des plus ſavantes ſociétés de l'Europe, le college royal des médecins de Suede, adopte dans ſa nouvelle pharmacopée le précipité blanc, à la place du mercure doux préparé ſelon le procédé ordinaire des diſpenſaires : cependant j'avertiſſois qu'il étoit très-important de faire paſſer par la ſublimation le précipité blanc pour le convertir en véritable mercure doux. Je me croyois fondé à donner cet avis, parce qu'il me ſembloit que le précipité blanc, quoique ſcrupuleuſement préparé d'après les inſtructions des livres de chymie,

Digitized by Google

étoit peut-être altéré d'un peu de turbith minéral, qui pouvoit être produit par l'acide vitriolique, dont participent ordinairement les eaux fortes. C'étoit dans la vue d'obtenir du mercure doux, parfaitement homogene, que je conseillois la sublimation du précipité blanc, parce que dans ce cas, le turbith minéral ne peut point se volatiliser & s'élever avec le mercure doux.

Il résulte donc de ce que je viens d'exposer, que si l'on se sert d'acide nitreux bien pur pour faire la dissolution de mercure, & que si le sel marin que l'on emploie pour en opérer la précipitation, se trouve également exempt de sel de Glauber, alors il n'y a pas lieu d'avoir le moindre soupçon sur la pureté du précipité blanc, que l'on obtient par les intermedes, & qu'enfin si on suit ponctuellement toutes les circonstances du procédé de la pharmacopée de Suede, pour faire du mercure doux, on peut se promettre d'obtenir un résultat, tel que le bien de l'art l'exige.

Je finis ces remarques, en faisant observer qu'il est absolument essentiel de faire le mélange des deux liqueurs dans l'état d'ébullition, afin que leur réaction ait lieu dans toutes leurs parties, & que par le degré de chaleur, elles se trouvent aussi intimément combinées, que si elles avoient été traitées par la sublimation. L'immortel Boerhaave étoit tellement persuadé de l'utilité de cette chaleur, qu'il en fait un point important de son procédé, lorsqu'il

traite du précipité blanc, qui paroît avoir été ſa préparation mercurielle favorite. *Pulvis hic ita ritè paratus, eſt forte optimum remedium uſque cognitum quod paratur de mercurio ad uſus internos.* Operat. chemic. proceſſ. 196.

Digitized by Google

MÉDECINE.

CHIRURGIE.

I.

LETTRE aux rédacteurs de la Gazette de Santé, *ſur la difficulté de diſſoudre le calcul dans la veſſie ; par M. PHILIPPE, chirurgien.* (*)

De Paris, le 3 mars 1781.

L'ERREUR, MM. eſt ſouvent comme le feu que l'on croit bien éteint. Elle reprend toute ſa force au moment même où on la croyoit entiérement détruite, & c'eſt ſouvent alors qu'elle ſe montre avec plus d'audace & qu'elle eſt plus à craindre. La prétendue diſſolution du calcul eſt de ce genre. On ne ſauroit trop la combattre à cauſe des ſuites fâcheuſes qu'elle peut entraîner. En effet, combien de malheu-

(*) Voyez l'*Eſprit des Journaux* pour le mois de *novembre*, 1776, pag. 136--149 ; le volume de *mai*, 1777, pag. 318--329 ; celui de *novembre*, 1780, pag. 361--365.

Digitized by Google

reux calculeux ne s'abandonnent-ils pas en aveugles, aux vains raiſonnemens des empiriques, & à l'uſage de leurs prétendus lithontriptiques, qui, outre qu'ils ſont inutiles, deviennent le plus ſouvent dangereux. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à conſulter les lithotomiſtes célebres, & qui operent fréquemment. L'origine de tous ces prétendus remedes ne doit être attribuée qu'à des ſuccès illuſoires, à des obſervations malfaites, à l'enthouſiaſme, & peut-être auſſi à la mauvaiſe-foi. Car quelque moyen que l'on ait employé juſqu'ici, l'on n'a pas de certitude phyſique que l'on ait jamais diſſout de calcul dans la veſſie, quoiqu'on l'ait aſſuré. Je crois inutile dans ce moment, de rapprocher & de paſſer en revue chaque eſpece de ces prétendus diſſolvans ; le nombre en eſt infini, & d'ailleurs les bornes de votre gazette ne le permettroient pas.

En attendant que je le faſſe d'une maniere particuliere, je me borne à l'examen d'un nouveau remede, qui, fondant ſon empire ſur l'enthouſiaſme, peut faire un grand nombre de victimes. C'eſt l'air fixe dont je veux parler ; que pluſieurs ſavans n'ont pas craint de conſeiller & d'adminiſtrer comme un ſpécifique pour diſſoudre le calcul, &c. J'ai déja fait connoître dans le tems (*) par des expériences faites avec toute l'exactitude dont je ſuis capa-

(*) *Gazette d'Agriculture, Commerce, Arts & Finances*, juillet 1778, N°. 55.

ble, le peu de fond que l'on doit faire ſur un pareil ſecours. Je combattis alors, j'oſe dire, avec avantage, l'aſſertion de M. Nathanael Hulme, médecin de Londres. Mais comme pluſieurs de ſes proſélytes ont perſiſté dans leur opinion, & que ce remede eſt employé comme lithontriptique; je vous prie, MM. de remettre ſous les yeux du public mes expériences, avec deux nouvelles obſervations qui conſtatent de plus en plus que l'air fixe n'eſt point le diſſolvant du calcul de la veſſie.

J'ai pris une pierre extraite par la lithotomie. Elle n'étoit ni dure ni molle. Je l'ai peſée très-exactement; je l'ai ſuſpendue dans un grand bocal plein d'air fixe, & bien bouché. Au bout de quinze jours, j'ai débouché le bocal; j'ai plongé dedans une lumiere, elle s'y eſt éteinte promptement; j'ai retiré la pierre pour l'examiner, & je l'ai trouvée abſolument la même qu'auparavant, quoique l'air fixe dégagé de l'alkali-fixe du tartre & de l'acide vitriolique, ait pu porter ſur elle toute ſon action ſans aucun obſtacle, pendant ces quinze jours.

J'ai remis la pierre dans le bocal. J'ai verſé dedans deux pintes d'eau diſtillée & chargée de beaucoup d'air fixe. J'ai bouché le bocal & l'ai expoſé pendant huit jours à une chaleur d'environ 35 degrés du thermometre de Réaumur. Pendant ces huit jours, j'ai redonné à l'eau quatre fois de l'air fixe, afin qu'elle en fût toujours ſaturée. J'ai enſuite retiré la pierre, & après l'avoir examinée, j'ai trouvé qu'elle avoit diminué de poids de la valeur de dix

grains. Mais je n'attribue point cet effet en totalité à l'air fixe. Une pareille pierre tenue enſuite autant de tems dans de l'eau pure & au même degré de chaleur, m'a offert, à peu de choſe près, le même réſultat. La dureté de l'une & de l'autre a toujours été auſſi conſidérable, & dans les deux expériences j'ai trouvé au fond du bocal un léger ſédiment. L'eau aérée de la premiere a toujours très-bien rougi la teinture de tourneſol, décompoſé l'eau de chaux, &c.

J'ai ſcié une des pierres en deux morceaux ; je les ai peſés enſemble, & mis dans le bocal ſuſdit avec environ une pinte d'urine humaine ſaturée, ſi je puis le dire, d'air fixe. J'ai tenu le bocal au 35e. degré du thermometre de Réaumur. Deux fois par jour, je décantois l'urine du bocal & j'en ſubſtituois de nouvelle, pareillement chargée d'air fixe, dégagé, comme je l'ai dit ci-devant, de l'alkali du tartre & de l'acide vitriolique. Enfin, après avoir continué ainſi pendant huit jours cette opération, j'ai retiré les morceaux de pierre du bocal ; je les ai peſés de nouveau, & le poids n'étoit plus le même. Ces morceaux de calcul avoient diminué de quelques grains, mais leur dureté étoit abſolument la même.

Ces morceaux ne devant plus me ſervir à aucune expérience relative à l'objet que je m'étois propoſé, je les mis dans de l'eau chargée de beaucoup d'air nitreux rutilant. Pendant ſix jours, je redonnai à l'eau trois fois de cet air, après quoi j'examinai ces morceaux de

calcul, & je les trouvai diminués de plus de moitié, & ſans doute qu'en continuant l'opération, je les aurois diſſous. Mais je ne prétends pas donner cet air nitreux ou l'acide du nitre en évaporation, comme un lithontriptique que l'on puiſſe employer. Les veſſies ne ſont pas des creuſets, comme on l'a dit pluſieurs fois. Mais j'ai été fort aiſe de diſſoudre en partie ces morceaux de pierre, pour prouver que ſi l'air fixe n'a pu les diſſoudre, ils n'étoient pourtant pas indiſſolubles.

Si l'air fixe avoit le pouvoir de diſſoudre le calcul de la veſſie, ſans doute qu'il le feroit d'autant mieux qu'il ſeroit appliqué immédiatement deſſus, qu'il ſeroit plus fort & en plus grande quantité. Or l'air fixe appliqué ſur une pierre avec toutes ces conditions, n'ayant pu la diſſoudre, il eſt évident qu'appliqué médiatement, étant foible & en petite quantité, devant parcourir un grand nombre de parties avant d'arriver à la veſſie, il ne peut abſolument point opérer cette diſſolution ; que par conſéquent il eſt vraiſemblable que M. Nathanaël Hulme s'eſt trompé lorſqu'il a annoncé dans pluſieurs journaux (*), comme un phénomene attribué à l'air fixe, qu'un homme âgé de 73 ans a rendu ſa pierre en 180 morceaux, après avoir fait uſage d'alkali fixe végétal & d'acide vitriolique, ou plutôt de l'air fixe dégagé dans ſon eſtomac, comme dans une bou-

(*) *Eſprit des Journaux*, octobre, 1777, pag. 332.

teille, par la combinaiſon de ces deux ſubſtances. Je ſuis fâché d'être obligé de m'inſcrire en faux contre l'obſervation du docteur Anglois. Mais j'y ſuis forcé par les réſultats des expériences que je viens de rapporter, & ſurtout par l'obſervation ſuivante.

Le nommé *Simon Dubois*, de la paroiſſe de Jouy, proche Verſailles, âgé de 61 ans, ſouffroit étonnamment des douleurs que lui occaſionnoit une pierre dans la veſſie, & que l'on n'eut pas de peine à trouver avec la ſonde. Cet homme confiant & docile fit uſage pendant quelque tems, d'alkali-fixe végétal & d'acide vitriolique, comme il eſt rapporté dans l'écrit de M. Hulme. Mais ſes douleurs ne diminuant pas, il demanda qu'on lui fît l'opération. Il vint à Paris, on l'opéra, & ſa pierre ne me parut point du tout avoir été attaquée par l'air fixe dégagé dans ſon eſtomac, ſuivant la méthode de M. Nathanaël Hulme. Le malade fut promptement guéri.

Si l'air fixe avoit eu aſſez de force pour diſſoudre ou plutôt briſer la pierre du malade de M. Nathanaël Hulme, une fois arrivé dans la veſſie ; quelle eſt donc celle qu'il auroit dû avoir dans l'eſtomac au moment de l'effervefſence & en quelle quantité, pour pouvoir conſerver ſes vertus diſſolvantes, après avoir fait le trajet néceſſaire pour arriver juſqu'à la veſſie ? Une grande partie de cet air fixe paſſe ailleurs, ſe perd, s'affoiblit ; toutes les humeurs en abſorbent ; car il n'y a pas de raiſon pour que l'urine ait ſeule cette faculté,

Digitized by Google

& il n'y a cependant qu'elle qui auroit pu diſſoudre la pierre en tant qu'elle ſeroit chargée d'air fixe, jouiſſant de cette propriété.

Or il eſt facile de prouver que, dans mon expérience, l'urine a été imprégnée d'une plus grande quantité d'air fixe que ne l'a pu être celle du malade de M. Hulme. Il lui donnoit quatre fois par jour 15 grains d'alkali fixe végétal, diſſous dans trois onces d'eau, & vingt gouttes d'acide vitriolique affoibli dans autant d'eau. Ces quantités d'alkali fixe végétal & d'acide vitriolique ne m'ont fourni par leur combinaiſon dans un vaiſſeau de verre, qu'environ deux pouces cubes d'air fixe. Ce ne ſeroit donc que huit pouces cubes de cet air, par jour, c'eſt-à-dire, environ deux tiers d'une chopine, meſure de Paris, qui ſe ſeroient dégagés dans l'eſtomac du malade de M. Nathanaël Hulme; ſuppoſé toutefois que l'effervescence dans ſon eſtomac ait été pareille à celle qui s'eſt opérée dans mon vaiſſeau de verre, ce qui eſt difficile à croire & preſque impoſſible.

Je pourrois m'étendre davantage ſur ce ſujet; il ne ſeroit même pas difficile de prouver que l'urine du malade dont il eſt ici queſtion, ne contenoit pas plus d'air fixe que celle de ceux qui n'ont jamais fait uſage du remede anglois. Mais il ſuffit d'avoir démontré que la diſſolution des pierres urinaires par l'air fixe eſt une chimere, qui n'a d'autre fondement ſans doute que l'enthouſiaſme ou le défaut d'obſervations. Voici d'autres faits propres à confirmer cette aſſertion.

Digitized by Google

Le nommé *Cagnet*, maître tailleur, rue Jean-Pain Mollet, à Paris, fit uſage du remede de M. Nathanaël Hulme pendant ſix ſemaines, d'après le conſeil de deux perſonnes de l'art, qu'il conſulta vers la Touſſaint de 1779. N'éprouvant pas un effet avantageux de l'uſage de ce remede, il l'abandonna pour accorder ſa confiance à d'autres prétendus diſſolvans qui ne réuſſirent pas mieux. Enfin las & épuiſé par l'uſage de tant de drogues, il ſe fit opérer vers la fin de juillet de 1780; la pierre qu'on lui tira eſt murale, & n'a jamais paru avoir été attaquée par l'air fixe. Cet homme eſt parfaitement guéri.

M. *** âgé de 60 ans, fut opéré l'été dernier, après avoir uſé obſtinément pendant plus d'un mois & demi, du remede ſuſdit. Sa pierre quoique molle, ne fut point non plus attaquée par l'air fixe. Ce malade éprouva, de l'uſage du remede, des douleurs d'eſtomac très-vives; cependant l'eſpoir de diſſoudre ſon calcul les lui fit ſupporter pendant tout le temps & juſqu'à ce qu'il fut convaincu de la futilité de ce ſecours. On pourroit fournir encore d'autres obſervations ſemblables, & qui ne prouvent pas mieux en faveur de l'air fixe, mais je crois que celles là ſuffiſent aujourd'hui.

Je proteſte d'ailleurs que mon intention n'eſt point d'attaquer ici M. Nathanaël Hulme. Si mes expériences ſe ſont montrées contraires à ſon obſervation, je les expoſe ſans aigreur, ſans partialité; je n'en ai pas moins pour ce médecin toute l'eſtime & toute la conſidération

qu'il mérite. D'un autre côté, ſi M. Nathanaël a des raiſons plus convaincantes à m'oppoſer, je m'y ſoumettrai volontiers, n'ayant d'autre envie que de détruire l'erreur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PHILIPPE, *chirurgien.*

II.

OBSERVATION ſur les effets du fruit du nerprun (rhamnus paliurus) *par M.* SABAROT DE LA VERNIERE, *docteur en médecine.*

Une perſonne ſujette à des douleurs néphrétiques, cauſées par la préſence des graviers, & qui n'avoit pu recevoir aucun ſoulagement des ſecours ordinaires, fit uſage, par le conſeil d'une perſonne qui aſſuroit en avoir éprouvé des effets avantageux, de la décoction d'une demi-poignée des fruits mûrs & concaſſés du *rhamnus paliurus* ſur une chopine d'eau. (Ces fruits, qui ont une forme triangulaire, ſont jaunâtres & donnent une teinte rouge à la décoction.) Le ſujet en uſa par verrées d'heure en heure, pendant 24 heures. L'effet de ce remede fut tel, qu'il rendit le lendemain une petite pierre qui s'étoit engagée dans l'urette depuis l'uſage de la boiſſon, & qui fut expulſée tout-à-coup avec beaucoup de graviers & de ſang. Depuis cette époque, cette perſonne a fait uſage de la même plante, & ſes coliques néphrétiques ſont devenues beaucoup plus rares & plus ſupportables.

Digitized by Google

Une autre perſonne, de la connoiſſance de celle-ci, a fait un uſage auſſi avantageux de la même plante & dans le même cas. Elle a rendu pluſieurs fois beaucoup de graviers.

J'ai éprouvé ſur moi-même l'efficacité de ce remede nombre de fois. Il en réſulte toujours un ſoulagement très-marqué. Je ne ſaurois trop en conſeiller l'uſage à ceux qui ſont ſujets aux coliques néphrétiques. L'effet diurétique de cette plante n'avoit point été inconnu aux anciens médecins.

(*Gazette de Santé.*)

III.

SUCCÈS du remede de Mde. NOUFFER, contre le ver ſolitaire.

M. Pajon de Moncets, docteur-régent & ancien profeſſeur de la faculté de médecine, médecin ordinaire de l'hôtel-de-ville, a été conſulté par un homme de 36 ans, attaqué du ver ſolitaire depuis quatre ans, pendant lequel tems il diſoit en avoir rendu plus de 80 pieds, & que cet ennemi interne lui cauſoit de tems en tems des maux de cœur, une toux fréquente, un crachottement, un dévoiement habituel, & l'amaigriſſoit ſenſiblement.

M. Pajon de Moncets lui a preſcrit le remede connu ſous le nom de remede de Mme. Nouffer. Il avoit préparé le malade par quelques jours d'une tiſane faite avec la racine de fougere mâle ; enſuite il lui a fait prendre la doſe de

Digitized by Google

la poudre de cette racine & le bol purgatif prescrit. Le malade a rendu dans l'après-midi du jour qu'il a pris ces médicamens, un ver solitaire large d'environ neuf lignes, long de six aunes, & l'on remarque la tête & la queue de cet animal. On croit pouvoir observer que la tête de ce ver n'a point été connue; on se propose de la faire graver. M. Andry, dans son traité sur cet insecte, ne paroît pas avoir remarqué de tête, & pourroit bien avoir pris la queue pour la tête. M. Pajon croit devoir faire remarquer que, quelqu'efficace que soit le remede, il ne peut être donné qu'à des personnes robustes; que celle qui donne lieu à cette observation a éprouvé, de l'effet du purgatif donné à la dose modérée, de très-violentes tranchées pendant plus de trois quarts d'heure. Quoi qu'il en soit, elle est bien contente d'être débarrassée d'un pareil hôte, & quoique les anciens médecins employassent contre ce ver les remedes qui font la base du remede de Mme. Nouffer, & plusieurs autres dont la propriété étoit constatée par des succès, on doit aux précieux sentimens d'humanité de Louis XVI pour son peuple, l'acquisition d'une méthode particuliere qui avoit depuis une vingtaine d'années une réputation méritée à Morat, en Suisse, où cette maladie est plus commune. (*)

M. Pajon de Moncets se propose de commu-

(*) On a donné un précis de cette méthode dans le Journal pour le mois d'*août* 1775, page 319--326.

niquer cette obſervation à l'aſſemblée du *Primæ menſis* de la faculté, avec les détails dont elle eſt ſuſceptible.

(*Journal* de Paris.)

IV.

HISTOIRE d'une pleuréſie guérie au moyen de la ſaignée du bras faite dans le bain; par M. SABAROT DE LA VERNIERE, docteur en médecine, agrégé au college des médecins de Nîmes, &c. &c.

Au mois de juin 1776, Mlle. B***, du bourg de Vernoux en Vivarais, âgée de 10 ans, fut malade dans ce lieu, d'une vraie pleuréſie; la reſpiration en étoit fortement léſée; la dureté du pouls, la fievre aiguë, le point de côté, la toux, la céphalalgie accompagnoient cet état dès le premier jour de ma viſite, faite le ſecond jour de l'invaſion du mal, & ces ſymptômes me parurent preſſans. Un moyen fondé ſur les principes de l'hydroſtatique me ſembla devoir être ſalutaire: c'étoit de lui faire tirer du ſang du bras après avoir reſté quelque tems dans un bain tiede; on ſait que l'eau peſe 840 fois plus que l'air dont nous ſommes environnés, & qui, ſur une perſonne de moyenne taille, agit avec un poids de 32 mille liv. ſans l'écraſer: la preſſion exercée ſur nos vaiſſeaux par l'eau doit donc être 840 fois plus forte: auſſi voyons-nous ceux qui prem

nent les bains, éprouver bientôt une difficulté de reſpirer, avec des rougeurs au viſage, une peſanteur & des douleurs à la tête. Une ouverture faite aux veines du bras dans l'air pendant l'immerſion du corps, doit donc dans ce cas donner au ſang qui engorge la poitrine & la tête, un cours plus rapide vers le vaiſſeau ouvert, c'eſt-à-dire, vers le lieu qui offre le moins de réſiſtance.

Si ce raiſonnement montroit le vraiſemblable, & qu'un ſeul fait pût l'autoriſer, je citerois l'obſervation préſente : cette demoiſelle entre juſqu'aux épaules dans un bain un peu moins que tiede ; elle y reſte un quart-d'heure ; au bout de ce tems, la médiane du côté malade eſt ouverte ; 7 onces de ſang en ſortent, le bras tenu hors de l'eau ; la ſaignée faite, la difficulté de reſpirer diminue notablement, ainſi que le point de côté & le mal de tête : on tire la malade du bain pour la remettre au lit ; une moiteur ſurvient par-tout le corps ; le lendemain, Mlle. B*** ne ſe plaint que d'un peu de foibleſſe ; le troiſieme jour, elle eſt ſur pied. *Quiſque experimentis in ſe credere debet.* CEL. l. IV, c. 17, p. 230.

(*Journal encyclopédique.*)

AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

EXTRAIT d'un mémoire ſur les laines de France comparées aux laines étrangeres, lu par M. DAUBENTON, à la ſéance publique de l'académie royale des ſciences, le 13 novembre 1779.

IL y a, dit M. Daubenton, dans les productions de la nature, un degré de perfection qui eſt au-deſſus de la portée de nos ſens, & que nous ne pouvons appercevoir ſans le ſecours des inſtrumens qui rendent nos yeux plus perçans; ces moyens ſont abſolument néceſſaires pour diſtinguer avec préciſion les différences qui ſe trouvent entre les laines par rapport à leur fineſſe.

Le commerçant qui a les meilleurs yeux, & qui eſt le plus exercé dans le choix des laines, ne peut diſcerner ſi les filamens d'une laine ſuperfine ſont plus déliés que ceux d'une

Digitized by Google

autre, lorſqu'il n'y a qu'une légere différence entre elles ; cependant cette petite différence influe beaucoup ſur le prix de cette marchandiſe & ſur la qualité des étoffes que l'on en fait.

Tant que l'on n'aura pas un moyen ſûr pour diſtinguer les différens degrés de la fineſſe des laines, on ſera expoſé à de grandes mépriſes ſur celles que l'on vend, que l'on achete & que l'on emploie. On fera venir à grands frais des laines étrangeres qui ſeront ſouvent inférieures à celles de ſon propre pays. Le prix en ſera toujours arbitraire. Le manufacturier achetera au haſard des laines, dont il ne connoîtra la valeur qu'après les avoir employées; la qualité de ſes étoffes ne ſera pas proportionnée au prix de la laine.

Ces grands inconvéniens dans le commerce ne ſont pas les ſeuls qui réſultent du défaut de connoiſſance ſur le degré de fineſſe des laines ; il y en a un autre qui n'eſt pas de moindre conſéquence. Faute de connoître les différences qui ſont entre les laines ſuperfines, on ne peut ſe conduire qu'à l'aveugle pour l'amélioration ou pour le maintien de cette production dans les troupeaux ; on ne ſait ſi la laine des béliers que l'on donne aux brebis les fera dégénérer ou les perfectionnera.

Cette incertitude m'auroit empêché, continue M. Daubenton, de donner aux expériences que j'ai faites ſur la production des laines autant de préciſion que je le deſirois : j'ai été obligé de meſurer le diametre des filamens de

la laine pour reconnoître & comparer leurs différens degrés de fineſſe. J'ai pris cette dimenſion exactement par le moyen d'un micrometre que j'ai fait tracer exprès pour cet uſage ſur une lame de cryſtal de roche, par la machine à diviſer de M. Megnié.

M. Daubenton ayant obſervé avec cet inſtrument, appliqué au microſcope, tous les échantillons qu'il a pu avoir des laines non-ſeulement de France, mais auſſi des pays étrangers, il a vu qu'il n'y a point de laines, même des plus groſſes, qui n'ait des filamens très-fins dont le diametre n'eſt que la 560e. partie de la ligne du pied de roi.

Il a en même tems reconnu que les laines les plus fines ont des filamens dont le diametre va juſqu'à la 140e. partie d'une ligne. Il a fixé à ce point le premier terme de la laine ſuperfine, parce qu'il n'a pu trouver aucune laine dont tous les filamens fuſſent plus fins, ou qui n'en eût point d'auſſi gros.

Toutes les laines ayant des filamens très fins, on ne peut diſtinguer les différens degrés de la fineſſe & de la groſſeur de la laine que par les filamens les plus gros. On les trouve facilement, car ils ſont toujours à l'extrêmité des floccons de la toiſon, que l'on appelle *mêches*.

Il n'y a qu'un dixieme de ligne entre les côtés paralleles des carrés du micrometre dont l'auteur ſe ſert pour meſurer le diametre des filamens des laines; il eſt placé au foyer de l'oculaire du microſcope; la lentille groſſit quatorze fois, par conſéquent le diametre d'un filament

filament de laine qui eſt au foyer de cette lentille, & qui paroît occuper par ſa largeur un carré entier du micrometre, n'eſt que de la 140e. partie d'une ligne.

Toute laine dont les plus gros filamens ne rempliſſent par leur largeur qu'un carré du micrometre, eſt donc une laine ſuperfine au premier degré, c'eſt-à-dire, une des plus fines de toutes les laines que M. Daubenton a pu ſe procurer. Cette connoiſſance étant acquiſe, il a fait les mêmes obſervations ſur les laines les plus groſſieres, & il a vu que la largeur de leurs filamens les plus gros occupoit juſqu'à ſix carrés du micrometre, qui valent la 23e. partie d'une ligne.

Je dois faire remarquer ici, dit l'auteur, qu'il ne s'agit que des filamens de vraie laine, & non pas de ceux du jarre qui ne ſont que des poils durs mêlés avec la laine; les plus gros de ces filamens de jarre rempliſſent juſqu'à onze carrés du micrometre, & leur diametre eſt par conſéquent la 12e. partie d'une ligne. Il y a des jarres moins gros & même d'auſſi fins que des filamens de laine ſuperfine; mais pour peu que l'on ſoit exercé à l'examen des laines, on reconnoît aiſément le jarre.

Il ne ſuffiſoit pas de connoître les termes extrêmes des laines les plus fines & les plus groſſes; il falloit encore fixer des termes intermédiaires pour diſtinguer différentes ſortes de laines par rapport à différens degrés de leur fineſſe & de leur groſſeur pour l'emploi que l'on en fait dans les manufactures.

Digitized by Google

On désigne ces différentes sortes par les dénominations de laines superfines, fines, mi fines, moyennes, mi-grosses & grosses; mais on n'a aucune regle sûre pour les distinguer. Ces dénominations varient très-souvent; la même laine, au même degré de finesse, est regardée comme fine dans un pays, & comme superfine dans un autre. Cette incertitude occasionne beaucoup de mépriſes dans le commerce par ignorance ou par superchetie.

J'ai tâché, continue M. Daubenton, de fixer toutes ces dénominations, en indiquant les degrés de finesse de la laine auxquels on peut les rapporter. Cette division des laines en différentes sortes est arbitraire; elle n'a été imaginée que pour la commodité des manufacturiers. La nature ne produit pas ces différentes sortes de laine séparément les unes des autres; au contraire, on en trouve plusieurs mêlées ensemble dans la même toison & dans la même mêche. Il faut en faire le triage pour avoir les laines superfines, les laines fines, & d'autres sortes qui sont nécessaires pour différens emplois dans les manufactures.

La division des laines en différentes sortes étant arbitraire, M. Daubenton s'est proposé d'en faire une qui fût d'accord, autant qu'il seroit possible, avec les notions reçues parmi les commerçans, & qui pût leur servir de guide dans leurs conventions.

M. Daubenton a fait voir qu'une laine est superfine au premier degré, lorsque le diametre de ses plus gros filamens n'est que d'une

cent quarantieme partie de la ligne ; ce premier terme eſt certain par les preuves qu'il a données. Mais quel eſt le dernier terme de la laine ſuperfine ? A quel degré de fineſſe la laine doit-elle perdre le nom de ſuperfin & prendre le nom de fin ?

Pour réſoudre cette queſtion, l'auteur a obſervé vingt-neuf échantillons de laines qui venoient de magaſins & de manufactures où elles étoient regardées comme ſuperfines. Ayant reconnu par des obſervations ſoigneuſement répétées, que les gros filamens de ces laines occupoient rarement plus de deux carrés du micrometre, il a fixé le dernier terme des laines ſuperfines à celles dont les plus gros filamens rempliſſent par leur largeur deux carrés du micrometre, & dont le diametre eſt de la 70e. partie d'une ligne.

Après les *laines ſuperfines*, il en diſtingue quatre autres ſortes, ſous les dénominations de *laines fines*, de *laines moyennes*, de *groſſes laines*, & de *laines ſuper-groſſes*, ce qui fait en tout cinq ſortes de laines depuis la plus fine juſqu'à la plus groſſe.

Cette diviſion eſt plus commode & plus exacte que celles qui ont été imaginées juſqu'à préſent. Elle partage en cinq parties égales la différence qui ſe trouve réellement entre les laines les plus fines & les plus groſſes.

Quoique les dénominations *demi-fin* & *demi-gros* ſoient en uſage, M. Daubenton les a ſupprimées, parce qu'il a reconnu, après pluſieurs eſſais, que cette multiplicité de noms rendoit

leur ſignification équivoque. Les cinq ſortes de laines qu'il diſtingue, s'accordent avec la progreſſion de la nature dans la production des laines, par rapport à leur fineſſe & à leur groſſeur. Celles qu'il appelle *moyennes* le ſont réellement, puiſqu'elles correſpondent au terme moyen entre les deux extrêmes des laines ſuper-fines & des ſuper-groſſes. Les laines fines & les groſſes ſont placées à égales diſtances entre les laines moyennes & les laines ſuper-groſſes & ſuper-fines. Voilà donc une nomenclature ſimple, exacte & applicable aux laines de tous les pays, ſans qu'elles puiſſent varier ſuivant les intérêts des propriétaires, des commerçans & des manufacturiers.

On ne peut pas, il eſt vrai, ſe paſſer du microſcope pour déterminer avec préciſion tous les degrés de fineſſe de la laine par les différentes grandeurs du diametre de ſes filamens, pour limiter les différentes ſortes de laines, pour les faire connoître dans leur état actuel, & montrer à la poſtérité les changemens qu'elles auront éprouvés dans les tems à venir. Mais je ſuis fort éloigné, dit M. Daubenton, de propoſer à tous les marchands, à tous les propriétaires de troupeaux & aux bergers, d'avoir des microſcopes pour reconnoître les différentes ſortes de laines. Il n'y a que les commerçans & les grands manufacturiers qui doivent ſe ſervir de cet inſtrument. Il leur ſera très-utile & même abſolument néceſſaire, toutes les fois qu'ils ſeront obligés de connoître exactement le degré de la fineſſe des laines ;

Digitized by Google

dans des cas importans pour leur commerce ou leurs fabriques.

Pour l'uſage ordinaire, il ſuffiroit d'avoir des échantillons des cinq ſortes de laines qui auroient été vérifiées au microſcope, & auxquels on compareroit les laines dont on voudroit connoître le degré de fineſſe ou de groſſeur. Une ſeule perſonne pourroit en peu de tems choiſir & éprouver au microſcope un très-grand nombre de ces échantillons pour les diſtribuer par-tout où il ſeroit néceſſaire. De petits flocons de ces laines étant épars & appliqués ſur un velours ou ſur un drap noir, on voit leurs rapports avec les laines dont on veut connoître la fineſſe ou la groſſeur.

On pourroit auſſi avoir pour objet de comparaiſon des fils d'argent trait, du même diametre que les filamens des cinq ſortes de laines : le métal auroit bientôt perdu ſon éclat, & prendroit une couleur approchante de celle de la laine. M. Daubenton croit qu'il ſe fait du fil d'argent auſſi fin que les filamens de la laine ſuper-fine au premier degré.

Il y auroit encore un autre moyen de reconnoître les différentes ſortes de laines, qui ſeroit plus ſimple pour les gens de la campagne ; on pourroit leur indiquer ſur différentes parties du corps d'un animal qui ſe trouveroit dans tous les pays, le poil qui auroit à-peu-près le même diametre que les filamens de chaque ſorte de laine. Le duvet de la fouine eſt auſſi fin que la laine ſuper-fine au premier degré, le gros poil eſt à-peu-près de même

groſſeur que la laine ſuper-groſſe. M. Daubenton a trouvé auſſi des rapports entre le poil d'autres parties du corps de cet animal & les autres ſortes de laines ; mais ces obſervations ne ſont pas aſſez confirmées. Il s'en tient pour le préſent aux échantillons réels des cinq ſortes de laines.

Ces échantillons étant appliqués à deux pouces de diſtance les uns des autres ſur une étoffe noire expoſée au grand jour, on place la laine qu'on veut comparer entre les deux échantillons qui paroiſſent au premier coup-d'œil y avoir le plus de rapport. Suppoſons qu'elle ſoit entre le fin & le ſuper-fin ; en examinant attentivement ces trois objets, on reconnoit ſi la laine miſe à l'épreuve reſſemble plus à l'échantillon du fin qu'à celui du ſuper-fin ; dans ce cas elle eſt fine de premiere qualité. Au contraire, ſi elle a plus de rapport avec l'échantillon du ſuper-fin qu'avec celui du fin, elle eſt ſuper-fine de ſeconde qualité.

Par ce moyen on ſaura de quelle ſorte ſeront les laines, & de quelle qualité dans chaque ſorte ; on en reconnoîtra mieux la valeur & le prix. On pourra choiſir les béliers les plus convenables pour améliorer les laines d'un troupeau par leurs alliances avec les brebis, ou au moins pour les empêcher de dégénérer, comme il n'arrive que trop ſouvent par le défaut d'intelligence dans le choix des béliers.

Ces objets n'étoient pas les ſeuls que M. Daubenton avoit en vue, lorſqu'il a recherché les moyens de conſtater cinq ſortes de laines

Digitized by Google

& de les faire connoître. Il s'eſt auſſi propoſé de comparer exactement les laines de France, ſur-tout les plus fines, avec celles des pays étrangers, & de reconnoître à quel point de perfection il étoit parvenu par ſes expériences pour l'amélioration des laines.

Il a fait la comparaiſon des laines dans toute l'étendue qui lui a été poſſible ; il en a mis à l'épreuve rigoureuſe du microſcope un très-grand nombre de différentes ſortes & même des pays les plus éloignés ; ayant examiné ces laines avec la plus grande attention, il a reconnu que les plus fines venoient d'Eſpagne.

M. Daubenton a obſervé un grand nombre d'échantillons des laines ſuper-fines qui nous viennent de l'étranger ; il ne les a pas trouvées au premier degré de fineſſe.

Il a auſſi vu des laines de Rouſſillon au premier degré de la ſeconde qualité du ſuper-fin, & des laines de Berry & d'Auxois au dernier degré.

Quoique la grandeur du diametre des filamens des laines ſuper-fines au premier & au dernier degré ne different que de la 140e. partie d'une ligne, cette différence eſt très-ſenſible dans les étoffes fabriquées avec ces deux ſortes de laines ; cependant le commerçant ni le manufacturier ne peuvent abſolument pas l'appercevoir dans ſes différens degrés ſur les laines. Auſſi arrive-t-il quelquefois que le fabricant fait les meilleures étoffes avec les laines ſuper-fines qui lui ont coûté le moins, parce que toutes les laines qui ont un certain

degré de fineſſe ſont vendues & achetées à l'aveugle.

M. Daubenton étoit dans la même incertitude au milieu des laines de ſa bergerie, avant d'avoir trouvé le moyen de déterminer avec préciſion leurs différens degrés de fineſſe; ſes yeux même, avec l'aide d'une loupe, le ſervoient mal; lorſque je conſultois, dit-il, les meilleurs connoiſſeurs que je pouvois trouver, je les voyois fort indécis, & ſouvent ils ſe contrediſoient d'un moment à l'autre.

Enfin, ajoute-t-il, j'ai mis à l'épreuve invariable du microſcope les laines qui ont été améliorées par mes expériences, & j'ai vu avec beaucoup de ſatisfaction, qu'elles étoient parvenues au premier degré de ſuper-fin.

Par exemple, la laine d'un bélier de trois ans eſt à ce haut degré de fineſſe, quoiqu'il ſoit venu d'un bélier & d'une brebis, tous les deux métis de race de Rouſſillon & d'Auxois; dont la laine n'étoit que de la ſeconde qualité du ſuper-fin; ce bélier & cette brebis avoient été produits eux-mêmes par des béliers de Rouſſillon à laine ſuper fine de la ſeconde qualité, & par des brebis d'Auxois à laine moyenne.

Par la premiere génération, la laine ſuper-fine du bélier a changé la laine moyenne de la brebis en laine ſuper-fine de la ſeconde qualité, dans l'agneau qu'ils ont produit; cette amélioration eſt ſi vraiſemblable, & l'auteur l'a vue tant de fois, qu'il n'y trouve rien d'extraordinaire. Mais il eſt toujours ſurpris que

dans la seconde génération l'agneau ait eu une laine super-fine au premier degré, quoique le pere & la mere n'eussent qu'une laine superfine de seconde qualité. M. D. a déja vu plusieurs fois cet événement dans la suite de ses expériences. Il ne peut l'attribuer à l'influence du bélier ou de la brebis sur leur agneau, puisqu'il les surpasse dans la finesse de la laine: il faut nécessairement qu'elle ait été perfectionnée par une cause étrangere.

M. Daubenton est sûr aussi que cette cause ne vient pas des alimens; il présume que le plein air auquel ses troupeaux sont exposés nuit & jour en tout tems, a beaucoup influé sur l'amélioration de leurs laines; mais il n'en a pas de preuves convaincantes; il tâche d'en acquérir par des expériences qu'il fait exprès dans cette vue.

Il est toujours très difficile & souvent impossible de distinguer les différentes causes qui influent sur les productions de la nature: nous pouvons les rechercher sans impatience, lorsqu'elles produisent de bons effets; il est certain qu'on peut avoir en France des laines superfines de premiere qualité, & même au plus haut degré: l'épreuve que M. Daubenton en a faite, lui paroît assez constante, assez évidente, & assez répétée pour que les moyens qui l'ont produite puissent être utiles au public. Douze ans d'expérience l'ont déterminé à les exposer dans une instruction pour les bergers. M. Daubenton nous fait espérer qu'elle ne tar-

dera pas à paroître. C'eſt une nouvelle que le public apprendra certainement avec plaiſir.

(*Journal de l'agriculture, du commerce & des arts.*)

II.

DÉCOUVERTE d'un moyen pour polir les métaux à la façon angloiſe.

Le ſieur Pelletier, ingénieur-machiniſte, penſionnaire de S. A. R. Don Gabriël Infant d'Eſpagne, a récemment trouvé le moyen de donner aux métaux, & particuliérement au fer & à l'acier, ce poli parfait qui en augmente infiniment la valeur. Cette découverte eſt d'autant plus importante, que l'Angleterre jouiſſoit par le fait d'une ſorte de privilege excluſif à cet égard, & qu'on étoit réellement fondé à donner la préférence aux ouvrages d'acier tirés de ce pays; ce qui avoit le double inconvénient de nuire à une branche importante de commerce, & de faire paſſer des fonds conſidérables dans les mains de l'étranger.

Ce moyen conſiſte dans une compoſition qui eſt d'une ténuité telle qu'elle polit l'or, l'argent & l'ivoire, enſorte qu'on peut l'employer avec le plus grand avantage dans l'orfévrerie. Elle ſera auſſi de la plus grande utilité aux planeurs, ſerruriers, arquebuſiers, couteliers, & à tous les fabricans d'ouvrages qui demandent un poli vif, ou qui ſont ſuſceptibles d'être attaqués par le contact de l'air; telles ſont les marchandiſes

Digitized by Google

dépoſées dans les magaſins de merceries. Enfin elle donne aux raſoirs le tranchant le plus vif. Il ſuffit d'étendre un peu de cette poudre ſur le cuir qui ſert à les repaſſer.

Cette compoſition ſe diſtribue à Paris, chez le ſieur Jourdain, rue & quarré S. Martin, maiſon d'un apothicaire; & à S. Germain-en-Laye, chez l'auteur, rue de Poiſſy.

Le prix eſt de 6 liv. la bouteille; on trouvera dans le dépôt, des cuirs à raſoir préparés avec cette compoſition.

(*Journal de littérature, des ſciences & des arts.*)

III.

Lits méchaniques.

Nous avons annoncé en 1778 un lit de l'invention du Sr. Mathieu pour l'uſage des bleſſés ou des gens impotens. Ce méchaniſme ingénieux lui a mérité l'approbation de l'académie royale de chirurgie, comme il réſulte du certificat ci-deſſous, ainſi qu'une récompenſe de la ſociété libre d'émulation. Ces témoignages honorables l'ont engagé à perfectionner ce lit. Le modele en a été préſenté à ſa majeſté & à la famille-royale; il vient d'en faire exécuter deux pour le garde-meuble, un en bois & un en fer. Il loue aux malades, qui en ont beſoin, de ces lits, dont un domeſtique, ou une garde-malade apprennent en un moment à ſe ſervir.

Extrait des regiſtres de l'académie-royale de chirurgie, du jeudi 31 décembre 1778.

» L'académie ayant permis au Sr. Mathieu, » architecte méchanicien de faire placer dans » une des ſalles des écoles de chirurgie un lit » de ſon invention, à l'uſage des malades, la » compagnie a vu avec ſatisfaction qu'au moyen » d'un méchaniſme auſſi ſimple qu'ingénieux, on » pouvoit mettre les malades impotens ſur leur » ſéant, les coucher à droite & à gauche, & » ſur-tout refaire leur lit & les changer de » matelas & de draps ſans leur occaſionner » aucun mouvement ſenſible. En foi de quoi » j'ai délivré le préſent extrait comme un té- » moignage de l'approbation donnée au Sr. Ma- » thieu pour ſon lit méchanique. A Paris, le » 4 janvier 1779. Signé, LOUIS, ſecrétaire » perpétuel de l'académie royale de chirur- » gie. «

Le Sr. Mathieu demeure chez M. ſon père, ſur le Pont-au-change, au roi David, à Paris.

(*Journal de* Paris)

IV.

MÉTHODE de faire régénérer le marc de café, tirée d'une lettre de M. DU SAPIN, *docteur en médecine, réſidant à Pontarlier.*

Bien des perſonnes, dit ce médecin, ignorent encore les mauvais effets du café pris

trop fréquemment; il occaſionne des palpitations de cœur, des angoiſſes, des hémorrhagies, des apoplexies, &c. mais auſſi pris rarement, on doit le regarder comme une panacée, un remède ſpécifique dans une foule de maladies; il eſt ſouverain contre le ſcorbut, la dyſſenterie & les maux de tête; il eſt ſtomachique & digeſtif, guérit les vertiges, ſoulage la migraine, chaſſe les vents, excite les menſtrues, & pris avec du miel, il diſſipe les points de côté, &c. Tous ces bons effets de l'uſage modéré du café, me déterminent à vous prier de publier une méthode pour en faire régénérer le marc. On ſe ſervira d'un pot neuf verniſſé; on le remplira de marc qu'on aura ſoin de preſſer & de tenir dans un lieu ſec; on arroſera ce marc tous les cinq jours, pendant près de 2 mois, avec de bonne eau de café; enſuite on mettra ce pot bien couvert dans un endroit où il y ait un degré de chaleur ſuffiſant pour la fermentation, & ſix mois après, on pourra faire uſage de ce marc, que l'on trouvera préférable au meilleur café du Levant.

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

V

Recette contre les punaiſes & les fourmis.

Le ſieur Milet, confiſeur à Amiens, a trouvé un procédé par lequel il s'eſt, dit-il, entiérement délivré des punaiſes & des fourmis qui l'incommodoient beaucoup. Dans 3 pintes (me-

Digitized by Google

ſure de Paris) d'eau tiede, il a délayé une livre de ſavon verd liquide & 2 onces d'huile d'aſpic; enſuite il a répandu ce mélange ſur le bois du lit, les murs, le plancher, &c. On peut ſe ſervir, pour cette opération, d'un goupillon ou d'un arroſoir ordinaire. En employant la même recette, le ſieur Millet a détruit des fourmillieres dans ſon jardin, ſans que les arbriſſeaux & les fleurs aient ſouffert de la liqueur dont il ont été arroſés.

TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

Les papiers publics ont annoncé le naufrage du *Meſnil* ſur les côtes de Normandie, & les ſecours que M. Jourdan de Prévalon, curé de Carolles, près Granville, s'empreſſa de donner aux naufragés. Le miniſtre de la marine a écrit le 2 avril dernier la lettre ſuivante à ce digne & reſpectable paſteur.

„ J'ai rendu compte au roi, Monſieur, de „ la conduite édifiante & remplie de généroſité „ que vous avez tenue à l'occaſion du ſauve- „ tage des débris du navire *le Meſnil*. S. M. a „ remarqué que vous avez ſacrifié en partie le „ revenu de votre cure pour ſecourir des nau- „ fragés, au nombre deſquels pluſieurs vous „ ſont redevables de la vie, & que par votre „ zele, vos conſeils & vos menaces, vous êtes „ parvenu à faire reſtituer une partie aſſez con- „ ſidérable, tant en fer qu'en cordages, qui „ avoient été enlevés par des gens de la côte. „ Votre conduite, à laquelle on donne de juſ-

„ tes éloges, a reçu l'approbation de S. M. Je „ vous annonce avec plaisir, qu'indépendam- „ ment des témoignages de satisfaction qu'elle „ m'a chargé de vous transmettre, elle a bien „ voulu vous accorder une gratification de cent „ pistoles, que M. Guillot, commissaire-général „ des ports & arsenaux à Saint-Malo, vous „ fera remettre. "

Je suis, &c.

Signé, DE CASTRIES.

(*Mercure de* France.)

II.

» L'acte suivant de bienfaisance & d'huma- » nité, écrit-on de Strasbourg, mérite d'être » rendu public. Le baron de Hendel ayant ac- » quis, il y a quelque-tems, par la mort de » son pere, le village de Romans-Weiler, » près de Wasserlone, à la condition d'en par- » tager les revenus avec son frere cadet, n'eut » rien de plus pressé que de s'informer de l'é- » tat de ses paysans, & apprit qu'ils étoient » tous accablés de dettes, vexés par les Juifs, » & hors d'état de rien payer. Il se rend sur » cela dans le village, fait assembler tous les » paysans insolvables, exige que chacun d'eux » lui déclare sa dette, la paie aux créanciers, » & en fait présent aux paysans, qui ne purent » exprimer leur reconnoissance que par les vœux » les plus ardens qu'ils firent pour leur bien- » faiteur, & par les larmes que cet acte de » générosité leur faisoit verser en abondance. » On porte à 10,000 francs la somme que le

» baron de Hendel a payée pour ſes villa-
» geois. «

III.

LETTRES-PATENTES du roi, données à Verſailles le 22 avril 1781, regiſtrées en parlement le 11 mai audit an, concernant l'Hôtel-Dieu de Paris.

LOUIS, &c. Inſtruits de l'état de l'Hôtel-dieu, & frappés de la néceſſité où l'on a été juſqu'à préſent d'y réunir ſouvent, dans un même lit, des perſonnes attaquées d'infirmités différentes, & des malades avec des mourans, nous avons partagé le ſentiment de compaſſion, dont ce triſte ſpectacle pénetre depuis long-tems tous ceux qui en ſont les témoins. Après avoir pris connoiſſance de différens projets, & nous être fait rendre compte des obſtacles qui traverſoient leur exécution, nous avons reconnu combien il étoit difficile de remplir entiérement nos vues; mais ne voulant pas que le vain deſir de la perfection arrête l'exécution d'un très-grand bien, ſur-tout quand ce bien intéreſſe eſſentiellement la partie de nos ſujets la plus infortunée, nous nous ſommes déterminés à adopter un plan qui a réuni les opinions, & qui, en ſatisfaiſant aux principales vues d'humanité, n'oblige, ni à de grands édifices, ni à des dépenſes conſidérables, ni à une longue attente, ni au ſacrifice enfin de toutes les convenances attachées à la ſituation de l'Hôtel-dieu; nous nous ſommes donc bornés à faire diſpoſer cet hôpital, de maniere qu'il pût contenir au moins trois mille malades, ſeuls dans un lit, & pla-

Digitized by Google

cés dans des salles séparées, suivant les principaux genres de maladies, & en observant encore que les hommes & les femmes soient mis dans des corps de logis distincts, & qu'il y ait des promenades & des salles particulieres pour les convalescens : & nous avous vu, avec satisfaction, à la suite d'un travail que nous avions ordonné, que toutes ces dispositions pouvoient être parfaitement remplies ; mais notre intention est qu'on ne procede que graduellement à leur exécution, afin de ne point gêner ni arrêter le service.

Nous avons vu que le nombre commun des malades qui étoient réunis annuellement à l'Hôtel-dieu & à l'hôpital St. Louis, n'étoit que de deux mille quatre cens, à deux mille cinq cens ; nous ne nous dissimulons pas cependant que ce nombre pourra augmenter à mesure qu'on ne sera pas repoussé de ces lieux de secours par le sentiment des maux qu'on y craignoit : mais, d'un autre côté, nous avons diminué la quantité des malheureux qui sont dans le cas d'y chercher un asyle, en préparant des infirmeries dans tous les hôpitaux destinés aux valides, & en formant quelques hospices assignés particuliérement à des paroisses : d'ailleurs le plus grand ordre qui résultera des nouveaux plans, rendra les maladies moins longues, & permettra par conséquent de soulager un plus grand nombre de pauvres avec la même quantité de lits : enfin les nouveaux réglemens dont on s'occupe, & qui seront conformes aux principes que nous avons indiqués, arrêteront l'abus & l'usurpation que le vice ou la paresse ont souvent fait des secours destinés aux véritables malades ; cependant, pour subvenir à la possibilité d'une trop grande foule excitée par le meilleur traitement,

Digitized by Google

nous faisons ménager, dans le plan que nous adoptons, un espace qui pourra contenir mille malades de plus, mais placés comme ils le sont actuellement; & l'hôpital St. Louis sera toujours réservé pour les maladies susceptibles de contagion, ou pour servir de supplément dans des circonstances extraordinaires.

Après avoir donné notre premiere attention à la nature & à l'étendue des secours qu'on pouvoit assurer aux malades, il étoit de notre sagesse d'examiner attentivement quelle seroit la dépense des nouveaux arrangemens que nous avions dessein d'ordonner, & quels étoient les moyens que nous pouvions y destiner, sans nous priver d'aucune des ressources que nous devions aux besoins présens & aux grands intérêts de notre état. Nous avons d'abord vu qu'en supposant la dépense de chaque journée de malade sur le pied de vingt sols, ce qu'il est si facile d'établir, l'Hôtel-dieu avoit des revenus suffisans pour subvenir à-peu-près à trois mille six cens journées de malades, & que ces revenus pouvoient être augmentés par la vente des immeubles de cette maison, & le placement avantageux que nous lui avons ouvert; nous sommes d'ailleurs persuadés que les administrateurs de l'Hôtel-dieu, dont nous connoissons les sentimens charitables, redoubleront de soins & d'attention pour seconder nos vues, & pour faire servir les fonds dont ils disposent au soulagement d'un plus grand nombre d'infortunés; &, afin de ménager à ces administrateurs le tribut d'opinion qui doit être une de leurs principales récompenses, notre intention est que les comptes de la recette & de la dépense soient imprimés annuellement. Nous ne doutons point qu'une pareille connoissance donnée à tous les

Digitized by Google

citoyens, n'excite les dons de la charité; & la voix publique devenant alors auprès de nous un nouveau garant de la bonne & sage gestion de cet hôpital, nous serons d'autant plus encouragés à donner les secours qui paroîtroient nécessaires.

Portant ensuite notre attention sur la dépense extraordinaire momentanée qu'exigeroient l'exécution des dispositions intérieures & l'achat de tous les nouveaux lits, nous avons vu avec satisfaction que cette dépense n'excéderoit pas six cens mille livres, & que nous pourrions y pourvoir, ainsi que nous l'avons fait aux frais des nouvelles prisons, sans rien détourner de notre trésor royal; mais en destinant, tant à cet objet qu'à la dépense des nouvelles prisons, un fonds qui nous est particulier, &, de plus, les droits que notre cousin l'archevêque de Paris avoit acquis sur la ville de Paris, mais qu'il nous a cédés en partie pour être employés à un établissement d'utilité publique; & enfin le montant des offres que les fermiers-généraux, les administrateurs des domaines & les régisseurs-généraux, nous ont faites d'eux-mêmes, après la signature de leurs derniers traités, avec l'attention pareillement que ces offres fussent employées à quelqu'objet charitable.

De cette maniere nos dispositions bienfaisantes seront remplies avec sagesse, & nous pourrons jouir, sans trouble, de la douce satisfaction que nous occasionne l'espérance de remédier bientôt à des maux dont nous étions si justement affectés, &, en réformant ainsi des abus que le tems avoit entraînés, nous restituerons à l'Hôtel-dieu tout le respect que l'excellence & la pureté de sa fondation doivent lui conserver d'âge en âge. A CES CAUSES, &c.

Digitized by Google

Il ſera inceſſamment procédé aux diſtributions du local actuel de l'Hôtel-dieu de notre bonne ville de Paris, & aux nouvelles conſtructions que nous avons jugé néceſſaires, conformément aux plans que nous avons approuvés, & qui demeurent annexés ſous le contre-ſcel de nos préſentes lettres; ordonnons néanmoins que ces améliorations ne ſeront faites que par degré, afin de ne point interrompre ni même gêner le ſervice. Ordonnons en outre que les nouvelles conſtructions ſeulement ſeront adjugées publiquement au rabais, & d'après des affiches & publications, ainſi qu'il eſt d'uſage en pareil cas.

Au moyen deſdites diſtributions & nouvelles conſtructions, les malades dudit hôpital, juſqu'à concurrence de trois mille au moins, ſeront couchés ſeuls; ſavoir, deux mille cinq cens chacun dans un lit, & les autres deux à deux dans un grand lit, ſéparé dans ſa longueur par une cloiſon, de maniere que les deux malades auront chacun leur coucher particulier, ſans pouvoir ſe voir ni ſe toucher; &, quoique la quantité de trois mille perſonnes, couchées ſeules, excéderoit le nombre ordinaire de malades de l'Hôtel-dieu & de l'hôpital Saint-Louis, nous avons ordonné, cependant, la diſpoſition de pluſieurs emplacemens pour y recevoir, en cas de foule, mille malades de plus.

A meſure que les ſalles ſeront diſpoſées, ou conſtruites ſuivant les nouveaux plans, il y ſera établi des lits ſeuls, ou de grands lits à cloiſon, pour deux, ainſi qu'il eſt dit en l'article précédent, dont les couchers ſeront garnis de matelats de laine & de crin, au lieu de lits de plumes, & les malades y ſeront auſſi-tôt placés.

Digitized by Google

La dépenſe de ces améliorations dont nous voulons faire jouir les pauvres, ſans qu'il en coûte rien à l'Hôtel-dieu, ſera entiérement à notre charge; en conſéquence nous y deſtinons, dès à préſent, les objets particuliers que nous avons déſignés, &, en cas d'inſuffiſance, nous y pourvoirons des fonds de notre tréſor-royal.

Auſſi-tôt que les diſtributions & conſtructions énoncées aux plans le permettront, voulons que les délibérations faites au bureau de l'Hôtel-dieu & au grand bureau les 10, 17 & 21 mars dernier, d'après la communication deſdits plans & les diſpoſitions y relatives, aient leur pleine & entiere exécution.

Voulons qu'il ſoit inceſſamment procédé, par les adminiſtrateurs dudit Hôtel-dieu, aux réglemens de ſervice & de diſcipline à faire en conformité des changemens & améliorations par nous ordonnés, & des principes que nous avons indiqués, leſquels réglemens ſeront homologués en la forme ordinaire.

Les états de ſituation de l'Hôtel-dieu ſeront imprimés tous les ans à notre imprimerie royale, & à nos frais. Ces états contiendront, 1°. le nombre de journées des malades reçus & traités pendant l'année, ainſi que la quantité des perſonnes attachées & employées au ſervice dudit hôpital; 2°. les recettes & dépenſes de toute nature, avec des obſervations ſur tous les objets qui en ſeront ſuſceptibles.

(*Journal de* Paris.)

IV.

Une perſonne inconnue, portée à faire une bonne œuvre qui fût utile à la religion & à

Digitized by Google

la ſociété, s'étant préſentée au curé de St. Roch, à Paris, ce paſteur, connu par ſa piété & ſon zele ſacerdotal, fit conſentir la perſonne bienfaitrice à placer ſolidement une ſomme conſidérable, dont le produit ſerviroit à marier annuellement cinq filles de la paroiſſe, pauvres, mais vertueuſes & laborieuſes, ſur la conduite deſquelles il n'y eût aucune tache. Dans ce plan, l'examen des mœurs des cinq filles devoit être fait par le curé, qui avoit à les choiſir depuis l'âge de 17 ans juſqu'à celui de 25 : le même examen étoit exigé, pour les garçons, depuis l'âge de 25 ans juſqu'à 35, ſans qu'on fût obligé de les prendre dans la paroiſſe; la condition étoit qu'ils fuſſent artiſans, connus par leur induſtrie, leur conduite & leur probité.

Par l'exécution de ce projet ſi louable, & qui doit être perpétuel, il y a tous les ans 5000 liv. applicables à cet objet, & par conſéquent 1000 liv. à donner en dot à chacune des cinq filles choiſies; ces ſommes, confiées aux ſoins du curé, doivent être employées à payer la maîtriſe de chaque mari, à fournir tout ce qui eſt néceſſaire à chaque ménage particulier, le ſurplus devant être mis en marchandiſes relatives à la profeſſion de chaque garçon.

L'époque de ces mariages ayant été fixée entre pâques & la pentecôte, la premiere célébration s'eſt faite le 17 du mois de mai avec une pompe digne d'une inſtitution auſſi reſpectable. Deux des marguilliers qui avoient préſenté à l'égliſe les cinq épouſes, ont tenu un poël commun

Digitized by Google

aux dix conjoints, qui, après la cérémonie; conduits au bureau de la fabrique, y ont trouvé, ainſi que leurs proches parens, un repas convenable à leur état.

V.

Aux auteurs du Journal de Paris.

Troyes, le 30 mai 1781.

MESSIEURS,

Il eſt des tableaux effrayans que l'ame la mieux affermie contre les viciſſitudes de la fortune, ne peut voir avec la conſtance & la tranquillité du ſage. Tel eſt celui qui s'eſt offert à mes yeux jeudi dernier, 24 de ce mois. A huit heures du matin, un cabaretier d'un canton du fauxbourg de Ste. Savine, nommé les Faux-foſſés, aux portes de Troyes, voulant faire cuire des gâteaux, chauffoit ſon four. Le feu s'eſt échappé par un endroit où la mâçonnerie étoit en mauvais état, s'eſt communiqué au bâtiment qui, ſur le champ, a été réduit en cendres. Comme les maiſons de cet endroit ſont très-preſſées, & que d'ailleurs elles ſont toutes conſtruites en charpente & couvertes de paille, l'incendie a gagné en un inſtant les bâtimens voiſins; & le vent du nord-eſt qui ſouffloit alors avec beaucoup de violence, a étendu les ravages du feu dans un eſpace qui contient à-peu-près une demi-lieu de circuit. En deux heures & demie, ſoixante-quatorze maiſons compoſant une centaine de ménages, les granges, écuries, étables, qui en dépendoient, ſont devenues la proie des flammes.

Le

Le ſervice divin a été interrompu dans preſque toutes les paroiſſes de la ville, dont les habitans ont couru au ſecours des malheureuſes victimes de ce fléau. Mais la diſette d'eau; la véhémence du vent, la ſituation du local extrêmement reſſerré, & plus encore l'abondance des matieres combuſtibles, provenant des vices de la conſtruction, & ſur-tout des couvertures en paille, ont rendu les peines de plus de vingt mille perſonnes inutiles. Il n'y a eu que la diſcontinuité des maiſons, dans un eſpace occupé par des jardins fruitiers, qui ait arrêté les progrès de l'incendie.

On eſtime la perte à plus de deux cens mille livres; mais celle des fortunes n'eſt rien en comparaiſon du ſort qu'ont éprouvé quelques-uns des malheureux habitans de ce canton, & des particuliers de la ville empreſſés à les ſecourir. On en compte neuf qui ont péri dans les flammes, la plupart mutilés, tronqués, & réduits aux trois quarts en charbons, au point que ce n'eſt que par des rapports étrangers, & par des probabilités, qu'on a pu les reconnoître, pour leur rendre les derniers devoirs.

Qu'on ſe peigne la ſituation de cent familles déſolées, privées de toute ſubſiſtance, manquant d'aſyles, perdant avec les inſtrumens de leurs travaux, leurs chevaux, leur bétail, pleurant ſur les cendres de leurs peres ou de leurs meres, & n'ayant de reſſource que dans la charité publique, puiſque la plupart parens ou alliés, ont perdu mutuellement les moyens de ſe rendre les devoirs de l'hoſpitalité.

On ne ſauroit trop louer le zele de Mrs. les officiers de police & du bureau municipal, qui ont, ſur le champ, pourvu d'une maniere efficace aux beſoins de premiere néceſſité des in-

cendiés, en faisant porter à l'hôtel-de-ville tout le pain que les boulangers ont pu cuire dans le moment, pour leur être distribué.

Si quelque chose pouvoit compenser l'horreur d'un événement si cruel, c'est l'ardeur, l'intelligence, le courage par lesquels Mgr. de Baral, notre évêque, Mrs. les officiers & tout le corps des gardes du corps du roi, de la compagnie de Beauveau, en garnison ici, Mrs. les magistrats de police, Mrs. les maire & échevins se sont signalés & ont secondé & encouragé, par leur exemple, tous les citoyens de Troyes, empressés à sauver ou à préserver de l'embrâsement, les maisons ou les effets des infortunés habitans de Faux-Fossés. Ma plume est trop au-dessous de l'éloge que mérite sur-tout notre respectable prélat, qui dépouillé des marques de sa grandeur, & mêlé parmi le peuple, partageoit avec nous le travail le plus rude & le plus actif, tandis que, d'une voix consolante, il encourageoit ses ouailles désolées à supporter leur sort, & qu'il donnoit en même-tems des ordres pour veiller à leur conservation & à leur santé.

Dès le lendemain sa grandeur a parcouru, accompagné de Mrs. les officiers municipaux, les principales maisons de la ville, dont les habitans se sont empressés, par des charités proportionnées à leurs moyens, de reconnoître le zele & l'exemple qu'il leur donnoit.

Mrs. les gardes du corps, devenus, par un séjour de plus de vingt ans, nos concitoyens, ont voté pour une somme considérable. Tous les corps & communautés, & sur-tout les paroissiens de l'église de St. Nicolas, sur laquelle le terrein incendié est situé, ont distribué des charités nombreuses.

Digitized by Google

Mais le concours de tous ces moyens ne peut remédier que foiblement au déſaſtre & à cette perte immenſe. Il eſt à deſirer qu'un tel événement, tranſmis au public dans votre Journal, qui déja tant de fois a réveillé dans les ames honnêtes le ſentiment de la bienfaiſance, puiſſe exciter les perſonnes charitables de la capitale & des provinces à concourir, par des aumônes, au rétabliſſement de tant d'infortunés, qui élevent d'avance au ciel pour eux la voix de leur tendre reconnoiſſance. Je ſuis, &c.

SIMON, *maître ès-arts & en chirurgie.*

VI.

Aux auteurs au Journal de Paris.

MESSIEURS,

Le fait ſuivant me paroît de nature à être conſigné dans les annales de la Bienfaiſance, & votre journal en eſt le dépôt.

Au village de Savigny, près Beaune, regnoit une épidémie très-fâcheuſe. Des affaires y appellerent le ſeigneur (M. le marquis de M**) avec ſa famille, dans les premiers jours de février. Quarante perſonnes avoient déja ſuccombé à cette maladie; vingt en étoient attaquées, & depuis cette époque quatre le furent également.

Mde. la marquiſe de M***, qui réunit à la beauté, aux graces, un eſprit vif, agréable & cultivé, qui fait les délices de la ſocieté, & ſait jouir des avantages qu'elle procure, ne comptoit faire qu'un ſéjour très-court à la campagne. Les divertiſſemens du carnaval la rappel-

loient à la ville ; elle avoit promis de se trouver à des fêtes dont sa présence devoit augmenter les agrémens, elle en avoit même projetté une, & ses invitations étoient faites. Mais à son arrivée à Savigny le spectacle qui la frappe la fait renoncer à tous ses projets. Son cœur sensible & bienfaisant s'émeut ; elle se dévoue au service des malheureux, dont l'effroi, le découragement, la misere alloient aggraver le sort. Elle demande à convertir à leur usage les sommes destinées aux fêtes qu'elle avoit méditées. Son époux, non moins bienfaisant qu'elle, applaudit à son dévouement & seconde généreusement son zéle.

Cette dame m'écrit l'histoire de la maladie ; me demande des conseils. Alimens, remedes, tout est fourni aux malades. La cuisine du château est transformée en cuisine d'hôpital, en laboratoire de pharmacie. Ce couple respectable ne se repose sur personne de l'administration des remedes & du soin des malades. Les visitant nuit & jour la dame se livre aux fonctions les plus pénibles, les plus dégoûtantes d'une hospitaliere zélée & courageuse. Elle fait disparoître la mal-propreté qui augmentoit le danger de la maladie. Tous ses gens sont consacrés au service des malades. Elle n'abandonne ces malheureux qu'après en avoir arraché dix-neuf à la mort; qu'après avoir vu cesser la maladie & renaître l'espoir avec la santé. Ce n'a été que sur la fin de mars qu'elle est revenue à la ville. Je ne peux résister au plaisir de publier cet acte si louable d'humanité. Je blesse la délicatesse de Mde. M*** en le révélant; je m'expose à des reproches. Mais j'aurois cru trahir un intérêt bien plus pressant, celui du public, en dissimulant un fait qui honore son sexe & son rang ; qui

Digitized by Google

eſt un nouveau trait du caractere national, & dont la publication peut être utile, parce que rien n'eſt plus perſuaſif que l'exemple.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MARET, *docteur en médecine.*

Dijon ce 24 avril 1781.

VII.

LETTRE de M. Parmentier *aux auteurs du* journal de Paris.

L'humanité, Meſſieurs, pleure aujourd'hui la mort de Madame la comteſſe de la Villemeuneuſt.

Si la perte d'hommes célebres eſt ſenſible, à combien plus forte raiſon doit-on regretter celle des êtres bienfaiſans! la premiere ſe répare, il n'en eſt pas de même de la ſeconde; le malheureux qui a perdu un appui en retrouve difficilement. D'ailleurs on s'attache volontiers à quiconque a déja éprouvé les effets de nos bontés.

Le ſoin principal de Mme. la comteſſe de la Villemeuneuſt avoit toujours été de multiplier ſes amis, & elle étoit faite pour en avoir un très-grand nombre; il ſuffiſoit même pour le devenir, de pouvoir entrer dans ſes vues de bienfaiſance, ou peut-être ne ſuffiſoit-il que de la connoître pour devenir bienfaiſant; j'en juge par ſes domeſtiques qui, témoins indiſpenſables de ſes actes d'humanité, partageoient tous cette vertu: ils ne repouſſoient pas le malheureux, ils l'accueilloient au contraire, & s'empreſſoient à lui faciliter l'accès auprès de leur maîtreſſe; perſonne ne ſavoit plus que Mme.

la comteſſe de la Villemeuneuſt tirer parti des vertus de ſes amis, elle en tiroit même de leurs défauts : en flattant l'un elle mettoit à contribution ſa vanité ; elle dirigeoit vers un but utile le luxe de l'autre, en lui faiſant acheter des ouvrages qu'elle commandoit à l'artiſte, à l'ouvrier malheureux au-devant duquel elle alloit.

Pour ſuppléer à ce que ſa fortune ne lui permettoit pas de faire, elle s'étoit ménagée des amis, dans les diverſes maiſons conſacrées à la miſere ſouffrante, elle y trouvoit au beſoin des appuis pour cette claſſe d'infortunés dont l'excès du malheur ſemble éloigner toute protection, parce qu'il y a trop à faire.

Combien d'orphelins doivent à ſa généroſité le métier qui les fait maintenant ſubſiſter ! ce qu'il y a d'inconcevable, c'eſt qu'avec une fortune très-ordinaire, Mme la comteſſe de la Villemeuneuſt ait pu faire tant de bien ; mais ſouvent une légere aumône, ſagement dirigée, tourne plus au profit de la fortune, que cette charité dédaigneuſe qui croit avoir tout rempli en jettant de l'or à la mendicité importune.

Je n'entrerai point dans les détails de ſa bienfaiſance ; il faudroit faire l'hiſtoire de chaque jour de ſa vie ; je ne citerai qu'un ſeul trait fait pour la caractériſer, & prouver combien la ſenſibilité de ſon ame avoit d'énergie. Une maladie longue, des ſouffrances continues n'ont pas pu émouſſer ce ſentiment ; la veille de ſa mort, Mme la Comteſſe de la Villemeuneuſt cherche de ſes yeux une de ſes femmes qu'elle ſavoit être ſur le point d'accoucher ; elle manifeſte par ſes geſtes, car ſes organes ſembloient être éteints, l'intérêt qu'elle prend à ſa ſituation ; on vient lui apprendre que cette femme eſt heu-

Digitized by Google

reusement délivrée, les angoisses de l'agonie sont suspendues pour un moment, & l'on vit encore le sourire de la satisfaction se peindre sur sa bouche expirante. J'ai fermé sa paupiere, Messieurs, elle a exigé de moi ce service cruel; honoré de son amitié depuis long-tems, je crois avoir acquis le droit de jetter quelques fleurs sur sa tombe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VIII.

Aux auteurs du journal de Paris.

MESSIEURS,

Il s'est passé, il y a 30 ou 40 ans, dans le régiment des gardes de Lorraine, une anecdote de générosité de la part d'un capitaine qui mérite d'être connue.

Un jeune homme, au moment qu'il alloit se marier, reçut ordre de tirer la milice. Désespéré de ce contre-tems, il s'adressa à M. le comte de Mitry, capitaine au régiment qu'on vient de nommer, & le pria de le recevoir dans sa compagnie, mais à condition qu'il n'y serviroit qu'une année. Cet officier y consentit; notez que dans ce tems-là les compagnies étoient au compte des capitaines.

A la fin de l'année, le jeune homme ne manqua pas de rappeller à M. le comte de Mitry sa promesse. Celui-ci, loin de s'y refuser, alla trouver le colonel pour lui faire signer la cartouche; mais ce dernier s'y opposa, sous le prétexte qu'il connoissoit le soldat pour être un bon sujet, & qui convenoit au corps.

Cependant ce jeune homme étoit d'autant plus affligé de ce retard, qu'il avoit à craindre que ſa maîtreſſe, qu'il aimoit toujours, ne contractât d'autres engagemens. Il étoit prêt à déſerter, quand M. le comte de Mitry, dans une aſſemblée générale du régiment, dit au colonel, » Monſieur, voici un homme à qui j'ai » promis ſon congé, & comme un gentilhom- » me ne doit avoir que ſa parole d'honneur, » je vous rends ma commiſſion de capitaine, & » porterai la giberne à la place de cet homme. « Je tiens ce fait honorable du capitaine & du ſoldat.

J'ai l'honneur d'être, &c.

IX.

Mardi 29 mai, on a célébré, pour la prémiere fois, à Montgeron, près Paris, la fête de la Roſiere. La jeune fille qui a réuni les ſuffrages & mérité le prix deſtiné à la ſageſſe & à la vertu, a été conduite de chez elle à l'égliſe au ſon des inſtrumens. Elle a été accompagnée dans ſa marche d'un brillant & nombreux cortege, compoſé de la nobleſſe & de la bourgeoiſie. Le clergé eſt venu ſolemnellement la recevoir à la porte de l'égliſe & l'a conduite au cœur; & après y avoir été couronnée de la maniere la plus pompeuſe, elle a reçu, avec celui dont elle avoit fait choix, la bénédiction nuptiale.

Le diſcours a été prononcé par M. l'abbé Souchet, curé de Vigneux.

Digitized by Google

X.

Depuis la délivrance des prisonniers pour dettes de mois de nourrices, annoncée dans le dernier journal, page 358-360, il en a été délivré 20; ce qu'ils dévoient pour cet objet, a monté à 1625 liv. 4 sols 9 deniers Mrs. de Boissy, demeurant, rue S. Antoine, près celle de Fourcy, trésoriers de la compagnie de l'assistance des prisonniers, y ont employé les sommes que différentes personnes bienfaisantes, qui n'ont pas voulu être nommées, leur avoient remises ou fait remettre pour ce genre de bonnes-œuvres. Les prisonniers actuellement détenus au For-l'Evêque pour dettes de mois de nourrices sont au nombre de trente-un, dont cinq hommes & vingt-six femmes.

On a pensé qu'il étoit consolant pour l'humanité de faire connoître les actes de bienfaisance exercés envers cette classe d'infortunés, dont la plupart journaliers de profession & chargés d'une nombreuse famille, n'ont pas à attribuer à une mauvaise conduite la cause de leur captivité, ce dont on a eu grand soin de s'informer, pour fixer le degré de préférence qu'ils méritent d'avoir dans la distribution des deniers de charité.

Digitized by Google

XI.

Aux auteurs du Journal de Paris.

16 avril 1781.

MESSIEURS,

Il faut que je vous rende compte d'un événement bien fatal, dont je fus témoin il y a quelques jours. Les détails en sont affligeans; le vrai philosophe cependant trouve une sorte de douceur à les publier: de pareils accidens ramenent l'homme au souvenir de sa misere, & l'arrachent quelquefois à la sécheresse de l'égoïsme.

A vingt lieues de Paris & à deux de Bray-sur-Seine, est un joli hameau, nommé *la Garenne*, dépendant de la paroisse du Plessis-Prasfin. Samedi, 31 mars, à 11 heures du soir, le feu prit, on ignore comment, à la grange du plus riche fermier de ce hameau. Dans ces campagnes tous les bâtimens sont couverts de paille; le vent étoit violent, qu'on juge de la rapidité des progrès de l'incendie. Les habitans dormoient du plus profond sommeil; un chien, renfermé dans une cour, pousse des hurlemens affreux & réveille le fermier; celui-ci se leve, crie au secours, veut sauver ses enfans, il est trop tard. Sa grange, le toit de sa maison, une ferme voisine, sont déja tout embrasés. Le vent lance de tous côtés des étincelles, qui vont, comme une grêle enflammée, tomber sur les toits même les plus éloignés. Enfin l'embrasement est si grand, si général; les montagnes d'alentour en reçoivent une si vive impression de lumiere que, malgré l'obscurité,

Digitized by Google

on distingue les objets comme en plein jour. Grains, meubles, charrues, habits, linge, vases, argent monnoyé, bestiaux de toute espece, tout a été consumé. Deux filles de 17 à 18 ans, un enfant de 15 jours, une pauvre femme à qui le fermier avoit donné l'hospitalité, ont été brûlés. Il est intéressant d'observer que cette pauvre femme étoit déja sortie saine & sauve de la maison incendiée, mais pensant que l'enfant qu'elle a vu la veille est resté dans l'intérieur du logis, elle revient sur ses pas, rentre courageusement dans cette maison, qui n'étoit plus qu'un vaste bûcher, & bientôt suffoquée, va tomber près de cette innocente créature qu'elle tient déja dans ses bras : on l'a trouvée morte en cette posture. Une autre femme, âgée de 26 ans, & à peine relevée d'une couche pénible, s'est éveillée presque au milieu des flammes : dans ce désastre affreux, elle ne songe qu'à son fils, âgé de cinq ans, & couché dans la piece voisine ; c'est-là son bien, son unique bien ; elle s'y précipite, ouvre la la porte, des tourbillons lui bouchent le passage, rien ne l'arrête ; ce n'est plus sur la terre qu'elle marche, elle vole, elle s'élance sur des poutres ardentes, s'enfonce dans une fournaise, y cherche, y saisit son enfant, le presse sur son sein & se sauve à travers de nouveaux feux qui déja l'environnent de toutes parts : plusieurs personnes travaillent pour sauver des flammes les débris de sa fortune ; elle passe au milieu sans les voir, sans les regarder, sans les entendre, elle n'apperçoit, ne sent que son fils, & les mains & les yeux fixés sur ce fardeau précieux, elle court jusqu'au milieu d'un champ, sans savoir où elle va, sans savoir où elle est, & tombe évanouie dans un sillon ; ce n'est que

trois heures après qu'on l'a trouvée dans ce ſillon, tenant toujours ſon fils embraſſé. Ils ont été transférés l'un & l'autre au village du Pleſſis-Praſlin, où ils n'ont un moment recouvré leurs eſprits, que pour expirer enſemble. Quel ſpectacle! Le mari de cette femme, jeune & vigoureux, a les jambes toutes brûlées, & l'ont craint bien que les ſouffrances de ce pere infortuné ne le réuniſſent bientôt aux malheureuſes victimes dont nous venons de parler. Le lendemain de cette nuit horrible offrit un tableau plus déchirant encore.

Qu'on ſe figure quatre cadavres arrachés par lambeaux de deſſous les décombres, rapetiſſés, calcinés par les flammes, & ne conſervant plus rien de la figure humaine; les os des bras de cette pauvre femme dont nous avons parlé embraſſant encore les reſtes informes de l'enfant qu'elle a voulu ſauver; tous ces villageois à genoux autour de ce grouppe effrayant, l'arroſant de pleurs & pouſſant des cris lamentables; les membres épars & deſſéchés de plus de quatre cens animaux, tant chevaux, que bœufs & moutons, &c. des monceaux de cendres, des pierres blanchies & devenues friables, un jour ſombre qui paroît éclairer à regret ce triſte amas de ruines, un mêlange d'odeurs, de fumée, de ſouffre & de chair torréfiée. Quel tableau! quel moment pour une ame ſenſible!

Paſſons à des circonſtances moins funeſtes & plus conſolantes. M. le comte de Pleſſis-Praſlin, ancien conſeiller au parlement de Paris, ſeigneur de ce village, s'y eſt tranſporté de ſon château: ſans s'occuper du dommage qu'il a eſſuyé lui-même, il n'a ſongé qu'à celui de ces malheureux, qui ont paſſé tout-à-coup d'une aiſance honnête à la plus affreuſe miſere. Que

j'ai vu avec plaisir cet homme respectable, adoré de ses vassaux, pénétré de leur malheur, se mêler parmi ces bonnes gens, pleurer avec eux, leur prendre les mains avec bonté, les consoler, & leur prodiguer tous les secours ! On doit aussi des éloges au sieur Tavernier, ancien procureur de Besançon, & intendant de M. le comte du Plessis. A peine relevé d'une chûte mortelle qu'il avoit faite quelques jours auparavant, il s'est aussi transporté sur les lieux, & depuis minuit jusqu'à 11 heures du soir du lendemain, il n'a pas cessé un moment de donner des ordres, de marcher sur des débris brûlans, & d'encourager les travailleurs ; il a même aidé de sa bourse & de sa garderobe les malheureuses victimes de l'incendie. On ne doit pas oublier un jeune homme, serrurier de profession, qui s'est distingué par des efforts étonnans, & a mille fois exposé sa vie.

Voilà, Messieurs, le triste détail que j'avois à vous faire, & que je vous prie de vouloir bien inférer dans votre journal. Si jamais calamité fut capable de toucher des cœurs bienfaisans, c'est assurément celle-ci.

Recevez les assurances de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Le chev. DE***.

XII.

M. d'Apchon, archevêque d'Auch, s'est depuis peu signalé par un acte de courage, d'humanité & de bienfaisance dont on ne pourra sans doute entendre le récit sans verser des larmes d'attendrissement, & sans rendre à ce digne prélat le tribut d'admiration qui lui est dû. Le feu avoit pris dans une maison de la

ville d'Auch, & tout le rez-de-chauſſée étoit en proie aux flammes, lorſque l'archevêque y arriva. Le premier objet qui le frappa, fut une femme tenant un enfant dans ſes bras à une fenêtre du premier étage, & dont les cris pouvoient toucher des ſpectateurs que la crainte d'un danger éminent y rendoit inſenſibles. Les flammes commençoient à la gagner. M. d'Apchon fait placer une échelle contre cette fenêtre, & propoſe une forte récompenſe à celui qui aura le courage d'aller ſauver la mere & l'enfant. Tout le monde s'y refuſe : le prélat offre juſqu'à 1000 liv. de penſion; l'avidité n'inſpire pas plus d'ardeur aux travailleurs qu'un ſpectacle auſſi touchant : j'irai donc moi-même, s'écrie l'archevêque en s'élançant ſur l'échelle, que les flammes environnoient déja : bientôt après, on le voit reparoître avec la récompenſe la plus précieuſe qui pût couronner ſon héroïſme : les deux infortunés qu'il a arrachés à une mort certaine. C'eſt ce même prélat qui, peu de tems auparavant, ſe rendit au milieu d'une famille vertueuſe qu'un revers imprévu avoit réduite à une extrême indigence, & qui ſubſiſtoit à peine d'un travail auquel elle n'étoit pas accoutumée. On l'avoit prévenu qu'il eſſaieroit en vain de lui faire agréer ſes bienfaits : il feignit de vouloir acheter un tableau médiocre qui étoit depuis long-tems dans la maiſon, & y fit attacher une grande valeur par un homme qu'il avoit amené pour en fixer le prix. Cette famille ignore encore qu'elle tient uniquement de la

Digitized by Google

générosité de M. d'Apchon un secours considérable & inattendu, qu'elle imagine devoir au prix inconnu d'un meuble inutile. Combien un tel homme n'a-t-il pas répandu de bienfaits qui restent ensevelis dans l'ombre du silence ?

(*Journal encyclopédique.*)

XIII.

Les habitans du bourg de Marolles, près de Landrecie, ont écrit, le 23 mars dernier, la lettre suivante à M. de Meilhan, intendant du Hainaut :

MONSEIGNEUR,

Il est plus aisé de sentir que d'exprimer les divers mouvemens de joie & de reconnoissance que nous avons éprouvés, lorsque l'entrepreneur des ponts & chaussées, porteur de vos ordres, est venu nous annoncer qu'il étoit chargé de faire extraire à prix d'argent les matériaux nécessaires à l'entretien des grandes routes de votre généralité, extraction qui s'étoit faite jusqu'alors à corvée par les journaliers. Ce soulagement que vous accordez, Mgr. à la classe la plus foible & la plus malheureuse des habitans de la campagne (& sans qu'il en coûte rien à la province), prouve bien la bonté de votre administration, & les sentimens d'humanité qui sont dans votre cœur.

Puissiez-vous, Monseigneur, trouver dans l'attendrissement de plusieurs milliers de malheureux une récompense digne des peines que vous vous donnez pour soulager leur état !

Digitized by Google

ANECDOTES.

SINGULARITÉS.

I.

LA reine Chriſtine ſe faiſant peindre un jour par Michel Dahl : *Que me ferez-vous tenir à la main*, lui demanda-t-elle ? *Un éventail*, répondit le peintre. *Un éventail !* repartit bruſquement Chriſtine, *non, donnez-moi un lion, cela convient mieux à une reine de Suede.*

II.

Il y a au college de Sidney à Cambridge, où Cromwell fit ſes études, un portrait original de ce fameux uſurpateur, peint par Cooper. On rapporte dans les mémoires de Thomas Hollis, que le roi de Danemarck, à qui on montra ce portrait, pendant ſon ſéjour à Cambridge, dit en le voyant : *Il me fait peur.*

III.

La reine Caroline ayant eu le deſſein d'enclorre de murs le parc St. James, & d'en faire

un jardin pour le palais, pria Sir Robert Walpole de lui dire combien il en coûteroit pour cela. *Une bagatelle*, répondit Sir Robert. *Une bagatelle!* dit la reine, *pour moi je ſuis perſuadée qu'il faudra des ſommes conſidérables, & je voudrois que vous me puſſiez dire à quoi le tout pourra ſe monter. Mais, Madame*, reprit Sir Robert, *je crois qu'il ne vous en coûtera que trois couronnes.* (*) *Sir Robert*, dit la reine, *je n'y veux plus ſonger.*

IV.

Avant Louvois, les ſecrétaires d'état étoient dans l'uſage d'écrire *Monſeigneur* aux ducs & aux grands-officiers de la couronne. Il fut le premier qui ſupprima ce protocole. Il fit plus: il exigea le *Monſeigneur* pour lui, de la part de tous ceux à qui il ne le donnoit pas précédemment. Le marquis d'Ambre, lieutenant-général, fut forcé de renoncer au ſervice, pour n'avoir pas voulu s'y ſoumettre.

V.

Voltaire écrivit à un homme qui le perſécutoit par ſes lettres : *Je ſuis mort, Monſieur; ainſi je ne pourrai plus déſormais avoir l'honneur*

(*) Le mot anglois *Crown* ſignifie *écu* & *couronne*; & c'eſt dans ce mot à double entente que conſiſte la fineſſe de la réponſe.

Digitized by Google

de vous répondre. Cet homme, piqué, écrivit une *Epître à Voltaire aux Champs Elisées.*

V I.

Lorsque son secrétaire lui apportoit ses lettres, il y avoit toujours des gens qui réclamoient ses bons offices: *Est-ce que je m'intéresse à Monsieur un tel?* — Oui, Monsieur, vous lui avec déja écrit que vous souhaitiez lui rendre service. — *Mais parlez-moi clair, est-ce que je m'y intéresse beaucoup?* — Oui, Monsieur. — *Dans ce cas, répondez avec chaleur.*

V I I.

Il avoit écrit à madame de M***: *Si jamais M. Turgot cesse d'être ministre, je me ferai moine de désespoir.* Lorsqu'en effet il quitta le ministere & fut remplacé par M. de Clugny, Me. de M*** somma M. de Voltaire de sa parole. *Rien n'est plus juste, Madame,* répondit-il, *& je me fais moine de Clugny.*

V I I I.

On connoît mille faits où les despotes les plus impitoyables, les tyrans les plus farouches, ont été étonnés, subjugués un instant par des réponses pleines de sens, quoique très-hardies. Voici quelques traits qui confirmeront de nouveau cette vérité. Le vaste désert de Naubendigan étoit depuis long-tems infesté de

Digitized by Google

brigands qui pilloient les caravanes, & massacroient les marchands, vers le commencement du 11e. siecle. Peu de tems après que Mahmoud, sultan de Ghezna, eut conquis la Perse, une caravanne fut attaquée, & le fils d'une veuve fut du nombre de ceux qui y périrent. Cette pauvre femme se rend aussi-tôt à Ghezna; elle demande au sultan vengeance du meurtre de son fils. Mahmoud écoute ses plaintes avec attention, & lui dit qu'Irac étoit si éloigné qu'il lui étoit impossible de remédier aux désordres qui arrivent à une si grande distance. *Pourquoi*, repliqua la veuve, *subjuguez-vous donc plus de pays que vous n'en sauriez gouverner? Croyez-vous que vous ne serez pas obligé d'en rendre compte au jour du jugement?* Frappé de la justesse de cette réponse, Mahmoud n'en fut pas offensé. Il fit de riches présens à la veuve, & lui promit prompte justice. Il partit sur le champ pour Ispahan, & fit proclamer une promesse d'entiere sûreté pour les personnes & les biens des voyageurs qui auroient à traverser le désert. Les marchands se rendirent en foule dans cette capitale; mais lorsque la caravane fut prête à partir, on fut fort surpris que le sultan n'eût destiné que 100 hommes pour l'escorter. On lui représenta que les voleurs étoient en si grand nombre & d'une telle audace, qu'un corps de 1000 soldats ne seroit pas même suffisant. Comme il savoit les mesures qu'il avoit prises, il ordonna qu'on se mît en route, & renouvella la promesse d'une pleine sûreté. En effet, il avoit fait empoisonner

en ſecret un certain nombre de caiſſes remplies des fruits les plus délicieux, & donné ordre au commandant de la caravane de faire halte dans l'endroit où les bandits avoient coutume de fondre ſur les caravanes, & d'y décharger les fruits, comme pour les ſécher au ſoleil. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Les voleurs paroiſſent peu de tems après, la garde prend la fuite. Comme dans ces déſerts brûlans rien ne pouvoit tenter davantage qu'une proviſion de fruits rafraîchiſſans & exquis, les voleurs, aſſurés qu'il leur ſeroit facile de rattrapper la caravane, la laiſſerent pourſuivre ſon chemin, ſe jetterent ſur les fruits, & les dévorerent avec tant d'avidité que le poiſon commençoit déja à opérer qu'ils en mangeoient encore, & tous moururent ſur la place.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

ITALIE.

ELOGIO di Maria-Teresa, &c. *Eloge de* Marie-Thérese, *impératrice des Romains, reine de Hongrie & de Bohême, archiducheſſe d'Autriche, &c. &c. &c.* A Florence, 1781, de l'imprimerie de Stecchi & Vivo. *In-8vo.* de 50 pages, avec le portrait de l'impératrice.

L'AUTEUR de cét éloge n'eſt point connu, cependant il mérite de l'être. Son éloquence eſt noble, vive & naturelle. Perſuadé que les événemens du regne de Marie-Thérese lui offroient une matiere aſſez abondante, il a cru inutile de mêler à ſon éloge celui de la maiſon d'Autriche. Il conſidere cette princeſſe comme reine, comme épouſe & comme mere, & ſous ces trois points de vue, ſes actions ſont peintes avec les couleurs les plus vives.

(*Novelle letterarie.*)

INSTRUZIONI per la gioventù impiegata nelle ſegreterie, &c. *Inſtructions pour les jeunes gens employés dans les ſecrétariats, & particuliérement dans ceux de la cour de Rome; par* Fran-

çois Pariſi, *de l'académie littéraire de Roveredo, ſecrétaire de ſon Em. le cardinal* Scipion Borgheſe ; 3 vol. *In*-12. A Rome, chez Bouchard & Gravier, libraires au cours, 1781.

Cet ouvrage auſſi inſipide par le fonds, que par la maniere dont il eſt écrit, commence par un diſcours ſur l'origine & la dignité de l'emploi de ſecrétaire, & ſur les qualités qu'il exige. L'auteur traite enſuite de l'art épiſtolaire, & finit par un recueil de phraſes, qui peut être d'un grand ſecours à ceux qui, voulant écrire des lettres, ne ſavent comment ils doivent prier, accorder, remercier, s'excuſer, &c.

(*Efemeridi letterarie.*)

PENSIERI teologici, &c. *Penſées théologiques ; relatives aux erreurs de nos tems. Ouvrage du R. P.* Nicolas Jamin, *religieux de la congrégation de S. Maur, & prieur de l'abbaye royale de S. Germain-des-Prez, traduit du françois en italien ; par le P.* Louis de Miſſaglia, *de l'ordre des Freres Mineurs.* Avec cette épigraphe : *Væ qui ſapientes eſtis in oculis veſtris, & coram vobismet ipſis prudentes.* Iſaïe, cap. 5, v. 21. *In*-12. A Milan, de l'imprimerie de Joſeph Marelli, 1780.

L'ouvrage du P. Jamin eſt trop connu de ceux qui s'occupent des livres écrits par les défenſeurs de la religion, pour que nous en parlions ici ; quant à cette traduction italienne, nous nous contenterons de dire qu'elle n'eſt nullement inférieure à l'original.

(*Efemeridi letterarie.*)

OPERE di M. d'Arnaud, tradotte dal franceſe

se, &c. *Œuvres de* M. d'Arnaud, *traduites du françois, & précédées d'observations sur les romans, la morale & les différens genres de sentiment; par l'avocat* Joseph-Marie Galanti. *Epreuves du sentiment.* Tome VI & VII. *In*-12. A Naples, chez la société littéraire & typographique, 1780.

Nous avons déja parlé de cette traduction des ouvrages de M. d'Arnaud (*), & nous voyons avec plaisir que M. Galanti continue de rendre avec fidélité toutes les graces de l'original. Le premier des deux volumes que nous venons d'annoncer, contient *Sargines* & *Anne Bell*, & l'autre *Julie* & *Bazile.*

(*Efemeridi letterarie.*)

La immortalità naturale dell' anima dimostrata, &c. *L'immortalité naturelle de l'ame démontrée; par M. l'abbé* Thaddée Nogarole, *professeur de philosophie à Verone. In*-8*vo.* A Venise, chez Pierre Savioni, 1780.

Il y a plus de trois mille ans qu'on dispute & qu'on écrit sur l'immortalité de l'ame. Si les ouvrages de ceux qui ont traité ce sujet intéressant, nous laissent encore quelque chose à desirer; on ne trouvera pas plus de quoi se satisfaire dans celui de M. l'abbé Nogarole. On a beau avoir recours aux argumens philosophiques, pour prouver l'immortalité de l'ame, c'est à la révélation seule à nous convaincre de la vérité de ce dogme important.

(*Efemeridi letterarie.*)

(*) *Esprit des Journaux*, février 1781, page 191.

Digitized by Google

TREJA antica città Picena oggi Montecchio illuſtrata, &c. *Eclairciſſemens ſur Treia, ancienne ville du Picentin, & appellée aujourd'hui Montecchio; par* Joſeph Colucci. *In-4to.* A Macérate, de l'imprimerie de Louis Chiappini & Antoine Corteſi, 1780.

L'hiſtoire d'une petite ville d'Italie, dont le nom eſt à peine connu, n'offrant rien de bien intéreſſant, on ne conçoit guere pourquoi M. Joſeph Colucci s'eſt donné tant de peine à faire des recherches ſur ſon origine.

LA Giaſoneide, &c. *La Jaſonéide*, ou *la conquête de la Toiſon d'or, poëme épique en dix chants, avec des notes.* A Livourne, 1780, chez Calderoni & Faina. *In-8vo.* de 374 pages.

L'expédition des Argonautes a été chantée par pluſieurs poëtes de l'antiquité. Sans parler des poëmes d'Appollonius & de Valerius Flaccus, on en a encore un autre ſous le nom d'Orphée, intitulé : *les Argonautiques.* En effet le ſujet eſt ſi heureux, il offre à l'imagination un champ ſi vaſte, qu'on doit être ſurpris de ce que le nouvel athlete, qui a tenté de le parcourir encore, l'ait fait avec auſſi peu de ſuccès ; mais l'Italie ne produit plus de Taſſes ni d'Arioſtes ; & M. Ubaldo Mari a beau dire dans ſa diſſertation préliminaire, qu'il a ſuivi toutes les regles de l'épopée, la *Jaſonéide* prouvera toujours le contraire.

(*Novelle letterarie.*)

RIFLESSIONI ſopra l'ineguaglianza tra gli uomini,

ni, &c. *Réflexions ſur l'inégalité parmi les hommes ; par* François-Antoine Grimaldi. 3 vol. *In-8vo.* 1779. A Naples, chez Vincent Mazzola-Vocola, imprimeur de S. M.

Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec celui de Jean-Jacques Rouſſeau, qui porte à-peu-près le même titre. L'auteur de celui-ci conſidere l'homme tel qu'il eſt, le citoyen de Geneve l'a conſidéré tel qu'il devroit être dans l'état de nature. Rouſſeau ne parle que de l'inégalité morale, M. Grimaldi l'obſerve ſous trois points de vue différens, c'eſt-à-dire, dans l'état phyſique, dans l'état moral, & dans l'état civil.

On pourroit dire en peu de mots, pour donner une idée de ſon travail, qu'il s'eſt propoſé pour but d'écrire l'hiſtoire de l'homme, cet être qu'on ne connoît point encore, quoiqu'on ait pris beaucoup de peine à l'étudier.

» La raiſon de cela eſt, dit M. Grimaldi, » que tous les moraliſtes ſe ſont crus obligés, » pour parvenir à la connoiſſance de l'homme, » de créer un fantôme afin de le mettre à la » place du véritable objet, & de former de » leurs obſervations, un ſyſtême qu'ils ont ap- » pellé *Syſtême de la Nature.* L'homme naturel, » ajoute-t-il, nous l'avons ſous les yeux; il n'eſt » pas beſoin de l'imaginer pour le connoître ; » il ſuffit de l'examiner tel qu'il eſt, avec exac- » titude & ſans eſprit de ſyſtême, & nous pou- » vons être ſûrs que la nature ne nous le cache » pas. « L'auteur commence donc par jetter un coup-d'œil ſur le méchaniſme de l'homme, & le comparant avec celui des autres êtres organiques, il tâche de fixer les propriétés phyſiques, eſſentielles à l'eſpece humaine. La différence accidentelle de ces propriétés dans certains indivi-

dus, eſt le fondement de l'inégalité phyſique qui ſe trouve entr'eux, & qui augmente ſelon leurs beſoins & leur maniere d'exiſter. Pour ce qui regarde l'état moral, l'auteur penſe que les facultés de l'ame, prennent diverſes modifications ſelon les combinaiſons infinies des cauſes extérieures, indépendamment du méchaniſme. A proportion qu'elles exercent la ſenſibilité, le caractere des hommes ſe produit ſous des formes diverſes. Quant à cette eſpece d'inégalité qui provient des inſtitutions politiques, on ſent que l'extérieur de l'homme ſe modifie par leur influence, mais ſans qu'il perde rien de la nature ni de ſa diſtinction morale. Ainſi, ſelon M. Grimaldi, les cauſes de l'inégalité ſont dans l'ordre immuable des choſes; l'homme conſidéré, quant au phyſique, au moral, & au civil, n'a point de caractere général & conſtant; chaque individu forme par lui ſeul un ſyſtême particulier. Telle eſt en peu de mots l'analyſe que nous pouvons donner de l'ouvrage de M. Grimaldi. Les matieres qu'il renferme annoncent un vrai philoſophe, & le ſtyle, un écrivain correct & élégant.

(*Novelle letterarie.*)

ISTORIA del gran ducato di Toſcana, &c. *Hiſtoire du grand-duché de Toſcane, ſous le gouvernement de la maiſon de Médicis; dédiée à* S. A. R. Pierre Léopold, *prince royal d'Hongrie & de Bohême, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toſcane, &c. &c.* A Florence, 1781, chez Gaëtan Cambiagi. 5 vol. *in-4to.* chacun d'environ 400 pages, avec des planches, repréſentant l'arbre généalogique & les armoiries de la maiſon de Médicis, la couronne envoyée à Coſme I par le pape Pie V, les

médailles des sept grands-ducs, & celle du grand-duc régnant.

Cet ouvrage annoncé il y a déja long-tems, renferme l'histoire civile & politique de la Toscane, depuis l'élection de Cosme I, jusqu'à la mort de Jean Gaston. Outre un grand nombre de faits intéressans, relatifs au commerce, à l'agriculture, aux sciences & aux arts de ce pays, on y trouve encore les actions les plus illustres des Médicis. Il est précédé d'une introduction, dans laquelle l'auteur, M. l'abbé Galluzzi, fait connoître l'origine de cette famille, & les moyens qu'elle employa pour s'approprier la souveraineté, présentant à la fois un tableau du pays de Florence, comparé avec les autres états d'Italie. Il paroîtra peut-être étonnant à beaucoup de lecteurs, qu'on ait pu remplir cinq volumes avec l'histoire d'une dynastie qui a duré si peu de tems; mais quand on réfléchit aux nombreux événemens arrivés sous le gouvernement des Médicis, & au progrès des sciences & des arts, dont ils furent toujours les plus zélés protecteurs, on sent que l'auteur a eu un champ vaste à parcourir. Parmi les excellens mémoires qu'il a consultés pour donner à son ouvrage toute la perfection dont il étoit susceptible, il a sur-tout fait usage des écrits originaux que l'on conserve à l'ancien secrétariat de Florence, & qui ont acquis sous sa plume un nouveau degré d'intérêt.

(*Novelle letterarie.*)

ELOGIO di Francesco Redi, &c. *Eloge de* François Redi, *avec cette épigraphe :* Non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat, aut ferat. A Florence,

1781, de l'imprimerie de Stecchi & Vivoli. *In-8vo.* de 136 pag.

François Redi, un des ſavans du ſeizieme ſiecle, qui ont fait le plus d'honneur à l'Italie, fut un habile médecin, un ſavant naturaliſte, & un poëte élégant; ſon panégyriſte anonyme, qui paroît très-verſé dans l'étude des ſciences naturelles, l'a donc conſidéré ſous ces points de vue. Pour donner à ſes lecteurs une plus juſte idée du mérite de celui qu'il loue, il commence par expoſer l'état où ſe trouvoit la ſcience de la nature au tems où Redi parut, & il fait enſuite l'analyſe raiſonnée des écrits de cet homme célebre.

(*Novelle letterarie.*)

ANNALI della ſocietà dei ſedicenti geſuiti, &c. *Annales de la ſociété des ſoi-diſans jéſuites*, ou *Recueil hiſtorico-chronologique de tous les actes, écrits, dénonciations, ſentimens, remontrances, diſpoſitions, ordres, inſtructions paſtorales, décrets, cenſures, bulles, brefs, édits, arrêts, ſentences, jugemens émanés des tribunaux eccléſiaſtiques & ſéculiers, contre la doctrine, les leçons, les entrepriſes, & les délits des ſoi-diſans jéſuites, depuis l'an 1552, époque de leur établiſſement en France, juſqu'en 1763. Ouvrage traduit du françois*, Tome II. (*) *avec cette épigraphe*: Surdi, audite, & cæci, intuemini ad videndum. A Sienne, 1780. *In-4to.* de 351 pag.

Ce ſecond tome traite de l'inſtitution & des

(*) *Eſprit des Journaux*, avril 1781, pag. 372.

premiers établiſſemens des jéſuites. L'auteur François n'a commencé ſon hiſtoire qu'à l'année 1552, mais le traducteur Italien fait remonter l'origine de la ſociété juſqu'en 1540, année où le pape Paul III approuva le nouvel inſtitut par la bulle *Regimini militantes.* Parmi les additions qu'il a faites à l'original, & qui ſont toutes intéreſſantes, on lit avec plaiſir quelques lettres de St. Charles Borromée, par leſquelles il inſtruit César Spetiano, des intrigues que les révérends PP. mettoient dès-lors en uſage, & du déſordre qu'ils excitoient à Milan.

(*Novelle letterarie.*)

JOANNIS Andreæ Serrai, Regiæ Neapolitanæ academiæ à ſecretis, de rebus geſtis Mariæ Thereſiæ Auſtriacæ ad Mariam Carolinam Neapolis & Siciliæ Reginam, Commentarius. Neapoli, ex typographiâ Pergerianâ. 1780. *In-8vo.* de 60 pag.

Eloge hiſtorique de la feue reine d'Hongrie, écrit en aſſez mauvais latin.

ATTI dell'academia delle ſcienze, &c. *Mémoires de l'académie des ſciences de Sienne. Tome VI.* A Sienne, 1781, de l'imprimerie de Pazzini Carli. *In-4to.* de 359 pages, avec figures.

Ces mémoires ſont au nombre de treize. Nous n'en pouvons donner ici que les titres. I. *Mémoire de M. l'abbé Vincent Chiminello ſur cette queſtion : Peut-on prouver par des raiſons phyſiques que la pluie qui tombe de nos jours en Europe, ſoit plus conſidérable ou moindre que celle qui y tomboit dans les tems éloignés du nôtre.* II. *Mémoire de M. l'abbé Léonard Ximenès*

Digitized by Google

ſur la regle ſelon laquelle les vélocités des fleuves changent par la réſiſtance que leurs oppoſent ceux dans leſquels il ſe déchargent. III. Diſſertatio Pauli Friſii de quantitatibus maximis & minoribus iſoperimetricis. IV. Gregorii Fontanæ ſchediaſmata mathematica. (*) V. Diſſertatio Franciſci Bernardini Ferrarii de fornicum conſtructione. VI. *Lettre de M. Pierre Tabarrani au ſecrétaire de l'académie, ſur deux monſtres.* VII. *Hiſtoire médicale, adreſſée au ſecrétaire de l'académie, par M. Annibal Baſtiani, avec des réflexions ſur un animal bipede, évacué dans une cardialgie vermineuſe.* VIII. *Réponſe du ſecrétaire de l'académie à l'écrit de M. Baſtiani.* IX. *Mémoire de M. Dominique Bartoloni, ſur le conducteur électrique placé ſur la tour de la place de Sienne.* X. *Mémoire de MM. François Caluri, & Octave Nerucci, ſur la mortalité des enfans qui ſont apportés à l'hôpital royal de S. Marie della Scala, & ſur les moyens de la diminuer, & de faire qu'elle ne ſoit pas plus grande que la mortalité ordinaire des autres enfans de la ville.* XI. *Mémoire de M. le comte de Borch, ſur le phoſphore marin.* XII. *Deux lettres oryctologiques de M. Jean-Frédéric-Guillaume Charpentier, à M. Jean Hardouin, traduites par ce dernier, qui y a joint les réponſes.* XIII. *Obſervations d'hiſtoire-naturelle de M. le docteur Blaiſe Bartalini, faites en divers endroits du pays de Sienne, & aux environs des*

(*) Les opuſcules mathématiques de M. Fontana, inſérés dans les mémoires de l'académie, ſont le troiſieme, le huitieme, le neuvieme, le dixieme & le douzieme de ceux que nous avons annoncés dans notre journal de mai dernier, page 391.

Digitized by Google

lagunes de Caſtelnuovo de Valdicecina, auprès de Volterre.

(*Novelle letterarie.*)

In morte del grande Alberto di Haller, &c. *Sur la mort du célebre* Albert de Haller. A Padoue. 1780. *In-8vo.* de 109.

Cet ouvrage eſt un recueil d'écrits compoſés en l'honneur du philoſophe de Berne. Dans le diſcours en proſe, dont l'auteur eſt M. le marquis Albergati Capacelli, on voit un magnifique tableau des découvertes utiles que Haller a faites en botanique, en phyſiologie, en anatomie, en médecine, &c. avec différentes anecdotes concernant la vie de ce ſavant homme. Ce diſcours eſt ſuivi de pluſieurs pieces de poéſie, compoſées par MM. Gaudenzi, Ruggia, & Gradin.

(*Novelle letterarie.*)

Prediche quareſimali, &c. *Sermons prêchés pendant le carême, par le P.* Pierre-Antoine du Borghetto, *de l'ordre des freres mineurs.* A Veniſe, 1781, chez Thomas Bettinelli. *In-4to.*

Ce prédicateur a plus de zele que d'éloquence, & plus d'éloquence que de dialectique.

(*Novelle letterarie.*)

ANGLETERRE.

Political conferences, &c. *Conférences politiques entre pluſieurs grands hommes de ce*

Digitized by Google

ſiecle & du dernier, avec des notes par l'éditeur, Thomas Tyers, *écuyer. Seconde édition augmentée. In-8vo.* A Londres, chez Cadell. 1781.

Nous avons parlé de la premiere édition de cet ouvrage dans notre journal du mois de ſeptembre dernier. (*) Celle-ci contient trois entretiens de plus; le premier entre ſir Benjamin Rudyard & M. Hampden. L'auteur ſuppoſe qu'il a été tenu en 1642, quelques momens avant la mort du premier des interlocuteurs. Sir Benjamin y eſt repréſenté comme mourant de douleur d'avoir ſuivi imprudemment les conſeils de Hampden & de Pym, qui l'avoient engagé à ſe déclarer contre le parti du roi. Tout ce que M. Tyers lui fait dire eſt confirmé par le témoignage univerſel des hiſtoriens.

Le ſecond entretien qui eſt ajouté dans la nouvelle édition ſe paſſe entre Cromwell, Fleetwood & Desborough, que l'on ſuppoſe raſſemblés dans le parc S. James le 25 avril 1657. Cromwell y délibere s'il doit accepter le titre de roi, que lui avoit offert la chambre des communes. La vanité, l'hypocriſie & l'ambition de l'uſurpateur y ſont peintes avec les couleurs les plus fortes. Dans l'eſpérance que Fleetwood & Desborough approuveront le choix qu'il a deſſein de faire, il commence par diſſimuler, en les aſſurant qu'il n'attend que leur avis pour régler ſa conduite, puis quand il les voit condamner les meſures qu'il a priſes, il s'efforce de les leur faire approuver par divers

(*) Page 326.

argumens. Nous citerons de cet entretien le paſſage ſuivant.

CROMWELL.

» Le comité de la chambre des communes » m'a fait entendre que je devois accepter le » titre de roi, & cela par des raiſons auxquelles » il ne croit pas qu'il y ait de replique. Mes » idées ſont tellement brouillées que je ne ſais » quelle réponſe ſatisfaiſante lui faire. J'ai pris » du tems pour réfléchir ; demain eſt le jour » fixé pour ma derniere réſolution. J'ai conſulté » le ſeigneur nuit & jour, & il n'eſt point venu » à mon aide ; je vous ai donc fait venir ici pour » entendre vos objections, ou pour ſavoir ſi vous » m'exhorterez à ſouſcrire aux offres qui me » ſont faites.

FLEETWOOD.

» Je penſe que c'eſt un piege que vous ten- » dent vos ennemis. Il me ſera impoſſible de » continuer de vous ſervir, ſi vous prêtez l'o- » reille aux ſuggeſtions iniques du comité. Per- » mettez-moi donc de me retirer, & de ſonger à » ma tranquillité. N'avons-nous pas fait le vœu » d'être fideles à la république, de ne plus vou- » loir de rois ni de chambre des pairs ? & ce » vœu, y-a-t-il un pouvoir ſur la terre qui » puiſſe nous en relever ?

CROMWELL.

» Le parlement qui, à tous égards, repréſente » le peuple, eſt tout puiſſant ; & ceux qui ont » exigé le ſerment, peuvent nous diſpenſer de » l'accomplir. Votre conſcience met ſur votre » chemin mille obſtacles qui arrêteront vos pas,

» ou vous renverſeront. Réfléchiſſez mieux & » ne vous oppoſez pas vous-même à votre élé- » vation future.

» Je puis faire pour mes amis plus dans un » rang que dans un autre ; je puis régler l'état, » qui certainement a beſoin de repos, avec » plus de ſuccès ſous un certain nom que ſous » tout autre.

FLEETWOOD.

„ En prenant le titre de roi, vous préparez » votre chûte & celle de votre famille, & vous » déconcertez les projets des gens pieux qui » ont aidé à vous élever au rang dangereux de » lord protecteur.

DESBOROUGH.

» Etoit-ce donc pour cela que nous avons » fait ſi long-tems la guerre au pouvoir mo- » narchique ? Etoit-ce pour te faire roi, que » nous avons conduit Charles Stuart ſur un » échafaud ?

CROMWELL.

„ Je me ſuis déclaré avec vous, contre le „ deſpotiſme royal, mais non contre les trois „ lettres qui forment le mot roi. Il ne m'eſt „ pas facile de me réſoudre à rien exécuter „ contre vos repréſentations, quelque parti que „ je puiſſe prendre ; mais certainement je ne „ pourrai donner la réponſe convenable que le „ parlement à le droit d'attendre, ſi vous hé- „ ſitez à me ſeconder dans cette conjoncture. „ Dans tout ce que je ferai, votre avantage „ ſera conſulté autant que le mien ; mais „ je crains qu'en gardant le nom de protec-

Digitized by Google

„ teur, le maniement des affaires ne devienne
„ pour moi une tâche plus pénible, qu'il ne
„ l'étoit avant que Pack & Jephſon euſſent
„ propoſé à la chambre de m'offrir la couronne.
„ Lorſque je fis au dernier des reproches ſur
„ ſa témérité, il me dit qu'il ne me deman-
„ deroit jamais la permiſſion d'obéir à ce que
„ lui dicteroit ſa conſcience. Le même motif
„ qu'il alléguoit pour m'engager à faire la dé-
„ marche, vous l'objectez vous-même pour
„ m'en diſſuader. Les raiſons du comité ne
„ ſeront pas toujours ſecrettes; le peuple de-
„ mande à haute voix un roi; les gens de loi
„ ſur-tout preſſent le rétabliſſement de la mo-
„ narchie; c'eſt une maxime parmi eux que le
„ roi ne meurt jamais, & Lenthall l'a bien ex-
„ primée quand il a dit: il n'y a eu en effet
„ qu'un roi depuis le commencement de cette
„ monarchie; car toutes les procédures légales
„ ſe font toujours ou doivent s'être toujours
„ faites au nom du roi.

DESBOROUGH.

„ L'artifice des gens de loi vous a conduit
„ ſur le bord d'un précipice. Ils ont toujours
„ des vues particulieres qu'il leur faut remplir;
„ mais j'eſpere vivre aſſez long-tems pour voir
„ le jour où il n'y en aura pas un ſeul dans la
„ chambre. Si vous les écoutez, votre pou-
„ voir ne tardera pas à s'écrouler, & quand
„ vous vous ſerez égaré dans le labyrinthe
„ où ces perſonnes vous auront conduit, il
„ vous ſera impoſſible de revenir ſur vos pas.

CROMWELL.

„ Mais, outre Finnes, Whitlock, Lenthall

„ & mon ami Saint-Jean, mille autres me „ conjurent de changer de titre. Broghil, Howard, Montague, Wolsey, Cooper & Onslow, gens qui n'ont rien à démêler à Westminster, se chargent de m'assurer le succès „ de mon entreprise si je prends le titre de „ roi; ils ne sont pas du nombre des saints, „ ils ne font ni prieres ni sermons, & cependant je leur confierois ma vie. On m'a dit de „ plus que le peuple desire ardemment un roi: „ il craint quoique sans raison, l'autorité non „ limitée d'un protecteur. L'usage, vous le savez fait beaucoup auprès de lui; je voudrois „ donc vous engager à considérer comme moi-même la déplorable situation des affaires, & „ à m'aider à remettre les choses dans leur ancien état. Ne m'empêchez pas de gouverner „ le peuple avec l'ancien nom auquel il a été „ accoutumé.

DESBOROUGH.

„ Quoi! le nom & l'autorité du roi ne sont-„ ils pas encore oubliés? Ce mot n'a-t-il pas „ été effacé des actes & des ordonnances? La „ monnoie ne porte-t-elle pas un autre image „ & une autre inscription? L'Angleterre n'a-„ t-elle pas été une république jusqu'au tems „ où vous avez supprimé ce mot, pour y substituer celui de protecteur? Ce qu'a fait cette „ république sur terre & sur mer, au-dehors & „ au-dedans, n'est-il pas une suite d'actions les „ plus glorieuses pour notre patrie? Si l'on „ m'eût appellé au comité pour y dire mon „ sentiment, j'aurois conseillé de tout régler „ sans qu'il fût question de monarchie, & je „ proteste contre tout ce que vous ferez ou

» direz, pour exécuter votre deſſein pernicieux.

CROMWELL.

» Ce n'eſt pas ici le moment de diſputer entre » nous ; nos ennemis communs pourroient tirer » avantage de nos diſputes perſonnelles. Mo» dérez-vous donc, honnête Desborough, prê» tez-moi l'oreille avec patience, & mettez » moins d'âpreté dans ce que vous dites de » moi. Perſuadé de la néceſſité de mettre un » terme au long parlement, j'ordonnai à l'ora» teur de quitter ſon ſiege ; je dis aux mem» bres qu'ils n'étoient plus le parlement, qu'ils » avoient occupé leur place aſſez long-tems. » Je leur ordonnai de ſortir pour faire place à » de plus honnêtes gens ; j'ajoutai que le ſei» gneur avoit choiſi d'autres inſtrumens de ſes » deſſeins. Je fis fermer les portes, & j'en mis » les clefs dans ma poche. Je crus qu'il étoit » de mon devoir de leur tenir ce langage im» périeux ; car au lieu de ſe ſéparer comme » ils l'avoient promis, ils ſe diſpoſoient à pro» roger encore leur aſſemblée. Ils s'étoient em» parés du pouvoir légiſlatif & exécutif, & » vouloient, en congédiant les troupes, nous » ôter entiérement la conſidération dont nous » jouiſſions dans l'état. C'étoit donc l'occaſion » la plus favorable de les détruire eux-mê» mes. Il me reſtoit encore, pour exécuter plei» nement mon deſſein, de caſſer le conſeil » d'état ; je le fis le jour même, malgré les » repréſentations du préſident Bradshaw. Mais » revenons à ce que je diſois ; l'autorité dont » je ſuis revêtu, eſt regardée par la plupart, » comme uſurpée, quoique je ne me conſidere » moi-même que comme le grand-connétable

» de la nation. Le nom de roi, quoiqu'il ne » ſoit à mes yeux qu'un vain titre, étant une » donation que me fait le peuple par ſes repré- » ſentans, étouffera certainement tous les mur- » mures. Celui que je porte, m'empêche de con- » tenter tout le monde, & je voudrois me faire » aimer, comme je me ſuis fait admirer du » bon peuple Anglois. «

Le troiſieme entretien que M. Tyers a ajouté à ceux qu'il avoit déja publiés, eſt celui du duc de Shrewsbury & du lord Somers. Comme il n'a de rapport à aucun événement public, & qu'il ne fait connoître que la conduite perſonnelle, & les principes politiques des deux interlocuteurs, il peut ne pas paroître aſſez intéreſſant à certains lecteurs, mais ſi l'on fait attention au talent de l'auteur pour peindre des caracteres, & à ſa connoiſſance profonde de l'hiſtoire du tems, on avouera que cet entretien n'eſt nullement inférieur aux autres.

(*Critical review* ; *Monthly review* ; *Gentleman's Magazine.*)

THE hiſtory of epidemics, &c. *Les épidémies* d'Hippocrate, *en ſept livres, traduites du grec en anglois, avec des notes, des obſervations, & un diſcours préliminaire ſur la nature & les cauſes de l'infection ; par* Samuel Farr, *docteur en médecine, & membre de la ſociété royale. In-4to.* A Londres, chez Cadell. 1780.

Les *Epidémies* d'Hippocrate paroiſſent être une eſpece de journal, dans lequel ce pere de la médecine tenoit un regiſtre des différentes maladies qu'il avoit obſervées, & dont il ſpécifioit

avec beaucoup d'exactitude & de précision les symptômes & les suites. Le docteur Farr nous apprend qu'il n'eût d'abord d'autre vue, en traduisant cet ouvrage, que son usage particulier, mais qu'après avoir achevé sa traduction, il a jugé à propos de la publier, afin d'épargner à beaucoup de gens la peine de faire la même chose. Il nous avertit encore qu'il a consulté la plupart des commentateurs d'Hippocrate, qu'il ne s'est point borné à une version littérale, & qu'il a mieux aimé traduire en médecin qu'en grammairien.

(*Monthly Review.*)

AN essay on the english grammar, &c. *Essai sur la grammaire angloise ; par* Guillaume Martin Trinder. *In-12.* A Londres, chez Faulder.

L'auteur de cet essai adopte le plan qu'a suggeré le meilleur grammairien de ce siecle, le docteur Lowth; mais dans bien des cas, il cherche à fixer les regles qu'il donne, d'après le génie de sa langue, sans aucun égard pour l'autorité de ceux qui ont traité le même sujet que lui. Quoique M. Trinder ne soit pas toujours exact dans ce qu'il dit, nous pouvons cependant assurer qu'il y a peu d'ouvrages aussi utiles pour ceux qui veulent acquérir une parfaite connoissance de la langue angloise.

(*Critical Review.*)

RIMES, &c. *Recueil de poésies. In-8vo.* A Londres, chez Dilly.

Quoi qu'en dise ce proverbe si connu : *Poeta*

naſcitur non fit, les poëtes ou plutôt les rimeurs d'aujourd'hui paroiſſent ne conſidérer la poéſie que comme un art méchanique. L'auteur anonyme de ce recueil ſemble avoir adopté cette idée; auſſi dans l'avertiſſement qu'on lit à la tête de l'ouvrage, nous a-t-il donné une recette pour faire des odes, ſelon le ſyſtême que Gray & ſes diſciples ont ſuivi & défendu. Sa longue & ſavante diſſertation ſur *la cadence*, *l'antiphonie*, *l'uniſſon*, *la ſymphonie*, *la mélodie*, &c. eſt ſuivie de ſept mélodies, de deux ſymphonies, de vingt-ſept odes, & de cinq ſonnets. Toutes ces pieces de poéſie, qui doivent avoir coûté beaucoup de peine à l'auteur, n'ont cependant pas un grand mérite. On y trouve, il eſt vrai, un ſtyle fleuri, beaucoup d'images brillantes & d'expreſſions poétiques; mais le peu d'ordre qui y regne en rend la lecture extrêmement fade, & l'on ne peut en donner une plus juſte idée qu'en leur appliquant ce vers d'Horace: *Verſus inopes rerum, nugæque canoræ.*

(*Critical Review.*)

A Philippic on the oppoſition, &c. *Philippique contre l'oppoſition, adreſſée aux électeurs de la Grande-Bretagne, par un franc-tenancier de Middleſex. In-8vo.* A Londres, chez Payne. 1781.

Après quelques remarques ſur les cauſes générales des diſſenſions politiques dans tous les gouvernemens, l'auteur de cette brochure examine attentivement les motifs auxquels on attribue en Angleterre la conduite du parti de l'oppoſition, & en traitant cette matiere, il fait le portrait de quelques-uns des principaux perſonnages qui ſuivent ce parti. Enſuite il exa-

mine les reproches les plus graves que l'on a faits aux miniſtres de la Grande-Bretagne, développant en même tems les divers artifices que l'oppoſition a mis en uſage pour exciter des murmures parmi le peuple. Comme ce n'eſt pas la premiere fois que la matiere eſt diſcutée, on doit bien s'attendre à ne pas trouver grand-choſe de neuf dans cette Philippique. Mais, en général, l'auteur ſait bien mettre ſous leur véritable point de vue l'objet de ſes recherches, & quoiqu'inférieur à Lind & à Macpherſon, on doit le diſtinguer de la foule des écrivains qui ont vendu leur plume aux miniſtres Anglois.

(*Critical Review; Monthly Review.*)

ARISTOTELIS de poeticâ liber gr. & lat. ex verſione Theodori Goulſtoni. Lectionis varietatem à Cod. IV. Bibliothecæ Mediceæ, verborum indicem & obſervationes ſuas adjunxit T. Winſtanley, A. M. Coll. Herl. Soc. Oxonii, 1780. (*Se vend à Londres chez Elmſley.*)

Il eſt heureux qu'un ouvrage regardé par tous les ſavans, comme un véritable modele de critique, ait eu M. Winſtanley pour éditeur. Car ſi la poétique d'Ariſtote eſt peut-être l'ouvrage le plus intéreſſant de ce philoſophe, c'eſt auſſi le plus difficile à entendre; & cette difficulté ne vient pas tant de ce qu'il nous a été tranſmis mutilé, ni de l'obſcurité des matieres qu'il contient, que des commentaires, à l'aide deſquels la plupart des ſcholiaſtes ont embrouillé le texte.

Par rapport aux premiers éditeurs de ce fragment précieux, on doit convenir avec M. Winſtanley, que ceux qui vivoient en Italie, & dans un ſiecle que l'on pourroit appeller le ſiecle des

Digitized by Google

in-folio, ſont, pour la plupart d'une peſanteur & d'une prolixité inſupportables; tandis que les autres ſont auſſi frivoles dans leurs remarques, qu'ils ſont peu ſatisfaiſans dans leurs corrections.

Les matieres dont la nouvelle édition d'Oxford eſt augmentée, ſont : 1°. les diverſes leçons de quatre manuſcrits de la bibliotheque Laurentienne, communiqués à M. Winſtanley, par l'abbé Bandini; 2°. la confrontation de la premiere édition des Aldes & de la verſion latine de George Valla, imprimée avant la publication de l'original; 3°. une table des matieres; 4°. les remarques & les corrections de M. Winſtanley, ſur le texte d'Ariſtote. Du reſte, ce livre n'eſt qu'une copie de l'édition d'Upton, qui renferme les notes & la paraphraſe de Goulſton.

(*Critical Review.*)

A short view of electricity, &c. *Courtes obſervations ſur l'électricité ; par* Benjamin Wilſon, *de la ſociété royale, & membre de l'académie impériale des ſciences de Pétersbourg. In-4to.* A Londres, chez Nourſe. 1780.

Quoi que l'on puiſſe penſer du ſentiment de M. Wilſon, par rapport à la diſpute élevée ſur la forme que l'on doit donner aux conducteurs électriques, on ne peut cependant diſconvenir que ce petit ouvrage ne puiſſe être fort utile à ceux qui veulent connoître les principaux phénomenes de l'électricité. L'auteur l'a compoſé pour un jeune Génevois, auquel il l'a dédié, & les expériences comme les obſervations qu'il renferme, ſont expoſées avec cette clarté & cette ſimplicité, qui doivent toujours faire le principal mérite d'un livre élémentaire.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

Digitized by Google

THEATRE of education, &c. *Théatre d'éducation, traduit du françois de Mde. la comteſſe de* Genlis. 4 vol. *In-8vo.* A Londres, chez Cadell. 1781.

Le théatre de Madame la comteſſe de Genlis, admiré univerſellement en France, ne l'a pas été moins en Angleterre. Comme nous avons aſſez fait connoître l'original, il eſt inutile que nous en parlions encore. Tout ce que nous avons à dire de la traduction angloiſe, c'eſt qu'elle eſt très-fidelle.

(*Monthly Review.*)

ALLEMAGNE.

GESCHITE des herzogthums Wurtemberg. *Hiſtoire du duché de Wirtemberg; par M.* Sattler, *onzieme partie.* A Ulm, 1780. *In-4to.*

Il n'y a guere d'hiſtoire plus riche en faits & en documens juſques-là inconnus. Le duc regnant de Wirtemberg a la gloire d'en avoir ordonné la publication ſans être retenu par les craintes qui ferment ſi ſouvent les archives aux ſavans, & leur ôtent la facilité & la liberté d'écrire. Cette onzieme partie commence à l'an 1677, & contient un eſpace de 15 ans : époque malheureuſe pour ce duché, qui ſouffrit preſque autant que le Palatinat. On croira à peine les violences & les incendies de ſang-froid qui y ſont rapportés. Des anecdotes touchant la vie privée des princes de cet âge, rendent ce morceau d'hiſtoire intéreſſant. L'auteur annonce dans ſa préface, qu'il ne fera pas long-tems attendre la 12e. partie.

Digitized by Google

GEOGRAPHIE von Churſachſen und beyden Lauſitzen, &c. *Géographie de l'électorat de Saxe & des deux Luſaces; par M.* Koehler. A Leipzig, chez Kummer. *In-8vo.* de 14 feuil. 1780.

Cet ouvrage eſt fait pour ſuppléer dans les leçons de géographie que l'auteur donne à la jeuneſſe, ce qui manque ſur la Saxe dans la géographie de Buſching, qu'il ſuit d'ailleurs. La géographie minérale de Saxe, par M. Charpentier, lui a beaucoup ſervi. Il prétend que dans la derniere guerre, le nombre des habitans de Leipzig eſt tombé de 36000 à 29000; & que pendant cette guerre, un grand nombre de fabricans de fer-blanc ſont paſſés en Suede, en Ruſſie, & en Angleterre : ce qui a preſque anéanti le commerce d'exportation de ces fabriques. On ne manque pas de nommer ſur chaque lieu les hommes célebres qui y appartiennent, tels que Gellert, Schroekh, Ebert, de Hagedorn, Bauſe, Geyſer, &c. La population, les productions, les manufactures, l'armée portée à 22000 hommes, y ſont détaillés.

SAMMLUNG zu der waldeckiſchen geſchite, &c. *Recueil pour ſervir à l'hiſtoire ancienne & moderne de* Waldeck. Ire. partie. A Mengeringhauſen. 1780. *In-4to.* de 218 pag.

M. Varnhagen, curé de Berich, & recteur du college de Waldeck, a conçu le deſſein de réunir en un corps les hiſtoriens de Waldeck, qui n'ont point encore été imprimés ou qui ſont devenus rares. Il publie dans cette premiere partie deux Mſs. ſavoir : *Conradi Kluppelii Corba-*

Digitized by Google

cienſis hiſtoria Gualdeccenſis Lib. I. & la Chronique de Corbach, par Knipſchildt. Kluppel fut ſecrétaire de la ville de Corbach, depuis 1513 juſqu'en 1517, emploi qui l'a mis à portée de fouiller dans les archives. Son premier livre ne va que juſqu'en 1125 : il s'étend ſur toute l'hiſtoire d'Allemagne & de Weſtphalie, depuis l'origine de la nation. Entr'autres remarques ſur les rivieres, les villes, les montagnes, les châteaux, on lit qu'on trouve des perles dans l'Eder, & des émeraudes dans le Hanenberg. Il y a dans le Mſ. des lacunes que M. Varnhagen n'a oſé remplir. Ses notes particulieres ſont courtes, & toujours intéreſſantes, ſur-tout celles qui ornent la chronique de Knipſchild. Elles contribuent beaucoup à étayer les généalogies imprimées de Waldeck, & elles fourniſſent des détails ſatisfaiſans de la vie des hommes célebres, des difficultés des Comtes avec la ville de Corbach, des prétentions des landgraves de Heſſe à la ſuzeraineté, & du college fondé en 1579. Knipſchild, bon juriſconſulte, compoſa ſa chronique en 1623, pour la plus grande partie ſur des livres imprimés, & en partie auſſi ſur un ancien protocole de Corbach qui eſt perdu. Comme l'hiſtoire des comtes n'eſt pour lui qu'un acceſſoire, à cet égard l'ouvrage de Proſſer, inſéré dans *Hahn Coll. Monument. inedit.* eſt plus complet que le ſien. M. Varnhagen promet de pourſuivre l'hiſtoire de Waldeck, & de la conduire juſqu'à notre tems dans les volumes ſuivans.

WILH. car. frid. Sames.... delineatio juris publici Munzenbergenſis, &c. *Deſcription du droit public de Munzenberg ; par* M. Sames, *conſeiller des princes de* Solms, *avec une pré-*

face de M. Putter, *ſur l'utilité & l'excellence du droit public ſpécial de divers territoires d'Allemagne.* A Gieſſen, chez Krieger, 1781. *In-4to.* de 66 pag.

La ſeigneurie de Munzenberg, poſſédée en commun par les maiſons de Hanau, de Solms-Brauſels, de Stollberg-Gedern, & de Solms-Laubach, eſt régie par des coutumes & des conventions quelquefois très-particulieres, qui ſont ici rapportées & expliquées ſolidement. La préface développe l'utilité de connoître & d'approfondir le droit public des états particuliers de chacun deſquels il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût une notice auſſi-bien faite que celle-ci.

SAMMLUNG gerichtlicher geſetze fur das Konigreich Polen, &c. *Recueil de loix judiciaires pour le royaume de Pologne & le grand-duché de Lithuanie, dreſſé par ordre de la diete de 1776, traduit du polonois en allemand; par* M. Nikiſch, *paſteur de l'égliſe réformée de Wolſtein dans la Grande-Pologne*, Iere. & ſeconde partie. A Varſovie, chez Groll, libraire de la cour. *In-folio.* de 306 pag.

Les beaux jours que cet ouvrage annonçoit à la Pologne ne ſont qu'un ſonge; puiſque malgré les repréſentations du roi, non-ſeulement la derniere diete ne lui a point accordé ſa ſanction; mais elle l'a rejetté pour toujours, en déclarant ennemi de la patrie, quiconque en propoſeroit jamais l'acceptation. Cela n'empêchera pas le traducteur de publier ſa verſion de la 3e. partie. La mort du glorieux auteur de ce code la fait d'autant plus deſirer dans ſon intégrité.

Digitized by Google

UEBER die rechtmæſſigkeit der lotterien. *Mémoire ſur l'équité des loteries, particuliérement de nombres; par* M. Putter. A Francfort, chez Eichenberg, 1780. *In-8vo.* d'environ 30 pag.

En attendant qu'on revienne de la manie des loteries, il paroît nombre d'écrits pour & contre, & il s'éleve des procès contre les adminiſtrateurs. Le gain net que les actionnaires partagent après avoir retiré les frais de l'établiſſement & de l'entretien, eſt une preuve que l'eſpérance du gain doit être bien foible de la part des joueurs.

D. Johann Salomo Semlers lebens beſchreibung, &c. *La vie du docteur* Semler, *écrite par lui-même.* Iere. partie. A Halle, chez Curtius, 1781. Grand *in-8vo.* de 352 pag.

C'eſt bien hardi à un particulier d'écrire ſa propre vie. Il eſt certain que ce ſavant profeſſeur en théologie dans l'univerſité de Halle, y fait époque pour ſes travaux dans l'hiſtoire eccléſiaſtique & la critique du nouveau teſtament. On verra auſſi volontiers ſa ſeconde partie, où il doit rendre compte de ſon changement de ſentimens.

EINLEITUNG in die pharmacie. *Introduction à la pharmacie; par* M. Gmelin. *In-8vo.* de 392 pag. A Nuremberg, chez Raſpe. 1781.

Cette introduction eſt faite principalement pour les jeunes gens, dans leſquels l'auteur néanmoins ſuppoſe les élémens de la chymie & la con-

Digitized by Google

noiſſance des remedes ſimples : ainſi il va droit aux préparations des compoſés. La pharmacie a pour but, 1°. de tirer des remedes leur vertu, 2°. de l'augmenter, 3°. de la diminuer, 4°. de la changer, 5°. d'en ſéparer les parties médicales de celles qui ne le ſont point, 6°. de leur donner la forme la plus convenable à l'uſage qu'on en veut faire, 7°. de leur donner les agrémens dont ils ſont ſuſceptibles. Delà les ſept chapitres de l'ouvrage écrit avec ordre & intelligence.

Das vollſtændige faerbe und bleicbuch. *Le parfait teinturier & blanchiſſeur; par* M. Gulich, d'Heilbronn, *membre de l'académie des ſciences de Goettingen.* 3e. partie. *In-8vo.* d'un alphabet, 9 feuill. A Ulm. 1781.

Expérimenté dans ſa profeſſion, l'auteur a fait un grand nombre d'eſſais bien imaginés. Il traite dans ſon premier mémoire de la culture & de l'utilité de l'*aſclepias ſyriaca*, plante ſoyeuſe de laquelle Mrs. Gleditſch & Schreber ont déja écrit : & ce que l'auteur paroît ignorer, M. Larouviere, bonnetier de Paris, avoit obtenu un privilege, dès 1757, pour l'employer dans ſa fabrique. Non-ſeulement le fruit comme le coton, mais le fil de la tige peuvent ſervir comme dans le chanvre & le lin. Le ſecond mémoire propoſe des moyens de perfectionner le lin, au moyen entr'autres de l'eau de ſon, & d'une foible teinture de chaux. L'auteur déclare néanmoins qu'il garde pour lui les principales de ſes découvertes, qu'il ne communiquera point ſans une récompenſe modérée. Le 3e. mém. enſeigne à donner au coton une teinture rouge qui ſoit bonne & durable. On voit qu'il connoît

connoit la préparation avec la graiſſe trouvée par Œttinger, & nouvellement reproduite par M. Beckmann. Les échantillons de la teinture rouge de M. Gulich, tant en coton qu'en lin, ne cedent en rien au rouge turc, & ſemblent même le ſurpaſſer à quelque égard.

BEOBACHTUNGEN ueber das.... Berliner-blau. *Obſervations ſur le bleu naturel de Berlin.* A Leipzig, 1780. *In-8vo.* de 32 pag.

Sa couleur bleue vient de ſon phlogiſtique; puiſque la terre-blanche de ſon voiſinage, ſur l'Ekartsberg, devient bleue par ſa ſimple expoſition à la chaleur de l'air. L'auteur croit que ſes obſervations peuvent diriger dans la préparation des bleus de différentes nuances.

DES RITTERS.... Von Roſenſtein Haus-und reiſeapotheke. *La pharmacie de maiſon & de voyage du chevalier de* Roſenſtein, *premier médecin du roi de Suede, traduite du ſuédois ſur la ſeconde édition.* Leipzig, chez les héritiers Weidmann & Reich, 1781. *In-8vo.* de onze feuill.

La premiere traduction étoit très-fautive; c'eſt pourquoi on l'a recommencée. Les journaliſtes de Goettingen jugent que ce manuel l'emporte ſur beaucoup de ſemblables ouvrages par ſon exactitude, ſa ſimplicité & même l'étendue qu'il embraſſe dans ſa briéveté.

WINKELMANNISCHE briefe, &c. *Lettres de* Winkelmann *à ſes amis, publiées avec quelques notes; par M.* Daſſdorf, *bibliothécaire de*

l'électeur de Saxe. A Dreſde, chez Watther, 1780. Grand *in-8vo.* de 374 pag.

Il y en a d'adreſſées à treize perſonnes ; ſavoir, à M. Bianconi, réſident de l'électeur de Saxe à Rome, à M. le prévôt Genzener, à M. Marburg, conſeiller de guerre à Berlin, à M. Nicolaï de Berlin, à M. Volkmann de Leipzig, à M. Volkmann, conſeiller de Hambourg, à M. le receveur Weiſſe, à M. Wiedenwelt, conſeiller de juſtice à Copenhague, à M. Walther, libraire de la cour de Dreſde, au prince d'Anhalt-Deſſau. Ce volume eſt dédié à M. Heyne. L'éditeur en a ſupprimé ce qui pouvoit offenſer des perſonnes vivantes. On fait eſpérer un troiſieme vol. accompagné d'un abrégé de la vie de l'auteur.

Le journal allemand de Mannheim, intitulé : *Rheiniſche Beitraege*, y eſt toujours continué avec ſuccès. La ſuite des lettres de M. Mai ſur les guériſons, y eſt digne de remarque. Nous avons dit un mot des ſept premieres. Dans la VIIIe. il revient à la charge contre les puiſſances infernales, prétendant borner l'empire du démon. En cette matiere le change a de fâcheuſes ſuites ; l'expérience ayant fait voir dans quel trouble une communauté entiere peut être plongée par un ſeul homme qui fait le poſſédé ou croit l'être.

Il eſt certain que les exoreiſmes fréquens de Gaſſner, qui attribue tous les maux au démon, avoient rempli les eſprits, ſur-tout des femmes, d'une forte idée de l'autorité extraordinaire du prince des ténebres ; qu'ils avoient jetté l'allarme dans le pays, & que les payſans en pluſieurs lieux ont ſuſpendu leurs travaux, au préjudice de leur famille, pour aſſiſter à ce ſpectacle.

Digitized by Google

On convient que les exorciſmes de Gaſſner ont opéré quelques converſions. Sous ce point de vue leur utilité a été purement ſpirituelle. Pour la guériſon des corps c'eſt autre choſe. L'on avance que de tous les pélerins de Mannheim qui ont fait le voyage d'Elwangen, il n'y en a pas eu un de guéri. Ceux qui avoient d'abord éprouvé quelque ſoulagement par l'effet de l'eſpérance, du changement d'air, & de l'exercice, ſont retombés dans leur premier état.

La IXe. lettre contient le récit de la guériſon d'une prétendue poſſédée. Anne-Marie Weſtlerin, payſanne de Leimersheim, âgée d'environ 40 ans, de la religion catholique, maigre & d'une figure d'un jaune noirâtre, marquée ſur la peau de taches d'un bleu brun, un peu mélancolique, plus dévote que laborieuſe, encline à la colere & au vin, avoit eu le malheur d'engendrer en peu d'années deux enfans monſtrueux, qui vinrent morts au monde. Cet accident fit fermenter ſa mélancolie, qui fut encore accrue par le ſouvenir des contes de revenans, d'incubes & de ſorciers, dont on a coutume de bercer les enfans du peuple, & peut-être auſſi par l'erreur de ſon confeſſeur. Elle ſe perſuada qu'elle étoit poſſédée du démon, qui avoit défiguré ſes enfans dans ſon ſein, & les y avoit tués pour les empêcher d'être baptiſés & les priver du ciel. Ses traits, ſa couleur, ſa voix, s'altérerent de plus en plus; des crampes & des ſciatiques lui parcoururent tous les nerfs; elle henniſſoit & écumoit comme un cheval furieux. Tout le village s'attroupa; le marguillier & le maître d'école n'y voyoient rien de naturel, & en marquoient leur opinion avec un air myſtérieux qui paroiſſoit ſignifier beaucoup. L'affaire devint chaque jour

plus ſérieuſe, & le clergé s'étant emparé de la femme, pour prévenir le reproche de précipitation, il s'adreſſa au magiſtrat qui chargea un médecin de prendre les informations néceſſaires. Le médecin obſerva les tâches bleues de la poſſédée, ſes inſomnies, l'abattement & la frayeur peints ſur ſon viſage, ſes mouvemens convulſifs, ſes contorſions en forme de roue, & ſes grincemens de dents. Elle répétoit d'une voix creuſe & effrayante ces paroles : Je veux perſécuter cette créature juſqu'à la mort : je lui ai déja gâté & tué deux enfans dans ſon ſein : je veux lui ronger la moëlle des os. Un eccléſiaſtique dans ſes exorciſmes ayant demandé au démon comment il s'appelloit, elle avoit répondu en rugiſſant Satanas. Elle refuſoit tous les remedes naturels, aſſurant qu'elle ne pouvoit être guérie que par des moyens ſpirituels. Etonné & entraîné par l'opinion commune, le médecin laiſſa les prêtres continuer les exorciſmes. Comme il avoit la réputation de n'être pas ſuperſtitieux, ſon ſuffrage ſuppoſé acheva de ſubjuguer tous les eſprits. Il avouoit n'y rien connoître, & en abandonnoit, diſoit-il, le jugement à de plus ſavans que lui. On accourut de tous les villages circonvoiſins pour voir ce phénomene. Alors M. Tautphæus, bailli de Germersheim, craignant avec raiſon les ſuites de la contagion des imaginations, avertit le gouvernement, & lui propoſa de transférer incontinent la prétendue poſſédée à Mannheim, dans un hôpital ; ce qui fut exécuté. Auſſi-tôt MM. Mai & Fiſcher eurent commiſſion d'examiner le mal & ſa cauſe. C'étoit quelque choſe devenu rare à Mannheim que d'y voir une poſſédée : car depuis que l'éducation y a fait des progrès, & qu'on y apprend aux enfans à obſerver les

Digitized by Google

beautés de la nature, & à adorer la puiſſance du créateur, il ne reſte guere de place dans leur eſprit pour y loger des hiſtoires de diables & de magiciens.

Dès la premiere viſite l'état de cette femme parut aux deux nouveaux médecins être un délire mélancolique, venu de la corruption des humeurs & de l'imagination que l'enfantement des monſtres avoit bleſſée, & les circonſtances échauffée. Les prêtres ne la viſiterent plus, & elle ne fut plus importunée par une foule de curieux inutiles. Une garde prémunie contre la crédulité parut devoir lui ſuffire. On l'aſſujettit à une diete ſévere : pendant quelque-tems elle n'eut par jour qu'une ſoupe au lait, & autant d'eau de Selz qu'elle en voulut boire pour ſe débarraſſer les inteſtins. Ses inſomnies porterent à lui donner le troiſieme jour une émulſion aſſaiſonnée d'un grain & demi de *laudanum opiatum*, qui la fit dormir la nuit, & tranquilliſa ſon imagination. Enſuite on lui appliqua trois véſicatoires, dont deux furent placés aux gras des jambes, & un à quelque diſtance au-deſſous du nombril, où plutôt là un demi-véſicatoire compoſé de parties égales de galbanum & de cantarides.

Les véſicatoires aux pieds devoient attirer l'humeur noire qui affectoit le cerveau, & celui du nombril étoit deſtiné à vuider la matrice des mois ſtagnans. Pendant l'opération de ces remedes on lui adminiſtra de doux purgatifs pour détourner du cerveau la bile noire. Son eſprit ne tarda pas de devenir ſenſiblement plus ſain, & les convulſions effrayantes diminuerent. Alors, pour ne pas laiſſer entiérement épuiſer ſes forces, on commença de modérer ſon jeûne, en lui donnant des alimens d'une facile digeſtion. Il lui ſurvint un cours-de-ventre dans le-

quel elle rendit abondamment une matiere d'un noir verdâtre comme le *meconium* des enfans. A meſure qu'il continua, ſa tête, ſes idées & ſon jugement s'éclaircirent; elle demanda un confeſſeur, & aſſura qu'elle ne ſe croyoit plus poſſédée du démon.

DANEMARC.

SAMMLUNG der ſtreitſchriften, &c. *Recueil des écrits polémiques auxquels le poëme d'Olavidès a donné ſujet en Danemarck.* A Copenhague, 1781, deux parties *In-8vo.*

Le poëme allemand en vers hexametres, intitulé *Olavidès*, a été compoſé par M. le conſeiller d'état Henning, & publié en 1779. La conduite de l'inquiſition d'Eſpagne contre M. Olavidès en fait la matiere, & ſon but eſt de recommander la tolérance. Pour y parvenir d'autant mieux, il y a joint des notes & des recherches dans leſquelles il ſe livre à un enthouſiaſme effréné qui ne lui a pas permis de voir qu'il y attaquoit même la révélation. C'eſt pourquoi il s'eſt élevé contre lui de juſtes critiques. M. Schoenheyder l'a relevé, comme il convenoit, dans un journal allemand, mais ſans perſonnalité. Malgré cela M. Henning a vu une inquiſition dans le procédé de M. Schoenheyder & s'eſt défendu vivement. M. Smith a pris le parti de M. Schoenheyder. Pluſieurs autres champions ſont entrés en lice de part & d'autre, & ont fourni les écrits dont l'aſſemblage forme ce recueil. La défenſe de M. Henning eſt peu modérée. Il y accuſe ſur-tout M. Schoenheyder d'une haine inquiſitoriale, d'une con-

Digitized by Google

duite de dominicain, d'imiter les Eſpagnols du Mexique, d'être un patron de la S. Barthelémi, & d'avoir voulu provoquer contre lui le dernier ſupplice. Cependant, au vrai, tout le crime de M. Schoenheyder n'eſt que d'avoir expoſé le danger des maximes antichrétiennes de l'auteur du poëme d'Olavidès, & d'avoir été d'avis que le gouvernement ne devoit pas en tolérer l'impreſſion.

FRANCE.

PRINCIPES de morale, de politique, & de droit public, puiſés dans l'hiſtoire de notre monarchie; ou diſcours ſur l'hiſtoire de France, dédiés au roi; par M. Moreau, *hiſtoriographe de France.* Onze volumes *in-8vo.* Le 12e. eſt ſous preſſe. Prix, 3 l. 12 ſ. chaque volume broché. A Paris, de l'imprimerie royale, & ſe trouvent chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 1781.

Il paroît tous les ans deux volumes de cet ouvrage, & il doit être compoſé de quarante diſcours dont l'objet eſt indiqué, & la premiere eſquiſſe eſt tracée dans un volume que l'on trouve également chez Moutard, & qui doit être mis à la tête de la collection que feu Monſeigneur le dauphin deſtina lui-même à perfectionner l'éducation des princes ſes enfans.

Ce volume particulier, intitulé: *Leçons de morale, d'hiſtoire, & de droit public, puiſées dans l'hiſtoire de notre monarchie: ou nouveau plan d'étude de l'hiſtoire de France, rédigé par les ordres & d'après les vues de feu Monſeigneur le dauphin, pour l'inſtruction des princes ſes enfans,*

Digitized by Google

a été imprimé à Verſailles en 1773, par ordre du feu roi, & on y trouve jointe une lettre importante à M. le préſident Hénaut, ſur l'objet moral de l'étude de l'hiſtoire.

Dans le proſpectus qu'on vient de publier, on donne de tous ces diſcours un précis que nous tranſcrivons d'après l'auteur.

Ce premier de tous les diſcours deſtinés à l'inſtruction des princes, eſt, dit l'auteur de ce proſpectus, d'autant plus précieux, que, compoſé du vivant de feu Monſeigneur le dauphin & par ſon ordre; il eſt de tous les ouvrages de M. Moreau, le ſeul qui ait été relu & formellement approuvé par ce grand prince, dont il avoit rendu les vues & rédigé le plan.

La vérité féconde, dont les diſcours qu'il a publiés ne ſont que développer les conſéquences, en les appliquant à toutes les révolutions que notre monarchie a eſſuyées, eſt que la morale que Dieu a gravée dans le cœur de l'homme, & dont il a fait la regle eſſentielle de toutes les ſociétés, eſt la premiere des loix fondamentales de tous les états; que toute conſtitution politique, toute légiſlation civile, tout droit public n'ont & ne peuvent avoir d'autre baſe que cette éternelle juſtice, qui eſt également & la loi de ceux qui gouvernent, & celle de ceux qui ſont gouvernés.

Il va plus loin, &, d'après les principes qu'il a parfaitement établis dans la lettre à M. le préſident Hénaut, dont on a parlé plus haut, il prouve par les expériences que lui fournit l'hiſtoire, que cette morale eſt non-ſeulement la regle du genre humain, mais encore la cauſe du ſeul bonheur auquel il fut deſtiné ſur la terre; & c'eſt en conſidérant ſans ceſſe la loi

Digitized by Google

naturelle ſous ces deux points de vue, qu'il démontre que les rois & les peuples ont toujours dû s'imputer à eux-mêmes les revers & les calamités qui les ont affligés; que dans l'ordre moral comme dans l'ordre phyſique, tout mal a ſa cauſe dans un dérangement, & que Dieu, en promettant même les biens de cette vie à ceux qui ſeroient fideles à ſa loi, n'a point fait aux hommes une promeſſe vaine & illuſoire.

Le droit naturel eſt donc, ſuivant M. Moreau, la baſe eſſentielle du droit public de tous les états. La différence qui caractériſe chaque conſtitution, n'eſt que dans les faits; mais pour que le droit naiſſe des faits, il faut que ceux-ci ſoient conciliables avec la morale; s'ils l'enfreignent, ils ſont déſordre & crime; ils ne peuvent jamais entrer pour rien dans la légiſlation politique de quelque état que ce ſoit. Ainſi, la juſtice ſeule eſt la premiere loi fondamentale des ſociétés civiles; elle eſt de plus tellement la premiere regle de ceux qui les gouvernent, que tous leurs devoirs ſe réduiſent à celui d'être juſtes, dans toutes les ſituations où ils peuvent être placés. *Soyez juſtes pour être puiſſans, ſoyez juſtes pour être libres, ſoyez juſtes pour être heureux;* telle eſt la phraſe qui termine l'épître dédicatoire que l'on trouve à la tête des leçons de morale, qui forment le premier volume de la collection que l'on annonce.

C'eſt conformément à ce principe, que M. Moreau, après avoir tracé le plan d'étude de l'hiſtoire de France, compoſa l'ouvrage qui a pour titre : *Les devoirs du prince réduits au même principe*, ou *diſcours ſur la juſtice, dédié au roi.* Cet ouvrage, imprimé à Verſailles en 1774, par les ordres de ſa majeſté, a eu le plus grand ſuccès en France & chez les étrangers. Il y a

trois ans que l'on en donna à Leyde une traduction hollandoiſe, dans la préface de laquelle un ſavant juriſconſulte des Provinces-Unies conſeille la lecture de cet ouvrage à tous ceux de ſes compatriotes qui voudront ſe préparer à l'adminiſtration des affaires publiques.

L'auteur y expoſe la théorie de toutes les grandes vérités dont il a depuis cherché la preuve dans les faſtes même de notre monarchie. Il y fait connoître & les maximes fondamentales de toute conſtitution politique en général, & les principes eſſentiels de toute monarchie réglée, & les caracteres particuliers de la monarchie françoiſe. Ce livre eſt une eſpece de code de morale pour les princes, & on n'y a omis aucun de leurs devoirs, ſoit généraux, ſoit particuliers.

L'édition de Verſailles eſt entiérement épuiſée, mais on va travailler à une réimpreſſion; & ce livre qui tient la ſeconde place dans l'ordre chronologique des volumes publiés par M. Moreau, & peut-être la premiere par l'importance de la matiere, ſe trouvera ſous peu de mois également chez Moutard.

Les volumes qui l'ont ſuivi, & qui ſont actuellement au nombre de douze, doivent fournir, par les faits, la preuve complette des principes de l'auteur. Il y prouve que ce ſont également les fautes & des rois & des peuples qui ont, en différentes époques & dégradé le pouvoir du monarque, & énervé la liberté de ſes ſujets; que lorſque la raiſon & la juſtice ont réglé les principes de l'adminiſtration, les rois ſont redevenus puiſſans, les peuples ont recouvré leur liberté.

Mais cet ouvrage ne préſente pas ſeulement un cours de morale, il offre encore aux lecteurs l'hiſtoire de la conſtitution & de la légiſlation

Digitized by Google

françoiſe, d'après les monumens, qui, ſeuls peuvent ſervir de preuve à l'une & à l'autre. Ces monumens, il les indique, il les cite, il les remet à leur place. Il explique ceux que l'on a ou mal entendus, ou eſſayé de plier aux différens ſyſtêmes, qui n'ont que trop diviſé nos publiciſtes, & combat les inductions fauſſes que l'on a voulu tirer de quelques-uns.

On ne doit pas négliger de lire avec ſoin la lettre à M. de la Condamine, qui ſe trouve à la tête du premier volume. Elle eſt elle-même un diſcours précieux, dans lequel l'auteur, après avoir clairement indiqué ſon but, développe de la maniere la plus claire & ſon plan, & les importantes vérités dont il ſe propoſe de réunir les preuves. Cette lettre, qui a pour objet de fixer la différence de la monarchie & du deſpotiſme, attaque également & par les mêmes armes, & l'arbitraire du pouvoir & de la liberté.

Ce premier volume contient enſuite l'hiſtoire de la décadence de l'empire en Occident, celle de l'établiſſement des différentes monarchies qui furent fondées ſur ſes ruines, & indique les vrais titres des premiers rois François, auſſi-bien que les cauſes de leurs ſuccès.

Le ſecond, qui contient le 2e. & le 3e. diſcours, fait connoître les dernieres années du regne de Clovis, & celui de ſes enfans. Il ſe termine au ſupplice de la reine Brunehaut, & aux injuſtices de Clotaire II, qui donnerent un ſi prodigieux accroiſſement au pouvoir de la magiſtrature.

Le troiſieme ne contient que la ſuite & la fin du troiſieme diſcours; mais il eſt l'un des plus importans de cet ouvrage : il fait connoître à fond le berceau de notre conſtitution françoiſe, l'état de la nation à cette époque, les

Digitized by Google

principes de ſon droit public, les intérêts & les relations politiques de cette monarchie, alors déja ſi redoutable & ſi étendue, enfin les mœurs, la religion du ſixieme ſiecle.

Le quatrieme tome eſt compoſé des 4e. & 5e. diſcours, & conduit notre hiſtoire juſqu'à l'an 679, époque de la puiſſance de la maiſon de Pepin. On trouve dans ce volume les preuves & les cauſes de la décadence de l'autorité royale, depuis Clotaire II juſqu'au moment où les maires s'en emparerent; les détails les plus curieux & les plus intéreſſans ſur les plaids généraux, ſur les grands-officiers, ſur les magiſtrats de ce ſiecle, ſur les procédures ſuivies alors dans les tribunaux, ſoit pour les inſtructions criminelles, ſoit pour les civiles.

Le cinquieme volume renferme le 6e. & le 7e. diſcours. Le premier fait connoître l'hiſtoire des rois fainéans, & le gouvernement des maires ſous leur nom. Le ſecond eſt deſtiné à expoſer la révolution qui plaça Pepin ſur le trône. Dans l'un & dans l'autre, on développe l'enchaînement & le progrès des cauſes de la dégradation des Mérovingiens, & de l'élévation de la maiſon de Pepin. C'eſt là que l'on expoſe, ſous tous les points de vue & ſous toutes les relations poſſibles, les effets de la révolution qui porta ſur le trône le pere de Charlemagne.

Les ſixieme, ſeptieme & huitieme volumes renferment les 8e. 9e. 10e. & 11e. diſcours. Les trois premiers ſont entiérement deſtinés à faire connoître Charlemagne, d'abord comme guerrier, conquérant, & politique, enſuite comme légiſlateur & adminiſtrateur de la plus vaſte monarchie que l'on connût alors, enfin, comme reſſuſcitant en Occident la dignité impériale, & ſe ſervant de cette dignité pour affermir ſa puiſ-

Digitized by Google

ſance, & réunir, par un lien connu & reſpecté de toutes les nations, tous les états qu'il avoit ſu ſoumettre.

Ces diſcours, dit l'auteur de ce proſpectus, préſentent la baſe du droit public de toute l'Europe; ils donnent une idée juſte, & préſentent un beau tableau de l'époque la plus brillante de toute la monarchie françoiſe; mais le onzieme diſcours fait enviſager les vices cachés de cette ancienne conſtitution, & trouve, dans des défauts que Charlemagne lui-même ne put corriger, la cauſe des altérations ſucceſſives qui, par la ſuite, devoient inſenſiblement déplacer l'autorité, & dénaturer le gouvernement.

Le neuvieme volume renferme, dans le 12e. diſcours, l'hiſtoire & les malheurs de Louis-le-Débonnaire, la cauſe des troubles qui, ſous ſon regne, agiterent la France, & de l'affoibliſſement que l'on verra croître juſqu'au regne de ſes derniers deſcendans.

Le dixieme & le onzieme volume, dans quatre diſcours, qui ſont, les 12e. 13e. 14e. & 15e. nous préſentent la monarchie françoiſe ſous le gouvernement des enfans de Louis-le-Débonnaire. Le 12e. diſcours finit à la mort de l'empereur Lothaire. Les trois ſuivans font connoître les funeſtes effets des injuſtices, des imprudences, des déſordres de toute eſpece que ſe permirent les princes qui partagerent alors la monarchie françoiſe, & qui la dénaturerent tellement, qu'à la mort de Charles-le-Chauve elle n'étoit plus reconnoiſſable. On y prouve que ce prince fut, pour la deuxieme race, ce que Clotaire II avoit été pour la premiere; & c'eſt à ſa mort que l'auteur fixe le commencement de cette anarchie féodale, pendant laquelle Hugues Capet fut placé ſur le trône.

Digitized by Google

On ne doit pas négliger, dans cette ſuite de volumes, les avertiſſemens qui ſe trouvent à la tête des premier, deuxieme, dixieme & onzieme volumes : ils ſont, en effet, eux-mêmes des diſcours inſtructifs, dans leſquels l'auteur a ſoin de traiter des objets intéreſſans. On trouve dans celui du dixieme volume des réflexions très-juſtes ſur les devoirs & les fonctions de l'hiſtoriographe de France. Celui du onzieme renferme un ordre raiſonné des époques auxquelles il faut ſe fixer, & des intervalles qu'il faut claſſer, pour ſuivre dans notre hiſtoire les progrès de la légiſlation & du droit public.

(*Journal des Savans.*)

ANNONCE d'une édition du bréviaire romain in-8vo. 4 vol. grand format.

Bréviaire romain, ſuivant la réformation du Saint-Concile de Trente, imprimé par le commandement du ſaint pape Pie V, revu & corrigé par Clément VIII, & depuis par Urbain VIII; dans lequel ſont inſérés, en leurs places, les offices de tous les Saints que les derniers papes, juſqu'à notre ſaint pere Pie VI, à préſent ſéant, ont ajoutés au calendrier : diviſé en quatre parties, nouvelle édition (latine *à rubriques françoiſes*,) plus correcte, plus complette & mieux diſpoſée que les précédentes. On y a mis en leurs places les hymnes ſelon le nouvel uſage, qui ſont celle d'Urbain VIII, à la ſuite de celles de l'ancien uſage, qui ſont celles de Clément VIII. *A Paris*, chez Auguſtin-Martin Lottin, imprimeur-libraire du Roi, & ordinaire de la ville, rue S. Jacques, au Coq & au Livre-d'Or, 1781 :

Digitized by Google

4 vol. *in-8vo.* en feuilles.	40 liv. *
8 vol. *in-8vo.* en feuilles.	80 liv.

Après avoir donné en 1775, une édition latine avec *rubriques latines*, en 4 ou 8 volumes in-12.; on donne aujourd'hui une autre édition latine, mais avec *rubriques françoiſes*, & en format in-8vo. également diviſible en 4 ou 8 volumes.

Ces deux éditions ſont dues aux ſoins de M. RONDET, *interprete des langues ſaintes, & amateur des livres liturgiques*, qui, depuis quarante ans qu'il cultive ces deux parties de la littérarure ſacrée, a donné ſucceſſivement au public *cinq éditions* du texte entier de la ſainte Bible, (**) *deux abrégés* de l'Hiſtoire-ſainte, (***) *ſix édi-*

---

* La derniere édition, faite en 1742, étoit du prix de 36 liv. Le renchériſſement ſurvenu depuis 39 ans, tant ſur le papier que ſur la main-d'œuvre, légitime bien cette augmentation de 4 liv. ſur le prix.

(**) La Sainte-Bible en latin & en françois, avec la paraphraſe du R. P. de Carrieres, les préfaces & diſſertations de dom CALMET, un *Abrégé de ſon commentaire, & pluſieurs autres pieces nouvelles*, premiere édition à *Paris* en 14 *volumes* in-4to.; ſeconde édition à *Avignon*, conſidérablement augmentée en 17 *vol.* même format. La ſeconde édition de la Sainte-Bible traduite (par M. LE GROS,) d'après les textes originaux, revue & accompagnée de *quelques notes*, en 6 *volumes* petit *in* 12. Deux éditions de la traduction de la Sainte-Bible, (par M. DE SACY,) l'une *in-folio*, avec des *notes nouvelles*, en 1759 : l'autre en quatre volumes *in-12.* avec de *nouveaux ſommaires*, en 1776.

(***) Figures de la Bible *en cinq-cens tableaux* (gravés ſur cuivre,) avec une *courte explication au-deſſous de chacun* : Paris, G. Deſprez, 1767, *in-4to.* Hiſtoire de l'ancien & du Nouveau Teſtament *en 586 figures* (gravées ſur bois) avec un *Diſcours abrégé au bas de chacune* : Paris, J. Th. Hériſſant, 1771, *in-8vo.*

Digitized by Google

tions de Miſſels, (*) *douze éditions* de Bréviaires. (**) Le ſoin qu'il avoit pris de l'édition du bréviaire romain miſe au jour en 1775, il l'a continué pour celle-ci, qu'il a encore purgée de quelques fautes échappées dans les précédentes. Il y a conſervé & traduit les *petites notes* qu'il avoit miſes en latin dans celle de 1775. Il a revu & retouché la *traduction* de toutes les *rubriques* tant *générales* que *particulieres*; il a rétabli ce qui avoit été omis tant dans les *préliminaires* que dans les rubriques générales. Il a mis à leurs places *les hymnes d'Urbain VIII*, qu'il avoit miſes à la fin des volumes dans ſa précédente édition à rubriques latines, mais en conſervant toujours celles de Clément VIII. Il a mis de même en ſon lieu, au 4 février, le nouvel office de *ſainte Janne de Valois*, ajouté au bréviaire romain pour la France, depuis l'édition de 1775, & en conſéquence l'office de *S. André Corſin* ſe trouve *transféré du 4 au 6* pour la France.

Au moyen de feuilles de diviſions qu'on a imprimées ſéparément, deux exemplaires de ce bréviaire en formeront un en huit volumes, comme on l'a déja propoſé & exécuté pour l'édition de 1775 à rubriques latines.

(*) Les éditions des *Miſſels* de *Soiſſons*, du *Mans*, de *Poitiers*, de *Noyon*, de *Rheims* & de *Toulouſe*.

(**) Les éditions des *Bréviaires* de *Cahors*, de *Carcaſſone*, de *Laon*, du *Mans*, de *Noyon*, de *Poitiers* & de *Toulouſe* : trois éditions du *Bréviaire de Cîteaux*, l'une en 1752, deux volumes petit *in-12*. les deux autres en 1754, deux vol. *in-8vo*. à rubriques latines, & deux vol. *in-8vo*. à rubriques françoiſes : l'édition du *Bréviaire Romain* à rubriques latines en 4 vol. *in-12*. de 1775; & la préſente édition à rubriques françoiſes.

Digitized by Google

Le prix des huit volumes eſt double de celui des quatre ; mais on peut obſerver que cette double dépenſe n'eſt qu'apparente ; attendu que chaque tome ne reſtant dans les mains que ſix ſemaines, au lieu de trois mois, un pareil exemplaire peut durer trois fois plus de tems qu'un exemplaire en quatre tomes, & que d'ailleurs les volumes en ſont plus portatifs.

Prix de l'exemplaire de chaque édition.

Qualités.	*en 4 vol.*	*en 8 vol.*
En feuilles, ...	40 liv.	80 liv.
En feuilles, plié & battu,	42	84
En veau tranche jaſpée,	50	100
En veau tranche dorée,	52	104
En maroquin uni, . .	62	124
En maroquin, avec filets, ...	64	128
En maroquin, avec dentelles ordinaires, . .	68	136
En maroquin, avec dentelles à petits fers,	74	148

A Paris, rue St. Jacques près de S. Yves, au Coq, chez *Auguſtin-Martin Lottin*, l'aîné, imprimeur-libraire du roi, & ordinaire de la ville. 1781.

Digitized by Google

GRAVURES.

La Vertu récompensée, estampe allégorique d'après Borel. Prix 3 liv. A Paris, chez l'auteur, rue de Bretagne, à côté du potier d'étain. On lit au bas de cette gravure la description suivante :

» La France, tenant à la main le *Compte* » *Rendu*, indique à la nation la pyramide sur » laquelle est gravé le nom du directeur-géné- » ral des finances. L'Equité, la Charité, l'Hu- » manité & l'Abondance sont au bas de la py- » ramide. L'Economie ordonne à la Muse de » l'histoire d'effacer de nos fastes le mot impôt. » La Renommée publie les heureux effets qui » résultent de la sage administration de nos fi- » nances. «

Calendrier perpétuel dédié au roi, par F. de Poncharaux le Romain ; se trouve dans tous les cabinets littéraires de Paris & de la France.

Les Antiquités d'Herculanum, avec leurs explications en françois, deuxieme cahier, composé de douze planches, renfermant trente-cinq tableaux. Prix, 9 liv. in-4to. & 6 liv. in-8vo. A Paris, chez David, graveur, rue des Noyers, en face de celle des Anglois.

Portrait de M. Cailhava, gravé par M. Gaucher, d'après le dessin de M. Pujol. Ce portrait, destiné à servir de frontispice aux œuvres de théatre de M. Cailhava, en 2 vol. in-8vo. se

Digitized by Google

diſtribue à Paris, chez Pujol, rue St.-Jacques, vis-à-vis St. Yves, & chez les libraires chargés de la vente de l'édition, la veuve Ducheſne, rue St.-Jacques; Eſprit, au palais royal; & Théophile Barrois jeune, quai des Auguſtins. Prix, 1 liv. 4 ſols.

Ce portrait eſt fait de maniere qu'il peut ſervir de frontiſpice à la nouvelle édition du théatre de M. Gailhava, en 2 vol. in-8vo. que nous avons annoncée. C'eſt pourquoi on le diſtribue auſſi chez les libraires chargés de la vente de ce recueil. La gravure eſt d'un fini précieux & fait beaucoup d'honneur à M. Gaucher. On lit au bas le quatrain ſuivant par M. Recolene:

Sans madrigaux, ſans pleurs, ſans impoſture;
Conſervant à Thalie & ſon ton & ſes mœurs,
Sur les pas de Molière il peignit la nature,
Et pourtant dans ce ſiecle il eut des ſpectateurs.

M. *Weſt and familly*, c'eſt-à-dire, M. *Weſt & ſa famille*, gravé d'après le tableau de M. *Benjamin Weſt*, peintre d'hiſtoire de S. M. Britannique, par M. *Pariſet*. Dédié à S. M. l'impératrice de toutes les Ruſſies. A Paris, chez M. le Breton, rue Froidmenteau. Prix, 3 l.

Cette eſtampe qui repréſente M. *Weſt* & ſa famille, a d'abord été gravée dans un très-grand format, & les amateurs ſe ſont empreſſés d'en orner leur cabinet ou leur porte feuille. Mais il s'en faut de beaucoup que tous ceux qui l'ont admirée, aient été à portée de ſe la procurer. MM. le Breton & Pariſet rendent donc un ſervice eſſentiel aux juſtes appréciateurs des productions des arts, dont les deſirs ne ſont pas toujours d'accord avec leurs moyens, ou à ceux qui préferent un format moins incommode, en

Digitized by Google

réduiſant cette eſtampe ſous une forme plus petite & moins coûteuſe. Nous oſons aſſurer qu'elle n'a rien perdu de ſon effet, & qu'elle eſt réduite de maniere à faire illuſion, même au connoiſſeur le plus difficile.

Arbre généalogique des vertus morales, inventé par Mde. de Puiſieux, gravé par Michel. A Paris, chez Lamy, libraire, quai des Auguſtins.

On doit ſavoir d'autant plus de gré à Mde. de Puiſieux, de cette louable opiniâtreté à s'occuper d'objets utiles & tous relatifs à l'éducation morale, que ce goût précieux devient plus rare de jour en jour. Cet arbre généalogique eſt fort ingénieuſement imaginé; il peut ſervir de baſe aux leçons de morale que Mde. de Puiſieux ſe propoſe de donner dans un cours pour les jeunes perſonnes du ſexe. Il ſera utile à tous les parens & inſtituteurs qui s'appliquent à la formation du cœur & de l'eſprit des jeunes gens.

Cet arbre a trois racines principales, la religion, la vertu & la morale : l'éducation morale & les ſix vertus cardinales qui en ſont une ſuite, lorſqu'elle eſt bien dirigée, en forment le tronc & les branches-meres. Enfin tous les détails que nous pourrions donner ici ſur la généalogie des différentes vertus ou qualités morales, n'inſtruiroient pas autant nos lecteurs que le premier coup-d'œil ſur cet arbre vraiment philoſophique. Mde. de Puiſieux a placé au bas les vers ſuivans :

Veut-on de cet arbre divin
Appercevoir l'analogie ?
On connoîtra dans ce vaſte deſſin
Du mérite éminent la généalogie.

Digitized by Google

Meſdames, c'eſt à vous que s'adreſſent ces vers :
Qui vous connoît ne pourra s'y méprendre ;
C'eſt rendre à la vertu des hommages divers
Que de trouver à vous en rendre.

Voyage pittoreſque, ou *Deſcription des royaumes de Naples & de Sicile*, premiere partie du premier volume, contenant le précis hiſtorique de leurs révolutions, les cartes, plans & vues du royaume & de la ville de Naples, ſes palais, ſes égliſes, ſes tombeaux, ſes poëtes, ſes peintres & ſes muſiciens célebres ; le Véſuve, avec l'hiſtoire de ſes éruptions les plus communes ; les mœurs & uſages du peuple Napolitain, &c. grand in-folio. Prix, 24 liv. pour les ſouſcripteurs. A Paris, chez M. de Laſoſſe, graveur rue du Carrouſel.

Premiere & deuxieme Vues de Genaſano, eſtampes gravées d'après Lucatelli, par L. F. E. Garreau. Le ſite de ces eſtampes eſt riant, & le païſage en eſt remarquable par ſa richeſſe & ſa variété, eu égard au peu d'eſpace qu'il renferme. Prix, 1 liv. 10 ſols. A Paris, chez l'auteur, rue du petit Pont, près celle de St. Severin, maiſon d'un bourſier, & chez les principaux marchands d'eſtampes.

Diane & ſes Compagnes au bain, eſtampe de 17 pouces de larges, ſur 13 pouces 6 lignes de haut, contenant vingt figures ingénieuſement grouppées ſur un fond de païſage, gravée d'après le tableau de P. C. Trémolliere, par Joſeph Maillet. Prix, 5 liv. A Paris, chez Maillet, graveur, rue des Francs-Bourgeois, porte St. Michel, à côté du jeu de paulme.

Digitized by Google

Plans & Elévations de différens Obéliſques, Phanaux & Arcs-de-triomphe, projettés par le ſieur Panſeron. A Paris, chez l'auteur, rue des Maçons. — *Cahiers contenant divers projets d'égliſe, de portes de ville & de portes de priſon*, par le même.

Deſcription particuliere de la France, département du Rhin, Franche-Comté, contenant ſix feuilles : 1°. Vue de Beſançon, priſe au pied de la montagne de Chaudane, du côté de la citadelle : 2°. Vue de Beſançon, priſe de deſſus le pont de Brigitte : 3°. deux eſtampes ſur la même feuille, dont la premiere repréſente la vue de la porte taillée de Beſançon, & la ſeconde une vue du château de Torpe : 4°. premiere vue de Salins : 5°. ſeconde vue de Salins, priſe du côté oppoſé : 6°. quatre vues des grottes d'Oſſelles. On trouve ce cahier & les précédens à Paris, chez les ſieurs Née & Maſquelier, graveurs, rue des Francs-Bourgeois.

Deſcription particuliere de la France. Département du Rhône. Gouvernement de Bourgogne. Huitieme livraiſon.

Les éditeurs de cet ouvrage préſentent au public, avec cette livraiſon, la premiere partie du premier volume de leur ouvrage, dédié au roi. Ils eſperent que les ſoins qu'ils ſe ſont donnés pour la perfection typographique, en excuſeront le retard aux yeux de leurs ſouſcripteurs. Ils annoncent que la deuxieme partie eſt bien avancée, & leur ſera délivrée aux termes de leur proſpectus. Que les livraiſons d'eſtampes ſe ſuivront auſſi déſormais avec cette rapidité néceſſaire dans une entrepriſe auſſi étendue que la leur, & ils eſperent que cette rapidité dans

Digitized by Google

les livraiſons, fruit de leurs avances & de la multiplicité des planches, qui s'exécutent à-la-fois & ſans relâche, ne nuira point à l'intérêt, qui ne peut manquer de réſulter d'un choix de deſſins fait par les artiſtes les plus célebres & les plus éclairés.

Ils ont orné la premiere partie de pluſieurs fleurons & d'une vignette, dont le ſujet eſt l'*inſtitution de l'ordre de la Toiſon-d'or* par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne; elle eſt gravée par A. T. Duclos, d'après le deſſin de J. M. Moreau le jeune, elle fait honneur à ces deux artiſtes.

Nous n'entrerons point dans l'analyſe & l'examen du texte, & nous ne parlerons que des eſtampes de la livraiſon actuelle, compoſée de huit eſtampes, elle commence au n°. 25 & finit au n°. 32 incluſivement.

Le n°. 25 eſt la vue d'*Avallon* & de la riviere *du Couſin*.

Le n°. 26 eſt une ſeconde vue de la même ville, priſe ſur la pente du chemin qui conduit à Saulieu.

Le n°. 27 eſt une vue de la ville d'Auxerre, priſe du pont.

Le n°. 28 préſente la ville *de Beaune*, au-deſſus de la fontaine d'Aigues.

Le n°. 29 eſt la vue de la principale entrée de la promenade de Beaune.

Le n°. 30 eſt celle de l'abbaye de la Ferté, ordre de Cîteaux, près Châlons.

Le n°. 31 eſt la vue de l'égliſe cathédrale *d'Autun*, & de *la Génétoiſe* aux environs de cette ville.

Le n°. 32 & dernier de cette livraiſon comprend quatre petites vues de Mâcon.

Digitized by Google

On les vend à Paris, chez les sieurs Née & Masquelier, rue des Francs-Bourgeois.

M. Vincent, professeur de l'école royale vétérinaire & pensionnaire du roi, se dispose à donner six estampes, de même format, sur l'expression des diverses passions du cheval ; savoir, l'expression *de l'amour & celle de la joie.* Ces deux viennent de paroître, & se trouvent à Paris, chez le Tellier, rue des vieilles-étuves Saint-Honoré, maison d'un boutonnier. Les sujets des quatre autres feront l'expression *de la tristesse, de la colere, de la crainte & de la terreur.* Ces estampes feront suite d'un ouvrage intitulé : *Mémoire artificiel des principes relatifs à la fidelle représentation des animaux, tant en peinture qu'en sculpture,* dont la premiere partie est déja imprimée.

La Consultation appréhendée, le *Retour de la Consultation.* Ces deux estampes faisant pendant, sont gravées d'après Bilcoq par le Veau, & dédiées à S. A. C. Mde. la Margrave regnante de Baden & Hochberg, &c. née landgrave de Hesse-Darmstadt, comtesse de Hanau, dame de l'ordre impérial de Sainte-Catherine.

Ces estampes se vendent à Paris chez l'auteur, rue S. Jacques, près de la veuve Ducheſne, libraire. 2 liv. 7 s. chacune.

Plan du port de Vendres, accompagné d'une *perspective de l'obélisque élevé à la gloire de Louis XVI, dans la principale place de ce port.* Ces deux estampes sont pendant, & sont d'après les dessins de M. de Wailly, architecte du roi ; se vendent, avec le mémoire relatif, 6 livres, chez Lazan, rue & hôtel serpente, & Chereau, rue des Mathurins.

Plans

Digitized by Google

Plans & élévations de la place de S. Sulpice, avec les projets de Servandoni, auxquels on a joint celui qu'on exécute actuellement, en huit planches. Prix, 3 liv. 12 sols. A Paris, chez le sieur Lerouge, ingénieur-géographe du roi, rue des grands Augustins.

COLLECTION des portraits des généraux, ministres & magistrats qui se sont rendus célebres dans la révolution des treize états-unis de l'Amérique-Septentrionale, gravés en taille-douce en forme de médaillons; hauteur 6 pouces, largeur 4 pouces 4 lignes, & imprimés sur beau papier de France.

Tous les portraits qui composent cette collection ont été dessinés d'après nature par M. du Simitier, peintre, & l'un des curateurs de la société philosophique de Philadelphie. La gravure en a été confiée à M. Prévôt, de l'académie impériale & royale de Vienne, dont la réputation est fondée sur plusieurs ouvrages distingués.

Le but de l'auteur étant de préparer un monument pour l'histoire de la grande révolution de l'Amérique-Septentrionale, il ajoutera successivement à son recueil les portraits des hommes déja célebres qu'il n'a pas encore eu occasion de se procurer, ainsi que de ceux qui pourront encore se rendre célebres dans la suite.

La souscription que l'on propose actuellement au public n'étant que pour douze portraits, les amateurs s'engageront simplement à les prendre à mesure qu'ils paroîtront, & ils seront libres dans la suite de continuer ou de ne pas continuer leur engagement pour un plus grand

Digitized by Google

nombre ; mais ſi ce recueil devient auſſi complet qu'on a lieu de s'en flatter, ils auront néanmoins la préférence comme premiers ſouſcripteurs en cas qu'ils deſirent les ſupplémens. On diſtribue actuellement cinq portraits ; & ſi la ſouſcription ſe trouve remplie inceſſamment, on continuera les livraiſons ſans interruption de deux mois en deux mois.

Le prix de chaque portrait ſera de quarante ſols.

On ſouſcrit à Paris, chez Chereau, marchand d'eſtampes, rue des Mathurins, près celle de Sorbonne ; & à Verſailles, chez Blaizot, libraire du roi & de la reine : c'eſt chez eux qu'on pourra voir les portraits qui doivent paroître les premiers, & qu'on recevra les différentes livraiſons.

LISTE des portraits de la collection actuelle.

N°. 1, Le général *Washington*. 2. Le général baron de *Steuben*. 3. *John Jay*, ancien préſident du congrès. 4. *Henri Laurens*, ancien préſident du congrès. 5. *Charles Thompſon*, ſecrétaire du congrès. 6. Le général *Gates*. 7. *S. Huntingdon*, préſident actuel du congrès. 8. *Silas Deane*, membre du congrès, & plénipotentiaire en France. 9. *W. H. Drayton*, membre du congrès. 10. *J. Dickenſon*, membre du congrès, & auteur des lettres d'un fermier de Penſylvanie. 11. Le général *Reed*, membre du congrès, préſident & commandant en chef de l'état de Penſylvanie, &c.

PROSPECTUS pour une ſuite d'eſtampes, deſtinée à décorer la nouvelle édition de M. de Voltaire ; propoſée par ſouſcription, par M. Moreau,

le jeune, deſſinateur & graveur du cabinet du roi, & agréé de ſon académie royale de peinture & ſculpture.

La ſuperbe édition des œuvres de M. de Voltaire, avec les caracteres de Baskerville, propoſée par ſouſcription, vient de faire naître à M. Moreau le jeune, l'idée d'en ouvrir une autre totalement ſéparée & diſtincte de cette édition, mais relative au même objet.

Depuis long-tems les eſtampes ſont en poſſeſſion de décorer les ouvrages des hommes de lettres : le moindre roman, la moindre bagatelle ne paroît guere qu'avec cette parure devenue à la mode, & qui ſemble du goût du public. La plus belle & la plus complette des éditions du plus étonnant & du plus fécond génie de la France, doit-elle être privée de cet ornement ; & n'eſt-il pas à croire que la plupart des ſouſcripteurs de cette belle édition, deſireront encore d'acquérir des eſtampes qui puiſſent l'enrichir ?

D'après ces réflexions, qui doivent venir à tout le monde, M. Moreau a conçu le projet de faire une ſuite d'eſtampes exécutées d'après ſes deſſins & ſous ſa direction, d'un format in-4to., & par conſéquent de grandeur à y être adaptées.

Cet artiſte voudroit pouvoir livrer au public toute la ſuite à la fois ; mais comme il ne veut point avoir recours à des capitaliſtes, dont les intérêts à payer abſorberoient le fruit de ſon travail, il s'en tiendra à la marche ordinaire, celle de donner cette ſuite par livraiſon : cet uſage facilite à la fois & l'artiſte & les acquéreurs.

M. Moreau préſume, pour les pieces de

théatre, poëmes, contes, romans, & autres ouvrages ſuſceptibles de gravure, que le tout pourra ſe monter à environ cent planches.

Quand cet artiſte aura vu un nombre ſuffiſant de ſouſcripteurs pour le couvrir de ſes frais & lui produire le fruit qu'il doit attendre de ſes peines, il annoncera l'époque de la premiere livraiſon, compoſée de dix eſtampes, & les autres ſuivantes, de pareil nombre, auront lieu de quatre mois en quatre mois.

GÉOGRAPHIE.

VOYAGE de l'intérieur de l'Amérique par la riviere d'Ohio, Kenhawa, Sioto, Chérokée, Wabashe des Illinois, du Miſſiſſipi, &c. par Hutchins, Anglois, capitaine du ſoixantieme régiment, depuis 1756 juſqu'en 1775, volume in-8vo. broché de ſoixante-douze pages, avec des cartes & des tables : plus, une carte de vingt-deux pouces ſur dix-huit, qui eſt la réduction de la carte originale en quatre feuilles, le tout traduit de l'anglois. Prix, 3 liv. 12 ſols. On a tiré quelques exemplaires ſur papier d'Hollande, qui, avec la brochure, ſe vendent 6 liv. lavés. L'original anglois en quatre feuilles avec le livre anglois ſe vend 24 liv.

Carte des côtes de Coromandel & de Malabar, ou *la preſqu'iſle de l'Inde*, préſentée au roi par Guillaume Deliſle & Philippe Buache, premiers géographes du roi, & de l'académie royale des ſciences. — Autre *Carte des Indes & de la Chine*, par les mêmes. A Paris, chez Dezauche,

Digitized by Google

ſucceſſeur des ſieurs Deliſle & Buache, & chargé de l'entrepôt général des cartes de la marine du roi, rue des Noyers.

MUSIQUE.

Recueil de petites pieces & de petits airs pour le forte-piano, compoſé par M. Kuſner, profeſſeur de muſique, Œuvre 3. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'auteur, rue Bétizy, au coin de la rue de la Monnoie ; Mlle. Caſtagnerie, rue des Prouvaires, & Salomon, luthier, quai de l'École.

On diſtribue actuellement aux ſouſcripteurs le recueil d'airs, romances & duos de J. J. Rouſſeau, que ce grand homme a intitulé : *Conſolations des miſeres de ma vie*, ſans doute parce qu'il trouvoit, en les compoſant, la diſtraction dont il avoit beſoin. Les paroles ſont pour la plupart très-connues & du meilleur choix. Il s'eſt permis quelquefois de légers changemens, mais toujours pour favoriſer le chant. On y trouve, par exemple l'idylle de Greſſet, intitulée : *le Siecle paſtoral*. Le ton moral qui regne dans cette piece a réveillé chez lui des idées qui ne demandoient qu'à renaître; il a fait les trois couplets qui la terminent. On ne ſera peut-être pas fâché de voir que, même dans ſes amuſemens, il étoit fidele à ſes principes. Après avoir décrit tout ce qu'étoit le ſiecle paſtoral, Greſſet dit pour terminer :

Ne peins-je point une chimere ?
Ce charmant ſiecle a-t-il été !

Digitized by Google

D'un auteur témoin oculaire
En fait-on la réalité?
J'ouvre les faſtes ſur cet âge,
Par tout je trouve des regrets,
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J. J. Rouſſeau pourſuit ainſi :

Mais qui nous eût tranſmis l'hiſtoire
De ces tems de ſimplicité?
Etoit-ce au temple de mémoire
Qu'ils gravoient leur félicité?
La vanité de l'art d'écrire
L'eût bientôt fait évanouir,
Et ſans ſonger à la décrire,
Ils ſe contentoient d'en jouir.

Cette ſtrophe eſt ſuivie de deux autres. Le produit de la vente de ce recueil eſt deſtiné pour le ſoulagement des enfans-trouvés; & le manuſcrit, entiérement de l'écriture de l'auteur, a été dépoſé à la bibliotheque du roi.

Digitized by Google

CATALOGUE.

DES

LIVRES NOUVEAUX.

LE pere gouverneur de ſon fils, par M. de Jumigny : in-12. de 330 pages, relié. 2 l. 10 ſ.
Bourges, chez l'auteur, cloître S. Etienne ; & à Paris, chez Leſclapart, L. pont Notre-Dame.

Phyſique du monde, dédiée au roi par MM. le baron de Marivetz & Gouſſier : in-4to.
Paris, chez Quillau, Lib.-Impr. rue du Fouare.

Météorographie, ou l'art d'obſerver d'une maniere commode & utile les phénomenes de l'atmoſphere, contenant la deſcription de deux barométrographes ou barometres qui tiennent note par des traces ſenſibles de leurs variations & des tems précis où elles arrivent : avec l'idée de pluſieurs autres inſtrumens météorographiques, quelques remarques ſur les tentatives faites en ce genre & celles que l'on prépare, &c. On y a joint deux planches en taille-douce ; par M. Changeux, brochure de 42 pages.
Paris, rue & hôtel Serpente.

Arrêts du grand-conſeil de S. M. I. & R. ſéant en la ville de Malines, recueillis par feu meſ-

Digitized by Google

ſire Jean-Alphonſe comte de Coloma, maître aux requêtes de l'hôtel de ſa majeſté, conſeiller & avocat-fiſcal audit grand-conſeil, depuis conſeiller d'état, chef & préſident des privé & grand conſeils : auxquels ſont ajoutées diverſes pieces intéreſſantes ; ainſi que les arrêts recueillis par meſſire Jean-Baptiſte Hony, en ſon vivant maître aux requêtes de l'hôtel de ſa majeſté, & conſeiller eccléſiaſtique en ſon grand-conſeil. 2 vol. in-8vo.

Malines, chez P. J. Hanicq, imprimeur du grand-conſeil de ſa majeſté ; & chez les principaux libraires des Pays-Bas.

Traité des droits appartenans aux ſeigneurs, ſur les biens poſſédés en rôture, avec l'application des coutumes, des déciſions du conſeil & des arrêts de la cour ; la maniere d'intenter les actions qui ont rapport à cette matiere ; & d'y défendre ; le tout ſuivant le droit commun & la juriſprudence actuelle ; par M. Prudhomme, avocat en parlement : in-4to. de 516 pages, rel. en baſane. 10 l. 10 ſ.
Relié en veau. 11 l.

Paris, chez Froullé, L. Pont Notre-Dame.

Oraiſon funebre de très-haute, très-puiſſante & très-excellente princeſſe, Marie-Thérefe, archiducheſſe d'Autriche, impératrice-douairiere, reine de Hongrie & de Bohême, &c. &c. prononcée dans l'égliſe de Paris, le 30 mai 1781, par meſſire Alexandre-Amédée de Lauziere-Thémines, évêque de Blois : in-4to. 1 l. 16 ſ.
La même, beau papier & grand format. 4 l. 4 ſ.

Paris, chez Didot l'aîné, Lib.-Imp. rue Pavée-S. André-des-Arcs.

Digitized by Google

Oraiſon funebre de très-haute, très-puiſſante & très-excellente princeſſe Marie-Thérese, archiducheſſe d'Autriche, impératrice-douairiere, reine de Hongrie & de Bohême : prononcée dans la chapelle du Louvre, le vendredi premier juin 1781, en préſence de Mrs. de l'académie françoiſe ; par M. l'abbé de Boiſmont. 1 l. 16 ſ.

Paris, chez Demonville, L.-Imp. rue Chriſtine.

Contes dévots, fables & romans anciens, pour ſervir de ſuite aux *Fabliaux* : Tome IVe. ; par M. Le Grand : in-8vo. broché. 4 l.
Relié. 5 l.

Paris, chez l'auteur, quai de l'Ecole, maiſon de M. Juliot ; & aux adreſſes ordinaires.

Diſſertation ſur les maladies de l'uretre, avec des réflexions ſur la méthode qu'ont employé juſqu'à préſent quelques praticiens ; par M. Guérin, ancien chirurgien-major de marine, maître en chirurgie à Rouen, & membre du college de S. Côme de cette ville : in-12. broché. 2 l. 10 ſ.

Paris, chez l'auteur, rue d'Argenteuil, maiſon du vitrier, butte S. Roch ; Durand neveu, Lib. rue Galande ; & Didot jeune, Lib. quai des Auguſtins.

Amélie, anecdote angloiſe, ſuite des Epreuves du ſentiment : in-8vo. de 92 pag. avec gravures.

Paris, chez Delalain l'aîné, L. rue S. Jacques.

Dictionnaire des merveilles de la nature ; par M. A. J. S. D. 1781 : vol. in-8vo. broché. 7 l. 10 ſ.

Paris, rue & hôtel Serpente.

Digitized by Google

Elémens de la langue angloiſe, ou méthode pratique pour apprendre facilement cette langue; par M. Siret : nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée : in-8vo. 1 l. 16 ſ.
Paris, chez Barrois le jeune, L. quai des Auguſtins.

Eſſai ſur l'électricité naturelle & artificielle; par M. le comte de la Cepede, colonel au cercle de Weſtphalie, &c. 2 vol. in-8vo.
Paris, chez Didot le jeune, Lib.-Impr. quai des Auguſtins; Durand neveu, L. rue Galande; Delalain aîné, L. rue S. Jacques; Mérigot jeune, L. quai des Auguſtins; & Barrois jeune, Lib. même quai.

Eloge hiſtorique de Suger, abbé de S. Denis, régent du Royaume, ſous le regne de Louis VII dit le jeune, roi de France; par G. M. D. C. : in-8vo. de 32 pages, br. 1 l. 4 ſ.
Amſterdam, & à Paris, chez Mérigot jeune, L. quai des Auguſtins.

Lettres de Voltaire à M. l'abbé Mouſſinot, ſon tréſorier, écrites depuis 1736 juſqu'en 1742; dans leſquelles on voit quelques détails de ſa fortune, de ſes bienfaits, quelles furent alors ſes études, ſes querelles avec Deſfontaines, &c. publiées par M. l'abbé D***, 1 vol. in-8vo.
A la Haye, & ſe trouve *à Paris, chez Moutard, L.-Impr. rue des Mathurins, hôtel de Cluny.*

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la révolution opérée dans la muſique; par M. le chevalier Gluck : 1 vol. in-8vo.

Digitized by Google

A Naples, & ſe trouve *à Paris, chez Bailli, Libr. rue S. Honoré, à côté de la Barriere des ſergens.*

Hiſtoire des maladies épidémiques qui ont regné dans la province du Dauphiné, depuis l'année 1775; par M. Nicolas : in-8vo. 1 l. 4 ſ.
Grenoble, & ſe trouve *à Paris, chez Didot jeune, L.-imprimeur, quai des Auguſtins.*

L'Iliade d'Homere en vers françois; par M. le baron de Baumanoir, &c. 2 vol. in-8vo. broché. 4 l.
Paris, chez Laporte, L. rue des Noyers.

Nouveau Manuel muſical, contenant les élémens de la muſique, des agrémens du chant & de l'accompagnement du clavecin; par M. Dellain, brochure in-4to. de 52 pag. avec des planches.
Paris, chez la Ve. Ballard & fils, imprimeur du roi, rue des Mathurins; & à Verſailles, chez Blaizot, L. rue Satory.

Tablettes, Anecdotes & hiſtoriques des rois de France, depuis Pharamond juſqu'à Louis XV; contenant les traits remarquables de leur hiſtoire, leurs actions ſingulieres, leurs maximes & leurs bons-mots; par M. Dreux du Radier, auteur des anecdotes des reines & régentes de France : ſeconde édition, diviſée en trois volumes in-12. rel. 7 l. 10 ſ.
Paris, chez Lamy & Couturier fils, L. quai des Auguſtins; & Laporte, rue des Noyers.

Mêlange d'anecdotes plaiſantes & de bons-mots; dédié aux jolies femmes qui aiment à rire :

Digitized by Google

brochés. 1 16 f.

Paris, chez Deſnos, L. rue St.-Jacques.

Avis au peuple de la campagne, touchant l'éducation de la jeuneſſe, relativement à l'agriculture, ouvrage traduit de l'allemand : in-12. de 420 pag. 2 l. 5 f.

Berne, & ſe trouve *à Paris, chez Baſtien, L. rue du Petit-Lion, fauxbourg St. Germain.*

Lettres du chevalier de Saint-Alme & de mademoiſelle de Melcourt; par Mlle. de *** : in-12. de 242 pag.

Amſterdam, chez Changuion, L. & ſe trouve *à Paris, chez Delormel, L.-Imp. rue du Foin St.-Jacques; la Ve. Duchesne, rue St.-Jacques; & Eſprit, au palais royal.*

Sophie, *ou* la vocation forcée, comédie en trois actes & en vers. 1 l. 10 f.

Rome, & ſe trouve *à Paris, chez Lamy, L. quai des Auguſtins; & chez les Libraires qui vendent les nouveautés.*

Le Tombeau de Turenne, ode à S. A. S. & E. Mgr. le cardinal de Rohan; par M. de Courcelle, de Caën : in-8vo. br.

Londres, & à Paris, chez Brunet, L. rue Mauconſeil, à côté de la comédie italienne; & chez les Libraires qui vendent les nouveautés.

Amuſemens du jour, *ou* Recueil de petits contes, dédiés à la reine; par Mme. de Mortemart.

Geneve, & ſe trouve *à Paris, chez Couturier fils, L. quai & près les grands Auguſtins; & à Verſailles, chez Severe Dacier.*

Digitized by Google

Discours philosophique sur les trois principes animal, végétal & minéral, *ou* la clef du Sanctuaire philosophique; par Sabine Stuart de Chevalier : 2 vol. in-12. br. fig. 12 l.

Paris, chez Quillau, L. rue Christine, au magasin littéraire.

Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, composée en anglois par une société de gens-de-lettres, nouvellement traduite en françois, par une société de gens-de-lettres, enrichie de figures & de cartes : Tome XXV & XXVI, in-8vo. contenant *la suite de l'histoire Romaine, depuis l'abdication de Dioclétien jusqu'à la mort de Basile II.*

Paris, chez Moutard, Lib.-Impr. rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Histoire universelle des théatres de toutes les nations, depuis Thespis jusqu'à nos jours, par une société de gens-de-lettres; dédiée à MONSIEUR, frere du roi, Tome XIIIe. premiere partie.

Paris, chez les auteurs, rue Tiquetonne, la premiere porte cochere à gauche en entrant par la rue Montmartre; & chez Clousier, Lib.-Imp. rue St.-Jacques.

Mémoires sur l'ancienne chevalerie, considérée comme un établissement politique & militaire; par M. de la Curne de Ste. Palaye, de l'académie françoise, de celle des inscriptions & belles-lettres, &c. nouvelle édition augmentée d'un volume : 3 vol. in-12. rel. 7 l. 10 s.

On vend séparément le tome 3e. pour les per-

Digitized by Google

ſonnes qui ont l'édition précédente. broché. 2 l. 10 ſ.

Paris, chez la Ve. Ducheſne, L. rue St.-Jacques.

Les Samiens, conte traduit de l'anglois; le Phénix, apologue arabe; Calliſte & Philetor, fragment d'une nouvelle grecque, traduits l'un & l'autre de l'italien : in-12, de 174 pages.

Paris, chez Knapen & fils, Lib.-Impr. au bas du pont St.-Michel.

Traité de l'éducation des animaux qui ſervent d'amuſement à l'homme, ſavoir : le ſinge, le chien, le chat, l'écureuil, le perroquet, le merle, l'étourneau, le ſerin de canarie, le roſſignol, la linotte, le chardonneret, le bouvreuil, avec la maniere de les élever, de les nourrir, de les traiter dans leurs maladies, d'en tirer du profit & de l'amuſement. Prix br. 1 l. 16 ſ.

Paris, chez Lamy, L. quai des Auguſtins.

A-propos, *ou* Réflexions critiques d'un jeune Ruſſe ſur la *Veuve du Malabar* : br. in-8vo. de 103 pag. 1 l. 10 ſ.

Amſterdam, & ſe trouve *à Paris, chez Hardouin, L. rue des Prêtres St.-Germain l'Auxerrois.*

Les Erreurs d'une jolie femme : deux parties in-12. br. 3 l.

Bruxelles, & à Paris, chez la veuve Ducheſne, L. rue St.-Jacques.

Eſſai d'un éloge hiſtorique de Marie-Thereſe, archiducheſſe d'Autriche, impératrice-douai-

Digitized by Google

rière, reine apoſtolique de Hongrie & de Bohême, princeſſe ſouveraine des Pays-Bas; par M. M***, br. in-4to. de 39 pag. d'impreſſion. 1 l. 4 ſ.

Bruxelles, & ſe trouve *à Paris, chez Mérigot jeune, L. quai des Auguſtins.*

Nouvelles Hiſtoriettes en vers, par M. Imbert: in-8vo. de 214 pag.

Amſterdam, & à Paris, chez Delalain aîné, L. rue St.-Jacques, preſqu'en face de celle du plâtre.

Le Gentillâtre, comédie en trois actes & en proſe, par M. Mercier. 1 l. 4 ſ.

Amſterdam, & ſe trouve *à Paris, chez la veuve Ballard & fils, Lib.-Imp. rue des Mathurins; la veuve Ducheſne, Lib. rue St. Jacques; & Vente, Lib. rue des Anglois.*

Lettre hiſtorique à madame la comteſſe de** ſur la mort de ſa majeſté l'impératrice-reine de Hongrie: in-8vo. broché. 1 l. 4 ſ.

Paris, chez la veuve Deſaint, Lib. rue du Foin St. Jacques.

Les tomes IV, V & VIe. de la nouvelle édition complette des Œuvres de M. l'abbé Métaſtaſe, in-4to. & in-8vo. dédiée à la reine, ſont actuellement en vente, *à Paris, chez Molini, Lib. rue du Jardinet; Durand neveu, L. rue Galande; & Eſprit, Lib. au Palais-Royal.*

Méthode & réflexions ſur les leçons de muſique; nouvelle édition; dédiées à Mgr. le comte de Meſlay-le-Vidame, préſident de la cham-

Digitized by Google

bre des comptes de Paris, &c. par M. Bemetzriéder : in-8vo. de 127 pag. avec ſix planches gravées ſur la ſcience des accords & ſur l'accompagnement de la baſſe chiffrée. 3 l.

Paris, chez l'auteur, & Onfroy, Lib. quai des Auguſtins.

Les Styles, poëme en quatre chants ; par M. Cournand : petit in-8vo. d'environ 200 pages.

Paris, chez la veuve Ducheſne, Lib. rue St. Jacques ; Mérigot jeune, Lib. quai des Auguſtins ; Eſprit, Lib. au Palais-Royal ; & Barrois jeune, Lib. rue du Hurepoix.

Hiſtoire de la république des lettres & arts en France, année 1780 : in-12. de 127 pages. 1 l. 4 ſ.

Amſterdam, & à Paris, chez Quillau l'aîné, L. rue Chriſtine ; la veuve Ducheſne, Lib. rue S. Jacques ; & Eſprit, Lib. au Palais-Royal.

Lettre à M***, ſur les ſpectacles des Boulevards, par M. Rouſſeau : brochure de 82 pages. 1 l. 4 ſ.

Bruxelles, & à Paris, chez Grangé, Lib. rue la Parcheminerie ; & chez les libraires qui vendent des nouveautés.

Proverbes dramatiques : tomes VII & VIII, in-8vo.

Amſterdam, & à Paris, chez Eſprit, L. au Palais-Royal ; & Laporte, L. rue des Noyers.

Réflexions ſur la muſique théatrale, adreſſées

Digitized by Google

au rédacteur des articles *Opéra* dans le *Journal de Paris* : brochure de 36 pages d'impreſſion. 12 l.

Naples, & ſe trouve *à Palais, chez Eſprit, L. au Palais-Royal; & chez les libraires qui vendent les nouveautés.*

Précis de l'hiſtoire ſacrée par demande & par réponſe, à l'uſage de la jeuneſſe, avec une méthode artificielle pour fixer dans la mémoire, les principaux faits de cette hiſtoire, par l'auteur de la connoiſſance de la mythologie : in-12. rel. 1 l. 16 ſ.

Paris, chez Nyon l'aîné, L. rue du Jardinet.

L'Apollon moderne, ou le développement intellectuel par les ſons de la muſique; nouvelle découverte de premiere culture aiſée & certaine pour parvenir à la réuſſite dans les ſciences, & nouveau moyen d'apprendre facilement la muſique; par M. C. R. Brigon: in-8vo. broché, avec les exemples & les airs gravés. 9 l.

Paris, chez Delalain le jeune, Lib. rue S. Jacques, à la Science.

Avis intéreſſant, concernant les perſonnes noyées qui paroiſſent mortes, & qui ne l'étant pas, peuvent recevoir des ſecours pour être rappellées à la vie : in-4to. br. 4 ſ.

Paris, chez Lottin l'aîné, Lib.-Imp. rue S. Jacques.

Eſſai ſur les réformes à faire dans notre légiſlation criminelle; par M. Vermeil, avocat au

parlement de Paris, 1 vol. in-12. broché. 1 l. 16 ſ.

Paris, chez Savoye, Lib. rue S. Jacques; & Delalain le jeune, Lib. rue St. Jacques, à la Science.

Eſſai ſur les vrais principes de phyſique & de métaphyſique, contre les partiſans de la philoſophie moderne, *ou* Conſidérations ſur la philoſophie moderne; par M. Deſponts: in-12. de 375 pages. 2 l. 14 ſ.

Troyes, & à Paris, chez la veuve Méquignon & fils, L. rue de la Juiverie, en la Cité; & L. J. Lacloie, L. rue du Monceau S. Gervais.

Hiſtoire du Bas-Empire. en commençant à Conſtantin-le-Grand; par M. le Beau, profeſſeur émérite en l'univerſité de Paris, profeſſeur d'éloquence au college royal, &c. &c. continuée par M. Ameilhon, de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, bibliothécaire & hiſtoriographe de la ville de Paris, &c. tom. XXI & XXII: in-12. 6 l.

Paris, chez la veuve Deſaint, L. rue du Foin S. Jacques; & Nyon l'aîné, L. rue du Jardinet.

Hiſtoire des droits anciens & des prérogatives & franchiſes de la ville de Saint-Quentin, capitale du Vermandois, en Picardie, contenant l'hiſtoire abrégée de cette ville, &c. avec l'analyſe du procès ſur le Franc-aleu, &c. par M. L. Hordet: in-8vo. 5 l.

Paris, chez Deſſain junior, L. quai des Auguſtins; & à Saint-Quentin, chez F. T. Hautoy, Lib. Imp. du roi.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Les nouvelles découvertes des Ruſſes entre l'Aſie & l'Amérique, avec l'hiſtoire de la conquête de la Sibérie, & du commerce des Ruſſes & des Chinois. Ouvrage traduit de l'anglois de M. Coxe. Pag. 3

Regiſtre tenu pendant treize mois à l'obſervatoire royal de Greenwich, de la marche d'un chronometre portatif, conſtruit ſur de nouveaux principes, par Jean Arnold, *qui a découvert un nouveau reſſort de balancier & une compenſation des effets de la chaleur & du froid ſur ce balancier, &c.* 28

Mémoire ſur les enfans-trouvés, préſenté à MM. les procureurs du pays de Provence par les recteurs de l'hôpital-général S. Jacques d'Aix. 42

Le village d'Edal, ou l'heureux billet de loterie. 60

Lettre ſur la littérature allemande, à S. A. R. Mde. la ducheſſe douairiere de Brunſwick-Wolfenbuttel. 76

Digitized by Google

L'art d'eſſayer l'or & l'argent. Tableau comparé de la coupellation des ſubſtances métalliques, par le moyen du plomb ou du biſmuth : procédés pour obtenir l'or plus pur que par la voie du départ ; par M. Sage. 86

Eloge de Louis, *dauphin de France, pere du roi ; diſcours qui a remporté le prix propoſé par une ſociété amie de la religion & des lettres ; par* M. l'abbé Boulogne. 96

Choix de poéſies traduites de l'hébreu en anglois ; par Jean Farrer. 116

Lettres édifiantes & curieuſes des miſſions étrangeres. Nouvelle édition. 126

Théorie de l'intérêt de l'argent, tirée des principes du droit naturel, de la théologie & de la politique, contre l'abus de l'imputation d'uſure. 141

Le printems, poëme de feu M. de Kleiſt, *traduit en françois par* M. Beguelin. 155

Moyen de ſe préſerver des erreurs de l'uſage dans l'inſtitution de la jeuneſſe, ou découverte de la meilleure maniere poſſible d'enſeigner les Sciences *& les* Langues *aux enfans de l'un & l'autre ſexe ;* Ouvrage encyclopédique *contenant un corps complet de traités élémentaires, avec leſquels deux écoliers pourront facilement ſe donner des leçons tour-à-tour, & ſe paſſer de maîtres.* 169

Mélanges tirés d'une grande bibliotheque. Recueil P. *De la lecture des livres françois ; ſuite de la VIIIe. partie. Livres de philoſophie, ſciences & arts du XVIe. ſiecle.* 176

Les Supplians royaux, tragédie, telle qu'elle eſt

Digitized by Google

représentée au théatre royal de Drury-Lane. 195

MÊLANGES.

Observations sur la république de St. Marin, tirées du voyage en Italie, du célebre Addiſſon. 218

Lettre de la Siléſie inférieure, contenant des détails très-touchans sur l'hoſpitalité d'un villageois, & l'éducation de ſes enfans. 224

Observations sur l'Amérique, adreſſées à MM. les auteurs du Journal des ſavans; *par* M. l'abbé Carlier. 228

Sonnet du Taſſe. 238

Lettre d'un provincial aux auteurs du Journal de Paris. 239

POÉSIES FUGITIVES.

Queſtions d'un homme qui veut le bien. 242

Oui & non, conſultation dialoguée; par M. C***. 245

Les quatre âges de l'homme; traduits de l'allemand; par M. Maiſtrai. 246

L'infidélité juſtifiée. 247

Pouvoir de l'arithmétique; par M. de Sancy. ibid.

L'heureux miniſtre. Couplets faits ſous le dernier regne; par M. Moreau. 248

Impromptu de M. de Voltaire, *fait à Cyrey, ſur la beauté du ciel dans une nuit d'été.* 249

*Epître à Mde. la comteſſe de B***. Par* M. d'Arnaud. ibid.

Digitized by Google

*Réponſe de Mde. la comteſſe de B***, à l'Epître de* M. d'Arnaud. 251
Epigramme ; par M. Maſſon de Morvilliers. 252

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. *Académie royale des ſciences* de Paris. 253
II. *Académie royale des inſcriptions & belles-lettres* de Paris. 258
III. *Académie royale de chirurgie* de Paris. 260
IV. *Académie royale de peinture & ſculpture* de Paris. 262
V. *Académie royale des ſciences & belles-lettres* de Châlons-en-Champagne. ibid.
VI. *Académie des ſciences, arts & belles-lettres de* Dijon. 263
VII. *Académie des ſciences, belles-lettres & arts de* Padoue. 269

SPECTACLES.

PARIS. *Opéra.* 271
LONDRES. *Covent-Garden.* 275
Drury-Lane. 279

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I. *Lettre ſur un phénomene de la viſion.* 282
II. *Extrait d'une lettre écrite de* Nancy, *le* 20

Digitized by Google

mai, sur les abus de sonner pendant les orages. 285
III. *Effets du tonnerre.* 290
IV. *Apparition d'une nouvelle comete.* 291
V. *Lettre de* M. de la Lande *aux auteurs du* Journal de Paris, *sur la comete.* 292
VI. *Préparation du mercure doux, suivant la nouvelle pharmacopée de Suede, édition de 1779, avec des remarques par* M. Desaive. 293

MÉDECINE. CHIRURGIE.

I. *Lettre aux rédacteurs de la* Gazette de Santé, *sur la difficulté de dissoudre le calcul dans la vessie; par* M. Philippe, *chirurgien.* 297
II. *Observation sur les effets du fruit du nerprun,* (rhamnus paliurus) *par* M. Sabarot de la Verniere, *docteur en médecine.* 305
III. *Succès du remede de* Mde. Nouffer, *contre le ver solitaire.* 306
IV. *Histoire d'une pleurésie guérie au moyen de la saignée du bras faite dans le bain; par* M. Sabarot de la Verniere, *docteur en médecine, agrégé au college des médecins de Nimes,* &c. &c. 308

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

I. *Extrait d'un mémoire sur les laines de France comparées aux laines étrangeres, lu par*

Digitized by Google

M. Daubenton, *à la séance publique de l'académie royale des sciences, le 13 novembre* 1779. 310
II. *Découverte d'un moyen pour polir les métaux à la façon angloise.* 322
III. *Lits méchaniques.* 323
IV. *Méthode de faire régénérer le marc de café, tirée d'une lettre de* M. du Sapin, *docteur en médecine, résidant à Pontarlier.* 324
V. *Recette contre les punaises & les fourmis.* 325
TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 327
ANECDOTES SINGULARITÉS. 352
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 375
ITALIE. ibid.
ANGLETERRE. 367
ALLEMAGNE. 379
DANEMARCK. 390
FRANCE. 391
GRAVURES. 402
GÉOGRAPHIE. 412
MUSIQUE. 413
CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX. 415

Faute à corriger dans le journal de juin.

Page 106, ligne 7 : *histoire-universelle*, lisez *histoire-naturelle*.

Digitized by Google

AVIS
AUX AMATEURS.

Il s'imprime à Paris une superbe COLLECTION de petits formats, en beau papier, belle impression, belles gravures, & en tout supérieure à celle imprimée à Lyon : elle contient déja plus de 64 vol. tant des Poëtes françois que d'autres Ouvrages d'agrément & d'amusement, & elle se continue toujours. Tous ces Ouvrages se vendent séparément, & à un prix modique, eu égard à la beauté des Éditions.

Volumes qui paroissent.

RECUEIL de Contes, 4 vol., avec une jolie Vignette à chaque Conte, gravées par les meilleurs Artistes de Paris. Les deux premiers vol. contiennent les Contes de la Fontaine, & les deux derniers sont de différens Auteurs.

Contes Moraux de M. Marmontel, 3 vol. avec 27 fig. joliment gravées.

Bélisaire, du même Auteur. . . . 1 vol.

Jérusalem délivrée. 2

Fables de la Fontaine. 2

Les Saisons de Tompson, fig. . . . 1

Contes en vers & Poésies de Voltaire. Poëmes, Épîtres & autres poésies du même Auteur. 4 v.

Amours pastorales de Daphnis & Chloé. 1 vol.

Lettres & Épîtres amoureuses d'Héloïse & d'Abeillard. . . . . 2 vol.

Digitized by Google

M. Daubenton, *à la séance publique de l'académie royale des sciences, le 13 novembre 1779.* 319

2

Œuvres de Grécourt. . . . . 4 vol.
—— de Geſſner, avec 18 fig. . . 4
—— Le même Ouvrage ſur un papier un peu plus commun, avec le portrait & les trois Frontiſpices gravés.
—— de Vergier. . . . . 3 vol.
—— de Chaulieu. 2
—— de Greſſet. 2
—— de Bernard. 1
—— de Bernis. 2
—— de Boileau. 2
—— choiſies de Mde. Deshoulieres. . 1
—— de J. B. Rouſſeau. . . . 2
—— de la Fare. 1
Le Poëme du Bonheur, par M. Helvetius, revu & corrigé d'après le véritable manuſcrit de l'Auteur. 1
La Dunciade, par M. Paliſſot. . . 1
La Henriade, par M. de Voltaire. . 1
Les Bijoux indiſcrets. 2
Le Couſin de Mahomet. 2
Recueil de Poéſies fugitives & Contes nouveaux.
Poéſies de Sapho. 1
Odes Anacréontiques, Contes en vers, & autres pieces de Poéſie, ſuivies de Côme de Médicis, par M. Méro. . . . . 1 vol.

Tous ces Ouvrages ſont reliés en veau, écaille, dorés ſur tranche, ou brochés en carton & papier doré. On peut ſe les procurer chacun ſéparément.

Collection des Œuvres de J. J. Rouſſeau, faite ſur l'Édition de Geneve : elle eſt ſupérieurement imprimée ſur très-beau papier, avec gravures

Digitized by Google

exécutées par les meilleurs Artiſtes de Paris. Cette Edition eſt faite pour être jointe à la Collection des petits formats.

L'on a fait tirer un petit nombre d'exemplaires *in*-8. grand papier, en conſervant le petit format, ce qui formera une des plus belles Éditions qui aient encore paru, par la belle marge & par l'exécution typographique.

L'Émile en 4 vol. avec 8 gravures ſupérieurement exécutées.

La Nouvelle Héloïſe en 7 vol. avec 12 gravures, ſont en vente.

Ouvrages ſous preſſe.

La ſuite des Œuvres de J. J. Rouſſeau.
Les Œuvres choiſies de Piron. . . 3 vol.
—— de Mathurin Regnier. . . . 1
Recueil des Romans de Voltaire. . . 3
Contes de la Fontaine & Poéſies diverſes. 3
Et généralement tous les Ouvrages agréables.

On ne néglige rien pour rendre cette Collection intéreſſante, commode & portative : chaque Ouvrage eſt orné du portrait de l'Auteur, ou d'une vignette gravée par un des meilleurs Artiſtes de Paris.

On donnera tous les ans 15 à 18 volumes, qui augmenteront ſucceſſivement cette Collection, & qui ſera une des plus belles, des plus commodes, & des plus complettes qui aient jamais paru en France. Elle ſera compoſée des Œuvres des plus célebres Poëtes, des meilleurs Romans & autres objets les plus agréables.

Digitized by Google

M. Daubenton, *à la séance publique de l'académie royale des sciences, le 13 novembre 1780* 319

4

Articles particuliers en vente.

Œuvres de Voltaire, *in*-8., édition de Geneve, encadrée, avec fig. . . . . 40 vol.
Dictionnaire de la langue Françoise, par Richelet, *in*-8. 2
— de Trévoux, *in-folio*, derniere édition, Paris. 8
Avis au Peuple sur sa Santé, par Tissot. 2
L'Onanisme, par le même, 1780.
Recueil de Contes tirés d'anciens Auteurs, dans un genre libre, *in*-8. 2
Idem, *in*-8. grand papier, 1780.
Les Incas, par M. de Marmontel, grand *in*-8., avec fig. belle édit. de Paris. . . . 2
Œuvres de Paliſſot, *in*-8, avec belles figures, magnifique édition. 6
Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, *in*-8. derniere édition de Paris. 9
Idem, *in*-4. 6
Hiſtoire de Philippe II, Roi d'Eſpagne, traduite de l'Anglois. 4
Bibliotheque de campagne, *in*-12, Edition d'Hollande. 12
Œuvres complettes de Crébillon fils, *in*-12. 7 v.
Analyſe de la Philoſophie du Chancelier Bacon, *in*-12. 2
Soirées du Bois de Boulogne. . . . 2

Les Perſonnes qui ſouhaiteront ſe procurer ces objets, pourront s'adreſſer à Paris aux Libraires qui vendent les nouveautés.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google